A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

+ *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.

+ *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.

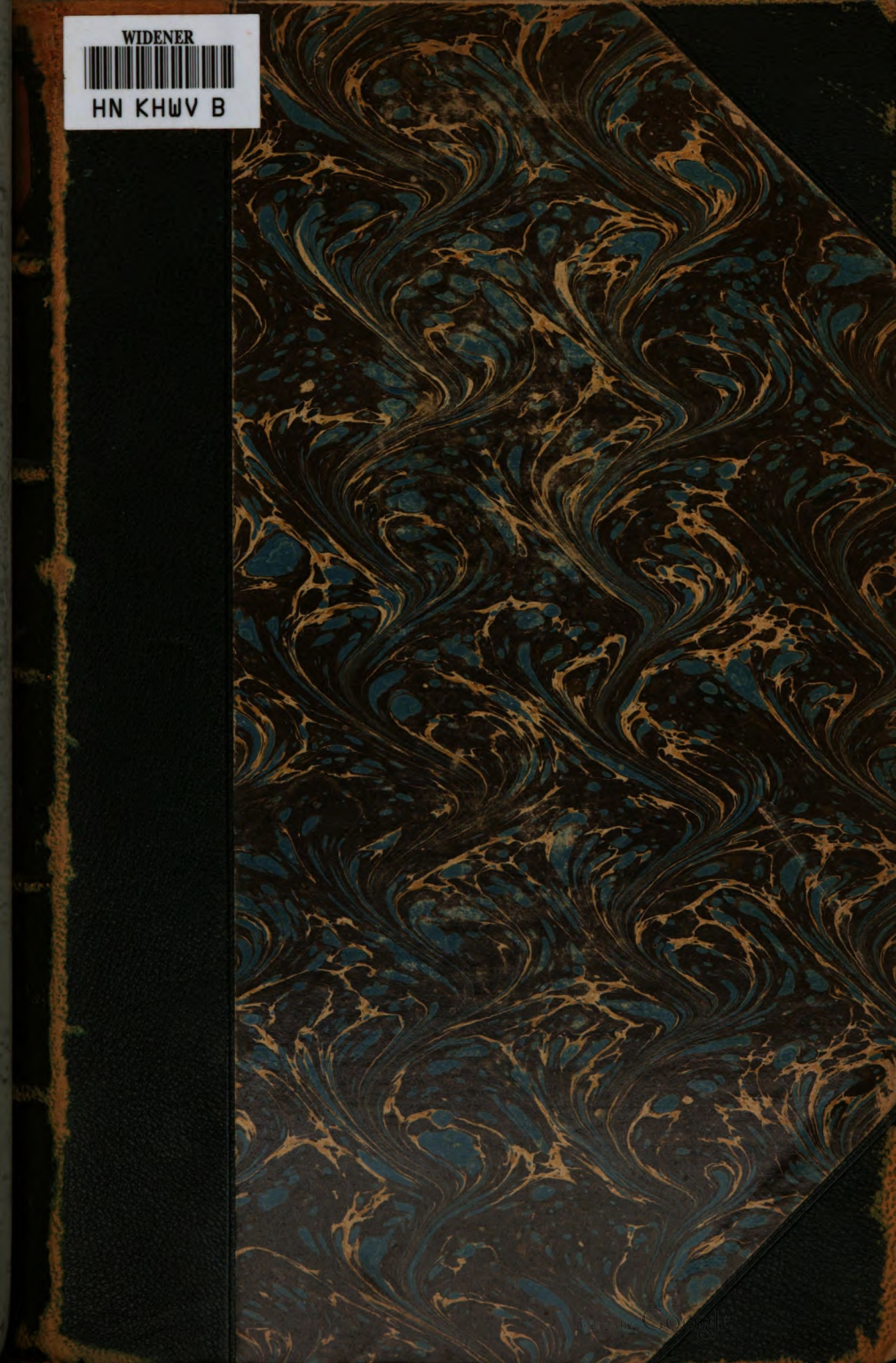
+ *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.

+ *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter `http://books.google.com` durchsuchen.

WIDENER
HN KHWV B



Digitized by Google

P. 685.81

Harvard College Library

BOUGHT WITH INCOME

FROM THE BEQUEST OF

HENRY LILLIE PIERCE

OF BOSTON

Under a vote of the President and Fellows
October 24, 1888

26 Feb., 1902.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1,417

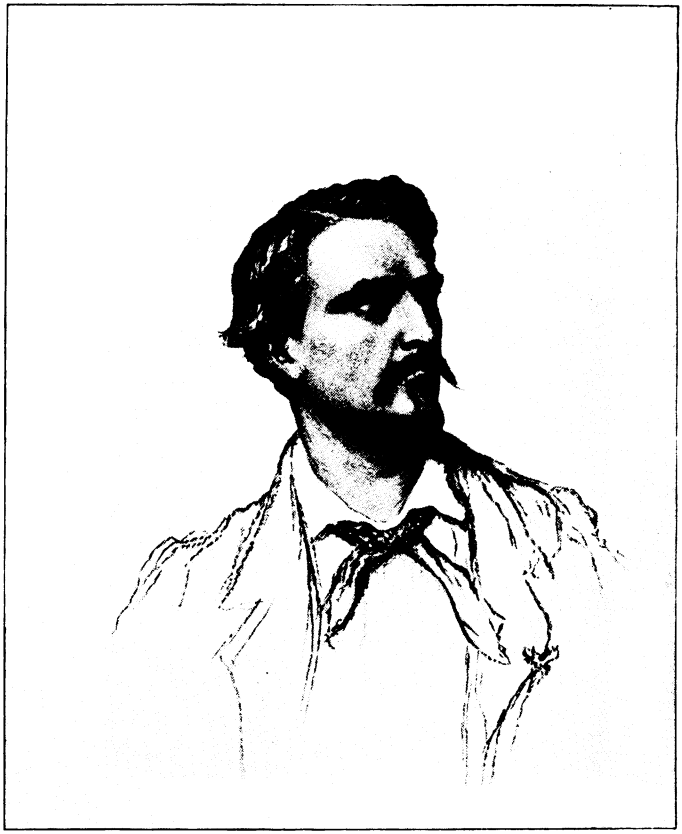
Fredeni Militual.

Digitized by Google

Druck von L. Döll in Kassel.

Digitized by Google

Digitized by Google



F. Mistral

Digitized by Google

Digitized by Google

Frederi Mistral,

der Dichter der Provence.

Von

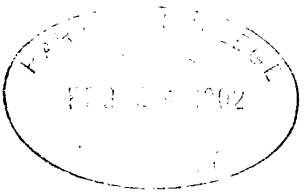
Nicolaus Welter.

Mit Mistrals Bildnis.

Marburg.
A. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung.
1899.

Digitized by Google

Rom 685.81



Pierce fund.

Alle Rechte vorbehalten.

Digitized by Google

Auguſt Bertuch,

der Frederi Miſtral in Deutſchland

und ſich ſelbſt in der Provence

Bürgerrecht erworben,

in Ehrerbietung

zugeeignet.

Digitized by Google

Digitized by Google

Inhalt.

		Seite
I.	Kindheit und Studienjahre	1
II.	Das Felibertum	27
III.	Mirèio	57
IV.	Der lateinische Gedanke	89
V.	Calendau	121
VI.	Die Goldinseln	165
VII.	Der Capoulié	221
VIII.	Nerto	245
IX.	Maiano	271
X.	„Die Königin Johanna"	295
XI.	Das Rhônelied	321
XII.	Epilog	345

Digitized by Google

Digitized by Google

I. Kindheit und Studienjahre.

Ungefähr auf halbem Wege zwischen der früheren Papststadt Avignon und dem alten Cäsarensitze Arles liegt im fruchtbarsten Teile des heutigen Departements der Bouches-du-Rhône das Dorf Maiano (frz. Maillane). Im Norden der Ebene, deren Mittelpunkt es bildet, ragen die beiden Turmspitzen von Kastell-Reinard empor, und drüber hinaus, in dunstiger Ferne, erhebt der Mont-Ventoux, der windumtoste Parnaß der neuprovenzalischen Poesie, seinen weißglänzenden Scheitel; südlich schieben sich zwischen das Rhônethal und das Steinland der Crau die blauen, zackigen Alpinen. An ihrem Fuße ruht, eine Stunde von Maiano entfernt, San-Roumié (frz. Saint-Remy), die Wiege der neuprovenzalischen Dichtkunst, und vor den Thoren dieses Städtchens stehen die berühmten Römerdenkmäler: der Siegesbogen und das Mausoleum, auf einer kleinen Anhöhe, dem Mittelpunkt der provenzalisch-griechischen Erde.

Natur und Geschichte haben sich vereinigt, um diesen Landstrich zu einem der merkwürdigsten Europas zu machen. Die verschiedensten Civilisationen sind sich hier im Laufe der Jahrhunderte gefolgt, und jede hat unvergängliche Spuren ihres Vorübergehens zurückgelassen.

Digitized by Google

Der Freund der Dichtkunst besonders kann diesen Boden nicht ohne tiefe Rührung betreten, denn wie in Hellas und Rom, so wandelt auch hier sein Fuß auf klassischer Erde. „Dies ist ja das Land, wo nach einem langen Winterschlafe kriegerischer Kämpfe und äußeren Elendes der Geist der Gesänge zuerst seine Schwingen regte; hier sind die Berge, aus denen der Quell jenes beseelenden Stromes entsprang, dessen Gewässer mit einer die Sitten mildernden Gewalt nachmals durch alle Nationen von Europa floß." (H. v. Schubert.)

Ist auch die Herrlichkeit der alten Zeiten längst ins Grab gesunken oder zu traurigen Trümmern geworden, die Natur hat nicht geändert, und heute wie damals wandelt sie mit jedem Tage die ganze Landschaft zu einem großen Gottesgarten um. Da wechseln grünende, von Bächen und Kanälen durchzogene Auen mit reichen Weingeländen, Obstgärten und Olivengehegen; da erheben sich neben blühenden Orangen- Feigen- und Mandelbäumen schlanke Pinien, breitästige Platanen, schimmernde Silberpappeln, und in gedrängten Reihen ziehen durch die Fluren dahin dunkle Cypressen, deren hohe Kronen keck wie die Spitzbogen gotischer Dome in die Lüfte steigen.

In solch herrlicher Umrahmung ruht der Ort, der dem größten Dichter der Provence zur Heimat werden sollte; denn in der Nähe Maianos wurde am schönen Feste Mariä Geburt, am 8. September 1830, Frederi Mistral geboren.

Die Mistral sind ein altes Geschlecht, das, aus dem Dauphiné gebürtig, gegen 1540 nach San-Roumié verpflanzt wurde. Im Laufe der Zeit verlor sich der Adelstitel, und die Vorfahren unsers Dichters ließen sich in der Nähe Maianos nieder. Seine Eltern bewohnten hier

Digitized by Google

den „Richterhof“ (mas dóu Juge) und widmeten sich ganz der Pflege ihrer Ländereien[1]).

Wundersam rührend ist die erste Begegnung Meister Francés Mistrals mit der spätern Mutter Frederis. Der Dichter selbst erzählt sie in der herrlichen Vorrede zu der ersten Auflage seiner „Goldinseln“ wie folgt:

„Mein Vater, der Witwer war, zählte 55 Jahre als er wieder heiratete. — Die Bekanntschaft meiner Mutter machte er folgendermaßen:

Eines Tages, auf Skt. Johannes, befand sich Meister Francés Mistral auf seinem Felde, das von einer Schar rüstiger Männer abgesichelt wurde. Zahlreiche Ährenleserinnen folgten den Arbeitern und sammelten die Halme, die den Rechen entschnappten. Da bemerkte Meister Francés, mein Vater, ein hübsches Mädchen, das eine Strecke hinter den übrigen zurückblieb, als schäme es sich, gleich ihnen Ähren aufzulesen. Er näherte sich ihm und fragte:

„Mein liebes Kind, wessen Tochter bist Du? Wie heißt Du?“

Das Mädchen antwortete: „Ich bin die Tochter Stephan Poulinets, des Bürgermeisters von Maiano; man nennt mich Delaide“.

„Wie, sagte mein Vater, die Tochter Poulinets, des Bürgermeisters von Maiano, liest hier Ähren auf!“

„Meister, entgegnete da die Jungfrau, wir sind eine sehr zahlreiche Familie, sechs Knaben und zwei Mädchen.

---

[1]) Mistral selbst leitet seinen Namen her von dem lateinischen Worte ministralis, ministerialis. Ursprünglich bedeutete er soviel wie „Vogt“, und wird in diesem Sinn noch heute in Graubündten gebraucht.

Digitized by Google

Unser Vater ist wohl begütert, wie ihr wißt, aber wenn wir ihn um das Geld bitten, dessen wir zu unserm Putze bedürfen, so antwortet er stets: Töchterchen, wollt ihr Putz haben, so verdient euch welchen. Und darum lese ich hier Ähren auf".

Sechs Monate nach dieser Begegnung, die an die altbiblische Scene zwischen Ruth und Boas erinnert, verlangte Meister Francés von Meister Poulinet Delaide zur Frau, und dieser Ehe bin ich entsprossen".

Der Knabe wuchs im steten Umgange mit den Landleuten, Schnittern und Hirten auf. Er folgte ihnen aufs Feld, zur Saat, zur Schafschur, zur Gras- und Getreideernte, zur Wein- Oliven- und Blätterlese; er unterhielt sich mit ihnen über eine jede dieser Arbeiten in ihrer Sprache, der einzigen, die im Vaterhause geduldet wurde, und so gewöhnte sich sein Auge schon frühe an den Anblick der rauhen, doch gesunden, freien und friedlichen Beschäftigungen des Landmanns. Ein ganzes Volk von Knechten und Taglöhnern belebte den elterlichen Hof und rührte Hacke, Karst und Rechen mit stets vornehmen Gebärden, gleich den Menschen Leopold Roberts. Dazwischen wandelten die großäugigen, dunkellockigen Mädchen der Provence, umwebt von süßer Anmut und unnahbarer Würde. Noch in den spätesten Jahren denkt der Mann dieser glücklichen Zeit seines Lebens mit einer Wonne, jener ähnlich, mit der sich Adam des irdischen Paradieses erinnern mußte.

Den lebhaftesten Eindruck auf des Knaben Gemüt aber machte die ehrfuchtgebietende Gestalt seines Vaters.

Meister Francés Mistral war noch ein Sproß der alten Erde. Wie an Größe der Statur, so überragte er seine ganze Umgebung auch an Adel der Gesinnung und an kluger Überlegung. Hoch und schön, keusch in der Rede,

Digitized by Google

fest im Befehl und gütig gegen die Armen, war er streng bloß gegen sich selbst.

In seinen Jünglingsjahren hatte er als Freiwilliger in der Revolutionsarmee gedient und erzählte gern von seinen Kriegsabenteuern.

Zur Zeit der Schreckensregierung grub er einen unterirdischen Schlupfwinkel, um die Verdächtigen zu verbergen, und während der ganzen Dauer der Blutherrschaft fand jeder Geächtete, welcher Richtung er auch angehören mochte, bei ihm ein sicheres Asyl.

Als Robespierre auf dem Gipfel der Macht stand, ganz Frankreich zu einem großen Kirchhofe ward und überall Schrecken und Bestürzung herrschte, mußte Meister Francés einst auf höheren Auftrag hin Getreide nach dem ausgehungerten Paris fahren. Auf seinem Rückwege durch Burgund traf er einen Fuhrmann aus der Gegend von Maiano. Die beiden Landsmänner schüttelten sich die Hände, und Mistral fragte: „Ei, Nachbar, wohin des Wegs bei solchem Hundewetter?"

„Bürger", erwiderte der Angeredete, „ich fahre die Heiligen und die Glocken zur Ablieferung nach Paris".

Da erbleichte Meister Francés: Thränen entstürzten seinen Augen, er zog den Hut vor den Heiligeu seiner Heimat, vor den Glocken seiner Kirche und sprach: „Glaubst Du, Elender, man werde Dich bei Deiner Rückkehr zum Lohne für solche Schandthat zum Volksvertreter ernennen!"

Der Frevler beugte das Haupt vor Scham und trieb mit einem Fluche sein Tier zur Weiterfahrt an.

Ein furchtloser, unerschütterlicher Glaube beseelte die kernige Natur dieses Landmanns. Und dieser Glaube strahlte über sein ganzes Leben einen verklärenden Schein der Weihe und der Größe.

Digitized by Google

An jedem Abend ließ sich das Hofgesinde zum Nachtessen um den langen Steintisch nieder, und der Hausvater führte dabei den Vorsitz. Nach der Mahlzeit, an den langen Winterabenden, rückten dann alle um den Herd zusammen, in dem einige trockene Olivenscheite prasselten, und Meister Francés las ihnen aus dem Evangelium vor, getreu den frommen, patriarchalischen Gebräuchen seiner Vorfahren. Mit besonderer Vorliebe beging er vor allem das heilige Weihnachtsfest, den Lieblingsfeiertag der Provenzalen.

Da wurde schon in aller Frühe in den Ställen gefüttert, und Knechte und Mägde wurden zeitig in ihre Heimat entlassen, um den Christabend im Kreise der Ihrigen feiern zu können; nur die Armen, die kein Heim mehr hatten, blieben auf dem Hofe zurück, und mancher weitläufige Verwandte sprach noch bei Anbruch der Nacht vor, um mit den Vettern das heilige Scheit zu legen.

Nach eingebrochener Dunkelheit gingen die Hausangehörigen allzusammen auf den Hof hinaus und holten das „Cacho-fiò", das Weihnachtsscheit, das von einem obsttragenden Baume herrühren mußte, in die Küche. Ein Jeder faßte an, der Vater an dem obern, unser Frederi, als der jüngste, an dem untern Ende; die übrigen suchten das Holz zwischen beiden zu berühren. Dreimal machten sie mit dem Stamm die Runde durch die Küche, dann stellten sich alle im Kreise um den Feuerherd.

Nun begoß Meister Francés das Holz mit dem leichtschäumenden Gewürzwein und sprach darüber folgenden Vers:

„Freude! Freude!
Ihr lieben Kinder, Gott schenke uns Freude!
Mit Weihnachten kommt alles, was frommt.
Gott lasse uns schauen das Jahr, das kommt,

Digitized by Google

Und sollten wir auch nicht zahlreicher sein,
So laß er uns doch nicht weniger sein."

Und alle die Umstehenden riefen: Freude! Freude! worauf das Scheit in die Glut geschoben wurde.

Während die Flammen es ergriffen, murmelte der Vater noch den Spruch:

„Deckefeuer,
Zünd' uns Feuer!" [1])

bekreuzte sich und setzte sich mit den Seinen um den blankgescheuerten Tisch.

Dieser war für solch festliche Gelegenheit mit einem blendendweißen Linnen belegt, und anstatt der gewöhnlichen Lampe, des calèu, brannten in seiner Mitte drei Kerzen, deren Dochten eine übernatürliche Kraft zugeschrieben wurde. An jeder Ecke der Tafel grünte in Näpfchen das Korn der hl. Barbara, so genannt, weil die Fruchtkörner am Tage dieser Heiligen zum Keimen ins Wasser geworfen wurden.

Sodann trug die Muttter die herkömmlichen Festgerichte auf, nämlich: Weinbergschnecken, die mit einem noch neuen Nagel aus ihrem Gehäuse gezogen wurden, gebratenen Dorsch, mit Oel zugerichtete Meeräsche, Artischocken, Sellerieſalat und endlich, als Krone des ganzen Mahls, das Calendau, den Weihnachtskuchen, der aber nicht zerlegt wurde, bis der erste vorübergehende Bettler den vierten Teil davon erhalteu hatte.

Nach beendigtem Schmaus blieben alle in Erwartung der Mitternachtsmesse ruhig sitzen, und der Hausvater berichtete von früheren Tagen, pries die Vorfahren und ihre rühmlichen Thaten und erzählte manche Anekdote aus

[1]) Cacho-fiò,
Bouto-fiò!

Digitized by Google

seiner eigenen Erfahrung, besonders aus den Jahren, wo er als Soldat der Republik am spanischen Feldzuge teilgenommen hatte [1]).

Bei gutem und schlechtem Wetter, stets war Meister Francés zufrieden, und wenn sich seine Umgebung manchmal über die Heftigkeit des Windes oder den unendlichen Regen beklagte, so sagte er: „Ihr lieben Freunde, Der da oben weiß sehr wohl, was er thut, und was uns fehlt."

Sein ganzes Leben hindurch arbeitete und sparte er, aber jedem Hilfsbedürftigen stand sein Haus und seine Börse offen. Wenn in seiner Gegenwart von Jemand die Rede war, fragte er gleich, ob es einer sei, der arbeite. Wurde die Frage bejaht, so erwiderte er: „Dann ist es ein ehrlicher Mann, und ich bin sein Freund."

Am Neujahrsmorgen in aller Frühe stellte sich regelmäßig eine Schar von Kindern, Mädchen und Frauen auf dem Hofe ein, um dem Meister und der Meisterin ihr Sprüchlein vorzusingen, und ein jeder der Gratulanten erhielt dabei ein paar festgebackene Brote. An demselben Tage wurden zwei Backöfen voll Brot unter die Armen des Dorfes verteilt, denn allabendlich schloß Meister Francés sein Nachtgebet mit den Worten:

„Und lebe ich hundert Jahr',
Und koche ich hundert Jahr',
So geb' ich den Armen hundert Jahr'".

---

[1]) Vgl. zu Obigem:

a) Mistral: La vèio de Nouvé, Arm. Prouv. 1894, und Mirèio, Erläuterungen zu Ges. VII (Bertuch, Mirèio, S. 250 u. ff.)

b) P. Kreiten, S. J. Bethlehem. Aus den provenzalischen Weihnachtsliedern des Pfarrers Lambert. Einleitung. Herder. 1895.

Digitized by Google

Wie er gelebt, so starb er auch, der herrliche Greis, gottergeben gleich einem Patriarchen des alten Bundes.

„Meine Kinder", sprach er, als alles weinend sein Sterbebett umstand, „wozu die Thränen? Ich scheide und danke Gott für alles, was ich ihm schulde, für mein langes Leben und für meine Arbeit, die er gesegnet hat."

Dann rief er seinen Sohn und fragte: „Frederi, was für Wetter haben wir?"

„Es regnet," antwortete der Jüngling.

„Wenn's regnet," hauchte der Sterbende, „so ist es Zeit zur Aussaat." Und damit starb er, 84 Jahre alt.

Hinter seinem Sarge her weinten die Armen und beteten: „Soviel Brot er uns gegeben hat, soviel Englein mögen seine Seele in den Himmel tragen, Amen."

Das war der Vater Frederi Mistrals, fürwahr ein ganzer Mann! Keiner nützlichen Erfindung seines Jahrhunderts abhold, hatte er dem Vaterlande in schweren Tagen treu gedient; ein gläubiger Christ, blickte er über die Trümmer irdischer Vergänglichkeit hinaus nach der Religion seiner Vorfahren und stützte sich auf ihre ewigen Satzungen. Sein Andenken prägte sich dem Herzen und dem Gedächtnis seines Sohnes unvergeßlich ein, und in der Erzählung: „Der Tod des Schnitters" (La mort dóu meissounié), sowie besonders in „Mirèio" hat der Dichter dem teuern Verblichenen ein unsterbliches Denkmal gesetzt. Für dieses große Herz schrieb er sein erstes Gedicht in der Sprache des Vaterhauses, und darum konnte er mit Recht zu Anfang seines Jugendwerkes sagen:

„Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas!) (Denn für euch nur singe ich, ihr Hirten und ihr Landleute.)

Digitized by Google

Neben dem strengen Vater und von seinem ernsten Alter gar sehr verschieden, schritt die jugendliche Mutter im Reize der Schönheit und frischen Natürlichkeit. Sie erzog ihren Kleinen mit der ganzen Wärme einer poesieerfüllten Frauenseele. Sie erzählte ihm die schönen Legenden und Märchen der Vorzeit, sang ihm beim Spinnrad alte Lieder vor, lehrte ihn fromme Sprüche und gereimte Lebensregeln und wiegte ihn so ein in den Zauberschlummer der Dichtung, aus dem der Jüngling zu der herrlichsten Wirklichkeit erwachen sollte.

Ein Zug, den der Dichter selbst unübertrefflich schön berichtet[1]), zeigt am besten, welch lieblicher Märchen- und Legendenschimmer über seine erste Kindheit ausgebreitet lag.

— „Morgen ist Dreikönigstag. Wollt ihr den Einzug der Könige sehen, ihr Kinderchen, so geht ihnen entgegen und nehmt Geschenke mit."

Also sprachen einst die Mütter Maianos am Vorabend des 6. Januar, und all die Kinder Maianos, unter ihnen auch der kleine Frederi, zogen hinaus, den drei Königen entgegen, die mit Pagen, Kamelen und einem großen Gefolge nach Maiano kommen sollten, um das Jesuskindlein anzubeten.

Allzusammen zogen sie hinaus, die wirrhaarigen Bübchen und blondlockigen Mägdlein, in Häubchen und Holzschuhen, und machten sich auf den Weg, der nach Arles führt, und sie trugen mit sich Kuchen für die Könige, getrocknete Feigen für die Edelknaben und Heu für die Kamele.

Es war kalt, rauh wehte der Wind, und die Sonne stieg zur Rhône nieder. Kein Mensch war weit und

[1]) Arm. Prouv. 1886: Li Rèi.

Digitized by Google

breit zu sehen, als ein altes Mütterchen, das ein Bündel Reisig auflud.

„Wohin so spät ihr Kinderchen?"

„Wir gehen den Königen entgegen."

Und stolz wie eine Schar kleiner Sankt Michel, schritten sie lachend nnd singend weiter auf dem staubigen Weg.

Schon sank der Tag; hinter den düsteren Cypressen verschwand der Kirchturm Maianos, öde und kahl lag die weite Flur, und die ganze Natur war stumm und traurig.

Ein einsamer Hirte, der seine Schafe hütete, fragte sie, indem er den groben Mantel fester um die Schultern zog: „Wohin so spät, ihr Kinderchen?"

„Wir gehen den Königen entgegen. Kannst Du uns sagen, ob sie noch weit sind?"

„Ach so, die Könige! Es ist richtig! Von dort hinten müssen sie herkommen."

Und vorwärts strebten die Kleinen, mit ihren Kuchen, ihren Feigen und Heubündelchen.

Da ging der Tag zu Ende; die Sonne sank allmählich hinter den schwarzen Wolkenvorhang, der sie umgab, nieder, und die Luft wehte kälter. Langsam schritten die Kinder dahin; selbst den mutigsten entfiel das Herz.

Auf einmal aber riefen sie alle wie aus einem Munde: „Da sind sie! Da sind sie!"

Und wirklich! Da vorne blendete der Glanz eines königlichen Aufzuges das Auge. Eine Flut der lebhaftesten Farben ergoß sich über den westlichen Himmel; purpurne Flammen schlugen empor, und ein strahlender Halbkreis von Gold und Rubinen säumte den Horizont.

Digitized by Google

„Die Könige! Die Könige! Da sind ihre Kronen! Da ihre Mäntel! Da ihre Fahnen! Da ihre Rosse und ihre Kamele!"

Und alle standen wie gebannt. Doch im Augenblick war diese Glorie, der letzte Gruß der untergehenden Sonne, hinter den Wolken versunken, und wieder sahen sich die Kleinen ganz allein auf der dunkeln Flur.

Die Käuzchen schrieen; Furcht befiel die Kinder und traurig kehrten sie heim.

„Habt ihr sie gesehen?" fragten da die Mütter.

„Nein, sie sind dort hinter den Bergen verschwunden".

„Welchen Weg habt ihr denn genommen?"

„Den Weg nach Arles".

„Ihr armen Kinderchen! Von Osten kommen doch die Könige, nicht von Westen! Auf San-Roumié hättet ihr zugehen müssen. Ei, wenn ihr sie gesehen hättet, wenn ihr sie gesehen hättet, als sie in Maiano eingezogen sind mit Trommeln und Trompeten, mit Pagen und Kamelen! Mein Gott, welche Pracht! Nun sind sie in der Kirche und halten ihre Anbetung. Nach dem Nachtessen könnt ihr hin, um sie zu sehen".

Schon frühzeitig erkannte Frau Delaide ihres Sohnes eigenartiges Wesen, und sie und der Vater waren ihm mit schwärmerischer Liebe zugethan, wie aus folgender Begebenheit so rührend hervorgeht.

Hinter dem Hofe des Meisters Francés zog sich längs des Weges ein Bach hin, der den Schöpfbrunnen mit Wasser versorgte. Dieser Bach mit seinem klaren, murmelnden Wasser, mit seinen Fischchen, Wasserjungfern, Fröschen und Schnecken, mit all den Rohrkolben, Teichrosen, Binsenblüten und Vergißmeinnichten, die auf seinem Grunde oder Rande wuchsen, übte auf den vierjährigen

Digitized by Google

Knaben eine große Anziehungskraft aus. Nichts aber hatte es ihm mehr angethan als die Wasserschwertlilien, „Eselsköpfe“ genannt, die in dichten Büscheln mit langen, messerförmigen Blättern und gelben Blüten, güldnen Hellebarden gleich, im Wasser standen.

Eines Nachmittags nun faßte ihn das Verlangen, einige dieser güldnen Sträußchen zu pflücken. Sachte, sachte nahte er sich dem Rande des Wassers, doch er neigte sich zu sehr über und fiel bis an den Hals hinein. Die Mutter eilte auf sein Geschrei herbei, brachte ihn aufs Trockene, gab ihm einen tüchtigen Klaps und zog ihm seine Sonntagskleider an.

Und alsbald sprang Frederi wieder ins Freie und schlug Purzelbäume auf dem Stroh vor der Tenne.

Da flog ein weißer Schmetterling vorüber; der Knabe wollte ihn haschen, setzte ihm nach und kam so bald wieder an den Rand des Baches.

Ei, die schönen, gelben Blüten! So stolz stehen sie da, und ihre Kronen wiegen sich sanft hin und her! Und sachte, sachte steigt er zum Wasser nieder, wieder streckt er die Hand aus, beugt sich wieder zu weit vor und plumps liegt er wieder bis zum Gürtel im Schlamm.

Eine regelrechte Tracht Prügel wird ihm diesmal zuteil, die Mutter legt ihm schweren Herzens sein Festtagsgewand an, den schönen Rock mit den schwarzsamtnen Streifen und der goldnen Punktierung auf blauem Grunde, und befiehlt ihm, auf die Hühner zu achten, daß sie nicht auf die Tenne laufen.

Und Frederi thut so. Doch siehe: Da hüpft ein Hühnchen einer Heuschrecke nach. Das muß sich der Knabe näher ansehen, er läuft hinter den beiden her und kommt so natürlich ein drittes Mal an den verflixten Bach.

Digitized by Google

Noch immer stehen die schönen „Eselsköpfe“ da und spiegeln sich in der klaren Flut. Ach, sie sind doch zu hübsch, und er möchte sie so gerne, so gerne! Noch einmal muß er hinunter; er hält sich an einem Binsenbüschel fest und neigt sich nach den Blumen, doch der Binsenbüschel löst sich los, und kopfüber taucht der Arme wieder in die nasse Tiefe.

Da bricht die Mutter in Thränen aus und ruft: „Heilige Jungfrau! Dieser Bube ist nicht wie die andern. Den ganzen Tag läuft er den Blumen nach, und all sein Spielzeug verliert er, weil er sich im Weizenfeld einen Strauß wilder Blumen holen will!“

Und weinend schreiten Mutter und Kind dem Hause zu. Hier entkleidet die sanfte Frau ihren Liebling, trocknet ihn mit ihrer Schürze ab, giebt ihm noch einen Löffel Thee und legt ihn in sein Bettchen, wo er bald einschläft.

Und als er am andern Morgen erwachte, o du lieber Gott, was sieht er da! Eine ganze Handvoll „Eselsköpfe“, die sein Bettchen goldig bedecken.

Meister Francés selbst, lou patriacho, lou Mèstre, lou segne paire, hatte die Blumen gepflückt, die seinem Söhnchen es angethan hatten, und die Meisterin, la maire bello, hatte sie ihm aufs Bett gelegt[1]).

Gar bald regte sich denn auch in dem aufgeweckten Knaben der Drang zur Dichtkunst. Achtjährig besang er schon die Katze Merlaco und setzte die Erzählungen der Mutter in Reime.

Als er neun Jahre alt geworden war, wurde er zur Schule geschickt. Aber der an freies Umherlaufen gewöhnte

[1]) Vgl. Arm. Prouv. 1889. S. 23, die Erzählung: Li Tèste d' Ase, ein kleines Meisterstück an Anmut und Frische.

Digitized by Google

Frederi nahm so oft den Weg ins Feld, daß der Vater, um seinen ausreißerischen Launen für immer den Riegel vorzuschieben, ihn in einer auswärtigen Lehranstalt unterzubringen beschloß. So führte er ihn also in ein Lyceum der Stadt Avignon.

Hier lebte der junge Student enger eingepfercht als daheim die Schafe in den Hürden des Vaters. Um ihn her bewegte sich eine ganz neue Welt, mit anderen Anschauungen und einer anderen Sprache, und wollte er einmal sein liebes Provenzalisch reden, so lachten ihn Lehrer und Mitschüler aus. Wie oft sehnte er sich da zwischen den langweiltriefenden Mauern des Schulzimmers durch die blinden Fenster hinaus, weit über die düsteren Häuser hinweg, nach den sonnigen Fluren und der fröhlichen Freiheit des Vaterhauses! Wie oft dachte er da bei den trockenen Uebersetzungen und dem eintönigen Vortrag des Lehrers an die schönen Lieder, die ihm die Mutter vorgesungen und die ihn nun doppelt lieb anmuteten, und klagte er mit dem gefangenen Vöglein:

„Viel lieber wär' ich ein Vogel der Flur, als Vogel in Käfigsbanden!" [1])

Doch nach und nach wich dieser beängstigende Druck, die Lust am Studium kam, und allmählich erschloß sich seinem Geiste die Zauberwelt der antikklassischen Poesie, und ihre ewige Schönheit nahm seinen Sinn gefangen. Homer besonders und Virgil zogen ihn an. Bei diesen Dichtern fand er eine Auffassung der Natur und des Lebens, die seiner ahnungsvollen Seele vertraut war; da fand er Gedanken, Sitten und Gebräuche, die ihn an die Gebräuche,

[1]) Verse eines provenzalischen Volksliedes, l'Aucéu engabia (das gefangene Vöglein) betitelt.

Digitized by Google

Sitten und Gedanken der Heimat erinnerten. Damals wurde denn auch, wie G. Paris so schön sagt, auf den provenzalischen Wildling das klassische Pfropfreis gepflanzt, daß sich die Blüte seiner Poesie entfalten konnte.

Neben den alten Klassikern las er besonders die Meisterwerke der modernen französischen Litteratur. Rousseau, Chénier, Viktor Hugo übten einen großen Einfluß auf die Entfaltung seines Geistes; vor allem aber war es Lamartine, der ihn gewaltig bannte. Wonneschauernd tauchte er unter „in diesen unerschöpflichen Born der Dichtung, der — wie er in der herrlichen Elegie: La mort de Lamartine, für unser Empfinden wohl etwas überschwänglich, singt, — die Seele des Weltalls verjüngt hat."

Vierzehnjährig versuchte er auch die Eglogen Virgils in provenzalische Alexandriner zu bringen. Doch bediente er sich damals seiner Muttersprache nur ausnahmsweise. Er übte sich besonders in neufranzösischen Versen, und noch als Student der Rechte in Aix veröffentlichte er pseudonyme Gedichte in einer französischen Zeitschrift.

So schwankte er anfangs in der Wahl der beiden Pfade, die sich seinem dichterischen Drange darboten. Sollte er, dem glänzenden Chore der französischen Schriftsteller nach, auf den Spuren Viktor Hugos und Lamartines zum Reichtum, zum Ruhm, vielleicht zum Kapitole der Akademie hinansteigen? Oder sollte er die Kraft seines Genius dazu verwenden, einem verkannten, verachteten Dialekt die verschollenen Adelsbriefe unter dem Schutte der Jahrhunderte und aus dem Staube der Vergessenheit hervorzugraben, auch auf die Gefahr hin, selbst von denen, die sein Eifer am nächsten anging, verkannt zu werden?

Dieser Unschlüssigkeit machte ein Ereignis ein Ende, das für sein Leben und sein Dichten von tiefeinschneiden-

Digitized by Google

der Bedeutung wurde, nämlich seine Begegnung und Bekanntschaft mit Roumanille, einem Manne, der es verdient, daß wir uns eingehender mit ihm beschäftigen.

Jóusè Roumanille wurde am 8. August 1818 in San-Roumié als der älteste Sohn schlichter Gärtnersleute geboren. Die Blumen des Vaters, die oliven- und rebengrünen Thäler, die rosmarindurchdufteten Berge der Heimat weckten in seiner kindlichen Seele den Drang zur Dichtkunst. So versuchte denn der Knabe seinen Gefühlen Ausdruck im Liede zu leihen; aber auch er bediente sich dabei zuerst der französischen Sprache.

Da las er eines Tages, als er achtzehnjährig auf den Bänken des Kollegs von Taraskon saß, ein von einem Advokatenschreiber verfaßtes provenzalisches Gedicht, über dessen Gemeinheit und Unflätigkeit er sich dermaßen entrüstete, daß er beschloß, selbst in der „reichen, süßen, melodischen und einschmeichelnden" Sprache der Provence zu schreiben und zu zeigen, „daß die vaterländische Muse es müde sei, nur immer, gleich einer trunkenen Vettel, die Gassenjungen und Jahrmarktshanswurste zu belustigen"[1]). Er verfaßte also einige kleinere Elegieen und las sie seiner Mutter, der Vertrauten seiner geheimsten Gedanken, vor. Die gute Frau, der die französischen Verse ihres Sohnes unverständlich gewesen waren, freute sich sehr über diese Versuche ihres Jóusè, und der Jüngling nahm sich vor, in Zukunft nichts mehr zu schreiben, was seine Mutter nicht mitgenießen könnte. Dieser fromme, von der reinsten Kindes- und Vaterlandsliebe eingegebene Ent-

[1]) Vgl. Ritter: Le centenaire de Diez suivi des lettres de Romanille à Victor Duret. Genf, Georg u. Cie., 1894. (Brief vom 14. Juni 1857.)

Digitized by Google

schluß sollte, ohne daß Roumanille selbst es ahnen konnte, zur Gründung der neuprovenzalischen Dichterschule führen.

Unermüdlich sammelte nun der Student auf seinen einsamen Spaziergängen durch die Halden und die Heiden der Heimat Blümlein auf Blümlein, die er 1847 als den köstlichen Strauß seiner Margaridetо (Maßliebchen) der Provence überreichte.

Worin besteht aber das Verdienst Roumanilles? Er ist der Vater der neuprovenzalischen Poesie nicht in dem Sinne, als ob er der erste gewesen wäre, der seit dem 14. Jahrhundert provenzalisch geschrieben hätte. Nein, in fast ununterbrochener Folge reihen sich in Südfrankreich die Dichter, die die glorreiche Zeit der Troubadoure mit den Anfängen des Felibrige verknüpfen. Ich erinnere bloß an die bekanntesten Vertreter dieser Periode provenzalischer Dialektdichtung, an Bellaud de la Bellaudière (1522—1588), der „von seinen Landsleuten als der provenzalische Malherbe" bezeichnet wird; an Goudouli von Toulouse (1579—1649), den Freund des unglücklichen Heinrich von Montmorency, den man noch heute „als ein Muster der heimischen Dichtkunst" rühmt; an François von Cortète (1586—1647), dem die Feliber vor einigen Jahren erst in Agen ein Denkmal gesetzt haben. Weiter erfreut sich einer großen Popularität besonders der ehrsame Orgelspieler und Krippensänger von Avignon, Nikolaus Saboly (1614—1675), dessen formvollendete, von ihm selbst komponierte Nouvè (Weihnachtslieder)" noch heute in ihrer Art unübertroffen und von Mistral im Jahre 1856, mit einer meisterhaften Vorrede versehen, neu herausgegeben worden sind. Auch die humoristisch-satirischen Dichtungen des Landpfarrers Favre (1718—1788) werden noch gerne gelesen und sind von Roumanille neu aufgelegt worden.

Digitized by Google

Noch zahlreicher traten zu Anfang dieses Jahrhunderts die südfranzösischen Dialektdichter auf. Unter ihnen waren die bedeutendsten: Castil-Blaze (1784—1857), der Marquis von Fare-Alais (1791—1846), und Désanat, der Herausgeber der ersten rein-provenzalischen Zeitschrift Bouiabaisso (1847), zu der auch Roumanille Beiträge lieferte.

Alle übertraf aber an künstlerischer Begabung und dichterischem Ruhm der bekannte Haarkünstler von Agen, Jaussemin (frz. Jasmin), dessen hundertjähriger Geburtstag vor einigen Monaten unter rauschenden Festlichkeiten begangen wurde. Die Papillotos (Haarwickel), sein erstes und bekanntestes Werk, erregten allgemeines Aufsehen und fanden sogar den ungeteilten Beifall der größten französischen Dichter und Kritiker [1]).

Von diesen litterarischen Triumphen Jasmins hatte Roumanille, als er sich an sein patriotisches Werk machte, noch keine Kunde erhalten [2]), und er dichtete eben, wie sein warmes Herz und sein klarer Verstand es ihm eingaben. Er traf auch gleich den richtigen Ton, und hierin liegt grade seine große Originalität und sein unbestrittenes Verdienst.

Die meisten seiner provenzalisch dichtenden Zeitgenossen und ihrer Vorgänger gefielen sich in sentimentalen Schäferspielen oder in trivial-komischen Reimereien, und die Lieder, die vom Volke gesungen wurden, waren größtenteils derbe Trinklieder oder freche Schlüpfrigkeiten.

Da kam Roumanille. Er, als der erste in der Provence, behandelte die Muttersprache wieder mit der gebührenden

[1]) Vgl. hierzu die inhaltreiche Broschüre von Prof. Dr. Koschwitz: Über die provenzalischen Félibre und ihre Vorgänger.

[2]) Brief an Duret v. 14. Juni 1857.

Digitized by Google

Ehrfurcht und wies ihr das eigentümliche Gebiet an. Er kleidete wieder natürliche Gefühle, edle Regungen und dichterische Eindrücke in die naive Sprache des Volkes, die er mit sicherem Schönheitsgefühl von allen Schlacken gereinigt hatte. Die Lust an der Arbeit, die Würde der Armut, den Wert der Nächstenliebe, den Zauber der Natur besang seine Muse, eine ungetrübte Freude des Herzens und des Geistes breitete ihren Schimmer über alle seine Schöpfungen aus.

Er wollte, wie er selbst gesteht[1]), mit Hilfe der Muse seinen Lesern und Zuhörern soviel als möglich nützen. In seinen Augen war die Poesie nichts, oder doch nur sehr wenig, wenn sie es sich nicht zur Aufgabe machte, die Liebe zum Guten, Wahren und Schönen zu erwecken, die Leidenschaften des Volkes zu dämpfen, statt sie zu schüren, die Mißbräuche und die Vorurteile lächerlich zu machen, das Böse zu brandmarken, das Gute zu preisen, in einem Worte, die Liebe zu Gott, zur Arbeit und zur Tugend einzuflößen[2]).

Freilich zahlt er dem alten Herkommen noch manchmal seinen Tribut: er gefällt sich allzusehr in Schnurren, denen die Mundart einen würzigen Beigeschmack verleiht, die aber sonst jeder Poesie bar sind. Das Lehrhafte überwiegt manchmal den dichterischen Gehalt, und eine gewisse Einförmigkeit und Beschränktheit der künstlerischen Motive wirkt auf die Dauer ermüdend. Aber das Höchste wollte der Dichter auch nicht anstreben. Einen Strauß „Maßliebchen" oder „Salbeiblüten" (Flour di Sauvi) bietet er dem Leser, und Feldblumen sind es in der That, be-

[1]) Brief vom 14. Juni 1857.

[2]) loc. cit.

Digitized by Google

scheiden und frisch, doch würzig und gesund. Er wollte nicht die Nachtigall sein, sondern die Grasmücke, die unter freiem Himmel ihr Lied singt, wie die Mutter es sie gelehrt[1]); nicht der Adler wollte er sein, doch der Zaunkönig, der aber auch ein niedlicher Vogel ist[2]). Palmen und Eichen mochten andere pflanzen, ihm genügte es, Veilchen zu ziehen, die am Fuße dieser Baumriesen im Grase blühen[3]). Und, was das wichtigste ist, seinen Zweck hat der Dichter der Margarideto vollkommen erreicht.

Er hat bewiesen, daß die Sprache der Provence, die bis dahin bloß mit Knechten und Mägden Umgang pflog, ein besseres Geschick verdiente und fähig war, edle und inhaltreiche, sinnige und liebliche Töne anzuschlagen. Er verschaffte ihr, wie es ihm sein großer Schüler und Freund einst nachrühmen wird[4]), den Beifall des Landvolks, er erzwang ihr sieghaften Zutritt in die Säle der Akademieen, er ließ sie in den Kirchen unter den Klängen der Orgeln zum Preise des Höchsten singen und jubeln, und er entlockte den Reichen der Erde Thränen, wenn er ihnen in dieser Sprache von der „Santo Pauriho", der „heiligen Armut" redete.

Im Jahre 1845 führte nun der glückliche Stern der provenzalischen Litteratur diesen idealen Jüngling als Lehrer an die Anstalt, wo Mistral, der unterdessen an Anselm Mathieu aus Châteauneuf-du-Pape, dem spätern Mitfeliber, einen treuen Freund gefunden hatte, über dem Studium der Klassiker saß; Roumanille

---

[1]) Oubreto en Vers, S. 292.

[2]) Brief vom 18. März 1859.

[3]) Ibidem.

[4]) Mistrals Rede bei der Enthüllung von Rs. Standbild in Avignon am 13. Aug. 1894. (Arm. Prouv. 1895, S. 34.)

Digitized by Google

sollte dort, wie er es ausdrückt, „das A. B. C. und das amo Deum“ lehren. Da ihre Familien sich schon seit geraumer Zeit kannten, schlossen Lehrer und Schüler bald Kameradschaft, und Mistral zeigte dem älteren Freunde seine ersten dichterischen Versuche in der Sprache Lamartines. Roumanille erkannte darin die Keime eines großen Talents, aber auch einen Mangel an Originalität des Ausdrucks, den der Knabe, wie er meinte, am besten vermeiden könne, wenn er sich zu seinen Dichtungen der Heimatsprache bediene. Um ihn vollends zu überzeugen, unterbreitete er seinen erstaunten Blicken einige der „Maßliebchen“, die er eben zusammensuchte. Gewaltig war der Eindruck dieser Lektüre auf den geweckten Schüler, es überkam ihn wie eine plötzliche Erleuchtung. „Kaum hatte er, so schreibt er dreißig Jahre später, kaum hatte er mir diese lieblichen Wiesenblümchen in ihrer lenzlichen Frische gezeigt, als ein Wonneschauer mein innerstes Sein durchrieselte und ich ausrief: Das ist die Morgenröte, auf die meine Seele harrte, um zum Lichte zu erwachen! Wohl hatte ich damals schon etwas Provenzalisch gelesen, allein es ärgerte mich zu sehen, wie unsere Sprache stets im Dienste des Spottes mißbraucht wurde. Roumanille war es, der zuerst an den Ufern der Rhône alle Gefühle des Herzens in einfacher und frischer Form süß besang. Wir sanken uns in die Arme und schlossen Freundschaft unter einem so glücklichen Sterne, daß wir seit dreißig Jahren Seite an Seite schreiten, ohne daß unsere Liebe oder unser Eifer je nachgelassen hat.

Von dem Wunsche beseelt, die Sprache unserer Väter zu heben, studierten wir zusammen die alten provenzalischen Schriften und nahmen uns vor, unsere Sprache

Digitized by Google

ihren nationalen Überlieferungen und ihrem nationalen Charakter gemäß wiederherzustellen."

So war es Roumanille, der in die Seele des Knaben, in dem er alsbald, wie er sich ausdrückt, l'enfant sublime erkannt hatte, die Saat streute, die über kurz so prächtig aufgehen sollte.

Erst aber führte Mistral seine Studien zu Ende und unterzog sich 1847 mit Erfolg dem Abiturientenexamen, eine Episode seines Lebens, die er auf die köstlichste Weise erzählt hat in der kleinen Novelle: Der Bakkalaureus von Nimes [1]).

Nach absolviertem Examen kehrte er zum elterlichen Hofe zurück, um hier, gemäß dem Horazischen: Beatus ille qui procul negotiis, den Frieden und die Freuden des Landlebens zu genießen.

Von heißem Schaffensdrange befeuert, entwarf er damals in vier Monaten ein ländliches Gedicht über die Erntearbeiten: Li Meissoun betitelt, dem die später veröffentlichte, an Bürgers Lenore erinnernde Ballade: Margaï oder La Bello d'Avoust (die Augustschöne) angehörte.

Im Mai des Jahres 1849 unternahm er sodann in Begleitung seines Freundes Anselm Mathieu eine Pilgerfahrt nach Li-Santo, (frz. Saintes Maries), einem auf der Insel Camargo, am Meeresstrande zwischen den Rhônemündungen gelegenen Flecken, wo sich alljährlich am 25. Mai eine große Anzahl von Pilgern aus Südfrankreich und Nordspanien versammelt. Bei dieser Gelegenheit legte er zum ersten Male den weiten, beschwerlichen Weg zurück, den später seine Mirèio in Angst und Sehnsucht gehen sollte.

[1]) Armana Prouv. 1883.

Digitized by Google

In Beaucaire schlossen sich die Jünglinge einer Pilgerkarawane an. Noch war es dunkel, als man auf den mit Zelten überspannten Wagen, fromme Lieder singend, aufbrach. Bei Saint-Gilles überschritt der Zug den rechten Rhônearm und betrat das stumme, grüne Reich der Camargo, der südfranzösischen Pampas. Gegen drei Uhr Nachmittags überraschte ein schreckliches Ungewitter die Reisenden; es regnete in Strömen, und bald war die weite Steppe nur noch ein einziges Schlammfeld. An ein Unterkommen war nicht zu denken; die Wagen sanken ein und blieben in dem durchweichten Boden stecken, und die Jünglinge mußten absteigen, um die Mädchen auf den Rücken zu nehmen und über die beschwerlichsten Stellen hinwegzutragen. Da hatte nun Frederi das Glück, gerade der hübschesten von all den Schönen, der reizenden Laviette, seine Ritterdienste anbieten zu dürfen, eine Erinnerung, die ihm über dem Dichten seines ersten Meisterwerkes manchmal mit schelmischen Augen und mutwillig lächelnden Lippen vorgeschwebt haben mag.

Meister Francés Mistral wußte wohl, daß sein gelehrter Sohn nicht zum Landmann tauge, und schickte ihn nach Aix, von wo er 1851 als Licentiat der Rechte heimkehrte.

Während dieser ganzen Zeit hatte der Jüngling das hohe Ziel, auf das ihn sein ehemaliger Lehrer und jetziger Freund hingewiesen, nicht aus dem Auge verloren. Roumanille war unterdessen Correktor, dann Druckereibesitzer in Avignon geworden und hatte sich durch seine Dichtungen, noch mehr aber durch seine geistreichen satirischen Prosaschriften einen geachteten Namen und einen bedeutenden Einfluß erworben. Ein eifriger Briefwechsel mit ihm befestigte Frederi Mistral mehr und mehr in dem gefaßten

Digitized by Google

Entschluß. Er entsagte der französischen Weise für immer, und manches wohlgefeilte Gedicht in der klangvollen Sprache der Heimat fand seinen Weg zu dem treuen Mentor, der sie alle für die kommenden Tage des Erfolges aufhob.

Nun war ihm seine Lebensaufgabe klar geworden. Seinen Geist beschäftigte die Sorge um ein hohes Werk, und dem hehren Apostolate, zu dem er sich berufen fühlte, mußten alle andern Rücksichten weichen. Als ihm daher der Vater nach seiner Rückkehr aus Aix die Wahl eines Berufes freistellte, zauderte er nicht lange. Auf der Stelle hängte er die Advokatentoga an den Nagel und versenkte sich ganz in die Betrachtung dessen, was er so sehr liebte: l'esplendour de la Prouvènço, der Herrlichkeit seiner Provence. Und Meister Francés war hochherzig genug, den Entschluß seines Sohnes zu billigen und zu segnen.

Einige Jahre später, nach dem Tode des Vaters, verließ Frederi den „Mas," wo er geboren war und zog mit seiner lieben Mutter nach dem nahen Maiano, das er sich zum dauernden Aufenthalte wählte.

Hier lebte er, wie Roumanille schreibt, inmitten der Felder, die er liebte. Er beaufsichtigte die Arbeiten und legte, wenn nötig, selbst mit Hand an den Pflug. Jung, schön, reich und geliebt, sang er in seiner lachenden Einsamkeit, die er nur selten und nur auf kurze Zeit verlassen sollte.

Wohl schienen auch ihm, er gesteht es selbst, die Winterabende manchmal lang zu sein, besonders zu der Zeit, da er das entzückende Paris kennen lernte, wo wertvolle Freundschaften ihn zurückhalten wollten; doch hielt er aus, er wollte seinem Dorfe treu bleiben und seine Seele nicht verkaufen.

Digitized by Google

Und so wird er es sein ganzes Leben hindurch halten.

Hier in Maiano wird er sein Dasein zu jener harmonischen Einheit gestalten, in der sich sein Genius gefällt; hier wird er die stolzen Gedanken von Volksverjüngung und Racenverbrüderung denken, für deren Verwirklichung sein feuriger Geist die ganze Zauberkraft des Wortes aufbietet; hier wird er die bedeutenden Werke schaffen, die wie ein glänzendes Siebengestirn am Himmel der neuprovenzalischen Dichtung prangen, die er wie ebensoviele Apostel in die Welt aussandte, daß sie mit begeisterten Zungen Zeugnis ablegten von dem Reichtum und der Schönheit der provenzalischen Sprache.

Eine eingehende Besprechung dieser Dichterwerke soll der Gegenstand des vorliegenden Büchleins sein.

Im innigen Anschluß daran läuft die Erwähnung der Hauptthatsachen aus Mistrals Leben und die Darstellung der allmählichen Ausbreitung der „Causo", der Sache des Felibertums; denn ihre Grundidee ist in gewissem Sinne das einheitliche Prinzip, das sein ganzes Werk belebt, die Seele, die es ganz und gar mit ihren Kräften durchdringt, so daß ohne dies der Dichter und seine Werke nicht verstanden werden könnten.

Digitized by Google

II. Das Felibertum.

Die Margaridetо Roumanilles waren im engern und weiteren Kreise mit großem Beifall aufgenommen worden. Kunstverständige sahen darin den Beweis, daß die Volkssprache doch höherer Töne und edlerer Gefühle fähig sei, und so klangen diese schlichten Weisen durch Berg und Thal, dem hellen Lerchenrufe gleich, der den Tag ankündigt und die Welt aus dem Schlafe singt. Ohne es zu wissen noch zu wollen, hatte Roumanille auf einmal Schule gemacht. Von allen Seiten liefen Glückwünsche ein. Wer immer die Kunst des Reimes zu beherrschen glaubte, beeilte sich, in dem erschlossenen Garten der heimatlichen Poesie seine Blüten zu brechen, und übersandte sie dem Gärtnersohne von San-Roumié zur Durchsicht. Alt und Jung strömte herzu und scharte sich um ihn: die Hände verschlangen sich, und eines schönen Tages tanzte durch das Rhônethal die lärmende Farandole der Prouvençalo[1]), einer Gedichtsammlung, zu der der damalige Professor an der Universität Montpellier und spätere Akademiker Saint-René Taillandier die sympathische Vorrede schrieb.

Die Veröffentlichung der Prouvençalo war eine litterarische Offenbarung: sie zeigte die reiche Ergiebigkeit

[1]) Li Prouvençalo, Avignon, Seguin, 1852.

Digitized by Google

der sonnenbefruchteten provenzalischen Erde. Wohl tönten in dem Concert nicht alle Stimmen in derselben Reinheit und Fülle, wohl fand sich in dieser Liedergabe manche unreife oder taube Ähre, doch es erfreute daran das frische Wollen und ein einheitliches Streben, wodurch die entferntesten und verschiedenartigsten Geister einander näher gebracht wurden [1]).

Die bekanntesten zeitgenössischen Dichter der lengo d'O hatten Beiträge gesandt, unter andern: Pierre Belot, Castil-Blaze, J. B. Gaut, der Marquis von Fare-Alais und der Arzt d' Astros.

Auch Jasmin war von Roumanille um seine Beteiligung angegangen worden; „doch", so meint der Dichter der Margerideto, er hat mir nicht zu antworten geruht . . . so wenig brüderlich ist dieser teure Bruder, und so hoch sieht er von seiner ganzen Höhe auf uns hernieder". Jasmins Gattin aber erlaubte ihm, zwei Gedichte ihres Mannes seinen Prouvençalo einzuverleiben, und so kam es, daß auch der Name des größten der damaligen Dialektdichter Südfrankreichs in dem Verzeichnis dieses Sammelwerkes zu finden ist.

Neben diesen bekannten Namen zogen auch einige jüngere Talente die allgemeine Aufmerksamkeit auf sich. So erregten z. B. die klassisch gebildeten Dichter Camille Reybaud und Anton Crousillat eine verdiente Bewunderung. Alle überragten aber, mit Roumanille, Frederi Mistral und Theodor Aubanel aus Avignon, der neben andern Stücken das derbe Genrebild „Die Schnitter" und die

[1]) Vgl. 1) Saint-René Taillandier: Études Littéraires. Paris, Plon. 1881. 2. Kreiten S. J. Stimmen aus Maria Laach 1875, 1—5. 3) Böhmer: Die Provenzalische Poesie der Gegenwart. Halle 1870. S. 7.

Digitized by Google

berühmt gewordene grausige Ballade „Der 9. Thermidor“ eingesandt hatte.

Frederi Mistral, dem jungen Freunde des Herausgebers, war die Ehre geworden, als flotter Vortänzer den Reigen zu eröffnen, und er that es in dem frischen Gedichte: Bonjour en tóuti, das allen fröhlichen Gruß entgegenruft.

Willkommen!

Und wollt ihr wissen, warum zumal
Wir Blümlein gesammelt in Berg und Thal
Und auf den Haiden, den weiten;
Warum wir all mit Liedeston,
Die Troubadoure von Avignon,
Von San-Roumié und von Selon,
Aus Stadt und Land herschreiten?

Warum wir kommen bei hellem Tag,
Mit allem was schön ist und tanzen mag,
Die Farandole zu schlingen,
Den Bauern gleich, die, groß und klein,
Auf Sankt Eligius, schwer von Wein,
Im Schatten der Pappeln mit Jodeln und Schrein,
Ganz wie Besessene springen? —

Und pflückten wir im Monat Mai
Den Hahnenfuß und die Salbei;
Und brachen wir im Glanze
Der Junisonne mit freudigem Fleiß
Den Rosmarin, den Ehrenpreis
Und Tausendschönchen gelb und weiß, —
So wars zu einem Kranze.

Wir fanden nämlich im Stall versteckt
Die Sprache der Provenzalen, bedeckt

Digitized by Google

Mit kläglichem Bettlerkleide:
Das Antlitz braun von der Sonnenglut,
Die Schultern verhüllt von der Lockenflut,
Trieb sie barfuß, mit trübem Mut,
Die Gänse auf die Weide.

Da kam just eine Jünglingsschar,
Die nahm der Hirtin Schönheit wahr
Mit tiefgerührten Sinnen.
Nehmt sie drum auf mit Herz und Hand;
Sie wirkten ihr ein neu Gewand
Und schmückten sie mit Schleif' und Band,
Ganz wie die Städterinnen.

Reybaud zuerst warf dienstbereit
Ihr um ein königliches Kleid:
Als führte er sie zum Tanze,
So kostbar wars und faltigschwer;
Altmeister Bellot ging stolz einher:
Er baute ihr ein Schloß am Meer
Von augenblendendem Glanze.

Und Crousillat, der Troubadour,
Schon lange folgt' er ihrer Spur
Mit Liedern, sirenengleichen:
So sangen einstens liebesheiß
Die Troubadoure der Liebe Preis,
Und holde Damen saßen im Kreis,
Dem Sieger den Dank zu reichen.

Doch Roumanille sticht alle aus:
Er wand der Schönen seinen Strauß
Maßliebchen, wie keine niedlich;
Das Sträußchen ist so frisch und schlicht;

Digitized by Google

Die Hirtin nimmt es rasch und spricht,
Indem sie's vor die Brust sich flicht:
„Ach nein, wie sind sie lieblich!"

Und heute wollen wir nun all
Von Ost und West mit Liederschall
Zu unsrer Fürstin wallen;
Mit Veilchenkranz und Rosenkleid
Dann schmücken wir die Hirtenmaid,
Daß sie in ihrer Lieblichkeit
Muß jedermann gefallen.

Das würdige Gegenstück zu diesem duftigen Lied ist das letzte Gedicht der Sammlung: Adessias en tóuti! (Lebewohl an alle!), in dem Mistral den scheidenden Dichtern und Schönen den Abschiedsgruß spricht.

Außerdem finden sich in den Prouvençalo noch weitere neun Beiträge von ihm, alle gleich hervorragend durch den männlichen Ernst des Gedankens und die geschmeidige Kraft des Ausdrucks. Am meisten gerühmt wird die Ode an den Mistral, den furchtbaren Nordweststurm der Provence; ein Gedicht, woran besonders zu loben ist der stolze Schwung der Phantasie, der geschickte Übergang vom Lieblichen zum Gewaltigen und Erhabenen und die Fülle der markigsten Bilder.

Der Mistral.

Den Hauch des mächtgen Sturms zu singen,
Der Luft und Land und Meer durchrast,
Leicht wie ein Vogel, sollst du schwingen
Dich auf der Pappel höchsten Ast;
Wo hoch sich Silberwipfel wiegen,
Laß Gürtelband und Locken fliegen
Und hebe dich in deiner Pracht!

Digitized by Google

Auf, Muse! hör den Mistral schweifen
Und laß des Dudelsackes Pfeifen
Voll schwirren durch die Wetternacht! —

Ha, welch ein Stürmen durch die Erde!
Woher? Wohin? du Wüterich! —
Doch, schaffst du uns auch viel Beschwerde,
O Herr der Luft, wir lieben dich.
Du läßt in unsrer Adern Gleisen
Das Blut in frischer Fülle kreisen,
Und wenn, gepeischt von deiner Kraft,
Die Rhône vorwärts wird getrieben,
So spornst du uns mit Geißelhieben,
Daß nicht der Sommer uns erschlafft.

Und welche Lust, wenn in den Hecken
Dein Wirbel pfeifend sich verfängt,
Indes, wie Spinnweb leicht, im Schrecken
Das Wolkenheer zur Flucht sich drängt!
Dann strecke ich mich hin und wieder
Auf sonnger Böschung rücklings nieder,
Und, wie es Dichtern gern geschieht,
Mit Windeswehn und Wolkenstreifen
Laß ich den Geist nach oben schweifen,
Bis er den Himmel Gottes sieht.

Es schwebt um mich mit güldnen Schwingen
Der lieben Englein lichter Chor,
Und unbeschreiblich süßes Singen
Hallt mir entzückend in das Ohr;
Die heilgen Männer, heilgen Frauen,
Sie lassen mich die Wunder schauen
Die hier im Himmel ihr Gewinn —

Digitized by Google

Ein Windstoß dann, der rauh mich rüttelt
Und Baum und Strauch gewaltig schüttelt,
Zeigt mir, daß ich noch sterblich bin.

Die Luft verfinstert sich vom Staube,
Den er in Wirbeln aufgekehrt;
Die weite Flur fällt ihm zum Raube
Und Gottes Bäume steh'n verheert.
O stützt ihr Leute sie mit Stangen,
Sonst, wo jetzt Gärten blühend prangen,
Ragt bald die Küste felsenkahl:
Verschwunden ist der Birnensegen,
Dahin das Laub, das nach dem Regen
Smaragdhell glänzt' im Sonnenstral.

Willst, Mistral, deine Kraft du zeigen,
Geh' in die Crau, die Wüstenei;
Nicht hörst du in des Steinlands Schweigen
Der Menschen Fluch- und Wehgeschrei.
Dort magst du allzuhauf die Wacken
Und Felsen in die Schürze packen
Und, leicht wie Stroh, in deiner Wut
Mit Donnerpoltern sie entladen,
Fern auf den weiten Meerespfaden,
Wo brausend schäumt die salz'ge Flut. —

Die Hölle scheint heraufzutoben!
Die Erde bebt! der Sonne Licht
Hüllt, Ecce-Homo-gleich, dort oben
Mit blutgem Bahrtuch ihr Gesicht.
Ach, muß sie so in Nacht und Grauen
Die Berge lassen und die Auen,
Und hört sie, wie im Grimm du pfeifst,

Digitized by Google

Soll sie nicht fürchten, daß die Erde,
Die sie erwärmt, erfrieren werde,
Wenn du mit eisgem Hauch sie streifst?

Du bist der Engel der Zerstörung,
Der an dem Tage des Gerichts,
Bei Donner, Blitz und Meerempörung
Die Völker fortfegt in das Nichts.
Du bist einst auf der Sündflut Wogen
Glutatmend, sengend hingeflogen,
Daß bald das Wasser sich verlor;
Und schützte Gott nicht seine Arche,
Ertrunken wär' der Patriarche,
So wühltest du die Flut empor.

Wer kann gleich dir die Welt durchschweifen,
Du zügelloser Brausewind?
Du streust die Körner aus, die reifen,
Bevor sie noch geerntet sind;
Die Schwalbe ist nicht halb so schnelle,
Der Windhund nicht und die Forelle,
Der Aar nicht, strebt er aus der Kluft;
Die Flut wär' eher zu erreichen,
Die hinstürzt aus gesprengten Deichen,
Der Donner eher in der Luft.

Wer möchte jetzt nach euch noch fragen,
Ihr andern Lüftchen, zag und weich,
Die ihr euch quälen müßt und plagen,
Wollt biegen ihr den Weidenzweig?
Euch machte Gott, um mit den Rosen
Und Lilienknospen zart zu kosen;
Den Mistral schuf der Herr der Welt,

Digitized by Google

Die Eichen und die Hochwaldrecken
Mit Kraft zu wiegen und zu necken,
Bis er die Axt wird, die sie fällt.

Es bedurfte nicht des Scharfblickes Saint-René Taillandiers, um aus diesen ersten Proben der Mistralschen Muse das Genie des 22 jährigen zu erkennen und ihm folgendes Horoskop zu stellen. „Was andere vielleicht bloß als eine gewöhnliche Farandole ansehen, das ist für Herrn Mistral eine Sache des Ernstes. Er gehört zu denen, die sich die Wiederherstellung der reinen Sprache der Vorzeit am meisten zu Herzen genommen haben. Wenn diese Schule sich harmonisch ausgestaltet und schöne Früchte trägt, so gebührt die Ehre des Erfolges größtenteils seinen sorgfältigen Bemühungen [1])."

Die Wirkung der Prouvençalo war eine sehr große. Zum ersten Male hatten sich hier die Dichter Südfrankreichs zu einem größeren Sammelwerk zusammengefunden, und darum wollte Roumanille die Verbrüderung, die er so bewerkstelligt hatte, durch litterarische Kongresse, wo sich Männer gleichen Strebens kennen und achten lernen sollten, befördern und befestigen. Dank seinen Anstrengungen folgte demnach der berühmte Kongreß von Arles am 29. August 1852. Auch zu diesem ließ Roumanille, durch Vermittlung des Gelehrten Moquin-Tandon, Jasmin einladen; doch der durch seine Erfolge etwas eitel gewordene Dichter der Françouneto erwiderte schnippisch: „Nein, ich will nicht hin; und mögen sie auch 30, 40, 50 ja 100 Mann stark zusammenkommen, sie werden nie das Aufsehen erregen, das ich allein erregt habe und noch erregen werde".

[1]) Etudes littéraires, S. 295.

Digitized by Google

Eine etwas ruhigere Fortsetzung fand der Kongreß von Arles am 21. August des folgenden Jahres in Aix. Zum Geschichtsschreiber dieses Tages machte sich J. B. Gaut in dem Werke: Roumavagi deis Troubaires [1]), worin er alle Dichtungen, die bei dieser Gelegenheit eingesandt oder vorgelesen wurden, zu einem Ganzen vereinigte. Hier erschien auch zum ersten Male Mistrals herrliches Gedicht: „Des Schnitters Ende" (La mort dóu meissounié), nachdem es der junge Poet während des Kongresses selbst vorgetragen hatte.

In der Provence sowohl als im Auslande erregten diese beiden Versammlungen einen lauten Widerhall. „Die provenzalischen Völker, sagte Aubanel bei Gelegenheit der Petrarkafeier 1874 als Präsident der Blumenspiele in Avignon, „die provenzalischen Völker brandeten unter der heißen Sonne des Felibrige wie ein siedendes Meer. Aus dem Auslande sogar wehte brüderliche Sympathie. Isländische, skandinavische und amerikanische Gelehrte kamen, um im Auftrage ihrer Regierungen die provenzalische Sprache zu studieren. Italien und Deutschland schickten ihre Dichter auf die Suche nach den Werken der Feliber".

Doch diesen einmütigen Bestrebungen war keine lange Wirksamkeit beschieden, denn die Führer der Bewegung gingen bald auseinander und gerieten in arge litterarische Fehde.

Anlaß zu dem Streite gab die Frage nach der zu adoptierenden Rechtschreibung.

Verschiedene Meinungen standen sich hier gegenüber. Roumanille und seine Anhänger forderten, jedes Wort sei seiner Etymologie gemäß zu schreiben, damit es die

[1]) Aix, Aubin, 1854.

Digitized by Google

Zeichen seiner Herkunft so zu sagen an sich trage. Dem gegenüber wollte sich die Marseiller Dichterschule in ihrer Schreibweise nur nach der Aussprache richten. Zwischen beiden Systemen nahm eine vermittelnde Stelle ein das Verfahren J. B. Gauts, wie es im Roumavagi durchgeführt ist [1]).

Eine Einigung konnte nicht erzielt werden, und so schieden sich die Anhänger der verschiedenen Meinungen in zwei feindliche Lager, die einander heftig befehdeten.

Dieser Zwist um die Rechtschreibung sollte zur Gründung des Felibrige führen.

Roumanille war es mit der Schrift- und Sprachreinigung heiliger Ernst. Gegen die beklagenswerte Tendenz, so bekennt er einem Freunde, provenzalisiertes Französisch zu schreiben, lehnte ich mich schon anfangs in Taraskon auf, als ich noch auf den Bänken des Kollegs saß, ein verteufeltes Kerlchen, entschlossen, die Sprache der Gärtner von San-Roumié zu sprechen, zu schreiben und zu läutern, sowie furchtlos zu kämpfen. Diesem Vorsatz blieb er treu und verfocht seine Ansicht über die Orthographie bei jedem Anlaß; am klarsten setzte er sie auseinander in der Vorrede zu der 1853 erschienenen poetischen Erzählung: La Part dóu Bon Diéu.

Nach dem Kongreß von Aix beschlossen nun er und seine Freunde, ihre eigenen Wege zu gehen und sich zum gemeinsamen Handeln enger aneinander zu schließen.

Gar häufig fanden sie sich in ungezwungenem Kreise zusammen, um sich zu ergötzen und ihren Jugendlaunen freien Lauf zu lassen. Avignon besonders, Châteauneuf-du-

[1]) Vgl. Jourdanne: Histoire du Félibrige, S. 171.

Digitized by Google

Pape und Fontségugne bildeten für sie die Hauptanziehungspunkte.

In Châteauneuf-du-Pape, einem Dorfe, berühmt durch seine Weinberge, von denen sich besonders der Myrthe-Weinberg (Lou claus de la Nerto) des größten Rufes erfreute, lebte Anselm Mathieu, Mistrals ältester Freund.

„Wenn wir uns, so erzählt Mistral selbst[1]), an einem Festtage, wie z. B. auf Sankt Theodorich, in Châteauneuf zusammenfinden, um dort, in fröhlicher Akademie zu dichten und zu tafeln, so giebt es unter dem goldenen Mantel der Sonne kein Glück, das dem unseren gleich wäre.

Constantin, der Jäger, (ein Bruder Anselms), der schon früh am Morgen ausgezogen ist, um die Eichenbüsche zu durchpirschen, kommt in heller Freude mit seiner strotzenden Jagdtasche heim und streut ein paar schöne Hasen, neun bis zehn Feldhühner und vier bis fünf Kaninchen nur so durch die Küche hin.

Mathieu, der älteste, stellt, während sich der Bratspieß über dem flammenden Reisig dreht, mit eigener Hand die ehrwürdigen Flaschen reihenweise auf den Tisch, und giebt zugleich mit ehrerbietigem Tone Alter, Vorzüge und Geschichte einer jeden an.

Unterdessen ist der Tisch gedeckt worden, und die Gäste setzen sich. Katharine, des Jägers junge Frau, trägt die würzigen Speisen auf, die dampfend einen köstlichen Duft ausströmen; Anselm, Lou troubaire, macht mit meisterhaftem Anstand den Wirt; man kostet den Wein, die heitern Reden entzünden sich, der Scherz be-

[1]) Anselm Mathieu: La Farandoulo; mit einer Vorrede von F. Mistral. S. 20.

Digitized by Google

ginnt sein Geplauder, und lachend begegnen einander Freude und Freundschaft. Doch mit den Pfropfen der Flaschen, schnell, schnell, springen auch die Lieder empor; die vollen Herzen fließen über und machen die Lippen beredt; alles, was schön und gut ist, die Liebe und die Provence, werden mit Begeisterung besungen, und gegen Ende des Mahles erscheint, einer Verkörperung der Gastfreundschaft gleich, Mathieus betagte Mutter und sagt gerührt: „Ihr Feliber, alle seid ihr meine Kinder; ich liebe euch alle, wie wenn ihr mein wäret".

Nach Avignon zogen unsern Dichter Roumanille, Aubanel, mit dem er sich inzwischen befreundet hatte, und die Familie Paul Giéras [1]), der sich unter dem Pseudonym Glaup an den Prouvençalo beteiligt hatte und den liebenswürdigsten Charakter besaß.

Frau Giéra liebte es sehr, die Freunde ihres Sohnes bei sich zu sehen, und die Gegenwart ihrer lieblichen Töchter Clarisse und Josephe mußten den empfänglichen Dichterherzen diese Besuche noch anziehender machen.

Hier traf denn auch Aubanel die Muse seiner Jugend, die braune, melancholische Jenny, die seine Seele mit so heißer Leidenschaft erfüllte und die er nach ihrem Eintritte ins Kloster, als Zani la bruno (die braune Zani) in den glühendsten Versen besingen sollte.

Im Sommer siedelte die Familie Giéra gewöhnlich nach Schloß Fontségugne über, einem reizend gelegenen Gute, das besonders in den Gedichten Aubanels häufig erwähnt wird.

---

[1]) Paul Giéra 1816—1861. Roumanille und Mistral sammelten seine Dichtungen und gaben sie mit denjenigen von Castil-Blaze Adolph Dumas und Reboul heraus unter dem Titel: Un liame de rasin, Avignon, Roumanille 1865.

Digitized by Google

Da fanden sich, neben Roumanille, Aubanel und Mistral, auch Anselm Mathieu, Alphons Tavan, Anton Crousillat und Eugen Garcin zu häufigen Besuchen ein, sie alle entflammt für das Schöne und trunken von Liebe zu ihrer einzigen Provence [1]).

Im Schatten der dichten Baumkronen, die mit Blütenduft und Nachtigallensang den Ort umrauschten, angesichts des Sonnenhimmels und des Maienzaubers, die sich über die Erde spannten, füllten sie die Gläser mit edlem Wein und tranken der Jugend, der Liebe und der Lebensschöne. Dann löste nach und nach Begeisterung ihre Zungen, und die Geister der Dichtkunst durchschwirrten die Luft. Roumanille ergötzte die Gesellschaft mit einer seiner zwerchfellerschütternden Schnurren, oder rührte sie durch eines seiner Lieder, in die er Volksthränen, Mädchenlachen und Frühlingsblumen lieblich verflocht; der stolze Aubanel, dem sein stürmisches Herz manch harten Strauß lieferte, berauschte sich an dem Anblick und der Gegenwart seiner Zani und klagte lächelnden Mundes:

„So krank ist mein Herz, krank bis in den Tod hinein!
So krank ist mein Herz und will geheilt nicht sein“ [2]);

der lose Anselm Mathieu skandierte mit leuchtenden Blicken und bebenden Nüstern jene melodischen Lieder, die er als leichtgeschürzte „Farandoulo“ nach Jahren in die Welt hinaussenden sollte; Mistral endlich las der andächtigen Versammlung hin und wieder kleine Bruchstücke aus dem Liebesleben zweier schlichten Menschenkinder Vincén

[1]) Eug. Garcin sollte später den Freunden seiner Jugend untreu werden und die Fahne des Felibrige verlassen. Vgl. sein Buch: Les Français du Nord et du Midi; Paris, Didier et Cie., 1868, wo die Feliber zum ersten Male des Separatismus beschuldigt werden.

[2]) La Miòugrano entreduberto, I.

Digitized by Google

und Mirèio vor, und es entstrahlte seinen Strophen ein solcher Glanz, es tönte aus ihnen eine solche Musik, daß alle ihn neidlos als den Ersten der Schar anerkannten.

Am 21. Mai 1854 hatten sich auch wieder in heiliger Siebenzahl Roumanille, Aubanel, Jean Brunet[1]), Mathieu, Tavan und Mistral bei Paul Giéra zusammengefunden und schlossen in einem Augenblicke fröhlicher Begeisterung an diesem Tage, dem Feste der hl. Stella, die denn auch zur Patronin erwählt wurde, den Bund der Feliber, (lou Felibrige) mit dem Entschlusse, „die Spreu von dem Weizen zu scheiden", die Heimatsprache zu adeln, zu bereichern und durch poetische Werke dauernd zu festigen.

Mistral war es, der den Gedanken zu dem Bunde gegeben hatte, und er fand auch den Namen für die neue Verbrüderung. Er fühlte, daß es hierzu einer Bezeichnung bedürfe, die bis dahin noch nicht gebraucht worden war, und deren unklarem Inhalte und unbegrenzter Tragweite der Reiz des Unbekannten, des Geheimnisvollen anhaftete. Nun hatte er einst aus dem Munde einer alten Frau, Martha genannt, ein Lied gehört, L'Ouraisoun de St.-Anséume[2]) betitelt, worin der Knabe Jesus vorgeführt wird, wie er im Tempel mit den sieben Auslegern des Gesetzes, (emé li sèt Felibre de la lèi) disputierte. — Was wollte dieser Name besagen? Die alte Martha wußte es nicht; Mistral selbst und keiner nach ihm hat es genau erfahren können. Trotz all der Ableitungen und

[1]) Über die bezüglich der Teilnahme Brunets hervorgerufenen Meinungsverschiedenheiten, vgl. Jourdanne l. c. S. 199 ff., wo die Frage definitiv gelöst wird.

[2]) Von Mistral im Aiòli den 17. Okt. 1894 veröffentlicht. Abdruck bei Jourdanne l. c. S. 201 ff.

Digitized by Google

Erklärungen, die man versucht hat, ist die richtige Herkunft und die eigentliche Bedeutung des Wortes noch nicht ergründet worden. Aus dem Zusammenhang der eben citierten Stelle geht aber hervor, daß es ungefähr gleichbedeutend sein muß mit „Lehrer, Schriftgelehrter."

Diesen Namen nun schlug Mistral vor; er war neu, klangvoll, gefiel und wurde von den Freunden mit großem Beifall aufgenommen.

Im folgenden Jahre schon verkündete der Armana Prouvençau den Landsleuten, daß die Mitglieder der neuprovenzalischen Dichterschule sich Feliber nannten.

Denn in derselben Sitzung wurde auch das Organ des Bundes gegründet. Die Dichter sahen recht gut ein, daß es nicht genügte, durch ernste Schöpfungen von tiefem idealem Gehalt die Heimatsprache bei den Gebildeten wieder zu Ehren zu bringen; es galt besonders, sich an das Volk zu wenden, um auch dieses für die neue Lehre zu gewinnen. So schrieben sie denn ihren Kalender, den Armana Prouvençau pèr lon bèl an de Diéu 1855, (Provenzalischer Kalender für das Jahr des Heils 1855), und bezeichneten zugleich den Wirkungskreis, der dem Büchlein von vornherein gezogen war, in dem Zusatze: „Tant pèr la Prouvènço que pèr lou Coumtat." (Sowohl für die Provence als für die Grafschaft, — so heißt das ehemals päpstliche Gebiet von Avignon und Umgegend, — bestimmt).

Dieser Kalender ist die erste Kundgebung des Felibrige, die erste gemeinsame litterarische That der Feliber.

Denn bei den Prouvençalo und dem Roumavagi waren, wie wir gesehen, noch alle Dichter Südfrankreichs vertreten. Die Scheidung in verschiedene Parteien hatte

Digitized by Google

sich noch nicht vollzogen. In die Redaktion des Armana Prouvençau aber wurde niemand aufgenommen, der nicht mit feierlich erhobener Hand geschworen hatte, sich der Rechtschreibung Roumanilles, als der einzig guten, zu bedienen.

Von dem Erscheinen dieses Büchleins also datiert erst die eigentliche Renaissance der neuprovenzalischen Litteratur.

Der heitere Ton, der bei der Gründung des Bundesorganes vorwaltete, spricht sich so recht frei und frank in dem volkstümlich-derben Feliberliede, dem Cant di Felibre, aus, mit dem Mistral den ersten Jahrgang des Armana eröffnete.

Fröhlich heißt es da:

Cant di Felibre.

Wie Freund' und Brüder im Vereine
Ziehn singend wir ins Land hinein;
Der Vogel liebt sein Nest im Haine,
Es liebt das Kind sein Mütterlein;
Und unser Land im Sonnenscheine
Dünkt uns ein Paradies zu sein.

Wir sind freifröhliche Gesellen,
Für die Provence in Lieb' entbrannt;
Wir sind die losen, sangeshellen
Feliber vom Provencerland.

Stets ohne Wechsel hört man schallen
Den Meisensang, den Finkenschlag,
Und ewig jubeln Nachtigallen
Der Väter süße Weisen nach;
Und wir nur, Fremden zum Gefallen,
Vergäßen unsre Muttersprach'!
Wir sind freifröhliche Gesellen u. s. w.

Digitized by Google

Drehn sich die Mädchen flink im Kreise,
Und lockt zum Tanz das Tamburin,
So strecken wir uns sonntags weise
Im Schatten einer Pinie hin,
Und edler Wein und Vesperspeise
Erfreuen dann uns Herz und Sinn.
Wir sind freifröhliche Gesellen u. s. w.

Wenn so im Glas zur guten Stunde
Der Wein der Myrthe [1]) perlt und lacht,
Ertönt aus der Feliber Munde
Ein Liedlein, das sie selbst erdacht,
Und fröhlich stimmt die ganze Runde
Dann in den Kehrreim ein mit Macht.
Wir sind freifröhliche Gesellen u. s. w.

Der Mädchen Lachen, ungezwungen
Und keck, bezaubert uns sofort;
Hat eins sich unsere Gunst errungen,
So wirds in Versen hier und dort
Alsbald gefeiert und besungen
Mit reichem Reim und warmem Wort.
Wir sind freifröhliche Gesellen u. s. w.

Wir führen an die Farandolen
Und ziehn entblößt zu Spiel und Streit;
Auf Sankt Johann, mit leichten Sohlen
Gehts durch die Flamme hoch und weit,
Und Christtag schieben in die Kohlen
Wir fromm das weinbesprengte Scheit.
Wir sind freifröhliche Gesellen u. s. w.

---

[1]) Vgl. S. 38, Absch. 1.

Digitized by Google

Drängt ihr euch beim Kastanienrösten
Am trauten Herd mit munterm Ton,
Und fehlt's an Schnurren euren Gästen,
So sagt es nur: wir kommen schon;
Wir geben euch ein Schock zum Besten,
Daß ihr noch morgens lacht davon.
Wir sind freifröhliche Gesellen u. s. w.

Und schlachtet ihr mal eure Schweine,
Ruft uns, wir kommen allzuhauf;
Ja, regnete es Pflastersteine,
Wir fassen doch des Blutes Lauf;
Denn lacht die Wurst im Rosenscheine
Geht uns das Herz vor Freude auf.
Wir sind freifröhliche Gesellen u. s. w.

Es muß das Volk sich lustig machen,
So war es stets, von Anfang an;
Und spräch' es immer ernste Sachen,
Vor Langweil würdes sterben dann;
Es muß was haben, daß es lachen,
Was haben, daß es singen kann.

Wir sind freifröhliche Gesellen,
Für die Provence in Lieb' entbrannt;
Wir sind die losen, sangeshellen
Feliber vom Provencerland.

Das unscheinbare Büchlein mit dem orangefarbnen Umschlag fand im Volke eine warme Aufnahme. Bloß 500 Exemplare war der erste Jahrgang stark; heute aber übersteigt die jährliche Auflage die Zahl von 10000 Exemplaren. Die 44 Bändchen, die bis jetzt vorliegen, bilden „die interessanteste Encyklopödie, die für den

Digitized by Google

Familientisch zu finden ist, und die schönste dichterische Blumenlese."

Roumanille, bei dem der Kalender seit 1858 erschien, wurde besonders mit dessen Redaktion betraut; Mistral aber hat ihm die Gestalt gegeben, in der er noch heute auftritt, und ihn stets mit seinem Geiste erfüllt. Jeder Jahrgang brachte von ihm reichliche Beiträge. Neben klangvollen Gedichten, sinnigen Balladen und ergötzlichen Erzählungen veröffentlichte der junge Poet Aufsätze litterargeschichtlichen und volkstümlichen Inhalts. Mit liebender Seele versenkte er sich in die Vergangenheit und beleuchtete die Geschichte seines Landes und seiner Sprache auf treffliche Weise. Aus staubbedeckten Folianten und Quartbänden schrieb er alte Bauernregeln und gemeinnützige Recepte ab und frischte den Landleuten die Märchen und Schnurren der Vorzeit wieder auf.

Daneben unterstützte er Roumanille bei der Herausgabe der Weihnachtslieder Sabolys und schrieb zu dem 1857 erschienenen „Weihnachtsbuch" eine prächtige Vorrede. Vor allem aber beschäftigte ihn die Sorge um sein großes Gedicht Mirèio, woran er sieben Jahre lang unverdrossen arbeitete und feilte und wodurch er die provenzalische Litteratur in die Weltlitteratur einführen sollte. Denn der Erfolg der Mirèio war ungeheuer, nicht bloß in der Provence und in Frankreich, sondern in der ganzen gebildeten Welt.

Lamartine, damals fast siebzigjährig, war voll Bewunderung. Ludovic Legré, der spätere Biograph Aubanels, und Adolph Dumas, ein lieber Freund Mistrals und selbst in beiden Sprachen dichtend, hatten diesen 1858 bewogen nach Paris zu kommen, wo er bei dem Dichter des Jocelyn eingeführt ward. Lamartine empfing ihn mit

Digitized by Google

Wärme und entließ den entzückten Jüngling mit der schönsten Aufmunterung. Einige Monate später, am 21. Februar 1859, erschien nun Mirèio, und Mistral beeilte sich, seinem Gönner ein Exemplar zuzusenden. Lamartine ward von der Lektüre des Buches bezaubert, und der arme große Mann, der damals, um seine zerrütteten Vermögensverhältnisse aufzubessern, seinen Cours familier de littérature in monatlichen Nummern veröffentlichte, widmete dem provenzalischen Epos die ganze 40. Unterhaltung (entretien) und in einem Stile, wie nur er ihn handhaben konnte, kündigte er hier den Zeitgenossen das große Ereignis an.

„Heute, schreibt er, heute bringe ich euch frohe Kunde. Ein großer Dichter ist uns geboren. Wenn auch das Abendland keine mehr hervorbringt, der Süden zeugt deren immer noch. Es liegt eine Kraft in der Sonne! Il y a une vertu dans le soleil!

„Ein homerischer Dichter ist es; ein Dichter, wie Deukalions Menschen aus einem Steine geboren; ein griechischer Dichter in Avignon."

In warmen Worten schildert Lamartine sodann den Lebenslauf Mistrals und zeichnet das Milieu, in dem seine Kindheit verfloß. Wohl räumt er ein, daß er Studien gemacht hat, doch fügt er hinzu, der Jüngling habe, nach der Rückkehr zum väterlichen Hof, nichts Eiligeres zu thun gehabt, als all den gelehrten Flitter von sich abzustreifen, um als einfacher Landmann sein Feld zu bebauen und im Schatten seiner Olivenbäume auf der Rohrpfeife zu blasen. In dieser Vorstellung gefiel sich Lamartine; das Ganze erschien ihm so viel poetischer und wundersamer, und seine Einbildungskraft sah die Dinge gern, „nicht wie sie sind, sondern wie sie sein sollten." (G. Paris.)

Digitized by Google

Nach einer ausführlichen Inhaltsangabe endlich, wobei eine Fülle dichterischer Gedanken und Bilder unter seiner Feder blitzend emporsprüht, ruft der Sänger von Milly dem glücklichen Feliber zu: „Ja, deine Dichtung ist ein Meisterwerk; ich will mehr sagen: sie ist nicht aus dem Abendlande, sie entstammt dem Orient. Man sollte glauben, eine Insel des Archipelagos, eine schwimmende Delos, habe sich nachts von ihrer Gruppe hellenischer oder jonischer Eilande gelöst und sei hergeschwommen, sich geräuschlos dem Festlande der balsamischen Provence anzuschließen, mit sich führend einen jener göttlichen Sänger aus dem Geschlecht der Melesigenen. Sei willkommen unter den Sängern dieses Himmelsstriches! Einem anderen Klima, einer anderen Sprache gehörst du an, aber dein Klima, deine Sprache und deinen Himmel hast du mit dir hergebracht. Wir fragen nicht, woher du kommst und wer du bist. Tu Marcellus eris! Du wirst ein Marcellus sein!“

Und Lamartine schließt mit dem herrlichen Vergleich: „O Dichter von Maiano, du bist wie die Blüte der plötzlich aufbrechenden provenzalischen Aloe, und deines Werkes Duft wird in tausend Jahren nicht verwehen.“

So führte der liebenswürdige Patriarch den jungen Musensohn, der noch der eigenen Kraft mißtraute, an seiner väterlichen Rechten hinein in die Welt des Ruhmes, daß sich seine Seele am Licht und an der Freude berauschen konnte.

Zum Danke dafür widmete Mistral dem großen Dichter sein Erstlingswerk in dieser reizenden Strophe, die den späteren Ausgaben der Mirèio vorgesetzt wurde:

Te counsacre Mirèio: es moun cor et moun amo,
Es lou flour de mis an;

Digitized by Google

Es un rasin de Crau qu' emé touto sa ramo
(Te porge un païsan [1]).
(Dir weih' Mirèio ich: mein Herz ist sie, mein Denken,
Die Blüte meiner Jugendkraft;
Die Traube, die, mit Blatt und Ranke, dir will schenken
Ein Landmann, dem du Heil geschafft).

Der Posaunenstoß Lamartines sollte gehört werden, besonders in Paris, in dessen litterarische Salons „Mirèio" auch durch eine meisterhafte Besprechung Louis Ratisbonnes [2]) siegreich eingeführt wurde. Ermutigt durch diesen Erfolg und von den dortigen Freunden aufgemuntert, beschloß Mistral nun ein zweites Mal nach Paris zu reisen, um bei dieser Gelegenheit auch mit dem Verleger Charpentier über eine neue Auflage von Mirèio zu verhandeln.

Bevor er abreiste, unternahm er aber am 12. März mit Roumanille und Aubanel einen Ausflug nach Nimes, und gab dort zu Gunsten der Waisenkinder eine litterarische Vorlesung. Dies war des Felibrige erste Ausfahrt, die sich zu einem wahren Triumphe gestalten sollte.

Die Stadt hatte alles aufgeboten, um die berühmten Gäste zu empfangen, und auch der redegewandte Bischof, Mgr. Plantier, ein Mann von seltener Bildung und von humaner Gesinnung, lud sie zu sich in seinen Palast ein.

Den Höhepunkt der Feier bildete die litterarische Sitzung im großen Saale des Rathauses, wo die drei Feliber vor einer zahlreichen und auserwählten Zuhörerschaft verschiedene ihrer Gedichte vortrugen. Gegen

[1]) Vgl. das Gedicht der „Isclo d'or: A Lamartine".

[2]) Journal des Débâts, 1. u. 2. Mai 1859.

Digitized by Google

Ende der Sitzung erschien plötzlich Jean Reboul, der dichterische Patriarch von Nimes, auf der Estrade mit drei Lorbeerkränzen, die mit weißen Bändern durchflochten waren, worauf in goldenen Buchstaben die Namen der Dichter standen, und unter dem donnernden Applaus der hingerissenen Versammlung krönte der von seinen Landsleuten fast vergötterte poetische Bäckermeister Roumanille, Aubanel und Mistral als den Stolz ihres Volkes.

Alsdann trat ein Waisenkind hervor, sprach ein kleines provenzalisches Gelegenheitsgedicht und überreichte dabei jedem der Feliber ein Festbouquet: Roumanille ein Sträußchen Maßliebchen, Aubanel einen Granatzweig und Mistral einen Büschel Weizenähren.

Und wieder brach der Saal in betäubenden Beifall aus, und reichlich fielen die Spenden in den Opferstock der armen Kinder des hl. Vincenz von Paula.

Tags darauf gab die Stadt, den drei Freunden zu Ehren, ein großartiges Festbanket, wobei sich Jean Reboul, nachdem schon viel hin und wieder getoastet worden, mit folgenden Worten an Mistral wandte:

„Ich trinke auf Mirèio, den schönsten Spiegel, in dem sich die Provence bis heute gespiegelt hat[1]) ..... Mistral, du gehst nach Paris! Bedenke, daß in Paris die Treppenstiegen von Glas sind! Vergiß nicht deine Mutter! Vergiß nicht, daß du Mirèio in einem Bauernhause gedichtet hast und daß eben das dich groß macht! Vergiß nicht, daß ein gläubiger Christ aus der Sankt-Pauls Pfarre dich gestern gekrönt hat."

„So sprach Reboul, schließt der Chronist des Armana von 1860, und Thränen entstürzten seinen Augen, und

[1]) Schönes, unübersetzbares Wortspiel: „Beve à Mirèio, lou plus bèu mirau ounte jamai la Prouvènço se fugue miraiado.

Digitized by Google

aller Herzen waren voll von Rührung und Glück. Wie ein greiser Prophet stand er da, der seinen Jüngern die Hände auflegte, um seinen Mantel und seine Kraft an sie weiter zu geben."

Einige Tage später reiste Mistral, beschirmt von den Segenswünschen des ehrwürdigen Reboul, nach Paris ab, daß die große Stadt seinem Dichterruhme den Stempel der endgiltigen Anerkennung aufdrücke. Und Paris stimmte in das Lob der Provinz ein, und umwirbelte unsern Dichter mit dem Taumel der Begeisterung, wie er bloß dem Glücklichen bekannt ist, den Frankreichs Hauptstadt für einige Tage auf den Schild erhebt.

Die ersten Größen der französischen Litteratur empfingen ihn wie einen ebenbürtigen Bruder und überboten sich in Liebenswürdigkeiten, allen voraus Lamartine, der damals an dem besprochenen Entretien schrieb, und Mistral mehrere Male einlud. Eine Stunde besonders, die er bei seinem Gönner verbrachte, sollte dem Dichter der „Mirèio" unvergeßlich bleiben.

„Eines Tages, erzählt Anselm Mathieu, der den Freund nach Paris begleitete, begaben sich Mistral und Dumas in das Haus des großen Mannes.

Bei ihrem Eintritte begrüßte sie der Greis in seiner erquickenden Liebenswürdigkeit und prächtigen Einfachheit mit den Worten: Ach, Sie sind es! Nehmen Sie Platz, Poeten; ich will Mistral vorlesen, was ich von seinem Werke denke.

Und vor der hohen Gesellschaft, die den Salon erfüllte, vor Frau Lamartine und ihrer hübschen Nichte Madame de Cessia, las Lamartine mit seiner vollen und wohlklingenden Stimme den 40. Entretien seines Cours de littérature.

Digitized by Google

Adolph Dumas erzählte, er habe in seinem Leben solch schönen Auftritt nicht gesehen. Als der beredte Dichter am Schlusse zu der herrlichen Stelle kam, wo er Mistral mit der Aloe der Hyères-Inseln vergleicht, stand dieser, das Herz von Rührung übervoll, auf, um seinen Wohlthäter zu umarmen und ihm zu danken; aber die Thränen ließen ihn nicht zu Worte kommen, und schluchzend sank er auf seinen Stuhl zurück.

Dieses seligen Augenblickes gedenkt Mistral, wenn er in seinem Gruße an Lamartine[1]) singt:

„Als Du, großmütig wie ein Fürst, so reich mich ehrtest
Im vollen Glanze von Paris;
Als Du in Deinem Haus Dich lesend zu mir kehrtest
Und sagtest: Tu Marcellus eris!

Wie die Granate thut im glühenden Sonnenbrand,
So mußt' sich da mein Herz erschließen,
Und weil, zum Dank, es süß genug nicht Worte fand,
Mußt' es in Thränen sich ergießen."

Auch Sainte-Beuve, Laprade, Mignet und Villemain überhäuften ihn mit Artigkeiten, und Alfred de Vigny umarmte ihn beim Abschiede mit den heitern Worten: „Gestatten Sie, daß ich Sie küsse! Der Kuß eines alten Akademikers bringt Glück."

Und doch gefiel sich Mistral nicht lange in dem Glanz und der Aufregung der großen Stadt. Er war gesättigt mit Ruhm und sehnte sich nach seiner Mutter in Maiano. Wohl nahte ihm die Versuchung in den verschiedensten Gestalten, um ihn der Heimat abtrünnig zu machen und dauernd an Paris zu fesseln. Aber sein klares Auge durchschaute die Gefahr, die seinem Genius

[1]) Isclo d'or: A Lamartine.

Digitized by Google

auf dem schlüpfrigen Boden der Hauptstadt drohte. Der leichtsinnige, frivole Ton der dortigen Welt, ihre Gleichgültigkeit oder ihre grenzenlose Toleranz auf den Gebieten der Religion und Moral stießen ihn ab; er fühlte, daß der schwüle Duft, der den Tapeten und Wänden ihrer üppigen Gemächer entströmte, verwirrend, zersetzend auf den Schwung seiner Seele einwirken mußte. So floh er denn die Sirenentöne nnd kehrte zurück in die Berge und die Thäler seiner Provence, deren Berührung allein ihn mit Kraft erfüllen konnte.

Die Freunde in der Heimat weinten vor Glück, als sie ihn wieder umarmen konnten und ihn heimkommen sahen, so schlicht und ländlich, wie er gegangen war.

Ganz Maiano befand sich in Aufregung seit dem Tage, an dem er nach Paris abgereist war, und alles wartete gespannt auf Nachrichten von ihm aus der großen Stadt.

„Wohl gaben sich diese Landleute nicht genau Rechenschaft von dem Worte „Ruhm," so schreibt Mistral einige Tage nach seiner Rückkehr an Lamartine, denn alles, was über den Horizont ihrer Felder und den Bereich ihrer ländlichen Ideen hinausgeht, erscheint ihnen unbestimmt und nebelhaft. Und doch hatten sie instinktmäßig herausgefühlt, daß sich etwas Neues und für unsere Gegend Ruhmvolles in der Ferne zutrage. Keiner von ihnen fuhr mit seinem Korn oder seinen Früchten nach Arles, ohne sich nach dem zu erkundigen, was man von mir in Paris, der großen Stadt, sagte. Und wer eine frohe Nachricht heimbrachte, setzte Abends alle Nachbarn in Entzücken; und die Schnitter, die Landleute, die Blätterleserinnen bemerkten unter sich: Wer hätte je geglaubt, daß Frederi, dieser Junge, den wir alle kennen, und den wir tagtäglich duzen, so schöne Sachen

Digitized by Google

fertig bringen könne, und das, ohne daß er unser Dorf verließ und noch besonders, indem er von uns sprach!

Als ich anlangte, kam meine Mutter mir bis zur Mitte des kleinen Platzes von Maiano entgegen, küßte mich vor allen Leuten und sagte (es waren ihre ersten Worte): „Sieh, ich habe jeden Morgen und jeden Abend brav für Herrn de Lamartine gebetet, und wenn der liebe Gott mich erhört, so wird er glücklich werden".

Kaum hatte ich mein Haus betreten, so kamen auch schon die Bauern aus der Nachbarschaft, einer nach dem andern, begrüßten mich und drückten mir die Hand, da sie keine Worte fanden, um das, was sie bei einem für unsere Gegend so außergewöhnlichen Ereignisse fühlten, auszusprechen. Alle sagten mir tiefgerührt: „Das ist ja gut gegangen, wie es scheint. Ja, ja wir sind sehr zufrieden, so zufrieden wie Du".

So war also mit Mistrals zweiter pariser Reise sein und seiner Dichtung Ruhm fest gegründet, und jedes folgende Jahr brachte ihm neue Ehren. Die Akademie erkannte ihm 1861 einen ihrer Preise zu; die Malerei suchte in „Mirèio" Stoff zu ihren Schöpfungen, Gounods Oper machte sie in den weitesten Schichten des Volkes bekannt, und bald folgten Übersetzungen in England, Catalonien, Castilien und Nordamerika.

Auch ins deutsche ist „Mirèio" übertragen worden. Eine erste Bearbeitung von Frau Betty Dorieux-Brotbeck (1880) ist aber als vollständig verfehlt abzuweisen.

Um so gelungener ist die 1893 erschienene deutsche Nachdichtung von August Bertuch. Im schwierigen Versmaß des Originals verfaßt, ist sie dennoch sehr treu und formvollendet, und eine neue Auflage (1896) beweist, daß man ihre Vorzüge zu würdigen verstanden hat.

Digitized by Google

Bertuch hat sich übrigens der Sache des Felibertums mit wärmstem Eifer gewidmet und ist besonders unserem herrlichen Frederi Mistral in treuer Verehrung und Freundschaft zugethan. Nicht allein durch meisterhafte Übertragungen hat er in Deutschland Mistrals Namen eingebürgert, sondern er ist auch bemüht, ihm durch rhapsodische, allenthalben mit außerordentlichem Beifall aufgenommene Vorträge noch tieferen Eingang zu verschaffen.

Vor einigen Jahren ist Bertuch vom Consistorium des Feliberbundes, in Anerkennung seiner Verdienste um die Einbürgerung Mistrals in Deutschland, durch Ernennung zum „Sòci dóu Felibrige“ das litterarische Bürgerrecht der Provence verliehen worden. Das Felibertum möchte in der That nicht leicht einem andern zu größerem Danke verpflichtet sein, denn es hat in Deutschland keinen berufenern Vertreter als den begeisterten Nachdichter und Rhapsoden von „Mirèio“.

Wenden wir uns nun unserm Epos selbst zu, und sehen wir, wodurch es den errungenen Weltruhm verdient.

Digitized by Google

Digitized by Google

III. Mirèio.

Vincèn, der stattliche Sohn eines armen Korbflechters aus Valabrego, und die schöne Mirèio [1]), die reiche Erbin vom Zirgelhofe, sind einander heimlich gut. Eines Morgens, während der Maulbeerblätterlese, bei der Vincèn dem Mädchen hilft, gesteht dieses ihm zuerst seine Liebe, und der arme Knabe kann die Größe seines Glückes kaum fassen.

Drei glänzende Freier, die sich auf dem Zirgelhofe einfinden, werden von Mirèio abgewiesen. Einer von ihnen, der Stierbändiger Ourrias, zornig über den ziemlich schnippischen Bescheid, der ihm geworden, begegnet dem begünstigten Vincèn und gerät mit ihm in Streit. Die beiden Gegner umfassen sich in heißem Ringkampf, bis endlich der Korbflechter den Riesen zu Boden wirft. Großmütig will er seinen Vorteil nicht ausnützen, doch der Besiegte greift wütend zum dreizinkigen Treiberstachel und stößt ihn dem Wehrlosen in die Brust. Zur Strafe für diese Unthat muß er aber in der folgenden Medardusnacht beim Uebersetzen über die Rhône elend ertrinken.

[1]) Kosename für Marie.

Digitized by Google

Vincèn wird indessen von drei vorübergehenden Viehzüchtern gefunden und todwund zum Zirgelhofe getragen. Mirèios Mutter läßt den Armen nach der „Feeenhöhle“ bringen, wo Taven, die alte Hexe, seine Wunde bespricht und heilt.

Am Leibe gesundet, doch kränker als je in der Seele, kehrt er nach Hause zurück und bewegt seinen Vater, nach vielen Thränen und Klagen, als Brautwerber zu dem reichen Ramoun, dem Herrn des Zirgelhofes zu gehen. Der jedoch fährt den biedern Alten mit beleidigenden Worten an und weist ihm barsch die Thüre.

Mirèio aber, die ihre Liebe zu Vincèn mutig bekennt, verläßt heimlich das Vaterhaus, um bei den Schützerinnen der Provence, den heiligen Marieen, deren Wallfahrtskirche sich am Ufer des Meeres erhebt, Hilfe und Rettung zu suchen.

Auf ihrer Wanderung durch die glutversengte Camargo trifft sie ein Sonnenstich. Mit letzter Kraft schleppt sie sich zu dem Kirchlein und stirbt hier, in den Armen ihrer Mutter und unter den Liebesworten Vincèns, der durch Heide und Moor herbeigeeilt ist und nun mit der Geliebten vereint in einem Grabe zu ruhen verlangt.

Das ist die ganze einfache Geschichte. Sie bietet nichts Außerordentliches, und ihr Stoff ist gar nicht neu. Im Gegenteil: recht zahlreich sind die Gedichte und Novellen, die auf ähnliche Weise der Liebe Lust und Leid singen, von des Longus Daphnis und Chloe angefangen, durch die Litteraturen der verschiedenen Völker hinab bis zu unserm Jahrhundert, wo, neben vielen andern, Goethes Hermann und Dorothea, Brizeux Marie, Longfellows Evangeline, Kellers Romeo und Julia auf dem Dorfe, Fr. W. Webers Goliath,

Digitized by Google

mit mehr oder weniger verschiedenem Ausgang einen verwandten Gegenstand behandeln.

In der Wahl des Stoffes kann mithin nicht die Erklärung zu dem großartigen Erfolg der „Mirèio“ liegen, da müssen andere Gründe in die Wagschale gefallen sein.

Auch der Komposition ist dieser Erfolg nicht zuzuschreiben, denn hier liegt eben, wie wir später nachweisen werden, des Gedichtes schwache Seite.

Nur die begeisterte Liebe, mit der Mistral sein Werk bis in die kleinsten Einzelheiten hinein durchwärmt und verklärt hat, konnte diese seltene Anerkennung erzwingen und dauernd fesseln.

Denn die schlichte Geschichte, die soeben in raschen Umrissen wiedergegeben wurde, macht nicht den eigentlichen Inhalt des Gedichtes aus; sie ist bloß der Faden, der sich durch das Ganze hinzieht, der das Getrennte verbindet, und an dem sich der eigentliche Stoff in wunderbarer Fülle anreiht.

Nicht Vincèn und Mirèio bloß besingt Mistral; die ganze Provence schildert seine Kunst, feiert sein Lied; ihre Berge und Thäler, Ströme und Steppen, Gehöfte und Städte zaubert er als entzückendes Rundbild vor des Lesers Augen.

Daher die zahlreichen Beschreibungen, die durch die verschiedenen Gesänge zerstreut sind. Jede Gelegenheit ergreift der Dichter, um irgend einen Teil seines Heimatlandes in trefflicher Beleuchtung festzuhalten und mit goldnem Strophenstift der Erzählung einzufügen. So feiert Clemençó, eine Seidenwinderin, mit einem Adel des Ausdrucks, wie er einer Prinzessin der Liebeshöfe nicht besser zu Gebote stand, die Provence, den Mont Ventour, die Rhône und die Durance (Ges. III); so

Digitized by Google

führt uns Mistral mit seiner Heldin durch die ganze Öde der Crau (Ges. VIII) und die sonnenverbrannte Steppe der Camargo (Ges. X), und hoch vom Dache der Wallfahrtskirche aus wendet er unser Auge hin auf des unendlichen Meeres ewiges Gewoge, das sich brausend im Sande verliert, und auf die endlose Ebene, die sich landeinwärts unter klaren Himmel hinzieht mit ihren üppigen Triften, ihren helllaubigen Tamarisken und blinkenden Teichen. (Ges. XII.)

Nicht eine dieser zahlreichen Schilderungen aber läuft gleichgültig neben der Haupthandlung einher; alle sind enge mit ihr verwoben. Der Dichter beschreibt nur, was seine Personen selbst sehen, was ihre Sinne beeinflußt oder ihr Schicksal bestimmt. So wie die Gegenstände oder die Landschaften in ihrem Gesichtskreise emportauchen, drängen sie sich wie von selbst in seinen Vers. Darum ist auch keine dieser Beschreibungen unnützes Beiwerk, und wenn eine einzige fehlte, würde das Gesamtbild Schaden leiden.

Nicht immer kann dies von den Episoden gerühmt werden, die die Vergangenheit der Provence in Sage, Legende und Geschichte veranschaulichend gestalten sollen.

Alles, was sich seit der Ankunft der christlichen Glaubensboten zwischen Rhône, Alpinen und Meer zugetragen, will Mistral wie mit Zauberworten aus der Vergessenheit heraufbeschwören und im Ruhmestempel seiner Dichtung für die Zeitgenossen und die Nachwelt auf den Sockel stellen. Jedem Fußstapfen der Sage und Historie spürt er nach, um ihn andachtsvoll zu küssen und durch ein bleibendes Mal zu bezeichnen.

Öfters thut er das mit vielem Glück, und „Mirèio“ verdankt diesem pietätvollen Streben manche Glanzstelle. So

Digitized by Google

unter andern das gewaltige Lied vom Ballivus Suffrèn, dem Seehelden der Provence, (Geſ. I) „das mit Pulver und Blut auf dem Verdecke eines von Kanonenſchüſſen entmaſteten Schiffes geſchrieben zu ſein ſcheint", (Lamartine); ſo weiter die großartige Scenerie der Medardusnacht (Geſ. V) und die packende Erzählung von Trau de la Capo im Munde des kleinen Andreloun (Geſ. VIII.)

Manchmal aber hat der Dichter hier, durch die Sucht, kein diesbezügliches Moment außer acht zu laſſen, verleitet, die Grenzen des Geratenen überſchritten und dieſem Zwecke die innere Wahrheit und die ſtraffe Einheit der Kompoſition geopfert.

In Geſang III z. B. legt eine Seidenzupferin, die doch nur ein ſchlichtes Landmädchen iſt, eine Kenntnis des Mittelalters und ein Vertrautſein mit dem Weſen der ſogen. „Liebeshöfe" an den Tag, die einem Fachmann Ehre machen würde.

Das Mißliche eines ſolchen Verfahrens zeigt ſich beſonders in Geſang VI und Geſang XI.

In Geſang XI will Miſtral die durch Tradition verbürgte Landung der heiligen Marieen und des Lazarus und die ſich daran ſchließende Chriſtianiſierung Südfrankreichs verherrlichen; in Geſang VI möchte er dem Hexen- und Geſpenſterglauben des Landvolkes greifbare Geſtalt verleihen.

Die Legende von den heiligen Frauen iſt ja an und für ſich genommen eine prachtvolle Dichtung, ſowohl an Darſtellung als an Sprache; aber ſie verzögert die Handlung auf eine ſtörende Weiſe und taucht den Abſchluß der Erzählung in einen übernatürlich-myſtiſchen Schimmer, der zu der hellen Mittagsſonne, die auf die vorhergehenden Geſänge niederſtrahlt, nicht recht ſtimmen will.

Digitized by Google

Noch befremdender aber wirken die Vorgänge in der „Feeenhöhle."

Da treten wir aus dem vollen Tagesschein plötzlich in den Spuk einer Walpurgisnacht, in die Greuel eines Hexensabbats. Diese Verwandlung der Dekoration kommt allzu unvermittelt, ganz anders, wie z. B. eine ähnliche Verwandlung am Schlusse des fünften Gesanges, wo der Übergang aus der Wirklichkeit mit fortschreitendem Dunkel in die Welt des Wunders sich nur allmählich und so geschickt vollzieht, daß die Täuschung eine vollkommene ist.

Zudem bietet die Beschreibung der Grotte nicht das geringste menschliche Interesse, das sie rechtfertigte. Daß man solchen Fantasmagorieen aber eine tiefere Bedeutung unterschieben und das ganze Gedicht zu einer Allegorie des im Aussterben begriffenen Christentums und seiner Wiederherstellung durch das Martyrium der Liebe stempeln konnte, was der Dichter L. Giesebrecht gethan hat [1]), ist schwer zu fassen und setzt eine seltene Ueberschwenglichkeit des religiösen Symbolismus voraus.

Die reiche, sonnige Wirklichkeit, die durch Mistrals Verse pulsiert und aus seinen Strophen jubelt und weint, ist es ja eben, die den unsterblichen Reiz, den ewigen Wert der „Mirèio" ausmacht. Die Polternacht der Hexenhöhle, in chaotischem Wirrwarr durchschwirrt und durchjohlt von den Mißgeburten der Schattenwelt, all der blöde Hokuspokus, das Summen und Surren und die geheimnisvollen Prophezeiungen eines verrückten Weibes sind nur theatralisches Beiwerk, woran des Dichters Kunst vergebens verschwendet worden, das für den Gang der Handlung überflüssig ist und dem modernen Leser unverständlich vorkommt.

---

[1]) S. Bertuch, Mirèio; Vorrede von Prof. E. Böhmer IV, ff.

Digitized by Google

In diesem Punkte hat also Mistral den Epiker manchmal hinter den Sagen- und Geschichtsforscher zurücktreten lassen und seine Dichtung allzu museumartig ausmöbliert.

Solche Mängel aber werden völlig ausgeglichen durch die Fülle des Lebens, das sich von dem so vorbereiteten Hintergrunde des Gemäldes abhebt. In der Darstellung des provenzalischen Lebens nämlich feiert die Mistralsche Muse ihren eigentlichen Triumph. Alles findet seinen Platz in diesem bewegten Gemälde: „Der Landbau unter seinen verschiedensten Gestalten, das Pflügen und Pflanzen, die verschiedenen Ernten, von der Gras- und Getreideernte bis zur Wein- und Olivenlese, die alten ländlichen Gebräuche, die Feste der Bauern und ihre Wettläufe, Tänze und Lieder; dazu die Viehzucht auf den Bergen und in der Ebene, die langen Züge der von den Alpen niedersteigenden Herden, das Einfangen der Camargohengste und die Stierferraden; weiter die ältesten Handwerke, wie diejenigen der Holzfäller, Korbflechter und Fischer; und die Rast im Schatten, die Feste, die langhingeschlungenen Farandolen, die Tamburine, die Spiele der Kinder und Mädchen; und auf den Felsen, in den Wäldern, im Grase, in der Luft, im Wasser der Gießbäche, der Flüsse, des großen Stromes oder des Meeres, zwischen den allbekannten und mit einem einzigen Worte bezeichneten Bäumen, zwischen den tausend einheimischen Pflanzen, die der Franzose nicht benennen kann, das rauschende, zitternde, fröhliche Leben der laufenden, kriechenden, fliegenden und schwimmenden Tiere, vermischt mit dem Leben des Menschen, der arbeitet, leidet, liebt, betet und singt. Ein unendlicher Wirbeltanz des Lebens umschlingt uns dort mit seinem Lärm, seinem Glanz und seiner Glut“ [1]).

[1]) Gaston Paris: Penseurs et Poètes, S. 139.

Digitized by Google

Unübertreffliche Beispiele bieten in dieser Hinsicht im IV Gesang „die Freier" unter andern die Schilderung der Herde Allàris und die Beschreibung der Camargohengste und der Ferraden, bei welch letztern sich der Stierbändiger Ourrias fast den Untergang geholt hätte.

An Fülle des Lebens dem IV Gesange ebenbürtig ist besonders der IX Gesang, „die Versammlung".

Ähnlich wie Göthe in „Hermann und Dorothea" den Gang der Mutter, benutzt Mistral den Lauf des Boten, um ein Gesamtbild des Hofgutes und der Feldarbeiten zu geben. Bei jedem Schritte des Knechtes ändert die Scene, und alles wird in der Reihenfolge mitgeteilt, wie es sich seinen äußeren Sinnen offenbart.

Von fern weht ihm der Duft des frischen Heues entgegen; dann vernimmt er den Schnitt der Sensen und sieht endlich die Mäher, die im Tempo, auf den Schwaden niedergebeugt, vorwärts schreiten.

Von diesen trägt ihn der leichte Fuß zu den Harkerinnen und Wagenführern; dann eilt er durch rote Krappfelder zu den Pflügern, die die Erde aus dem Winterschlafe rütteln. Über blumichte Gräben, quer durch den goldenen Hafer, fliegt er zu den Schnittern, die, gefräßigen Flammen ähnlich, den Boden seines dichten, duftigen Gewandes berauben und, wie gierige Wölfe, dem Feld und dem Sommer ihr Gold und ihre Blüten stehlen; gleich den Zelten eines Kriegslagers heben sich hinter den Männern, hundertweise, die Getreideschober.

Rastlos aber stürzt der Bote weiter, wie der Blitz saust er durch die Olivengehege, fegt wie der Sturmwind durch die Weinberge und steht endlich in der Heide der Crau, um auch den Hirten da draußen des Meisters Befehl kund zu thun.

Digitized by Google

So löst sich die Schilderung auf natürliche Weise in Handlung auf, und dabei verwendet der Dichter einen Reichtum der herrlichsten Bilder, einen Adel des Ausdrucks und eine Anschaulichkeit der Erzählung, daß sich diese und ähnliche Stellen, die ganze Gesänge der „Mirèio" umfassen, mit dem Besten, das Virgil auf demselben Gebiete geschaffen hat, vergleichen lassen; sie sind der Provence unsterbliche Georgiken.

Eine gleiche Kunst der anschaulichen Darstellung zeichnet, neben den großen Wandgemälden, auch die winzigen Miniaturbildchen aus, die fast auf jeder Seite mosaikartig eingelegt sind; auch sie sind tadellos sauber ausgeführt. „Mit photographischer Genauigkeit erfaßt Mistral die kleinsten Details, die leichtesten Bewegungen und ihr Verhältnis zu einander; er läßt alles Überflüssige weg und rückt blos die Züge, die das Bild beleben sollen, in ein kräftiges Licht"[1]). So entstehen östliche Genrebildchen, künstlerisch abgerundet, farbenhell und lebenswahr.

Auf diese Weise hat in „Mirèio" das ländliche Leben der Provence eine poetische Verklärung erhalten, deren Glanz nie ersterben wird. Und das konnte unserem Dichter nur gelingen, weil er dieses Leben selbst gelebt hat. „Die Provence, sagt Lamartine sehr schön, ist ganz in seine Seele übergegangen; das Land zwischen den Alpinen, Avignon, Arles und dem Meere von Marseille ist ein Buch geworden."

Mit ähnlicher Naturwahrheit wie dieses Leben sind auch die Träger desselben geschildert.

Es sind keine beliebigen Menschen, die in „Mirèio" auftreten; es sind Provenzalen und Provenzalinnen,

[1]) Nach Gaston Paris, l. c. S. 140.

Digitized by Google

kenntlich nicht bloß an Tracht und Antlitz, sondern besonders an ihrem Fühlen und Denken und an dem Ausdruck, den sie ihm verleihen.

Freilich, der erste Eindruck, den man bei der Lektüre des Gedichtes von ihnen gewinnt, entspricht nicht dem Typus des Südfranzosen, wie ihn besonders Alphonse Daudet in den Gestalten der Tartarin und Numa Roumestan geschaffen hat. Die lärmvolle, sich überhastende Lebendigkeit, die sich in tönenden Worten, endlosen Phrasen und grandiosen Gebärden Luft macht, die trunkene Einbildungskraft, die sich so sehr in dem blauen Dunst ihrer Wahngebilde gefällt, daß sie schließlich selbst daran glauben muß, die Kunst der galejado, des schnöden Witzes und des wiehernden Spottes sucht man bei Mistral vergebens. Stellenweise nur hört man den lauten Wogenschlag der Lebensfreude, wie sie sich an den Volksfesten der Provence austobt, herüberschallen.

Die Menschen des Gedichtes aber sind alle ein kerniger Schlag, wahr, ernst und besonnen im Reden und Handeln. Diese edle Grundlage ist die Frucht ihrer ganzen Lebensweise. Die stete Beschäftigung mit dem Boden in Geduld und Ausdauer macht den Landmann gemessen in seiner Bewegung, und sein Inneres gewinnt dabei an Tiefe und männlichem Wert. Das war ja auch der Charakter all der Menschen, mit denen unser Dichter von Kindheit auf Umgang zu pflegen hatte; so waren ihm die Leute des väterlichen Hofes, so war ihm vor allem der Vater selbst erschienen. Er hat also die Natur seines Volkes in ihrer edleren, verborgenen Grundlage erfaßt, und wenn auch ein Schimmer der Idealisierung die eine oder die andere seiner Gestalten umwebt, sie sind dennoch wahr und wirklich.

Digitized by Google

Da haben wir zunächst die beiden Hauptpersonen Vincèn und Mirèio.

Vincèn ist ein frischer Bursche, voll Feuer und Kraft. Stolz in seiner Armut, emsig am Werke, ist er unverdorbenen Gefühls. Seine Liebe zu Mirèio ist uneigennützig und rein, tief und unbezwinglich. Die Reden, in denen er dieser Liebe Ausdruck giebt, atmen eine entzückend zarte Unbefangenheit.

Mirèio ist das liebende Mädchen, das dem Geliebten alles opfert und ihn den Eltern und der ganzen Welt abtrotzen könnte. Sehen und Lieben sind bei ihr eins, und sie ist es, die zuerst von Liebe spricht. Unverfälschte, gesunde Natürlichkeit ist der Grundzug ihres Wesens, die alltägliche Wirklichkeit die Atmosphäre, worin sie lebt. Den Ernst des Lebens, seine Kämpfe und Entbehrungen, wie Vincèn sie durchmachen muß, kennt sie nicht, und die Erzählung derselben gefällt ihrer Neugierde. Vom Vater erbte sie den Freimut, die aufwallende Glut der Leidenschaft, die Hartnäckigkeit im Entschluß und die rasche Entschiedenheit, womit sie den Entschluß ausführt. Die Wandlung, die gegen Ende des Buches mit ihr vorgeht, ist nur scheinbar unvermittelt.

Man hat es nämlich tadeln wollen, daß das Mädchen, dem die Erde so schön ist und das sich an seinem Gefühle berauscht, auf einmal zu einer Heiligen wird, die sich verklärten Angesichtes, vom Geliebten weg, in himmlische Fernen entführen läßt; es sei dies nicht gehörig motiviert und nur erklärlich, wenn man diese Wandlung dem Fieberdelirium zur Last legt, an dem das arme Kind zu Grunde geht. Zieht man aber die tiefreligiöse Erziehung des provenzalischen Landvolks in Betracht, bedenkt man, daß die Phantasie des Kindes von früh auf mit Heiligenlegenden

Digitized by Google

und Wundererzählungen genährt worden ist, so scheint diese Aussetzung gegenstandslos und der Charakter auch hier richtig durchgeführt. Mirèio ist ein Mädchen voll Liebreiz und Frische, wie Vincèn ein an Körper und Seele gesunder Knabe, beide sind mithin die treuen Repräsentanten ihres Volkes.

Gleich lebenswahr sind auch die übrigen Personen der Dichtung.

Unter ihnen fallen besonders die Prachtgestalten der beiden Alten, des Gutsbesitzers Ramoun und Ambrosius, des Korbflechters, auf.

Den ersten vor allen hat Mistral mit offenkundiger Vorliebe gezeichnet; wollte er doch in ihm den geliebten Vater im Glanze der Dichtung verklären. Man vergleiche Meister Francés, wie wir ihn aus den Memoiren seines Sohnes kennen gelernt haben, mit Ramoun, und die Ähnlichkeit verschiedener Hauptzüge wird sich aufdrängen. Der siebente Gesang, „die Väter" wo die zwei Männer, beide gleich bieder und ehrwürdig, im lebhaften Wortwechsel aufeinanderprallen, bietet eine Fülle von Zügen der ausführlichsten Charakteristik und kräftigsten Modellierung.

Ähnliche Vorzüge zieren die zahlreichen Nebenpersonen der Dichtung; hier eben zeigt sich Mistrals Schöpferkraft erst recht. Ein paar Striche genügen, und die Gestalt lebt so individuell und klar, daß ihre Erscheinung sich dem Gedächtnisse unvergeßlich einprägt. Der Ballivus Suffrèn, Lagalante, der König der Läufer (Ges. I.), die drei Freier (Ges. IV.), die Arbeiter, die Meister Ramoun in Gesang IX. Bericht abstatten, verdanken dieser Gabe der Gestaltung ihre Lebenswahrheit. Zwar eine reiche Innerlichkeit fehlt diesen Menschen durchgehends, und das Geistige will bei ihnen nie hoch hinaus, wie es

Digitized by Google

nicht anders möglich war. Denn es galt nicht, in psychologischer Vertiefung der Charaktere den Seelenregungen in ihren verborgensten Tiefen nachzuspüren noch die Schwingungen der Nervenstränge zu verzeichnen; der Stoff der „Mirèio" verlangte einfache Gestalten. Nicht des Menschen inneres Leben mit seinen Rätseln und Abgründen gehörte hierher, sondern seine äußere Erscheinung im Gesamtbilde der Natur allein, und seine Gemüts- oder Seelenstimmungen nur, insofern sie sich nach außen in Gebärden, Worten und Thaten kundthun.

Die Gefühle, die demnach in „Mirèio" zur Darstellung gelangen, sind bloß solche, die den Grund der Menschennatur ausmachen: die Gefühle der Liebe, der Thätigkeit, der Kraft. Und in der Kunst, mit der Mistral diesen allgemeinen Empfindungen Ausdruck verliehen hat, liegt wieder eine der Hauptschönheiten seiner Dichtung.

Dem Besten aller Litteraturen ebenbürtig sind die Liebesepisoden der „Mirèio".

In dem Magaliliede hat das alte Liebesthema, das ihm zugrunde liegt und das sich unter andern schon bei Anakreon wie auch in Göthes: Liebhaber in allen Gestalten, behandelt findet, den letzten künstlerischen Ausdruck erhalten. In der ganzen Provence wird es als Volkslied gesungen, und es hat überall so sehr gefallen, daß der Verfasser sich das Vergnügen nicht versagen kann, es in eigner Übertragung seinen Lesern zu unterbreiten.

Magali.

O Magali, mein Lieb, geschwinde
Zeig Dein Gesicht am Fensterlein;
Mit Tamburin und Geige finde
Ich mich zum Morgenständchen ein.

Digitized by Google

Die Luft iſt hoch voll Sternenſchein,
Still ſind die Winde! —
Sehn Dich die Sterne, Magali,
Verbleichen ſie.

„Kalt wie beim Rauſchen in den Bäumen
Bleib ich bei Deinen Melodei'n;
Hin eil' ich, wo die Wellen ſchäumen,
Und ſchlüpf' als Aal durch das Geſtein."

Willſt, Magali, ein Fiſch Du ſein
In Meeresräumen,
Ich dann, ein Fiſcher werde ich
Und fiſche Dich.

„Gemach! nahſt Du mit argen Sinnen
Und ſenkſt Du Deine Netze ein,
Ein Vogel, heb' ich mich von hinnen,
Und ſchwebe frei im Sonnenſchein." —

Willſt, Magali, Du Vogel ſein,
Mir zu entrinnen,
Ich dann, ein Jäger werde ich
Und jage Dich.

Und fängſt Du Dir zum leckren Mahle
Die Vöglein all im weiten Hain,
Blüh' ich, verſteckt vorm Sonnenſtrahle,
Auf ſtiller Au am grünen Rain." —

O Magali, und willſt Du ſein
Maßlieb' im Thale,
Zur klaren Quelle werde ich
Und tränke Dich.

Digitized by Google

„Biſt Du nun ſo die klare Quelle,
Werd' ich die dunkle Wolke ſein,
Und übers breite Meer dann ſchnelle
Schlag' ich den Pfad der Lüfte ein." —

O Magali, und ſollſt Du ſein
An Indiens Schwelle,
Zum Meereswinde mach' ich mich
Und trage Dich.

„Du magſt die Meerestenne fegen,
O Brauſewind, ich ſpotte Dein,
Denn ſiegreich, aller Welt zum Segen,
Strahl' ich als lichter Sonnenſchein." —

O Magali, und willſt Du ſein
Der Strahlenregen,
Die grüne Eidechs werde ich
Und trinke Dich.

„Schlüpf' Du als Salamander immer
Durchs dunkle Buſchwerk aus und ein!
Des Vollmonds geiſterhaft Geflimmer,
Leih' ich dem Zaub'rer meinen Schein." —

O Magali, und willſt Du ſein
Der Vollmondſchimmer,
Zum leichten Nebel werde ich,
Umhülle Dich.

„Umwebt mich auch die Nebelhülle,
Das ſchafft mir weder Angſt noch Pein;
Am Roſenſtrauch, in duftger Stille,
Blüh' ich dann magdlichſpröd' und rein." —

Digitized by Google

Willſt, Magali, Du Roſe ſein
In Schönheitsfülle,
Ein Schmetterling dann werde ich
Und küſſe Dich.

„Eil', eil' nur, daß ich nicht entweiche!
Ich werde nimmer, nimmer dein,
Denn ſchirmend ſchließt im Waldbereiche
Mich einer Eiche Rinde ein.“ —

O Magali, und willſt Du ſein
Die ſtolze Eiche,
Der grüne Epheu werde ich,
Umranke Dich.

„Und willſt Du mich in Sehnſuchtswonne
Umfah'n, Du greifſt den Baum allein;
Ich flieh' die Welt, das Licht der Sonne
Und tret' ins dunkle Kloſter ein:“

O Magali, und willſt Du ſein
Die ſchwarze Nonne,
Zu Deinem Beichter werde ich
Und höre Dich.

„Wagſt Du's, den Chorgang zu durchſchreiten,
Die Schweſtern werden im Verein
Mich klagend dann zu Grab geleiten
Im Leichentuch, im Totenſchrein.“ —

O Magali, willſt frei Du ſein
Für alle Zeiten,
Ich dann, die Erde werde ich,
Dann hab' ich Dich.

Digitized by Google

„So muß ich denn Dir Glauben ſchenken,
Du ſpracheſt wahr, ich ſeh' es ein;
Den Glasring nimm zum Angedenken,
Du lieber Knabe, er ſei Dein." —

O Magali, o Wonne mein!
Die Sterne ſenken
Ihr Haupt: vor Dir, o Magoli,
Verblichen ſie.

Unnachahmlich ſchön iſt die Idylle des zweiten Geſanges, mit der Liebeserklärung Mirèios und Vincèns, ſowie der Anfang des fünften Geſanges wo das heimliche Glück eines kurzen Liebeslenzes beſungen wird. Da wüßte ich nichts, das ſich an Reinheit und Zartheit des Gefühls, an Innigkeit und Fülle des Ausdrucks mit dieſen Epiſoden meſſen könnte. Das haucht und flüſtert, ſcherzt und lacht, ſingt und jubelt und eint ſich zu einem wunderbaren Hymnus auf Jugend und Liebe. Dazu kommt die Muſik des Wortes, ſüß und einſchmeichelnd, voll und berauſchend, durchblitzt von kehrreimartigen Wiederholungen, in denen die Stimmung, hier ſchalkhaft jauchzend, dort wonneheimlich austönt.

Verſchiedentlich wurden dieſe Epiſoden mit des Longus Daphnis und Chloe in Vergleich gebracht. Aber die ſtudierte Naivetät, die raffinierte Sinnlichkeit, wie ſie dieſen Roman erfüllen, ſind Miſtrals Liebesſcenen ganz fremd.

Richtiger urteilt der niederländiſche Schriftſteller Pol de Mont, wenn er ſolche Stellen der Mirèio dem Beſten der Goetheſchen Lyrik als ebenbürtig an die Seite ſtellt.

Unter den zahlreichen Meiſterſtücken der Idyllenpoeſie weiß er bloß eines, das ſich mit ihnen in Bezug auf künſtleriſche Einfachheit und bezaubernde Unſchuld ver-

Digitized by Google

gleichen ließe, nämlich ein dem dichterischen König René zugeschriebenes Poëm, bekannt unter den Titel: Regnault et Johanneton ou les amours du bergier et de la bergeronne, das der Graf von Quatrebras als die vollkommenste Pastorale preist, die je geschrieben worden ist.[1]) Und doch, wie sehr steht die Vergleichsstelle, die Pol de Mont heranzieht, an Reichtum des Gefühls hinter Mirèio zurück, des Rhythmus und des Wohllauts der Verse ganz zu geschweigen.

Auf dieselbe glänzende Art finden sich die Gefühle der Thätigkeit und Kraft veranschaulicht. Nie wurde z. B. der Landmann in seinem stillen Walten und segensreichen Streben schöner besungen, als es Mistral im siebenten Gesang gethan hat.

Da ist Meister Raman ausgegangen, um zu sehen,
„Was zu des scharfen Mistral Wehen
Der schöne Weizen sprach, und was im Feld geschah.

Er musterte nach allen Seiten
Die weizenreichen, goldnen Weiten.
Nun, Meister, ist es Zeit! klang es ihm leis ins Ohr,
Wie Flüstern aus den reifen Aehren;
Sieh! wie der Wind uns zaust: die schweren
Fruchtkolben droht er zu entleeren . . . . .
Nun greife jede Hand zum Fingerling aus Rohr!“[2])

Und andre mahnten ihn: „Kaum neigen
Gehärtet wir das Haupt, so steigen
Die Aemsen schon an uns voll Beutegier herauf —
Was soll der Sichel langes Säumen?“

[1]) Pol de Mont, Losse Schetsen, Bd. II, S. 368.

[2]) Der Fingerling aus Rohr, lou dedau, den der Schnitter in die Finger der linken Hand steckt, um sie vor Verletzung durch die Sichel zu schützen.

Digitized by Google

Er war ein ganzer Mann, der Meister Romoun, gütig und bedachtsam und fest und klug. Er wußte „im Großen, wie im Kleinen, Pflicht und Lust zu einen".

Und Keiner hatte so die edle Kunst durchschaut,
Ein Gut mit Worten und mit Thaten
Zu leiten, daß die goldnen Saaten
Gedeihen, die des Landmanns Spaten
Mit vielem sauren Schweiß der Scholle anvertraut.

Geduld und Maß in allen Dingen
Verbürgten seines Thuns Gelingen.
Zwar krümmte Alterslast ihm leicht des Rückens Bug;
Doch sah man in den Erntezeiten
Ihn stolz noch vor den Knechten schreiten,
Wenn rüstig er zu beiden Seiten
Auf jeder flachen Hand ein Sester Weizen trug . . .
(Bertuch, S. 139.)

Auf der Provence fruchtbarn Auen,
Im günstgen Zeitpunkt zum Bebauen,
Ziehn oft an einem Pflug, gekoppelt Paar um Paar,
Sechs Tiere, feist und schön gehalten,
Prachtvolle, derbe Kraftgestalten.
Der Boden, langsam aufgespalten,
Öffnet dem Sonnenschein sich vor des Pfluges Schar.

Und die sechs schönen, wohlgenährten
Maultiere bleiben in den Fährten:
Sie scheinen zu verstehn, warum das braune Land
Man pflügen muß und schnurgrad teilen:
Ohne zu zögern, noch zu eilen,
Aufmerksam, ziehen sie die Zeilen,
Die Köpfe tief gesenkt, die Hälse straff gespannt.

Digitized by Google

Das Auge auf die Furche haltend
Und mit Gesang des Tagwerks waltend,
Geht ruhig hinterher, den Pflugsterz in der Hand,
Der kluge Landmann. Also pflegte
Meister Ramoun zu thun; er hegte
Mit Liebe den Beruf und legte
Des Freien Stolz hinein, ein Fürst auf eignem Land.
(S. 141.)

Zu diesen und ähnlichen Stellen desselben Gesanges bemerkt Lamartine, man sollte sie in goldenen Buchstaben abschreiben und als Katechismus des Landvolkes in Tausenden von Exemplaren verteilen lassen.

In der Darstellung mächtig erregender Auftritte endlich steht Mistral hinter keinem Dichter der neuzeitlichen Litteratur zurück.

Ein Meisterstück in dieser Beziehung ist die Kampfscene im fünften Gesang, neben einigen Episoden aus Calendau, das Gewaltigste, was der Dichter von Maiano geschaffen hat. Alle Mittel seiner Kunst bietet er auf, um den Zweikampf zwischen den beiden Werbern recht wirksam zu schildern. Welche Anstrengung! Welche Leidenschaft und Kraft! Und mit der Anstrengung, mit der Leidenschaft wächst der Ausdruck, mehrt sich die Bilderfülle. Die Vergleiche steigern sich ins Großartige! Mächtig fallen die Schläge und hageldicht! Die Arme der Gegner umschlingen sich schlangengleich, das Blut siedet, die Adern drohen zu springen. Unbeweglich stehen dann die Kämpfer, unerschütterlich wie die granitenen Pfeiler der Gardounbrücke, und gleich darauf hört die stille Wüste aufs neue, wie die Fäuste gleich dem Stößer in dem Mörser rasen. Endlich stürzt Ourrias, einem Turm gleich, mit Gedröhn in das Gelände. „Diese Schilderung,

Digitized by Google

sagt Pol de Mont, erinnert an die unvergleichlichen Jagdstücke des Rubens."

Der reiche poetischverklärte Gehalt in „Mirèio" wird nun durch die geschickteste Anordnung des Einzelnen zur vollen Geltung gebracht. Wie Mistral die Beschreibung echt künstlerisch in Handlung umzusetzen weiß, so versteht er es auch die jeweilig gebotene Stimmung hervorzurufen, zu steigern und austönen zu lassen.

So ist der fünfte Gesang für sich allein schon ein vollständiges Gedicht.

Auf einer wahren Leiter der Gefühle wird hier der Leser vom Süßen und Lieblichen, durch das Gewaltige und Großartige hindurch, zum Schrecklichen und Grausigen emporgeführt.

An die duftige Heimlichkeit eines kurzen Liebesglückes reiht sich das aufregende Getümmel des Zweikampfes, höchst wirkungsvoll unterbrochen durch die liebliche Strophe:

Das Crau-Gelände ruhte schweigend;
Die weite Haide, sanft sich neigend,
Verlor sich fern im Meer, das Meer in blauer Luft:
Flammingos mit den Feuerschwingen,
Enten und wilde Schwäne gingen,
Dem Tag den Scheidegruß zu bringen,
Den stillen Weihern zu, im goldnen Dämmerduft.
(S. 95.)

Den Schluß des Gesanges aber füllt die Scene des Ertrinkens mit all dem Entsetzen der Medardusnacht.

Dieser Teil besonders ist meisterhaft komponiert.

Auf schnaubendem Rosse sprengt Ourrias nach vollbrachter Mordthat der Rhône zu, die, einem Pilger gleich,

Digitized by Google

der sich von Hitze und Müdigkeit übermannt in einen Graben hingestreckt hat, im Mondenglanze schlummert. Mit spöttischen Worten laden ihn einige Schiffer, die am Ufer halten, zum Besteigen ihres Bootes ein. Der Elende setzt sich neben das Steuerruder, und sein Pferd schwimmt, am Halfterbande befestigt, dem Fahrzeuge nach. Aus den tiefverborgenen Stromgrotten tauchen große Fische empor, die des Bootes Kiel leuchtend umspielen.

Da fängt das Schiffchen zu schwanken an, und der Ferge meint, es trage eine böse Last. Stärker schwankt es stets, gleich einem Trunkenen, hin und her, und Ourrias springt entsetzt auf. Doch, wie von unsichtbarer Faust geschüttelt, windet sich die Barke, einer Schlange ähnlich, der ein Hirte mit einem Steinwurf das Rückgrat gebrochen hat. Bleich wie Kreide, schreit der Ochsentreiber vor Schreck auf, und der Bootsmann ruft ihm zu: „Du hast Jemanden gemordet, Elender!"

„Wenn das wahr ist, flucht der Unhold, so mag ich gleich zur Hölle fahren!"

Da erinnert sich der Steuermann daran, daß just Medardusnacht ist. In dieser Nacht steigen alle Ertrunkenen an die Oberwelt herauf, und ihr Aufstieg bewirkt, daß das Schifflein auf eine so unheimliche Weise hüpft und schnellt.

Und nun entrollt sich vor den Augen des Stierbändigers die Prozession der Ertrunkenen in ihrer ganzen Trostlosigkeit. Alle nahen sie, Greise und Knaben, Frauen und Mädchen, ein herzzerbrechender Anblick! Von den schlammigen Gewändern, aus dem filzigen Haar rieselt das Wasser, tropft der Graus der Tiefe. Wie schlürfen sie die klare Luft, den Anblick der Crau, den balsamischen Duft der Ernte! Wie scheint ihnen der Gang im Freien so süß! Langsam und schweigend wandeln sie am Ufer

Digitized by Google

hin, und so still ists, daß man den Flug einer Mücke hören könnte.

Und wunderbar! Ein jeder der traurigen Pilger trägt ein Licht in der Hand und thut, als ob er etwas suche. Und so ist es auch. Sie spüren den guten Werken nach, die sie während ihres Lebens auf Erden gesät haben, und wenn sie eins finden, so beugen sie sich rasch und pflücken es ab. Und siehe! Die gute That verwandelt sich in eine Blume, und gelingt es ihnen, einen ganzen Strauß davon zu finden, so trägt er sie dem Paradiese zu. Die aber, die nichts Gutes auf Erden gethan haben, all die Gottesleugner, Verräter und Mörder, müssen vor Sonnenaufgang in ihr Flutengrab zurück, wo sie vergebens nach Gottes Erbarmen schreien.

So erzählt der Ferge.

Doch Ourrias schreit: „Wasser im Boote!" und macht sich wie ein Verzweifelter ans Schöpfen.

Hinter dem Nachen schnaubt sein Pferd und will sich losreißen. Dem Verbrecher stehen die Haare zu Berge, denn schon spielt das Wasser plätschernd um den Rand des Fahrzeuges, das gleich darauf versinkt.

In demselben Augenblick werfen die Lichter in den Händen der Ertrunkenen über die ganze Breite des Stromes einen zitternden Strahl, an dem sich die Gespenster, (denn solche waren die Schiffer), zum Ufer gleiten lassen. Ourrias aber geht jämmerlich zu Grunde.

In dieser Episode findet sich also das Furchtbare bis auf den äußersten Grad des Grausigen gesteigert, und die gewaltigsten deutschen Balladen reichen kaum an die Wirkung der Geisterscene heran.

Bewunderungswürdig unter demselben Gesichtspunkte der künstlerischen Anordnung ist auch der Schluß des Gedichtes.

Digitized by Google

Der ganze XII. Gesang „der Tod“ ist eine einzige Symphonie, die in stetem crescendo des Gefühls die Rührung zur erhabenen Weihe hinanführt, bis sie mit himmlisch-süßen Akkorden verklingt.

Mit Aufbietung ihrer letzten Kräfte hat sich Mirèio zur Wallfahrtskirche geschleppt. Gleich nachher treffen auch ihre Eltern ein, die auf Flügeln der Angst herbeigeeilt sind; zahlreiches Volk strömt zusammen, und man bettet die Kranke auf der Terrasse der obersten Kapelle, von wo man eine wunderbare Aussicht über das Meer und die Camargo hat.

Da fliegt auch Vincèn atemlos herbei, er sieht die sterbende Geliebte und schließt sie klagend in die Arme.

Die rings in dichter Schar
Um ihn gedrängt, den Jammer schauten,
Fühlten, wie bei den Klagelauten
Von Wehmut ihre Herzen tauten
Und teilten seinen Schmerz und weinten um das Paar.

Und wie von einem Wasserfalle
Aus tiefem Thal, im Wiederhalle
Geräusch zur Alp hinauf ins Ohr des Hirten klingt,
So, aus des Tempels Tiefe, drangen
Die Töne, die sich aufwärts schwangen,
Und seine Hallen widerklangen
Vom schönen Kirchenlied, das der Sanktiner singt:

„O teure Heilge, milde Frauen,
Die einst ihr unsre Marschlandauen
Für euer Grab erwählt, das leuchtend sich erhebt
Mit seinen Türmen, seinen Zinnen:

Digitized by Google

Was soll der Steuermann beginnen?
Und wie des Meeres Wut entrinnen,
Wenn ihr nicht hülfbereit ihm günst'ge Winde gebt?

Und wer hilft einem armen Blinden?
Kein Salbei und kein Günsel finden
Den Ausweg ihr zum Licht und steuern ihrer Not.
Stumm, nur mit rührenden Geberden
Bejammert sie ihr Los auf Erden . . . .
O! laßt sie wieder sehend werden,
Denn Nacht, beständig Nacht, ist schlimmer als der Tod.

Herrinnen, Paradiesesfrauen,
Hort unsrer meerumrauschten Auen,
Ihr lohnt mit reichem Fang der Fischer fleißig Mühn;
O weiße Blumen unsrer Heiden,
Laßt ungetröstet und in Leiden
Die sündge Schar von euch nicht scheiden,
Und wenn ihr Friede fehlt, laßt Frieden ihr erblühn!"

So an des Heiligtumes Stufen
Erscholl das laute Flehn und Rufen.
Und sieh! Der Heilgen Huld gab, daß die Todesbraut
Ein wenig Lebenskraft durchsprühte,
Und daß ihr Antlitz sanft erglühte,
Denn himmlisch süße Freude blühte
In ihrer Seele auf, als sie Vincèn erschaut:

„Wo kommst Du her, Geliebter? sage,
Gedenkst Du noch der ersten Tage
Und jenes Abends noch — wie lauscht' ich Deinem Mund —
Als Du auf unsern Hof gekommen,
Und ich von Dir den Rat vernommen:
Geh, wenn Du je von Leid beklommen,
Schnell zu den heiligen Fraun, dort wird das Herz gesund.

Digitized by Google

O könntest Du, Dich zu erbauen,
Vincèn, in meine Seele schauen!
Mich richtet reichster Trost aus allem Leid empor:
Mein Herz ist wie ein frischer Bronnen,
Den Gnad' und Freude hell besonnen!
Es überfließt von Glück und Wonnen,
Ich seh' im Himmel schon der Gottesengel Chor." —

So spricht Mirèio zu dem Geliebten und glaubt dann die heiligen Marieen zu sehen, die vom Meere her in leuchtenden Gewändern auf sie zuschweben.

Nun tritt der Priester an sie heran, er reicht ihr die heilige Wegzehrung und salbt sie für die letzte Reise.

Ganz stille war's am Gnadenorte;
Man hörte nur des Priesters Worte,
Der das Oremus sprach. Hoch an der innern Wand
Der goldigschimmernden Kapelle
Erstarb des Tages letzte Helle,
Und langsam brach die Meereswelle
Mit rauschendem Getön sich an des Ufers Sand.

Die Eltern, der Geliebte lagen
Verzweifelnd auf den Knien. Ihr Klagen
Erscholl von Zeit zu Zeit wie dumpfes Schmerzgestöhn.
„Kommt, sprach Mirèio, laßt das Weinen,
Legt eure Hände in die meinen
Zum Abschied, denn in Glorienscheinen
Nahn die Marien mir und leuchten himmlisch schön.

Es eilen ihnen allerwegen
Die Vögel froh zum Gruß entgegen. —
Anbetend neigt sich schon der Tamariskenhain.
Sie winken mir, ich soll mich sputen

Digitized by Google

Und ohne Furcht sein. O, die Guten!
Ihr Schifflein führt durch lichte Fluten
Auf gradem Wege mich ins Paradies hinein."

Da brechen die Eltern und Vincèn in herzerschütternde Klagen aus; die Sterbende aber spricht zu ihnen Worte der Liebe und des Trostes und verscheidet mit einem seligen Lächeln in den Zügen.

Außer sich vor Schmerz wirft sich Vincèn über die teure Leiche und ruft:

„Tot ist sie, tot! Ihr Aug' erblindet!" —
Und wie man Weidengerten windet
Ringt er verzweiflungsvoll die braunen Hände wund.
Die Arme hoch zum Himmel ragen
Läßt er und ruft mit wildem Klagen:
„Nicht sie allein zu Grabe tragen
Wird man! Ihr senkt mit ihr zugleich mich in den Grund!
. . . . . .

Beweine, Vater, Deinen Knaben,
Bewein' ihn, rief Vincèn. Begraben
Sollt ihr, Sanktiner, mich mit ihr . . — Und in mein Ohr
Sprichst Du, mein Lieb, im Grab, im schmalen,
Was die Marien aus goldnen Strahlen
Zu Dir geredet . . . . Muschelschalen
Türmest Du, wildes Meer, dann über uns empor!

Sanktiner, euch will ich vertrauen!
Grabt uns in diesen Uferauen
Im weichen Sand ein Grab, denn daß ihr um uns weint,
Ist nicht genug bei solchem Leide!
In e i n e Wiege legt uns beide,
Und daß die Flut uns niemals scheide:
Häuft Steine auf den Ort, der uns im Tod vereint!

Digitized by Google

Und während mit der Reue Klagen
Die Stirnen die zur Erde schlagen,
Die grausam uns getrennt, ruhn wir im stillen Schrein,
Wo blaue Wellen uns umfließen,
Und wir im seligem Genießen
Uns ewig in die Arme schließen
In süßer Küsse Tausch, entledigt jeder Pein."

Und sinnverstört warf sich der Arme
In heißem, namenlosem Harme
Ueber die Tote hin, die Augen thränenleer.
Still lag, im fieberndem Umfangen,
Sein Haupt an ihren bleichen Wangen
Und unten aus der Kirche klangen
Die Weisen des Chorals von neuem voll und hehr:

„O schöne Heilge, milde Frauen
Der bitternisgetränkten Auen,
Ihr sorget, daß nicht leer sein Netz der Fischer zieh';
Schneeweiße Blumen unsrer Heiden,
Laßt ungetröstet und in Leiden,
Die sünd'ge Schar von euch nicht scheiden;
Und wenn ihr Friede fehlt, erfüllt mit Frieden sie!"

In diesem ergreifenden Bittgebet findet unsere Dichtung ihren Abschluß. „Die ganze letzte Scene aber scheint wie mit Thränen ins Herz geschrieben" und jedes Wort daraus ist Melodie.

Diesen Ausspruch könnte man auf die Sprache Mistrals im allgemeinen anwenden. Auch auf diesem Gebiete ist er geradezu schöpferisch thätig gewesen.

„Mirèio" ist das erste Gedicht von bedeutendem Gehalt und größerer Ausdehnung, worin die Sprache der

Digitized by Google

Feliber zur Anwendung kam; und doch ist sie schon hier ein Wunder an Kürze, Lebendigkeit und Klarheit. Das ist um so höher anzuschlagen, wenn man bedenkt, daß sie damals noch ungeformt war. Den Rohstoff fand der Dichter vor und ihn mußte er mit harmonischem Leben zu durchdringen suchen. Wirklich entsprang denn auch dem ungefügen Blocke unter seinen Meißelschlägen, um sein begeistertes Wort zu gebrauchen, „die Venus arlatenco schön wie der Tag auf den Berggipfeln", so daß die Augen der staunenden Welt dadurch geblendet wurden.

Mehr als alles andere seiner Kunst verdankte er diesen Stil dem Studium seiner antiken Vorbilder, Homers und Virgils.

Als „umble escoulan dóu grant Oumèro", als Schülerlein des großen Homer, zeigt er sich zunächst in den häufigen Wiederholungen, die er zu dichterischen Wirkungen verwerten will. Doch ist seine Manier von der Homers sehr verschieden, und blos einige Male, wie z. B. im VII. und IX. Gesang, hat er sich an diese mehr äußerliche Gepflogenheit des alten Dichterkaisers angelehnt.

In den übrigen Fällen sind seine Wiederholungen tiefer begründet und dienen dem Ausdruck des Gefühls.

Eine wunderbare Wirkung üben so die Wiederholungen des II. und V. Gesanges.

In dem Cantas! cantas magnanarello[1]) und dem Mai parlen plan, o mi bouqueto, Que li bouissoun an d'auriheto[2]) klingt die Stimmung wie in eins zusammen, und das eben verleiht diesen Episoden den vorzugsweise lyrischen Charakter, so daß sie sich buchstäblich wie Gesänge

[1]) Singt, singt ihr Blätterleserinnen!

[2]) Doch sprecht leise, meine Lippen, Dieweil die Büsche Ohren haben.

Digitized by Google

ausnehmen, deren Musik den Sinn des Dichters erfüllte und zu denen er erst nachträglich den Text schrieb.

Dem Studium seiner Vorbilder verdankt Mistral ferner die Kunst der frischen und kühnen Wortverbindungen, die durch ihre Neuheit und Anschaulichkeit entzücken und wodurch die Lektüre der „Mirèio" zu einem Jungbrunnen von Glanz und Leben wird.

Endlich lernte er von den Alten den klangvollen, leichten Fall der Verse, den glühenden Schwung des Wortes und die behagliche, heitre Breite der Darstellung. Diese Vorzüge kommen trefflich zur Geltung in der Strophe, die er geschaffen.

Die Mirèiostrophe zeichnet sich aus durch Anmut und Fülle und ermöglicht eine reiche Verschiedenheit und Beweglichkeit des Rhythmus. Der fünffach weibliche Reim, besonders in seinem dreimaligen Gleichklang in der zweiten Strophenhälfte, verleiht ihr etwas Weiches und Zartes, das mit dem Inhalt des Gedichtes wohlthuend zusammenstimmt.

Zudem weiß der Dichter durch geschickte Anordnung des Enjambements die Einförmigkeit zu vermeiden, und so rollt der Fluß seiner Verse bald in behaglicher Breite, bald in brausenden Stürzen, bald in rieselnden Kaskaden dahin[1]).

Mit ihren reichen Reimen klingen diese Strophen, um mit Lamartine zu reden, „melodisch wie die Silberglöckchen an den Füßen orientalischer Tänzerinnen."

Auch auf dem Gebiete der Prosodie ist Mistral demnach als bahnbrechender Schöpfer vorgegangen; ein gottbegnadeter Künstler, der alle Töne zu entfesseln weiß, die in seinem Instrumente schlafen, den Zeitgenossen ein leuchtendes Muster und ein schwer zu erreichendes Vorbild.

---

[1]) Gaston Paris: l. c. S. 124.

Digitized by Google

Hiermit hätte der Verfasser die Besprechung der „Mirèio“ zu Ende geführt. Er hat bei dieser Dichtung absichtlich etwas länger verweilt, weil gerade sie als das vornehmste Werk Mistrals gerühmt wird und alle Vorzüge seiner Muse in einer seltenen Fülle besitzt. Fast alles, was von ihr gesagt wurde, gilt auch für die späteren Gedichte des Meisters, und so kann er sich bei diesen um so größerer Kürze befleißen und braucht nur das Neue, das Unterschiedliche zu betonen.

Sein Gesamturteil über „Mirèio“ aber faßt er wie folgt:

Mistrals „Mirèio“ ist ein idyllisches Epos, der Verherrlichung der Provence und ihrer Bewohner gewidmet. Durch die Fülle des Lebens, den Reichtum der Gestalten, die Anschaulichkeit der Darstellung und den Zauber der Sprache reiht es sich den hervorragendsten Schöpfungen des dichtenden Menschengeistes würdig an; einzelne Episoden, in denen sich natürliche, naive Gefühle dargestellt finden, gehören sogar zu dem Vollkommensten, was in ihrer Art geschrieben worden ist.

So wie sie vorliegt, mit ihren kleinen Mängeln und großen Vorzügen, ist „Mirèio“ die erste und duftigste Blume, die der Blütenbaum der provenzalischen Renaissance getragen hat.

„Sie ist ein einziger Rausch von Licht und Schönheit, von Anmut und Liebe.“ „Auf jeder Seite dieses leuchtenden Buches findet sich ein Tautropfen der aufgehenden Sonne, ein Hauch des nahenden Tages, ein Sonnenstrahl, der sich plötzlich Bahn bricht, der wärmt und erfreut [1]).“

Jede neue Lektüre bietet neuen Reiz, läßt neue Vorzüge erkennen, genießen und bewundern, erfüllt den Leser

[1]) Lamartine, 40me entretien.

Digitized by Google

mit einer stets stärkeren Sehnsucht nach der sonnigen Welt der Schönheit. In Jahrhunderten wird ihr Duft nicht verwehen, und der Nachwelt wird der Sang von „Mirèio“ tönen als das ewigjunge, ewigschöne Hohelied der Provence.

Digitized by Google

IV. Der lateinische Gedanke.

Mit der Veröffentlichung der „Mirèio“ tritt das Felibrige in eine neue Phase. Dies eine Werk hatte bewiesen, daß die Dichterschule von Avignon keinen leeren Wahngebilden nachstrebte und daß, wie vor Jahrhunderten, die Schönheit wieder ihren Einzug in die blühenden Gefilde der Provence gehalten hatte. Was Jasmin für unmöglich angesehen, war geschehen. Wieder brachten Nordfrankreichs bedeutendste Dichter und Kritiker einem Meister der lengo d'O ihre Sympathieen entgegen, und der Glanz der neuaufgegangenen Sonne sollte den Stern des poetischen Haarkünstlers von Agen verdunkeln. Da dieser sich gleich von Anfang an der ganzen Bewegung fern gehalten hatte, weil niemand nach ihm in der litterarischen Arena Südfrankreichs so viel Staub aufwirbeln könne wie er, so mußte der Erfolg Mistrals seiner Eitelkeit natürlich unerwünscht sein und Spötter behaupten sogar, er habe seinen Tod beschleunigt [1]).

Den Sieg aber, den der Feliber mit „Mirèio“ erfochten hatten, wollten sie benutzen und darthun, daß diese erste glorreiche That der Wiederbelebung ihrer Sprache

[1]) Jourdanne, l. c., S. 29, Anm.

Digitized by Google

kein vereinzelter Versuch sei. Deshalb vereinbarten sie unter einander, in kurzen Zwischenräumen einige andere von ihnen vorbereitete Werke herauszugeben, die alle unter der Flagge des Mirèioſängers auf das hohe Meer der Oeffentlichkeit hinaussegeln sollten.

So erschien 1860 Aubanels erste größere Dichtung: La Miòugrano entre-duberto („Der halbgeöffnete Granatapfel",) ein Werk voll Süße und Kraft, voll Nacht und Licht und von einer Glut der Leidenschaft durchlodert, wie sie bei keinem andern Feliber zu finden ist. Auch hier sah sich die Kritik einem Meister des Gefühls und des Verses gegenüber, der sich mit einem Schwung auf den neuprovenzalischen Parnaß in Sonnennähe dicht neben Mistral stellte. Niemand aber hat wärmer und herzlicher über Aubanel gesprochen, als sein großer Freund, der in einer längeren Einleitung zu der Miòugrano, das Wesen des Dichters und die Vorzüge seiner Lyrik unübertrefflich schön kennzeichnete.

Zwei Jahre später führte Mistral auch Anselm Mathieus Büchlein: La Farandoulo bei dem Publikum ein, einen Kranz loser Liebeslieder von einem bezaubernden Wohllaut des Verses, die aber allzusehr jede männliche Kraft vermissen lassen, und nur Variationen sind zu dem Catullschen: „Da mihi basia mille!"

Mit Roumanille wandte sich Mistral alsdann den besseren Schöpfungen der Vergangenheit zu und reihte die zerstreuten Poesieen verschiedener Vorläufer oder frühverstorbener Mitglieder des Felibrige als: Jean Reboul, Adolph Dumas und Paul Giéra zu einer saftigen Liame de rasin (Traubendolde) zusammen.

Noch andere anmutige Dichter und Dichterinnen wären hier zu erwähnen, die in der Geschichte des Felibrige

Digitized by Google

einen ehrenvollen Platz einnehmen, aber der Rahmen unserer Darstellung erlaubt uns nicht des längeren bei ihnen zu verweilen. Im Übrigen genüge es festzustellen, daß es eben dem Triumphe Mistrals zuzuschreiben ist, wenn jetzt eine stolze Hoffnung die Seele der Feliber schwellte, und wenn es sie rastlos zur edlen That anspornte, so daß die geheimnisvolle Werkstätte des Gesanges wundersam ertönte und die goldenen Funken des Liedes leuchtend durch die Gründe sprühten.

Nun fühlte die junge Schule festen Grund unter den Füßen, und schon das Titelblatt des Armana von 1860 beweist, welch hohes Selbstbewußtsein die Herzen seiner Herausgeber erfüllte; denn hieß es bis dahin, der Kalender sei bestimmt: Tant pèr la Prouvènço que pèr lou Coumtat, so fügte man jetzt hinzu: En tout lou pople dóu Miejour, „und für das ganze Volk des Südens."

Roumanille vor allem schwamm in Glück[1]). Er war stolz auf den Erfolg seines Lieblings, und rührend ist es zu lesen, wie er diese Freude seinem Freunde Duret gegenüber ausspricht: „Ich allein, schreibt er ihm am 16. Mai 1859, ich allein habe den Stern Mistral im Jahre 1845 in der Pension Dupuy, rue de l' Hôpital, in Avignon entdeckt, wo ich zur Buße für meine Sünden Professor war und wo ich, mir zum Heile, den jungen Frederi Mistral aus Maiano zum Schüler hatte. Ja, ich habe in diesem Kinde das sublime Kind erkannt und den Knaben seitdem nicht aus den Augen verloren; ich habe ihn an meinen Arbeiten teilnehmen lassen, ich habe ihn angespornt. Und nun sehen Sie, ob ich unsern großen Dichter nicht gehalten habe, wie ein Vater sein Kind hält;

[1]) Vgl. auch: Legré: le Poète Théodore Aubanel, S. 110 ff.

Digitized by Google

ob ich aus seinem Wege nicht jeden Stein entfernt habe, an den sein Fuß anstoßen konnte! Ne forte offendas ad lapidem pedem tuum!"

In dieser Genugthuung über den Ruhm seines Herzenssohnes verharrte der edle Mann sein Leben lang. Nie gönnte er dem Neide einen Platz in seiner Seele; er erkannte die Ueberlegenheit des Jüngeren mit Freuden an und ordnete sich oft und gerne seiner Einsicht unter.

Drei Jahre nach dem Erscheinen der Mirèio fanden die Blumenspiele von Apt statt, die ersten, bei denen Feliber den Vorsitz führten. Der Hauptreiz dieser Spiele lag in dem litterarischen Wettstreit, zu dem ausschließlich die Sprache des Armana zugelassen wurde. Die sieben Freunde von Fontségugne wurden zu Preisrichtern erkoren, und die spätere Gattin Roumanilles, Roso-Anaïs Gras, die Schwester des heutigen „Capoulié" Felix Gras, gewann den ersten Preis. Diese Blumenspiele beweisen klar, daß die Schule Mistrals bedeutend an Boden gewonnen und der Armana nicht vergebens auf das Volk eingewirkt hatte.

Im Bewußtsein des Sieges, beschlossen die Sieben sich Statuten zu geben und ein Verzeichnis der Mitglieder des Felibrige zu veröffentlichen, was im Kalender des Jahres 1863, in dem auch die Statuten erschienen, geschah.

Hier heißt es unter anderm: Art. I. „Zweck des Felibrige ist, der Provence ihre Sprache, ihren Charakter, ihre ungehinderte Entfaltung, ihre Nationalehre und den Schwung ihres Geistes zu erhalten, denn die Provence gefällt uns so, wie sie ist. Unter Provence aber verstehen wir ganz Südfrankreich.

Art. II. „Das Felibrige ist fröhlich, freundschaftlich, brüderlich, voll Einfachheit und Freimut. Die Schönheit

Digitized by Google

ist sein Wein, sein Brot die Güte und die Wahrheit sein Weg. Es hat die Sonne zur Leuchte, schöpft seine Wissenschaft aus der Liebe und stellt auf Gott seine Hoffnung".

Eigentliche Statuten aber stellten diese von Mistral in heiliger Siebenzahl abgefaßten Artikel noch nicht auf; eine regelrechte Constitution sollte das Felibrige erst 1876 erhalten. Die sogen. „Statuten" von 1862 wollten bloß die Zusammensetzung der Preisrichter bei den künftigen litterarischen Wettkämpfen regeln. Auch sind sie nie angewandt worden, denn durch das rasche Wachstum des Bundes wurden die hier gezogenen Schranken bald durchbrochen und überflutet.

In derselben Sitzung, wo die verschiedenen Artikel vereinbart wurden, ward Mistral einstimmig zum Capoulié (Haupt) des Felibrige ernannt. Diese Ehre gebührte ihm vor jedem andern, und sie ermöglichte es ihm, die glänzenden Träume, die seinen Geist beschäftigten, zu verfolgen und in die Wirklichkeit umzusetzen.

Die Blumenspiele von Apt bezeichnen demnach den ersten Sieg des Felibrige als solchen. Hier wurde es, so zu sagen, offiziell als maßgebende Autorität auf dem Gebiete der lengo d'O anerkannt und seine Rechtschreibung als die einzig richtige befunden. Viele seiner Gegner traten auch jetzt zu ihm über und nahmen seine Orthographie an.

Somit schien der Bund seine Aufgabe erfüllt zu haben, denn, wie wir gesehen, hatte gerade die Frage der Rechtschreibung einen Hauptgrund zu seiner Bildung abgegeben. Wirklich wollten denn auch Roumanille und die Freunde die Waffen aus den Händen legen, weil sie die Schlacht für gewonnen ansahen. Niemandem kam es

Digitized by Google

in den Sinn daß der Kampf erst im Beginnen sei, und keiner hatte eine Ahnung von der großen Mission, zu deren Apostel das Felibrige werden sollte.

Der gute „Roumа" widmete sich ganz seiner Buchdruckerei und seinem Kalender, denn er war nicht, wie Mistral und Aubanel, mit irdischen Glücksgütern gesegnet und mußte ans tägliche Brot denken; zugleich war er es, der sich am thätigsten für die Ausbreitung der neuen Lehre rührte und im In- und Auslande auf die Reklametrommel schlug.

Aubanel dagegen, Mathieu und die andern hervorragenden Mitglieder des Bundes gingen ganz in ihren poetischen Gedanken auf und begnügten sich mit der Hoffnung, große oder formvollendete Dichter zu werden.

Mistral allein sah weiter und erkannte all das Große, das aus dieser litterarischen Bewegung hervorgehen konnte. Der Ruhm des Dichterlorbeers und der Beifall des Publikums befriedigten ihn nicht. Die Ehre der Heimat galt ihm mehr als seine eigene Person; er stellte das Wohl der Provence höher als den eigenen Ehrgeiz. Er hatte dem Felibrige den Namen gegeben und es weit und breit zu Ansehen gebracht; er sollte es nun auch mit einem neuen Geiste erfüllen und es auf kühnem Pfade der That aufwärts führen; er sollte der ganzen Bewegung einen Anstoß geben, so gewaltig, daß ihre Wellenschläge in immer größeren Kreisen, mit immer hellerem Schalle durch die Zukunft bebten. Mistral ist daher der eigentliche Gründer des Felibrige, der erleuchtete Feldherr, der die Kolonnen mit seiner Begeisterung befeuert, nach seinem Willen lenkt und zu dem gestellten Ziele treibt. Die Spracherneuerung und Sprachveredlung wurden ihm Mittel zur Auferweckung und Kräftigung des Volks-

Digitized by Google

bewußtseins, zur Rettung der provinziellen Einrichtungen und Gebräuche vor dem zermalmenden Andrange der Nivellierwalze einer übertriebenen Centralisation, zur idealen Verbrüderung der lateinischen Volksstämme im Dienste des Wahren, Guten und Schönen.

Die Ereignisse in Catalonien sollten diesen Plan bei ihm zur Reife bringen und seine Verwirklichung um einen guten Schritt näher rücken.

Bevor wir uns aber mit diesen Ereignissen beschäftigen, ist es angezeigt, an einigen Beispielen darzuthun, wie unter den Häuptern des Felibrige noch stets der fröhliche Ton herrschte, der bei seiner Gründung vorgewaltet hatte, und wie Mistral mit seinen gleichgesinnten Freunden sich das Leben zum Poëm umzugestalten suchte.

Gleich nach seinem ersten dichterischen Triumphe hatte Mistral Freundschaft geschlossen mit Alphons Daudet und Paul Arène, sowie bald darauf mit Emmanuel des Essarts und dem Symboliker Stephan Mallarmé.

Der Dichter des „Tartarin" besonders, der sich damals die ersten litterarischen Sporen verdient hatte und Sekretär des Herzogs von Morny war, hat viele schöne Tage in der Provence verbracht und an Mistrals Seite manche kecke Fahrt unternommen.

Arles mit dem berühmten Aliscamp-Friedhof, die Felsen- und Ruinenstadt Li Baus, Châteauneuf und die Barthelassoinsel bei Avignon waren die Hauptzeugen ihrer ausgelassenen Thaten. Die Natur in ihrer ewigen Jugend und Schönheit lockte sie an. Zwischen Ruinen und Gräbern lagerten sie sich gern oder streckten sich im Schatten der Pinien und der Feigenbäume ins hohe Gras, und in-

Digitized by Google

dessen die Luft um sie herum von der Sonnenglut und dem Gesange der Grillen erzitterte, teilten sie einander die neuesten Erzeugnisse ihrer Muse mit und gefielen sich in lichten poetischen Träumen.

Oder sie zogen, ein halb Dutzend gleichgesinnter Gesellen, zu einem der zahlreichen Volksfeste der Provence, mischten sich dort unter die Hirten und Landleute und badeten ihre jungen Dichterseelen tief in dem unversiegbaren Zauberborn der Volksseele. Frei wie Könige fühlten sie sich hier, brachen mit dem Volke das Brot der Freude und sangen aus voller Kehle die ersten Lieder des Felibrige unter die Menge. Und die Menge verstand diese provenzalischen Verse, freute sich bei den Klängen des Magaliduettes und stimmte brausend ein in den Refrain des Sonnenliedes: „Große Sonne der Provence, steig empor in Glorienpracht und verscheuch die düstre Nacht! Schnell, schnell, schnell, sprudle, goldner Sonnenquell!“

Nie aber ging es ohne ein heiteres Mahl ab, wobei den würzigen Speisen der Heimat und dem „goldigen, königlichen, kaiserlichen, päpstlichen“ Wein von Châteauneuf Ehre angethan ward. Dann vor allem flogen die Lieder wie blonde, summende Bienlein hinaus in die Weite, und vor sich und um sich sahen die glücklichen Feliber ihre geliebte Provence unter der Himmelsbläue erglänzen, „wie die Tochter der Sonne, wie die Mutter der reinen Kunst, wie das Symbol jeder Poesie.“

Und stets schlossen diese Ausflüge mit einem Ball im Freien oder einer Farandole, wo die Burschen und Mädchen im Werktagskleide munter drauflossprangen, indessen die Flaschenkorke über die kleinen Tische knallten. Erlaubte sich aber hie und da ein murrköpfisches Mütter-

Digitized by Google

lein diese Ausgelassenheit zu tadeln, so trat Mistral, stolz wie ein König David, auf sie zu und sprach mit einer unnachahmlichen Grandezza: „Ruhig, nur ruhig Mutter! Den Dichtern ist alles erlaubt!“ Und dabei blinzelte er sie verständnisinnig an und flüsterte ihr heimlich ins Ohr: „Es nàutri qué fasén li saume! Wir dichten ja die Psalmen“ [1]).

Eine der merkwürdigsten dieser Dichterfahrten hat Mistral selbst in seiner Riboto de Trenco-Taio [2]) erzählt. Die Hauptrolle spielt dabei Alphons Daudet, er der richtige Südländer mit der Quecksilbernatur, die in alles untertauchen wollte, „was Leben und Licht, Lärm und Freude war.“

Um 9 Uhr morgens fanden sich die Freunde, Daudet, Mathieu, der Maler Grivolas und Mistral, zusammen und marschierten nach Arles und Trenco-Taio, um nach manchem lustigen Abenteuer, gegen elf Uhr nachts, dem Aliscamp noch einen Besuch abzustatten.

Zwischen den mondscheinbeglänzten Grabsteinen schritten sie einher und recitierten Reybauds bekannte Ballade: Lou bal.

Mistral: Die Pappeln wehn im Friedhof
Den Toten Grüße zu
Chor: Doch graut Dir vor dem Tode,
Geh' weiter ab vom Friedhof.
Mistral: Von Gräbern weiß im Friedhof
Hebt sich der Leichenstein.
Chor: Doch graut Dir vor dem Tode,
Geh weiter ab vom Friedhof.

[1]) Daudet: Trente ans de Paris, S. 173 ff.
[2]) Armana Prouvençau, 1891.

Digitized by Google

Mistral: Auf grünem Plan im Friedhof
Reihn sich die Toten all.
Chor: Doch graut Dir u. s. w.
Mistral: Die tote Schar im Friedhof
Küßt sich wie Brüder stumm.
Chor: Doch graut Dir u. s. w.
Mistral: Ja Festtag ists im Friedhof,
Die Toten tanzen schon.
Chor: Doch graut Dir u. s. w.
Mistral: Der Mond scheint hell: im Friedhof
Den Freier sucht die Maid.
Chor: Doch graut Dir u. s. w.
Mistral: Sie trifft nicht mehr im Friedhof
Den glüh'nden Bräutigam.
Chor: Doch graut Dir u. s. w.
Mistral: Ach, öffnet mir den Friedhof,
In Liebe tröst' ich sie — . . . .

Weiter kamen die Sänger nicht; denn auf einmal rief aus nächster Nähe eine unwillige, dumpfe Baßstimme:

„Laßt schlafen, die da schlafen!"

Die Dichter standen wie aus den Wolken gefallen.

„Hast Du gehört?" sagte Mathieu leise zu Grivolas.

„Gewiß, antwortete der Maler, von dort, aus jenem Grabe kam es her."

„Das! rief der Meister Gafet, ein Schiffer, der sich den Freunden in Trenco-Taio angeschlossen hatte, und hielt sich den Bauch vor Lachen, das ist ein Landstreicher gewesen, der sich für die Nacht in einem leeren Sarkophag ein Unterkommen gesucht hat."

Und Daudet seufzte:

„Wie schade, daß es kein Gespenst gewesen ist, so eine hübsche Vestalin, die bei dem Tone unserer Stimmen

Digitized by Google

den Schlaf von sich abgeschüttelt hätte und ihrem Grabe entstiegen wär, um Dich, o Grivolas, zu küssen!"

Und mit lauter Stimme sang er alsdann den Vers aus Magali, den alle andern dröhnend wiederholten:

„Wagst Du, den Chorgang zu durchschreiten,
Die Schwestern werden im Verein
Mich klagend dann zu Grab geleiten,
Im Leichentuch, im Totenschrein." —
O Magali, willst frei Du sein
Für alle Zeiten,
Ich dann, zur Erde mach' ich mich,
Dann hab' ich Dich!" —

Seinen Gipfelpunkt aber erreichte dieser Dichterübermut, als dem Felibrige in Lord William Bonaparte-Wyse ein großmütiger Freund und Förderer erwachsen war.

Bonaparte-Wyse, ein Großneffe Napoleons I., war 1826 zu Waterford in Irland geboren. Auf einer Reise durch die Provence, im Jahre 1861, entdeckte er im Schaufenster der Roumanilleschen Buchhandlung, wo damals alle gebildeten Fremden vorsprachen, die der alten Papststadt einen Besuch abstatteten, ein provenzalisches Buch, das seine Aufmerksamkeit erregte. Es war „Mirèio". Die Lektüre der Dichtung fesselte ihn sehr. Er verlegte sich in Folge dessen auf das Studium der Sprache Mistrals und brachte es bald zu einer solchen Fertigkeit, daß er in ihr zu dichten versuchen konnte.

Wyse war, wie sein Großonkel Jerôme „immer luschtik" und gefiel sich in den tollsten Schnurren. Er wollte nur lachende Gesichter um sich haben und gründete mit sechs der ausgelassensten Feliber den Bund der Arquin, der

Digitized by Google

luſtigen Brüder, deſſen Großmeiſter er wurde und den er zu den unglaublichſten Streichen anführte.

Einen großen Teil des Jahres verbrachte er in der Provence; ja er hegte lange die Abſicht, ſich als Miſtrals Nachbar bei Maiano ein Schloß zu bauen, um ſo immer in dem geliebten Lande wohnen zu können.

Kam er dann nach längerer Abweſenheit wieder einmal mit den Freunden zuſammen, und ſah er die lieben Geſichter alle um ſich an fröhlicher Tafel, ſo pflegte er zu ſagen: „Ach, ich bin ſo zufrieden wieder in der Provence zu ſein, daß ich heute etwas über die Schnur hauen möchte.“

Und mehr als einmal hieben ſie über die Schnur, die übermütigen Poeten, denn Wyſe war ein ſplendider Wirt. Er verfügte über viel Geld und Zeit und veranſtaltete homeriſche Gelage, bei denen der Châteauneuf und der Champagner nicht geſpart wurden.

Verſchiedene Briefe Theodor Aubanels an Ludovic Legré berichten von dieſen Orgien der Freundſchaft. So ſchreibt er dem Freunde am 12. November 1861 [1]):

„Wie thut es mir ſo leid, daß Du an dieſem Abend der Wonne, den wir mit Bonaparte-Wyſe verbracht haben, nicht bei mir warſt. Alle Feliber von Avignon, ſowie auch Miſtral, waren zugegen. Der Abendtiſch war köſtlich als Küche, was nichts an der Sache verdarb, und noch köſtlicher an lebendiger Munterkeit und gehobener Begeiſterung. Wir tafelten von ſechs Uhr Abends bis zwei Uhr Morgens; anfangs ganz ſchweigſam, wie Leute, die ſich ſammeln und hungrig ſind; beim Braten aber, einen ſtattlichen Wildbraten, beſchloſſen wir „ein Loch zu machen“. Der Châteauneuf

[1]) Ludovic Legré, Le poète Théodore Aubanel, S. 148.

Digitized by Google

löste die Zungen, und bald erreichte der Enthusiasmus seinen Höhepunkt. Ein jeder brachte Toaste aus, excentrische Toaste, von herrlichen Speechs begleitet, auf die Mylord noch excentrischer antwortete. Man trank auf die Provence, auf die Venus von Arles, auf das Objektive und Subjektive, auf die Trunkenheit! Schließlich trank man auf alles und jedes, aber man trank in einem fort, und zwar so tapfer, so lange und so reichlich, daß England nicht mehr fest auf den Füßen stand, und von Mistral und einem Feliber gestützt, in den Gasthof schwankte. Dort hatte England die Seekrankheit, und während der heroische Mistral es zu Bette brachte, sang eine Bande Feliber unter dem Balkon des Zimmers das Magalilied auf eine so imposante und lärmende Weise, daß der Polizeiposten herbeieilte, um zu sehen, was der Radau bedeute.

Viel ernster als der lebhafte Irländer, aber ebenso gastfrei und ideal angelegt, war der russische Graf Nikolaus von Semenow. Auch ihm hatte es der Glanz der Santo-Estello mächtig angethan und er ließ sich sogar im Lande der Feliber, Avignon gegenüber, auf dem rechten Rôhneufer seine liebliche Villa: Au Chêne-Vert erbauen. Mit Aubanel besonders, der ganz in seiner Nähe wohnte, verkehrte er viel, doch auch unsern Mistral liebte er wie einen Bruder. Sein Haus stand den Poeten stets offen, und manches glänzende Feliberfest wurde dort abgehalten.

So opferte der Dichter von Maiano während all der Jahre mit seinen Freunden einer lauten Lebensfreude, und nichts ist verkehrter, als sich ihn wie einen ernsten Grübler und Politiker oder einen himmelstürmenden Revolutionär zu denken. Trotz der zahlreichen Zerstreuungen aber fand er noch Zeit zu den herrlichsten Schöpfungen. Damals dichtete er rüstig an „Calendau“ und viele

Digitized by Google

Meisterstücke der „Goldinseln" entstanden während dieser Jahre; am meisten aber beschäftigte ihn die Sorge um die große Aufgabe, die er sich gestellt hatte und auf deren Verwirklichung er mit allen Kräften losarbeitete.

Die Ereignisse in Catalonien sollten ihm dabei, wie schon gesagt, fördernd entgegenkommen.

Im 12. Jahrhundert war durch die Vermählung Berengars III. mit der Prinzessin Dolce die östliche Provence an Catalonien gekommen. Infolgedessen stellten sich bald zwischen beiden sprachverwandten Provinzen innige Beziehungen her, die Mistral so schön kennzeichnet, wenn er singt:

„Die Provence und Catalonien vermischten, durch die Liebe vereinigt, ihre Sprache, ihre Gebräuche und Sitten; und wenn wir in Maguelonne, in Marseille, Aix oder Avignon eine berühmte Schönheit besaßen, so sprach man von ihr in Barcelona."

Als im dreizehnten Jahrhundert Simon von Montfort an der Spitze des nordischen Kreuzheeres gegen den Grafen von Toulouse zog, eilte diesem Don Pedro von Aragon zu Hilfe und fiel in der blutigen Schlacht bei Muret (1213) für die Unabhängigkeit Südfrankreichs.

Diese Niederlage versetzte auch der provenzalischen Poesie den Todesstoß, und die Troubadoure flohen nach Catalonien, wo sie die Pfleger und Förderer der einheimischen Dichtkunst wurden.

Die politischen Ereignisse der folgenden Jahrhunderte brachten beide Landschaften dann mehr und mehr auseinander. Die Provence erklärte sich 1486 zu Frankreich, und im Jahre 1714 ging die catalonische Litteratur mit den vaterländischen Freiheiten unter den Trümmern des rauchenden Barcelona zu Grunde.

Digitized by Google

Doch der frische Hauch der Racenverjüngung, der im Gefolge des Romantismus durch Europas Länder wehte und Norddeutsche, Flamländer, Bretonen und Basken, wie später die Provenzalen, sich auf ihre engere Heimat besinnen ließ, weckte auch in Catalonien wieder Sehnsucht nach Unabhängigkeit und Lenzesliedern. Im Jahre 1839 brach ein neuer Ostermorgen für die catalonische Litteratur an, und das Lied des Rubió y Ors: „Lo Gayter del Llobregat" (der Pfeifer vom Llobregat) war ihr Auferstehungshymnus [1]).

Mächtig scholl dieser Weckruf durch das Land, und in Scharen standen die Dichter auf. Bald hallten auch der reiche Gottesgarten Barcelonas, die Rosenhecken Valencias und Majorkas Palmenhaine wieder von Amselsang und Nachtigallenschlag, und tönte die Limousinische Harfe, wie einst zur Zeit der Troubadoure, aufs neue zum Preise der heiligen Dreiheit: Patria! Fides! Amor! Über 500 namhafte Schriftsteller und Dichter zählt jetzt die catalonische Litteratur; auf allen Gebieten der Kunst und des Wissens hat sie Meisterwerke zu verzeichnen und ihre Hauptvertreter, ein Victor Balaguer und ein Jacinto Verdaguer, der priesterliche Sänger der gewaltigen „Atlantis", sind mit Mistral den besten Poeten des modernen Europas ebenbürtig.

Am 1. Mai d. J. 1859 wurden nun in Barcelona die „Joch Florals", die Blumenspiele, feierlichst wieder eingeführt, und diese Erneuerung sollte Catalonien und die Provence einander näher bringen.

---

[1]) Vgl. für diese ganze Ausführung das schöne Buch von Fastenrath: Catalonische Troubadoure der Gegenwart, Leipzig, Reißner, 1890.

Digitized by Google

Der Laureat der Blumenspiele, Damás Calvet, überbrachte, im Auftrage der catalonischen Dichter, den provenzalischen Mitbrüdern die Kunde von dieser Wiederherstellung und traf mit Mistral, Roumanille, Aubanel und Bonaparte-Wyse in Tarascon zusammen. Bei dieser Gelegenheit brach Roumanille in ein simeonisches Lob- und Danklied aus. „Jetzt, o Gott, betete er, kann ich ruhig sterben, denn ich habe den Baum blühen sehn, den ich in der Provence gepflanzt, und Gott hat mich belohnt, da ich in seinem Schatten Provenzalen und Catalonen, als Söhne derselben Mutter, sich als Brüder erkennen, einander die Hände drücken, zusammen singen und einander lieben sehe."

Mistral seinerseits richtete an die Catalonen das schönste seiner Sirventen, die herliche Ode: I Troubaire Catalan, worin er die historischen Beziehungen zwischen den beiden Völkern feiert, ihre stolze Vergangenheit mit der nüchternen Gegenwart vergleicht, die Berechtigung der idealen Bestrebungen diesseits und jenseits der Pyrenäen nachweist und in begeisterten Worten zur Wahrung und Pflege der Heimatsprache auffordert: „Denn, ruft er, sie ist das Sakrament, das die Kinder mit den Vorfahren, den Menschen mit der Erde verknüpft! Halten wir ihren Quell silberklar und rein, denn ein ganzes Volk trinkt daraus; und wenn eine Nation, die in Sklavenketten zur Erde stürzt, ihre Sprache bewahrt, so bewahrt sie auch den Schlüssel, der sie von ihren Banden befreit".

Das „Se tèn la lengo, tèn la clau" sollte bald im Munde der Freunde Mistrals zum geflügelten Worte werden.

In der Chronik des Armana von 1862 beglückwünschte unser Dichter die Catalonier aufs neue zu dem

Digitized by Google

glücklichen Griffe, den sie mit der Wiederherstellung der Blumenspiele gethan, und sprach hier zum ersten Mal den großen Gedanken aus, dessen Verwirklichung der Traum seines Lebens sein sollte.

„Lieber Provenzale, schrieb er da, was will die Vorsehung von Dir, daß sie Dir eine solche Begeisterung in die Seele legt? Bist Du vielleicht dazu ausersehen, das natürliche Band zu sein, durch das die Verzweigungen der lateinischen Race: Frankreich, Italien und Spanien, zu einer Garbe vereinigt werden? Die Zukunft allein wird es lehren. Sei aber gewiß, daß nichts auf Erden ohne Gottes Zustimmung geschieht."

Denselben Gedanken wird er später in seiner berühmten Rede: Lou Felibrige et l' Empèri dóu Soulèu [1]), wieder aufnehmen und auch in „Nerto" spricht er ihn an einer Stelle des III. Gesanges aus [2]), wo Papst Benedikt zu König Ludwig II. von Neapel sagt:

Gott helfe euch, mein edler Sohn!
. . . . . Er wolle geben,
Daß ihr von Allem, was ihr plant,
Die reichste Ernte mögt erleben!
Da nun die Krone Aragons
Euch durch Yolanthes Gunst verbunden,
So könnt' es sein, daß die Provence
Den Gipfel ihrer Macht gefunden,
Und daß, als Hort der Christenheit,
Die drei katholischsten Nationen,
Mit der Provence als führend Haupt,
Bald unter einem Scepter wohnen.

[1]) Gehalten in Marseille am 25. Nov. 1882. S. Armana 1884.
[2]) Nerto, S. 158. Uebersetzg. v. Bertuch, S. 69.

Digitized by Google

Diese Worte und Verse sprechen den Inhalt der Idèio latino, wie sie Mistral von Anfang an vorschwebte, deutlich aus. Nicht die politische Vereinigung der lateinischen Völker in einen großen Staatenbund erstrebt er, was ja zu der heutigen politischen Konstellation Europas im schroffsten Gegensatz stände, sondern ihre ideale Vereinigung im Dienste der Kunst und des Lichtes, zur Wahrung der geistigen Schätze, die Roma ihren Erben vermacht hatte, und zum einmütigen Vorwärtsschreiten in die Zukunft, als Paladine des Rechtes und der Menschlichkeit. — (Welch ein Abstand zwischen den Träumen edler Dichterherzen und der brutalen Wirklichkeit!)

Die folgenden Jahre sollten beweisen, daß diese edelmütige Schwärmerei keine Sache der absoluten Unmöglichkeit und nicht von vornherein ins Reich der Utopieen zu verweisen war, und daß über Alpen und Pyrenäen hinweg ein geistiges Band Individuen und Nationen umschlingen konnte.

Mit Jubel wurde Mistrals Gruß und Glückwunsch in Barcelona aufgenommen. Die bedeutendsten der dortigen Poeten gaben helltönende Antwort, und die beiden Länder traten in enge freundschaftliche Beziehungen zu einander.

Im Jahre 1864 gewann Roumanilles Gattin den Preis auf den Blumenspielen. Zwei Jahre später kam Viktor Balaguer, „der glühendste und modernste Poet Cataloniens", der Dichter des Montserrat, wie er nach seinem ersten Gedichte, einem Hymnus auf die hl. Jungfrau des Montserrat [1]), genannt wurde, zum Besuche Mistrals und der Feliber nach Avignon, und besang die

[1]) Fastenrath, l. c. S. 44.

Digitized by Google

Wiege der neuen Dichterschule in dem herrlichen Liede: Viva Provenza, dessen Refrain also lautet:

O terra de prometenza,
O ben amado Provenza,
Deu te guarde de tot mal!
Viva Provenza! Viva en Mistral![1])

Einige Monate nachher mußte Balaguer als Präsident der revolutionären Junta aus Barcelona flüchten und bat von Narbonne aus am 15. September 1866 die Feliber in einem rührenden poetischen Rundschreiben[2]) um Gastfreundschaft.

Wie einen Bruder nahmen ihn die Provenzalen auf, und ihm und seinen Freunden zu Ehren gab William Bonaparte-Wyse am 30. Mai 1867 ein rauschendes Fest auf Schloß Fontségugne.

Als im folgenden Winter dem Verbannten die Rückkehr in die schwervermißte Heimat, die er auf fremder Erde in catalonischen und provenzalischen Liedern besungen hatte, wieder offen stand, übersandte er den Felibern im Namen seiner Freunde und Anhänger, zum Dank für die genossene Gastfreundschaft einen prächtigen Pokal, der als „la Coupo" in der Poesie und im Felibrige eine Stelle finden sollte.

Ein Werk des Avignoner Künstlers Fulconis, ist dieser Becher ausgezeichnet durch seine reizende und kunst-

---

[1]) Vgl. Fastenrath: l. c. S. 48.
O du Erde der Verheißung,
Du Provence, heißgeliebte,
Wahr' dich Gott vor Leiden all!
Hoch die Provence! hoch Mistral!

[2]) Fastenrath, l. c. 51.

Digitized by Google

volle Form. Die vergoldete Schale im antiken Stil wird von einem Palmbaum getragen, an den sich zwei schlanke Frauengestalten, die Provence und Catalonien darstellend, lehnen. Die Provence schlingt der Schwester den Arm um den Nacken, zum Zeichen der Freundschaft, und diese legt die Hand dankend auf die bloße Brust.

Um das Becken läuft eine Widmungsinschrift, und der Fuß des Pokals trägt die Wappen der beiden Provinzen, sowie als Doppelmotto die Verse Balaguers:

Morta diuhen qu'es,
Mès jo la crech viva. [1])

und den Refrain zu Mistrals Sirventes: La Coumtesso (die Gräfin):

Ah! se me sabien entèndre:
Ah! se me voulien segui! [2])

Diesen Becher feierte Mistral in dem schwungvollen Liede: La Coupo, das er nach der Weise eines alten Sabolyschen Weihnachtsliedes dichtete, und das bald zum Bundesliede, zur feurigen Marseillaise des Felibrige werden sollte.

Der Becher.

Provenzalen, seht den Becher
Aus der Catalonen Land;
Durch die Runde, liebe Zecher,
Kreise er von Hand zu Hand.

---

[1]) Tot ist sie, wird gesagt,
Ich aber glaube, sie lebt.

[2]) Könnte man mich doch verstehn!
Wollte man mir folgen doch!
Vgl. in Kapitel: „Die Goldinseln", das genannte Gedicht.

Digitized by Google

Heilge Schale,
Voll vom Strahle
Feuriger Flut,
Laß durchs Blut
Schäumen den Mut,
Lodern die Lebensglut.

Ein Geschlecht, das stolz vor allen,
Wird vielleicht mit uns vergehn,
Und wenn die Feliber fallen,
Ists auch um ihr Volk geschehn.
Heilge Schale . . . . . .

Eine Race, frisch und duftig,
Blüht vielleicht aus uns hervor,
Und wir bauen, hoch und luftig,
So der Zukunft Haus empor.
Heilge Schale . . . . . .

Laß uns träumen von den Sternen,
Heiter uns die Hoffnung blaun,
Laß uns aus dem Gestern lernen
Froh dem Morgen zu vertraun!
Heilge Schale . . . . . .

Laß das Schöne und das Wahre
Uns erkennen sonnenhell,
Laß uns noch am Rand der Bahre
Schöpfen aus der Freude Quell.
Heilge Schale . . . . . .

Laß uns singen zu dem Preise
Dessen, was da lebt und lacht;
Dichtkunst heißt die Himmelsspeise,
Die zum Gott den Menschen macht.
Heilge Schale . . . . . .

Digitized by Google

Die wir zu der Heimat Preise,
Hier und dort zusammenstehn,
Brüder alle, froh im Kreise
Laßt den Kelch des Bundes gehn.
Heilge Schale,
Voll vom Strahle
Feuriger Flut,
Laß durchs Blut
Schäumen den Mut,
Lodern die Lebensglut!

Doch mit jenem Beweis seiner Dankbarkeit gab sich Balaguer noch nicht zufrieden. Zum Präsidenten des Consistoriums erwählt, lud er für das Jahr 1869 die Feliber zu den Blumenspielen nach Barcelona ein. Mistral, Bonaparte-Wyse, der Dichter Roumieux aus Beaucaire leisteten diesem Rufe Folge, und ihnen schloß sich der bekannte Gelehrte und Romanist Paul Meyer an.

Gleich bei seinem Betreten des spanischen Bodens am 28. April, brachte die Stadt Figuiera Mistral einen rührenden Beweis der Liebe und Anerkennung dar. Als er in die Stadt einzog, läuteten die Glocken von allen Türmen, und die Einwohner strömten in den Dom zu einer feierlichen Seelenmesse, die, auf Balaguers Anregung hin, für Meister Francés Mistral dargebracht wurde. Dieser hatte nämlich als Soldat des Kaiserreichs an der Belagerung Figueras teilgenommen, und nun betete ein ganzes Volk mit unserm gerührten Dichter für dessen geliebten Vater.

Die Weiterfahrt durch Catalonien gestaltete sich zu einem einzigen Triumphzug. Kein König hätte mit mehr Begeisterung aufgenommen und gefeiert werden können.

Digitized by Google

Verwaltung und Bürgerschaft wetteiferten miteinander, um den sympathischen Besuchern den Aufenthalt in Barcelona unvergeßlich zu machen. Die Blumenspiele und Festbankette verliefen aufs glänzendste, und in rührender Einigkeit umschlossen sich hier die Provence, Catalonien und Castilien, das durch seinen großen Dichter Luis Zorrilla vertreten war.

Bei dieser Gelegenheit fand auch die erste Begegnung Mistrals mit dem jungen Jacinto Verdaguer statt, der sich mit einem Gedicht an den Blumenspielen beteiligt hatte. Zwar erhielt Verdaguer keinen Preis; dem Dichter der „Mirèio" aber gefiel sein Werk dermaßen, daß er in dem idealen Priester sogleich den späteren Ruhm Cataloniens erkannte, ihn umarmte und mit den Worten begrüßte, die ihm selbst Lamartine einst zugerufen hatte! „Tu Marcellus eris!" Und mehr als alle offiziellen Preise mußte dem glücklichen Jüngling ein solches Wort der Anerkennung aus solchem Munde wert sein!

Die Festlichkeiten schlossen mit einer Dichterwallfahrt nach dem Nationalheiligtum Cataloniens: „Unsere Liebe Frau vom Berge Montserrat". Der Montserrat erhebt sich 7 Stunden von Barcelona in einer Höhe von über 1000 Metern, einer ungeheuren Festung ähnlich, die mit kolossalen Felsentürmen, von Gigantenhänden emporgeschleudert, tausendklüftig in den Himmel ragt. Bei Einbruch der Nacht langten die Dichter, 40 Mann hoch, am Kloster an, dessen Glocke so eben zur Abendandacht rief.

Sie traten in die Kirche ein. Die Mönche stimmten gerade mit ihren tiefen und mächtigen Stimmen, die sich mit den Tönen der Orgel und den Silberstimmchen der Chorknaben vermischten, das Salve Regina! an. Da er-

Digitized by Google

faßte alle eine unbeschreibliche Rührung, und viele der Männer brachen in Thränen aus.

In dieser erhabenen Stimmung improvisierte Mistral ein rührendes Gebet an die hl. Jungfrau des Montserrat. Eine tiefe Melancholie über die Nichtigkeit alles Irdischen spricht sich in den reimlosen Strophen aus, eine weiche Sehnsucht des Herzens, die selbst durch ein Übermaß des zeitlichen Ruhmes nicht gestillt werden kann, eine lastende Verstimmung der Seele als eine Folge ihrer Abhängigkeit von den Unvollkommenheiten dieses Lebens.

So betete er da:

„Auf dem Gipfel meines Lebens,
An dem Ende meiner Jugend,
Müde von dem eitlen Schein,
Den die Welt verbreitet, ...
. . . . . .

Kam ich her zu deinem Kirchlein,
Auf den Fliesen hinzuknieen,
Und mein armes Menschenherz
Füllte sich mit Furcht und Bangen,
Und ein heißer Thränenschauer
Quoll dabei in ihm empor.

Denn in deines Ruhmes Glanze
Und im Lichte deiner Reinheit
Seh' ich deutlich, wie mein Leben
Nichts ist als Verwirrung nur,
Und mein ganzes Schaffen, wehe!
Nur ein Schatten ists von Rauch!" —

Am nächsten Morgen, in aller Frühe erstiegen die Dichter den höchsten Gipfel des Berges, um die Herrlichkeit

Digitized by Google

des Sonnenaufganges zu genießen. Tief unter ihren Füßen lag das alte Königreich Aragon, lagen Barcelona, Valencia und dort im blauen Meere Majorka, ein lieblicher Blumenkorb. Die Herzen der Männer bebten vor Bewunderung bei diesem Anblick. Doch als die ersten goldenen Sonnengrüße dem Meere entflammten und die Tageskönigin in Glanz und Schönheit den Wogen entstieg, und nah und weit das angebetete Land wie ein glanzvolles Kinderauge sich aufthat, da riß die Rührung und Begeisterung alle mit fort: die Dichter sanken einander in die Arme und angesichts der Sonnenglorie und der Erdenpracht, umweht von dem Odem der Frühe und dem Schauer der Einsamkeit, gaben sich die Provence und Catalonien den Bruderkuß, und nach allen vier Himmelsrichtungen hinaus, von dem Echo tausendfältig zurückgeworfen, erscholl der Ruf: Prouvènço, Catalougno! Catalougno, Prouvènço!

Entzückt von dem Empfang, der ihnen in Spanien geworden, kehrten die Feliber gegen Mitte Mai in ihre Heimat zurück und brachten den Freunden und Verwandten die liebliche Mär, jenseits der Pyrenäen wohne ein Volk, das, dem ihrigen stammverwandt und ihre Sprache verstehend, sich an den Gesängen der Dichter berausche, in edler Glut für die Freiheit entbrenne und die Provence nunmehr Schwester nenne [1]).

Einige Monate später erwiderten die Catalonen den Besuch der Feliber und kamen unter Balaguers Führung zu den internationalen Blumenspielen nach San-Roumié.

[1]) Vgl. Armana Prouvençau 1869.

Digitized by Google

Die Vaterstadt Roumanilles zeigte sich der Aufgabe, die ihr geworden, gewachsen. Vier Tage nach einander gab es Freudenfeuer, Illuminationen, Bälle, Farandolen und Wettkämpfe.

Von einer großen Menge gefolgt, zogen die Feliber hinaus vor die Stadt zu dem Römerdenkmal der „Antiken" und von dem Sockel des Mausoleums aus, redeten sie zu dem Volke oder trugen Gedichte vor; so recitierte Mistral hier unter donnerndem Applaus seine prachtvolle Romanze: „Lou Tambour d'Arcolo".

Auch nach Maiano machten die Catalonen einen Abstecher, die gesamte Einwohnerschaft kam ihnen entgegen; die Musik spielte die Weisen des Magali- und des Sonnenliedes und brausend tönte der Ruf: „Hoch die Catalonen!"

Während des großen Festbanketts in San-Roumié hielt Mistral die Hauptansprache. Sie ist in mehr als einer Beziehung merkwürdig.

Zuerst betonte er die Unzertrennlichkeit der Bande, die die Provence an Frankreich knüpfen.

„Die Provence, sagte er, die Provence eines Massillon und Vauvenargues, eines Mirabeau, Thiers, Guizot und Mignet, gehört zu Frankreich, und die Meister der französischen Sprache glänzen hier so hell wie überall."

In schwungvollen Worten faßte er sodann die Aufgabe des Felibrige zusammen und sprach:

„Wir, die Feliber, wollen, daß unsere Knaben, anstatt in der Mißachtung unserer Sprache erzogen zu werden, ... fortfahren die Sprache der Heimat zu sprechen, die Sprache, die ihnen vertraut ist, in der sie stolz, stark und frei sind.

Wir wollen, daß unsere Mädchen, anstatt in der Verachtung unserer provenzalischen Sitten heranzuwachsen,

Digitized by Google

anstatt sich nach dem Flittertand von Paris und Madrid zu sehnen, fortfahren, die Sprache ihrer Wiege, die süße Sprache ihrer Mutter zu reden, daß sie in aller Einfachheit auf dem Hofe, wo sie das Licht der Welt erblickt, verbleiben und die arelatische Schleife tragen, wie wenn sie das Diadem einer Königin wäre.

Wir wollen, daß unser Volk anstatt in der Unkenntnis seiner Geschichte, seiner vergangenen Größe, seiner Persönlichkeit zu verkommen, endlich seine Adelstitel kennen lerne, und erfahre, wie seine Vorfahren sich stets als eine Nation betrachtet, und wie die alten Provenzalen es stets verstanden haben, als freie Männer zu leben und sich als freie Männer zu wehren.

Unser Volk soll wissen, daß seine Vorfahren sich freiwillig, doch mit Würde, dem hochgesinnten Frankreich angeschlossen haben, mit Würde, das heißt, mit Beibehaltung ihrer Sprache und Gebräuche, ihrer Sitten und ihres Namens. Wissen soll es, daß die Sprache, die es spricht, einst die poetische und litterarische Sprache Europas gewesen ist, die Sprache der Liebe, der fröhlichen Kunst, der municipalen Freiheiten und der Civilisation.

Siehe da, wackeres Volk, was wir Dich lehren wollen: nicht wie ein Besiegter sollst Du vor irgend wem erröten, erröten über deine Geschichte, über dein Vaterland. Deinen nationalen Charakter, Deinen Rang, den ersten Rang unter den Völkern des Südens sollst Du wieder an- und einnehmen. Und wenn jeder Provenzale und jeder Catalone auf diese Weise seine Ehre wiedergewonnen hat, dann werdet ihr sehen, wie unsere Städte wieder zu selbstherrlichen Gemeinwesen werden, und, wo jetzt nur der Staub der Provinz liegt, werdet ihr die Künste entstehen und die schönen Wissenschaften sich auf-

Digitized by Google

schwingen, werdet ihr die Menschen wachsen und eine Nation in Blüte sehen."

Und Mistral schloß mit dem schönen Toaste:

„Ich trinke auf Catalonien, unsere Schwester! auf Spanien, unsere Freundin! auf Frankreich, unsere Mutter!"

Auch diese Tage von San-Roumié datieren in der Geschichte des Felibrige, denn hier beteiligten sich zum ersten Male die Pariser Schriftsteller und Journalisten an einem Feste der Feliber. Alphons Millaud, ein Redakteur des Petit Journal, aus San-Roumié gebürtig, hatte alle seine Freunde aufgeboten und nach dem Süden geführt. Die Blätter Frankreichs und des Auslandes brachten begeisterte Besprechungen dieser litterarischen Festlichkeiten; von nun an ist die Existenz des Felibrige gesichert, und es kann zu neuen Eroberungen vorwärts schreiten.

Neben den Dichtern und Journalisten hatten sich unterdessen auch die französischen Gelehrten: die Philologen und Historiker, eingestellt, allen voran die beiden Altmeister der Romanistik, Paul Meyer und Gaston Paris, die den Nachfolgern der Troubadoure die wärmste Teilnahme entgegenbrachten.

Die Gründung der Société pour l'étude des langues romanes in Montpellier war diesen wissenschaftlichen Bestrebungen sehr förderlich.

Es wurden Untersuchungen über die verschiedenen Dialekte Südfrankreichs eröffnet, die Wortformen wurden verglichen, die Grammatik festgestellt, alte Volkslieder gesammelt, und aus diesem vergleichenden Studium ging klar die Thatsache hervor, daß die Dialekte der lengo d'O in ihrer Gesamtheit eine große Sprache bildeten, reich und poetisch, die von 30 Departements gesprochen wird. So

Digitized by Google

gaben die Gelehrten dem Werke der Feliber die wissenschaftliche Grundlage und waren auf ihre Art für die Hebung der Heimatsprache thätig.

Einige Jahre nach den Blumenfesten von San-Roumié, bei Gelegenheit des 500jährigen Petrarkajubiläums in Avignon (1874), wurde erst recht offenbar, wie mächtig sich die von Mistral mit allen Mitteln der Sprache geförderte Idée latine Bahn gebrochen hatte, denn an diesem Tage trat auch Italien dem idealen Bund der lateinischen Völker bei und ließ sich in Avignon durch den Gesandten Nigra, den Kunstakademiedirektor Conti und den Abgeordneten Minnich vertreten.

Die französische Akademie ihrerseits hatte Mézières, die Regierung den Historiker Wallon gesandt; aus Catalonien endlich war der Dichter Albert de Quintana erschienen. Dieser befürwortete die Einigung der vier lateinischen Schwesternationen mit einem solch hinreißenden Schwunge, daß er von allen Seiten einen stürmischen Beifallsjubel erntete, in dem die vier verwandten Sprachen einstimmig zusammenklangen.

Dieselbe Harmonie zeichnete auch die Blumenspiele von Montpellier aus (März 1875), bei denen nicht allein die Sprache der Feliber, sondern die Dialekte Südfrankreichs, sowie das Catalonische und Italienische zum litterarischen Wettstreit zugelassen und auch philosophische und geschichtliche Werke gekrönt wurden.

An die Blumenspiele von Montpellier schließen sich im Mai desselben Jahres die Festlichkeiten bei Gelegenheit der Einweihung des riesigen Votivkreuzes, das die Provenzalen, zum Dank dafür, daß ihr Land während des deutsch-französischen Krieges von den Schrecken eines feindlichen

Digitized by Google

Einfalles verschont geblieben war, auf dem Gipfel des Mont-Viktoire errichtet hatten [1]).

Eine ähnliche Feier fand im folgenden September in Forcalquié statt, wo man eine Kapelle zu Ehren Unserer Lieben Frau von Forcalquié einweihte. Von nah und fern waren die Dichter herbeigeströmt, und an diesem Tage ließ sich das Felibrige siegreich auf den Höhen der Alpen nieder.

Die Festtage von Forcalquié schließen die erste Periode des Felibrige würdig ab; denn im nächsten Jahre wird es seine endgiltige Verfassung erhalten.

Mit Stolz aber kann es auf die durchlaufene Bahn zurückblicken. Aus kleinen Anfängen hervorgegangen, hat es große Erfolge zu verzeichnen. Zahlreiche Dichter gereichen ihm zur Zierde. Die Presse folgt seinen Spuren und posaunt mit ehernem Munde seinen Namen in die vier Winde. Gewaltiges scheint in seinem Schoose zu gähren und nach Gestaltung zu ringen, schicksalsschwer für die Zukunft des kleineren und größeren Vaterlandes. Das hat auch Gaston Paris erkannt und in einigen klaren Worten energisch ausgesprochen. „Kurzsichtige Politiker allein, schreibt er im Journal des Débats, können solche Symptome vernachlässigen. Es gibt in der Geschichte manch wichtiges Ereignis, das einen ähnlichen Ursprung gehabt hat".

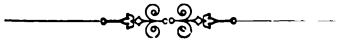
Und nun zurück zu dem Manne, der alle diese Massen in Bewegung gesetzt und mit seinem Geiste erfüllt hat; zurück zu Mistral, der in diesen Jahren die

---

[1]) Als es sich darum handelte, für dieses Kreuz eine provenzalische Inschrift zu finden, wurde ein poetischer Konkurs eröffnet, zu dem eine Menge Gedichte eingesandt wurden, von denen die besten unter dem Gesamttitel: Lou libre de la Crous veröffentlicht wurden.

Digitized by Google

beiden Werke veröffentlichte, die mit „Mirèio“ seinen Dichterruhm dauernd begründen sollten, wir meinen das Epos Calendau und die Anthologie: Lis Isclo d'or (Die Goldinseln).



Digitized by Google

Digitized by Google

V. Calendau. [1]

On disait que Mireille, en ce vaste univers,
N' avait pas de rivale au grand tournoi des vers;
Calendal paraît et Mireille
N'est plus la splendeur sans pareille.

Mit diesem Vierzeiler begrüßte der Dichter Emil Deschamps das neue Mistralsche Epos, dessen Erscheinen Alphons Daudet bereits in seinen prächtigen „Briefen aus meiner Mühle" angezeigt hatte. Die Kritik stimmte durchgängig in das Lob ein, das größere Publikum hingegen verhielt sich, wie der Dichter selbst in seinen autobiographischen Notizen gesteht, ziemlich ablehnend und kühl.

Eine nähere Analyse der Dichtung wird am besten darthun, wie dieser halbe Mißerfolg, wenn auch unverdient, doch leicht erklärlich war.

(I. Die Grafen von Li Baus). Auf dem steilen Gipfel des Gibal sitzen ein junges Weib und ein Jüngling einander gegenüber. Zu ihren Füßen liegt der Fischerort Cassis, in der Ferne ragt Toulon mit schwerfälligen Massen empor, den endlosen Hintergrund erfüllt das Meer mit seinen kräuselnden Wogen, und rundumher lagert ein tiefes,

[1] Calendau, pouèmo prouvençau. Paris, Lemerre 1867.

Digitized by Google

nur manchmal von dem Rufe eines Spechtes unterbrochenes Schweigen.

Und Calendau, der Jüngling, spricht zu der schönen Frau: „Sieh nur! Dir zu Gefallen habe ich Ruhm und Reichtum erworben und das Unmögliche vollbracht; und doch läßt du mich auch jetzt noch schmachten. Was forderst du noch mehr von mir? O sag' es, und wäre es auch ein Königsdiadem, dein sollte es werden."

Da bricht die Schöne in Thränen aus: „Dich liebe ich, klagt sie, nur nach dir verlange ich; aber ein Hindernis sperrt uns unübersteigbar den Weg zum Glück."

Der entzückte Mann hört nur das Geständnis ihrer Liebe. „O, ruft er begeistert, die Natur erglüht um uns; sie ruht selig im Arme des Sommers und trinkt mit Wonne den verzehrenden Atem ihres blonden Freiers. Und sieh nur: die blauen Bergspitzen, die blassen Hügel zittern vor Lust! Das weite Meer, schillernd und durchsichtig wie Glas liegt es dem Auge des Tages offen und läßt sich vom Var und der Rhône liebkosen! Was zauderst du noch? Himmel, Erde und Meer schreien auf vor Liebe! So laß auch uns glücklich sein."

„Nein, erwidert die Angeredete voll Leidenschaft; arm und einsam, doch makellos und frei will ich in den Wäldern weiterleben. Die Tauperlen sollen mein Diadem, die Tiere des Waldes meine Begleiter, die Schöpfung Gottes meine Liebe sein. Im Schatten der Pinien, der Myrten- und Wachholderbüsche will ich Schutz und Kühlung suchen vor der Glut, die mich verzehrt."

Diese Worte versetzen Calendau in eine unaussprechliche Aufregung. „Betrogen hast du mich, schreit er, du Treulose! Du hast mir vorgespiegelt, auf den Winter

Digitized by Google

olge stets der Sommer, und nichts sei so süß, wie das rch saure Arbeit verdiente Stückchen Brot. Was sollen r nun Glück und Reichtum! Sie wiegen nicht eine nde Liebe auf. Ja, du hast mich verlockt, du hast d Glut in meiner Brust entfacht und läßt mich jetzt v ürsten. Mit Recht nennt man dich die Fee Esterelle, di nesselbekränzte Herrin der Wildnis, die unmenschliche F din der Männer. Nach Sirenenart lockst du die Freier u giebst sie alsdann der Verzweiflung Preis. So kö test du auch mich retten; doch du magst mir nicht die re nde Hand hinhalten. Es verschlinge mich darum der A rund des bitteren Todes!" Und blitzschnell hebt der J gling die Mündung einer Pistole an seine Schläfe.

Mit einem Schrei der höchsten Angst aber fällt ihm E relle in den Arm, und beide umfangen sich in langer, s uchzender Umarmung.

Endlich murmelte Calendau mit trauriger Stimme: Warum willst du mich nicht, du Liebe?"

„Ich bin vermählt!" gesteht ihm da die bebende Frau, d fiebernd erzählt sie dem Geliebten ihre erschütternde Geschichte.

Sie beginnt mit der Genealogie des stolzen Grafen- geschlechtes derer von Li Baus, und schildert mit vieler Anschaulichkeit das abenteuerliche Leben der mitteralter- lichen Recken, ihren Thatendurst und ihre Kampfeslust, ihr Schwelgen und ihr Prassen.

Doch neben der Raufluft und der Zügellosigkeit dieser Jahrhunderte erblühte die Schönheit, wohnte die Poesie. Zahlreich kehrten die Minnesänger auf dem Schlosse von Li Baus ein, ließen zu den Füßen der schönen Grafen- töchter ihre Laute erklingen und ihre Lieder steigen und weihten dieselben ein in die sonnige Kunst des Gai-Sabèr.

Digitized by Google

Mächtig waren die Herren von Li Baus; dem Grafen Berengar III von Barcelona sogar machten sie eine Zeit lang die Herrschaft über die Provence streitig, doch bei Trenco-Taio verließ sie das Schlachtenglück, und sie mußten sich auf ihre Burg in Sicherheit bringen.

Nun liegt auch diese in Trümmern, vergessen schlafen die Helden unter den Steinplatten, wo früher die Mandoline klang, läßt jetzt der Schuhu seinen trostlosen Ruf erschallen, und ein runzliches Zigeunerweib kocht ihr ärmliches Mahl dort, wo früher Ritter und Prinzessinnen in Kraft und Schönheit tafelten.

Von all der Herrlichkeit und Macht blieb nur noch ein einziger Sproß und noch dazu ein Mädchen — sie selbst — Esterelle.

So weit der erste Gesang.

Der folgende Abschnitt (II. Graf Severan) führt die Erzählung der Grafentochter zu Ende.

Morgenfrisch ist besonders die Schilderung ihrer Jugend, die sie in hoher Alpenwelt auf Schloß Aigloun verlebte.

In fröhlicher Freiheit wuchs sie hier, eine Waise, auf, und ihre Lust war es, auf feurigem Zelter über Land zu springen, um das himmlische Leben in Wald und Feld zu belauschen und stolz und glücklich teilzunehmen an dem ewigen Feiertag, den Gottes Bäume allein in stiller Größe begehen.

Wohl stellten sich zahlreiche Freier ein, Söhne der edelsten Geschlechter; doch der Weihrauch ihrer Huldigungen verwirrte den Sinn des Mädchens und machte es stolz und gefallsüchtig; es wies alle ab.

Dem Hochmut folgte bald die Strafe.

Digitized by Google

In einer Gewitternacht klopft ein Fremder ans Burgthor und begehrt Speise und Obdach. Er sieht aus wie ein Sproß aus edler Familie; sein Antlitz ist anziehend und aus seinen Augen blitzt eine unsagbare Macht. Er giebt sich aus für den Grafen Severan, das mächtige Haupt einer Schmugglerbande, die manchmal sogar die Soldaten des Königs zu Paaren getrieben habe. Sein selbstbewußtes Auftreten, seine stolze Rede, die Kraft, die über seine ganze Gestalt ausgebreitet liegt, jeder Zoll an ihm erinnert die jugendliche Herrin an den alten Grafen von Li Baus, und als er, ihre Unerfahrenheit überraschend, einen Kniefall vor ihr thut und um Liebe fleht, hat sie nicht den Mut Nein! zu sagen.

In aller Eile wird die Heirat betrieben, und bald sitzen die Neuvermählten in lärmender, buntzusammengewürfelter Gesellschaft um die Hochzeitstafel, an der leichtsinnige Reden, gewagte Scherze, ausgelassenes Gelächter und glühende Trinksprüche herüber und hinüber schwirren.

Plötzlich öffnet sich die Thüre, und in den Festsaal tritt, in ruhiger, unerschütterlicher Majestät, ein Bettler, einem Gotte gleich, der sich in der Armut Lumpen gehüllt hat, um die Herzlosigkeit eines Reichen zu strafen.

Bei seinem Anblick erbleicht Graf Severan; die Gäste aber lachen des Alten und verhöhnen ihn, wie einst die Freier den göttlichen Dulder Odysseus, auf bubenhafte Weise. Er jedoch kehrt sich nicht daran und nähert sich dem Brautpaare.

Mit heiserer Stimme befiehlt der Graf seinen Dienern, den seltsamen Gast mit Hunden vom Hofe hetzen zu lassen. Da spricht der Greis, während zwei große Thränen seinen Augen entrollen, mit todestrauriger Stimme: „Ungebeten, wie der Tod, komme ich hierher, um meine

Digitized by Google

Schwiegertochter kennen zu lernen. Deinem Vater also weiset du die Thüre, o schnöder Bräutigam! So treffe dich Gottes Fluch!" Und ins Ohr der erstarrten Braut tönt das Donnerwort des furchtbaren Richters: „Unselige, einem Banditen-Hauptmann bist du vermählt!"

Ein unbeschreiblicher Tumult erfüllt das Schloß, und der Gräfin schwinden die Sinne.

Noch in derselben Nacht raffte sie das Notwendigste an Kleidern zusammen und verließ, ohne ihren schrecklichen Gatten wiedergesehen zu haben, die Burg ihrer Väter; denn bleiben konnte sie nicht, ohne sich entehren, und vor Gericht klagen durfte sie nicht, um keine Schande auf den Namen ihres Geschlechtes zu laden. So wollte sie, fern von allen Menschen, in der Wildnis leben, um hier ihren sträflichen Hochmut und Leichtsinn zu büßen.

Acht Tage lang irrte sie durch Wald und Berg, durch Berg und Wald, den Hirten, die sie manchmal mit der Milch ihrer Herden tränkten, ein weißes Wunder, den Wölfen, die ihr zuweilen mit funkelnden Augen ein unheimliches Geleite gaben, ein Gegenstand der Gier und des Schreckens.

Endlich kam sie zu dem Gibal, dessen schwerzugänglicher Gipfel sie zum Bleiben einlud. Hier lebt sie in einer Höhle und begnügt sich mit dem Schutze der Wildnis und der kargen Kost des Waldes.

Wohl ist ihr die Langeweile manchmal drückend, wohl will die Sehnsucht oft ihr Herz beschleichen; doch das Gefühl der Freiheit stärkt und beglückt sie, und der göttliche Hauch der Höhen kühlt ihre heißen Sinne. Den Menschen gilt sie als die Fee Esterelle, und die Königin der Berge will sie auch bleiben immerdar.

So erzählt das schicksalgeprüfte Weib.

Digitized by Google

Calendau aber, der ihren Worten mit steigender Bewegung gefolgt ist, springt mit geballten Fäusten auf, ruft: „Der Graf, das Scheusal, muß sterben!“ und eilt in mächtigen Sätzen den Berg hinab, ins Gebirge hinein, dem Abenteurer entgegen.

Diese zwei Gesänge bilden die Einleitung und geben die Voraussetzungen zu der nachfolgenden Erzählung. Die acht folgenden Gesänge (III—X) berichten Thatsachen, die dem bis jetzt Gesagten voraufgehen. Mistral hat seine Leser also recht mitten in die Handlung hineingeführt und legt die Erzählung des Kommenden, wie Homer dem Odysseus, seinem Helden Calendau selbst in den Mund.

(III. Cassis). Nachdem Calendau die halbe Provence durchsucht hat, trifft er den Bandenführer Severan in einer wilden Schlucht des Estéroun, eines Nebenflüßchens des Var; er liegt mit leichtsinnigen Dirnen und seinen Spießgesellen dem Vogelfange ob.

Mit keckem Wort und dreister Rede führt sich der Fischer bei der wüsten Gesellschaft ein und gefällt. Seine Absicht ist, den Grafen durch eine lebhafte Schilderung seiner Thaten und seines Liebesglückes zur Eifersucht anzustacheln. Nicht hinterlistig töten will er ihn, im ehrlichen Zweikampf wollen sie um den Besitz Esterellens streiten, und dann mag Gott entscheiden. Sehr erwünscht kommt ihm daher die Aufforderung des Räubers, die Herren und Damen durch eine Erzählung zu erheitern, und so berichtet er in prächtiger Ausführlichkeit die Geschichte seiner Abenteuer und seines Herzenslebens.

In Cassis ist er geboren, in Cassis, dem Schlüssel Frankreichs, das, die Stirn in voller Mittagssonnenglut und die Füße im Schaum der Brandung, zwischen rötlichen

Digitized by Google

und weißen Klippen ruht, einer braunen Schönen gleich, die badet und sich damit belustigt Meerjunker zu fangen.

Arm ist Cassis, und der Fischfang ist der Haupterwerbszweig seiner Bewohner. Bei Anbruch der Nacht ziehen die Cassiser, hundert, ja 200 Kähne stark, hinaus auf die plätschernde See.

Die Nacht breitet ein Sternennetz über das Wellengewimmel, und aus den Tiefen der Flut tauchen in unzähligen Schwärmen die Seeungeheuer auf, um den Glanz des weiten Himmelssaales zu schauen. Alle schweben sie aufwärts: Aal, Hai und Schwertfisch, Polyp und Hummer, Butte und Zitterroche, denn im Mondenschein bewegt sich eine Anchovisbank langsam und glitzernd von Westen her der Sonne zu, der Göttin, die erfreut und belebt! Das ist im Meer ein Gehüpf und ein Ueberschwall des ausgelassensten Liebesglückes: das Feuer der Jugend brennt in den Eingeweiden der Tiere und sie laichen nach Herzenslust. Alle die Raubfische, vom Tintenfische bis zum Hai, machen sich über die willkommene Beute her und schwelgen im Ueberfluß.

Auch die Fischer, die Könige dieses Reiches, die Beherrscher des salzigen Abgrundes und seiner Geheimnisse, werfen die Netze aus und harren im Schweigen.

Um sie her webt der ganze Zauber einer Meersommernacht. Ein Wirbeltanz von Sternen taucht in die Tiefe, und heller, glorreicher schwebt alsbald ein Wirbeltanz von Sternen aufwärts, der Nacht entgegen. Fern am Horizont leuchtet das Meer, Glühfische schnellen durch die Wasser, Feuernattern scheinen auf den blinkenden Wellen, den Geistern des Abgrundes ähnlich, zu tanzen, und manchmal hallt aus der Meerestiefe, klagend und geheimnisvoll wie ferne Orgeltöne, die Stimme der Sirene.

Digitized by Google

Gegen Tagesanbruch endlich werden die Netze eingezogen: in ihren Maschen hängen, zappelnd und schillernd, die stummen Kinder der See, und alles freut sich der kommenden, köstlichen Fischsuppe.

Mit solch begeisterter Zunge spricht Calendau von seinem Heimatort und seinen Landsleuten, „denn", meint er, „jedermann redet gerne von dem, was er liebt."

Die Zuhörer finden, daß er gut erzählen kann und fordern ihn auf fortzufahren. Eines der Mädchen besonders, das schönste von allen, die leichtsinnige Fortunata hängt mit stets wachsender Theilnahme an seinen Lippen.

Der letzte Teil dieses Gesanges ist eine der Prachtstellen des Gedichtes und wird im fünften Gesang ein noch glänzenderes Gegenbild finden.

Hören wir nun, was Calendau weiter berichtet. (IV. Esterelle.) „In Cassis, fährt er fort, verlebte ich also die zwanzig ersten Jahre meines Lebens. Unsere Familie stand von Alters her in ziemlichem Ansehen, und mein Vater ist noch heut Obmann der Cassiser. Er unterrichtete meine Kindheit und gab mir stets und immer den Rat: „Mein Sohn, sei demütig mit den Demütigen, doch stolzer als die Stolzen!"

An den langen Winterabenden las er, während die Frauen an den Segeltüchern flickten und wir Kinder die zerrissenen Netzmaschen zusammenfügten, aus einer alten Chronik vor, und so lebte die ganze Geschichte der Provence vor unsern Augen wieder auf, von den Zeiten der Phokäer angefangen bis auf das Jahrhundert der Berengare.

Das war das goldene Zeitalter unserer Heimat, die wie eine Insel voller Lieder und Tänze inmitten des Völkerozeanes lag. Bald aber entlud sich das Ungewitter ver-

Digitized by Google

heerend über ihren seligen Auen: die Blüte der Ritterschaft fiel unter dem Schwert, die Troubadoure entflohen, und unsere Sprache mußte entthront, geknebelt, halbentblößt, bei den Hirten und Fischern eine Zuflucht suchen. Und wir Männer der Scholle und der Woge sind ihr treu geblieben! Wohl muß sie Rechen und Ruder führen; doch dafür hat sie die Natur zum Palast, die Sterne zur Krone, die Meereswelle zum Spiegel und zu Schirmen die Pinien.

„O Sprache der Liebe, zu dir stehen die Männer dieses Landes, und so lange der Mistral ungezähmt durch unsere Felsen heult, so lange wollen wir dich mit glühenden Kugeln verteidigen, denn du bist das Vaterland und die Freiheit!"

In solchen Gesinnungen zog mich der Vater groß. Eines Tages jedoch, als ich auf einsamer Jagd das Waldgehege des Gibal durchstreifte, erblickte ich hoch am Rand der Felsen, in voller Mittagsbläue, eine junge herrliche Frauengestalt. Alsbald stand mein Herz in Flammen, denn, wie infolge einer blitzschnellen Offenbarung, erkannte ich in dieser geheimnisvollen Lichterscheinung die Verkörperung meiner Jugendträume. Hastig durchsuchte ich Fels und Heide, doch vergebens. Krank mußte ich endlich thalabwärts steigen. Meine Adern siedeten, der Duft des Strohginsters berauschte meine Sinne und ich spürte, wie die Liebe tief in meinem Herzen Wurzel faßte, gleich der Mistel, die auf fremden Stamm grünt und blüht.

Ein greiser Taglöhner, dem ich den Vorfall mitteilte, erzählte mir, das schöne Weib müsse die Fee Esterelle sein, die Königin der Wälder und der Wölfe und das Verderben aller derer, die sie sehen und lieben.

Digitized by Google

Von nun an war meine Ruhe dahin. Weder Speise schmeckte mir noch Trank, und zum großen Kummer meiner Eltern wurde ich schwach und elend. In Verzweiflung rannte ich zum Gibal zurück und forschte lange vergebens; endlich aber überraschte ich meine Göttin beim Abendscheine, in leichtem Gewand und in berückender Schönheit. Ich stürzte ihr zu Füßen und sprach in leidenschaftlichen Worten auf sie ein: sie aber enteilte mit der demütigenden Antwort: „Du bist nicht berühmt, nicht stark, nicht edel genug für mich."

Diese Worte stachelten meinen ganzen Stolz empor, und ich verließ den Gibal, fest entschlossen nicht zu ruhen, bis mein hehres Lieb selbst mir zurufe: „Es ist genug! Komm, Calendau, komm in meine Arme."

So Calendau.

Bemerkenswert in diesem Gesange ist besonders die schwungvolle Skizze von der Provence, ihrer Geschichte und Sprache. Der Dichter selbst wendet sich hier in der Person seines Helden an die vergötterte Heimatsprache und singt ihr ein glühendes Preislied.

Voll Liebe und unheimlicher Glut ist weiter die Erzählung des alten Arbeiters von der Waldgöttin Esterelle; es weht durch diese Strophen wie Bergeshauch und Pinienduft, und in gespenstischer Größe füllt das furchtbare Weib Forst und Flur und Menschenherzen mit dem Zauber ihrer bethörenden Macht.

Doch wenden wir uns unserm Helden wieder zu. (V. Der Thunfischfang.) „Zum Henker mit der Armut!" ruft der erregte Fischerssohn, als er mit heißem Kopf vom Gibal heimwärts stürzt. Mit einer Goldkrone will er die

Digitized by Google

Stirne seiner Angebeteten umspannen und so ihr Herz gewinnen.

Voll Ungestüm tritt er vor den Vater hin und fordert ihn auf, ein großes Thunfischnetz zu flechten, denn die Thune nahten massenweise, und ein einziger glücklicher Fang könne sie zu reichen Leuten machen.

Dem Vater gefällt der Unternehmungsgeist seines Sohnes, er stellt ihm das Nötige zur Verfügung, und bald senkt Calendau in einer abgelegenen und schwerzugänglichen Bucht, die so glatt da liegt wie ein Milchbad, das Riesennetz ins Meer.

Kurz darauf nahen denn auch die Thune, in hellen Haufen, von der Liebe geführt.

Die Beschreibung dieses Fischfanges ist ein unvergleichliches Meisterstück der Schilderung. Nie ist der Triumph des mächtigsten der Naturtriebe glühender gefeiert, nie sind die verborgenen Tiefen des Meeres mit solch blendendem Feuerwerk beleuchtet worden, wie in diesen Strophen. Das flimmert und blüht, funkelt und blitzt, rauscht und schwillt und zerstiebt wie eine knatternde Feuergarbe voll Sternenschein und Daseinswonne.

Das ganze Heer der Fische fängt sich in dem eingesenkten Netze, und mit Aufbietung aller Kräfte heben die Männer dasselbe aus. Welch herrlicher Anblick! Welch reicher Fang! Voll bis zum Rande, schwebt das Netz empor, wie ein glänzender Korb, in dem Gold, Silber, Arzurblau, Rubinen und Smaragden funkelnd durcheinanderrollen; und wie Kinder sich auf die mit Süßkirschen und Aprikosen gefüllte Schürze der Mutter stürzen, so die Fischer auf das Netz.

Ein entsetzliches Morden beginnt, ein Draufschlagen mit Aexten, Rudern und Knütteln; 1200 Stück werden

Digitized by Google

erbeutet, und im Triumph, gleich siegesbekränzten Königen, fahren sie heim, die Cassiser, die das Meer entvölkert. Die ganze Stadt ist voll Jubel und Calendau außer sich vor Entzücken.

Er eilt zum Juwelenhändler und kauft Schätze ein, zahlreich genug, um die Königin von Saba damit zu vergolden. Dann stürmt er den Gibal hinauf. Um ihn kocht die Luft, sein Herz tanzt einen Kehraus, seine Seele spielt auf der Fiedel, und mit vollen Händen reicht er der Geliebten seine Schätze hin.

Esterelle aber weist die Armbänder, die Finger- und Ohrringe und den Korallenschmuck kalt zurück mit den Worten: „Wer sich den Felsen zur Wohnung und den Tau des Gesteins zum Tranke erwählt hat, dem liegt nichts an solchen Sachen."

Doch Calendau, voll Feuer: „O ruft er, komm doch nach Cassis. Auf heiligen Boden wirst du dort wandeln. Wenn du dich in göttlicher Verklärung auf unserm goldigen Gestade zeigtest, o, unsere Segelstangen würden sich mit Blüten bedecken und vom hohen, nebelumflatterten Maste sänge der Schiffsjunge: „Schaut doch die Königstochter, die sich auf dem Sand ergeht! Das Wetter hellt sich auf! Freut euch, ihr Schiffer!"

„Nein, entgegnet schroff das schöne Weib, ich mag nichts mit deinem Geschlecht gemein haben, und nie will ich eure Pfade wandeln."

„Nun, wenn du meine Schätze nicht nimmst, so mögen sie zum Teufel fahren", und mit raschem Schwung schleudert Calendau all seine Kostbarkeiten in den Abgrund.

Da sieht Esterelle ihn mit freundlicheren Blicken an und lächelt. „Für eitlen Flitter, spricht sie, ist die Liebe eines hochgemuten Weibes nicht feil", und sie erinnert ihn

Digitized by Google

an die Zeit der Troubadoure, diese Meister in der Kunst der Liebe, wo unter andern Geoffroy Rudel nach Tunis zog und sich sterbend glücklich pries, das Antlitz seiner angebeteten Dame gesehen zu haben, wo Guillaume de la Tour die Leiche der Geliebten 10 Tage lang bei sich behielt und am elften Tage den Verstand verlor.

„In diesen Beispielen, schließt sie, spiegle dich" und leichtfüssig wie ein Reh entschwebt sie durch die Pinien.

Dem schwärmerischen Knaben aber offenbart sich bei ihren Worten, im Glanze des Himmels, eine neue Welt; er fühlt in sich die Kraft, Wunder zu wirken; die Last des Irdischen drückt ihn nicht mehr, und nichts mehr bereitet ihm Furcht.

Die Fülle des Lebens, die Kraft und die Pracht der Darstellung der ersten Hälfte, und der Feuerhauch der Begeisterung, die den zweiten Teil durchströmt, machen diesen Gesang zu einem der schönsten der Dichtung.

(VI. Das Schifferstechen). Zur Feier des glücklichen Fischfanges veranstaltet Calendau ein großes Fest, wobei alle Volksspiele und Tänze der Provenzalen zur Aufführung kommen. Den Höhepunkt des Tages bildet das Schifferstechen, aus dem er zur Freude seines Vaters als Sieger hervorgeht.

Einer seiner Gegner aber, neidisch über sein Glück, wiegelt mit giftiger Rede das Volk gegen ihn auf, und Calendau muß flüchten.

Entmutigt über den Undank seiner Mitbürger, kommt er zu Esterelle und klagt: „Heute, o blonde Fee, weise mich nicht ab: nicht Gold bringe ich dir dar, nur einen dornendurchflochtenen Lorbeerkranz kann ich dir zu Füßen legen." Und er erzählt seinen Triumph sowie den unverdienten Schimpf.

Digitized by Google

Die Gute tröstet ihn, sucht ihn aufzurichten und zeigt ihm an dem Beispiel des Guillaume au Court-Nez und seiner Gemahlin Guibour von Oranien, wie im Unglücke eben der rechte Mannesmut sich bewähren soll.

Weinend vor Erregung lauscht der Jüngling der stolzen Mär und verläßt den Gibal, mit dem Entschlusse, durch große Thaten seine Heimatstadt die Schwärze ihres Undankes fühlen zu lassen.

(VII. Die Lärchenbäume). Von diesem Wunsche beseelt, unternimmt er Thaten, die bis dahin für unausführbar gegolten haben; er fällt die Lärchen des Ventour und plündert die Bienenstöcke der „Wachslei" im Thale der Nesque.

Die Schilderung dieser beiden Abenteuer, des erstern besonders, gehört zu dem Mächtigsten, was Mistral geschaffen hat, und läßt sich an Kraft des Ausdrucks nur mit dem Zweikampf von Vincèn und Ourrias in „Mirèio", an Leben und Glut nur mit der Scene des Thunfischfanges und einigen Stellen des elften Gesanges vergleichen.

Die nachfolgende Verdeutschung dieser Episode dürfte vielleicht einen annähernden Begriff von der Wucht des Originals geben, doch die Musik des provenzalischen Verses kann sie nur ahnen lassen.

Die Lärchen des Ventour.

Der höchste aller Bergesrecken,
Die ringsum die Provence bedecken,
Ist, glaub' ich, der Ventour; von seines Gipfels Rand
Erblickt man, gleich versteinten Wogen,
Nach Nord und West in großem Bogen,
Viel Hügelreih'n, weithingezogen,
Und mitten drin die Rhôn', ein schmales Silberband.

Digitized by Google

Von Norden her weckt Schreckensschauer
Der Mount Ventour; gleich einer Mauer,
Ganz wie aus einem Block gehau'n, ragt er empor.
Ein Lärchenwald im dunkelgrünen
Gewande, eisenfeste Hünen,
Springt an dem urgewaltig kühnen
Bollwerk als Zinnen- und Pechnasenkranz hervor.

Noch wollte sich kein Häuer stellen,
Für goldnen Lohn den Wald zu fällen,
Und so im Wagemut zu brechen das Genick.
Durch Zufall kam auch ich [1]) zur Stelle;
Ich dachte just an Esterelle,
Maß mit dem Blick den Berg, griff schnelle
Dann zu der Axt und stieg hinan zum hohen Pik.

Gar schlüpfrig sind die Bergesmassen
Und steil, und sinkend mußt' ich fassen
Hier den Lavendelschopf, dort einen Wurzelstrang;
Und wollt' ich eben weit ausschreiten,
That tückisch mir der Kies entgleiten,
Und sauste, lauten Halls, in weiten
Sprüngen dem Abgrund zu, der ihn bestürzt verschlang.

Dann stieg die Wand so senkrecht grade,
Und schlangen sich so schmal die Pfade,
Daß ich im Bogen weit umgehen mußt' den Wall;
Und wenn mich da der Schwindel packte,
Wenn da vom Sturm im Donnertakte
Die Welt in ihren Fugen knackte,
Läg' ich zerschmettert jetzt von furchtbar schwerem Fall.

---

[1]) Calendau.

Digitized by Google

Doch Gott beſchirmte meine Tage —
Verirrt, mit mattem Flügelſchlage
Flog eine Lerche hin und wieder klagend fort —
Sonſt weit und breit ein düſter Schweigen!
Kein Grillenſang, kein Mückenreigen!
Durchs Totenreich ein Aufwärtsſteigen!
Im Zorne ſchritt fürwahr der Herr durch dieſen Ort.

Sah ich in tiefer Schlucht die Eibe
Mit morſchem, blitzzerſpelltem Leibe,
So dachte ich: „Du nahſt“ und langte doch nicht an.
Wohl wuchs der Wald, der dichtbelaubte,
Weitſchattig über meinem Haupte,
Doch wenn ich mich ſchon oben glaubte,
Stieg, wie durch Zaubermacht, er höher nur hinan.

So bis zum Sonnenuntergehen
Rieb ich mir Finger wund und Zehen,
Doch endlich, Gottes Sieg! den erſten Lärchenbaum
Umkrampfte ich mit müden Knochen,
Bin keuchend weiter dann gekrochen,
Und ſchweißdurchnäßt, gekrümmt, gebrochen
Warf ich zur Erde mich in einem Höhlenraum.

Ein guter Schlaf ſcheucht müde Sorgen;
Geſtärkt, vergnügt am nächſten Morgen
Erweckte mich der Wind mit ſeinem friſchen Hauch.
Und kühl erwog ich meine Lage:
Ich hatte Nahrung für neun Tage
Und meine Axt, mit ſcharfem Schlage
Mein Tagebuch zu haun tief in der Stämme Bauch.

Die Morgenluft, die raſchbelebte,
Die zitternd in dem Laubwerk webte,

Digitized by Google

Erfüllte rings die Welt mit hellem Weckeruf;
Von ihrem Wehn erschüttert, klangen
Die Hügel, durch die Gründe schwangen
Sich Liederflügel; freudig sangen
So Höhn und Tiefen Preis dem Herrn, der sie erschuf.

In düstrer Pracht, von Nacht und Grauen
Erfüllt, gewaltig anzuschauen,
Hob sich der Lärchenwald in königlicher Ruh';
Noch brachte ihn kein Sturm zum Weichen;
Von Schimmel ganz bemoost, erbleichen
Uralte Stämme rings; die Leichen
Der Hingestürzten deckt der Nadeln Leilach zu.

O Berggiganten, hehre Greise,
Ihr füllt auf unbekannte Weise
Mein Herz mit Grau'n; o seid gegrüßt mir und verzeiht!
Und du, Ventour, der sonder Grausen
Jahrtausende du hörtest sausen,
Heut' magst du laut im Grimm erbrausen,
Denn rauben will ich dir des Kopfschmucks Herrlichkeit!

Und nun zur That! Mit Kraft geschwungen,
Ist laut das Eisen eingedrungen
Und weckt die Alpenwelt aus ihrem Schlaf empor;
Mit Kraft geschwungen, dringt die Schneide
Tief in des Baumes Eingeweide,
Und Terpentin, der Mott' zum Leide,
Benetzt der Stahl und quillt in Thränen hell hervor.

Und plötzlich knackt der Stamm; vom Gipfel
Bis zu der Wurzel, durch den Wipfel
Von Ast zu Ästen zuckt ein Röcheln schwer und bang;
Dann stürzt der Baum, die stolze Krone

Digitized by Google

Zuunterſt, von dem Felſenthrone
Ins Thal, das dumpf im Donnertone
Von der Erſchütterung des Rieſenſturzes klang.

Doch wie ich ſo den Berggewaltgen,
Im Königskleid, dem rauſchendfaltgen,
Ein Papſt, von Majeſtät umhüllt, entkleidet ſah
Der Herrſchaft hundertjährger Dauer,
Da füllte ſich mein Herz mit Trauer;
Mir wehten kalte Kirchhofsſchauer
Durchs Blut, und bebend wie ein Mörder ſtand ich da.

Ein Sturmwind des Entſetzens ſchüttelt
Den Wald auch, den ich wachgerüttelt; —
Doch hallend fällt aufs neu die Axt am Rand der Kluft,
Und krachend, wie von Ungewittern
Zerſpellt, muß Stamm auf Stamm zerſplittern —
Die Wölfe horchen auf und zittern,
Und kreiſchend ſteigen Aar und Geier in die Luft.

Wie ſo der Forſt, zerhaun, zerſchmettert,
Gleich einer Sündflut niederwettert,
Von Fels zu Felſen klatſcht und mit Getös zerſchellt,
Sieht man die Menſchheit rings, im Schrecken,
Es wolle ſie der Berg bedecken,
In toller Flucht die Hände recken,
Und ſchaurig hallt der Schrei der todesbangen Welt:

„Wer iſt dort oben der Verruchte,
Der Gottvergeſſne und Verfluchte,
Der in des Donners Reich ſchlägt die gewaltge Schlacht?
Hat eine Wölfin ihn geboren?
Ward ihm zur Patin auserkoren

Digitized by Google

Ein Zauberweib, das ihn beschworen?
Hat er mit Frevlerhand die Mutter umgebracht?"

Neun Tage raste meine Stärke!
Mir drohte hundertmal beim Werke
Der Tod durch jähen Sturz; ich störte hundertmal
Im Nest die Brut der Viperschlangen,
Die züngelnd mir entgegensprangen;
Doch Gott ließ mich ans Ziel gelangen,
Und fröhlich stürzte ich den letzten Baum zuthal.

Für seine Herkulesarbeiten soll unserem Helden aber ein schlimmer Lohn werden. Streng rügt Esterelle die mutwillige Zerstörung der Naturwunder und geißelt den Uebermut und die Thorheit des Menschen, der in Gottes Rechte eingreife und das Heiligtum der Schöpfung freventlich entweihe. Der Donner der ergrimmten Natur scheint in ihrer Stimme zu rollen, und dem bestürzten Calendau ist es, als höre er wieder die Bienenschwärme, die im Zorn sein Haupt umsummten, als sehe er die gefällten Bäume, einem furchtbaren Heere gleich, sich auf ihren Kronen drohend heranschleppen. Er verspürt das Zucken des Leides in den Eingeweiden der trauernden Urmutter und steht ganz zerknirscht vor seiner unmutigen, und doch so anmutigen, Richterin.

Mit Freuden nimmt Esterelle die Wandlung wahr, die in ihm vorgeht. Als Mann und Edelmann, sagt sie ihm beim Abschied, solle er zurückkehren, dann werde sie ihm mitteilen, ob er süß gewesen, der Honig, den er ihr in einem hohlen Stocke, zum Beweis seiner Riesenarbeit in den Felsen der Nesque, mitgebracht hatte.

(VIII. Die Zunftgenossen.) Den Bruch des Lärchenwaldes bereuend, will Calendau nach Santo-Baumo,

Digitized by Google

dem Aufenthaltsorte der heiligen Büßerin Maria Magdalena, wallen. Hier trifft er die großen Gesellenverbindungen des Tour de France[1]), die sich in blutiger Fehde bekämpfen.

Er stürzt unter die Rasenden und sucht sie zu trennen. Sein entschlossenes Wesen macht Eindruck; die Entzweiten treten aus einander, um ihre Sache seinem Urteil zu unterbreiten. Mit klugen und schwungvollen Worten redet er nun auf sie ein, so daß alle gerührt einander um den Hals fallen und mit bekränzten Hüten, Arm in Arm, nach Hause ziehen.

(IX. Marco-Mau.) Der Lohn seiner menschenfreundlichen That wird Calendau auf dem Gipfel des Gibal zuteil, wo Esterelle ihn mit wundersamen Worten der Liebe erfreut und anspornt.

Dieses Zwiegespräch bildet, an Erhabenheit der Gedanken, an poetischem Schwung der Bilder und an Glut der Sprache, den Höhepunkt der ganzen Dichtung.

Mit hymnischer Begeisterung redet das schöne Weib, einer jugendlichen Egeria gleich, auf ihren Ritter ein, bereit, ihr eigenes Liebesglück seinem Ruhm und seiner Zukunft zu opfern.

Hier führt Mistral seine Leser aus der drückenden Atmosphäre der Alltäglichkeit und Philisterhaftigkeit empor zu den freien Höhen des Ideals, wo das Herz kühn und groß schlagen darf, und der Geist, erlöst von kleinlichen Sorgen und Rücksichten, sich baden kann in dem Born des Lichtes und der Freude. Kein andrer moderner Dichter hat mit solchen Flammenzungen zu Männerherzen geredet, und gegenüber dem seelischen Genuß, der diesen Strophen

[1]) Die alten Handwerkerinnungen der Provence, die Zünfte der Zimmerleute, Steinmetzen und Schmiede, die ihren Ursprung bis auf Salomons Zeiten zurückführten.

Digitized by Google

entquillt, ist man versucht kritische Bedenken in Bezug auf poetische Wahrheit in den Hintergrund treten zu lassen.

Man höre nur:

Weich auf den Hügel hingegossen
Ruht meine Fürstin, glanzumflossen
Und göttlichschön gelehnt auf runden, weißen Arm.
Ihr Blick schaut träumerisch ins Leere
Und sieht, wie fern auf hohem Meere,
Langsam Galeere auf Galeere
Die Wasserfläche furcht gleich einem Krabbenschwarm.

„Komm schnelle, ruft sie; auf die Länge
Wird dieser Schauplatz mir zu enge!
Dies müßge Einerlei mit Meer und Haideland,
Die weit und breit zur Ferne rücken,
Wie Tempelhallen mich bedrücken!
Nichts weiß ich hier, mich zu entzücken,
Und meiner Jugend Quell verläuft in dürrem Sand.

O sprich zu mir! Denn draußen, drinnen
Die Einsamkeit bringt mich von Sinnen.
Sprich zu mir, sprich zu mir! Und sieh', im Haideduft
Die Schmetterlinge, die zu zweien
Hintanzen bunten Ringelreihen!
Dies Glück, dies reiche Glück im Freien
Erstickt mich! Sprich, o sprich! Voll Liebe ist die Luft!"

Erst blieb ich stumm — denn, was die Auen,
Wenn Maiengüsse sie betauen,
Das Korn, wenn's ährt, die Geis, wenn sie im Übermut
Den jungen Weidenstamm abrindet,
Denn was das Schlängelein empfindet,
Das sich beim Häuten krümmt und windet,
Dies alles und noch mehr empfand mein heißes Blut.

Digitized by Google

„Wie schön bist Du! Dank Dir und Segen,
Sprach ich, daß Du mir kamst entgegen!
Nun bin der Vogel ich in Lüften hoch und leer!
Wird müde er in Meereswelten,
Er braucht die Schwingen nur zu breiten
Und läßt sich mit der Brise gleiten —
Die Brise nimmt ihn mit und trägt ihn übers Meer." —

Sie lauschte — Ihre Hand umspannte
So weich die meine, doch sie brannte,
Und mich durchströmte heiß noch nie empfundne Lust;
Und wie auf weiten Meereswegen,
Wenn plötzlich sich die Winde legen,
Die Segel zu erschlaffen pflegen,
Erschlaffte auch vor Glück das Herz in meiner Brust.

Und als ich ihr nun treu berichtet,
Wie ich mit klugem Wort geschlichtet
Den Streit, der mörderisch das Volk Marseilles entzweit:
„Auf, rief sie, folge Deinem Sterne!
Schlag' ein den Weg zur Sonnenferne!
Ich bin zu klein für Dich, und gerne
Geb' ich für Deinen Ruhm der Liebe Seligkeit.

Die Liebe ist ein blödes Schmachten,
Ein Trank, die Sinne zu umnachten;
Die Lieb' ist für das Weib und schafft ihm bittres Leid.
Wir sind in Sonnenglut die Feige;
Halbreif bricht sie der Mann vom Zweige
Und beißt sie an und wirft sie feige
Dann auf die Straße hin, entduftet und entweiht.

Laß uns nur liebeselend kranken!
Du, steig' hinan die Bergesflanken

Digitized by Google

Und, blüht sie auch in Pracht, laß stehn die Klematis,
Die Dich in Schluchten will umstricken" —
So sprach sie, und aus ihren Blicken,
Der heißen Seele zum Erquicken,
Durch Thränen strahlte mir ein reiches Paradies.

„Ja, sprach sie weiter, aufwärts streben
Mußt Du; Dein Sauerteig will heben;
Wie Du bis jetzt gethan, so thue immer Du!
Siehst Du den Nächsten wund am Wege,
Ob Freund er oder Feind, nicht wäge
Und neige Dich zu seiner Pflege.
Und größrem Schauplatz noch wend' Deine Liebe zu!

Fürs Vaterland, für die gerechten
Und großen Sachen sollst Du fechten;
Die arme Menschheit, sie, die Priest'rin der Natur,
Und die Natur, der Gottideeen
Glanzvolles Abbild, lern' verstehen
Und lieben; — glücklich kann ich sehen
Dann üb'rall Deines Ruhms glorreiche Sonnenspur."

„Was soll ich, rief ich wie von Sinnen,
Was soll ich ohne Dich beginnen:
Und wäre mein das Glück, das du für mich gedacht,
Dürft' Deine Hand mich nicht beglücken,
Es fehlte mir an allen Stücken —
Doch bist Du mein, o zum Entzücken
Strahlt mir die Felsenbucht mehr als des Himmels Pracht.

Ich weiß: will jemand Fische fangen,
Darf ihm vor nassem Bad nicht bangen;
Durch Glut und Arbeit nur wird schmackhaft Brot geschafft.
Doch soll ich stets in Ängsten schweben,

Digitized by Google

Wenn sich entbeeren all die Reben,
Was hab' ich dann von diesem Leben,
Wenn unerbittlich mich der Tod von hinnen rafft?" —

„Die schwarzen Seelen nur, die feigen,
Macht ewig sich der Tod zu eigen,
Erwiderte die Maid. — Doch dem, ders Laster flieht
Und vorwärts ringt im Tugendkleide,
Bringt Rettung er vom Erdenleide,
Ist er die Hand, die aus der Scheide
Des Körpers, sonnenblank, das Schwert des Geistes zieht.

O, dann, hinan auf freiem Flügel
Schwingt sich der Geist zum Sternenhügel
Der Weltenharmonie; er schaut in heilger Lust
Die Wahrheit, badet sich im Bronnen
Des Lichtes, dem das All entronnen,
Sieht hellen Augs im Glanz der Sonnen
Die ewgen Rätsel, drückt die Schönheit an die Brust.

Das ist die Wonne, deren vollen
Besitz wir uns erstreben sollen,
Das ist der Starken Wehr in heißer Kampfesnot;
Denn wen des Jenseits Osterglocken
Mit hoffnungsreichen Klängen locken,
Auf glühen Kohlen unerschrocken
Stürzt er sich, hohen Haupts und lächelnd, in den Tod.

Das Wasser in umhegten Teichen
Kann nie an Schnelligkeit erreichen
Die windgepeitschte Flut — Die Arbeit stählt den Mann,
Die Freiheit leiht ihm kühne Schwingen;
Wollust wird in den Staub ihn zwingen —

Digitized by Google

Drum mühe Dich, willst Du erringen
Die Kraft und aufwärts schau, willst Du den Berg hinan.

Auf weiter, sonnverbrannter Heide
Der Küste dort, die stolz im Kleide
Von Rebenduft erprangt und Goldorangenschein,
Stehn krüppelichte Kermeseichen,
An Wuchs dem Farrn kaum zu vergleichen —
Wohl netzt auch sie der Tau, und reichen
Auch ihre Wurzeln wohl tief in den Kies hinein; —

Doch all die Glut, die wollustweiche,
Und weit und breit der blendendreiche
Goldglanz, worin sie stehn, läßt sie mit kahlem Schopf
Verkümmern. — Stets ist auch zur Stelle
Das arme Volk, schleppt Well' auf Welle
Davon zur heimatlichen Schwelle
Und nährt so winterdurch die Flamme unterm Topf.

Doch droben in den Eisregionen,
Wo flüchtig die Waldenser wohnen,
Im Schneegeklüft, aus dem die Winterstürme wehn,
In Thälern, schroff und tiefgespalten,
Vom Gletschertau stets feucht erhalten,
Ringt sich durch feindliche Gewalten
Ein Tannenurwald auf, ein Wunder anzusehn!

Wohl steigt er langsam nur zum Lichte,
Doch wächst er stets an Kraft und Dichte,
Und wenn des Winters Grimm durch seine Einsamkeit
Hinbraust mit eisumklirrten Scharen,
So sieht er manchmal nach den Aaren,
Die siegreich durch den Schneesturm fahren
Und fragt: Ihr Adler, ist die Sonne noch sehr weit?"

Digitized by Google

„Zur Sonne, schreien dann die Aare,
Brauchst du noch hundert lange Jahre."
„Ihr Adler, schönen Dank'!" erwidert drauf der Held,
Und unaufhaltsam dehnt er wieder
Durch Eis und Sturm die Riesenglieder,
Und läßt sich endlich, endlich nieder,
Ein König, auf dem Thron der stummen Alpenwelt.

Im reichen Sonnenglanz der Firne,
Kränzt ewge Jugend seine Stirne,
Und gleich der Mutter, die ihr künftig Glück belauscht,
Spürt zitternd er, in Wonnegluten,
Die Ueberkraft des Lebens fluten". —
So sprach der Mund der Hochgemuten,
Und staunend horchte ich, von ihrem Wort berauscht. —

Neugestärkt zieht jetzt Calendau wieder hinaus zum Kampf gegen alles Böse. Und zwar gilt es diesmal dem Schrecken des Landes, dem Wegelagerer und Mörder Marco-Mau. Unerschrocken sucht er diesen in seinem Schlupfwinkel auf, besiegt ihn in einem Kampf auf Leben und Tod und führt ihn gefesselt nach Aix.

(V. Das Fronleichnamsfest.) In Aix soll eben mit all dem Pomp, den der Süden an dem Tage entfaltet, das Fronleichnamsfest gefeiert werden.

Wie einen Fürsten empfängt die Bevölkerung unsern Calendau, und von ihrer Bewunderung wird er er zum Rathause emporgetragen, wo ihn die Consuln erwarten.

Zum Lohn für all das Große, das er für den Ruhm der Provence gethan hat, rufen ihn diese zum Abat de la Jouvènço, zum Princeps Iuventutis aus. In dieser Eigenschaft nimmt er an dem Festzuge teil, der ein paar Tage lang mit seinem bunten Gemisch von Heiden- und

Digitized by Google

Christenthum, von Ernst und Komik, von sonniger Kraft und ausgelassenem Volkshumor durch die Straßen von Aix hinrauscht.

Als Esterelle erfährt, daß der Geliebte zu solchen Ehren gekommen ist, bricht sie in Freudethränen aus und gesteht ihm, daß sie ihn allein liebe, leider aber schon einem Abenteurer vermählt sei.

Hier knüpft also der Bericht Calendaus an die Ereignisse an, mit denen die Erzählung beginnt. Bevor er jedoch schließt, erhebt sich der Jüngling zu einem enthusiastischen Preise der Liebe und der Tugend.

„Nicht die äußere Schönheit meiner Freundin, ruft er, liebe ich; ich liebe den Engel, der diese Perle zu seiner Wohnung auserkoren hat; die innere Schönheit meiner Schwester bewundere ich, und kein Maler könnte sie annähernd im Bilde wiedergeben.

O Seelenlust, du wunderbare,
Du bist das Paradies das wahre!
O Glut, die hell entfacht der Liebe reinen Schein!
O inniges Zusammenfließen,
Von zwei in eins! Köstlich Genießen,
Und rückhaltloses Sicherschließen.
Von Geist zu Geist! O Glück und süßverwirrte Pein!

Mag auch, wie Marmor kalt, der Schrecken,
Des Todes in den Sarg uns strecken,
Die Seelen werden dann durch die Unendlichkeit
Des Höchsten unzertrennlich schweben,
Und in dem nieerschöpften Leben,
Können sich Freund und Freundin geben,
Was jeder sein genannt an Reiz und Lieblichkeit". —

Digitized by Google

In atemloser Spannung hangen die Zuhörer an den Lippen, denen solche Glut des Wortes entströmt.

Einer aber ist, dessen Herz überläuft von unsäglichem Haß und Rachedurst. Graf Severan hat schon lange den wahren Sachverhalt erraten und in Calendau den begünstigten Liebhaber seines verschollenen Weibes erkannt. Wohl könnte er ihn im Handumdrehen tot ins Gras strecken; doch was hülfe das? Ewig würde er im Gedächtnis derer, die sich ihm zu eigen gegeben, fortleben, noch im Tode würde er herrschen.

Ein einziges Mittel giebt es, ihm die Macht, die er über dieses Weibes Seele ausübt, zu entreißen: die ungeschwächte Kraft, die ihn so groß macht, muß ihm geraubt werden, in den Armen der Wollust soll er sich selbst entmannen und so entwürdigt der Verachtung anheimfallen.

Von diesen teuflischem Gedanken erfüllt, giebt der Graf das Zeichen zum Aufbruch und lädt Calendau mit sich auf das Schloß Aigloun zum Abendschmaus.

In Mittagshöhe stand die Sonne, als Calendau seine, durch zahlreiche, kürzere Zwischenfälle unterbrochene Erzählung begann; nun, da er mit der Bande in die Berge hineinsteigt, versinkt das Tagesgestirn hinter den Felsen.

Sacht wie ein Mädchen, das die Schwüle
Des Lagers flieht und in der Kühle
Des Fensters Labung sucht, hob sich im Osten sacht
Der Mond; der Heimchen Sang klang schrille
Durchs Schollenland; die Maulwurfsgrille
Strich durch des Zwiebelfeldes Stille
Und in Rouladen stieg ihr Trillern durch die Nacht.

Digitized by Google

Ein Wachtelruf drang hin und wieder
Verspätet von der Höhe nieder,
Und durch die Schluchten klagt' mit weinerlichem Schrei
Ein Rebhühnlein, das sich mit Bangen
Verirrt sah; kühler kam gegangen
Die Nacht, und Fledermäuse schwangen
Mit hast'gem Flügelschlag im Nebel sich vorbei.

(XI. Die Orgie). Bebend vor Ingrimm betritt Calendau das Schloß seiner Geliebten und seufzt über die Schmach, die ihr angethan ward.

Alsogleich läßt der unholde Wirt Anstalten zu einem sardanapalischen Mahle treffen, und bald biegen sich die Tische unter der Last des kostbaren Tafelgeschirres und der Speisen, die von leichtfüßigen Mädchen aufgetragen werden.

Der ganze elfte Gesang zeichnet sich durch Vorzüge der Darstellung aus, der alle künstlerischen Mittel zu Gebote stehen. Leider verbietet uns die verzehrende Glut der Leidenschaft, die ihn durchlodert, ein näheres Eingehen. Es genüge zu wissen, daß alle Mittel der Versuchung, alle Künste des Sinnenreizes angewandt werden, um der Seelenruhe Calendaus Gewalt anzuthun und ihn kopfüber in den Taumel der Lust zu stürzen. Nie hatten seine Manneskraft und seine Liebe einen härteren Strauß zu bestehen gehabt. Fortunata besonders versucht in dem lüsternen „Bienentanz" das Aeußerste um seine scheinbare Gefühllosigkeit wie mit glühenden Skorpionen aufzugeißeln. Doch vergebens. In herrlicher Entrüstung springt der Edle empor und wirft die Festtische über den Haufen. Ein wildes Durcheinander folgt dieser kecken That. Calendau fordert den Grafen zum Zweikampf;

Digitized by Google

doch er wird rücklings zu Fall gebracht, und der Bandit läßt ihn in den Turm werfen. Dann macht sich der Elende an der Spitze der Seinen auf, um sein Weib, dessen Aufenthalt Calendau in der Haft des Zornes verraten, aufzusuchen und zu strafen.

(XII. Triumph). Verzweifelnd liegt unser Held im Burgverließ und versucht, mit dem Aufgebote aller Kräfte die Thore seines Kerkers zu sprengen. Da kommt ihm unerwartete Hilfe. Fortunata naht heimlich, fällt ihm zu Füßen und bettelt um Liebe. Er aber schiebt sie voll Verachtung zur Seite, sprengt des Kerkers Thüre mit einem wuchtigen Tritt und fliegt durch die Nacht und die Berge dem Meere zu, denn nur im leichten Boote kann er die Räuber, die einen großen Vorsprung haben, überholen.

Von Cannes aus läßt er sich in flinker Barke heimwärts rudern; eine prächtige Fahrt, bei der sich das Gestade der Provence in der ganzen wechselvollen Schönheit seiner Berge, Häfen, Städte und Inseln, wie ein wunderbares Bilderbuch, vor seinen Augen aufblättert. Endlich, endlich langt er am Ziele an und stürmt zum Gibal hinauf, gerade zur rechten Zeit, denn schon nahen die Schrecklichen.

An einer Stelle bloß ist der Gipfel des Gibal zugänglich, und hier harrt er der Feinde. Er empfängt sie mit einem Wirbelsturz von Felsquadern, die eine furchtbare Verheerung anrichten. Einer nach dem andern rollt zerschmettert in die Tiefe. Außer sich vor Wut, befiehlt Graf Severan den Wald und die Haide, die den Gipfel des Berges umziehen, in Brand zn stecken, um so die Verhaßten in Rauch und Glut zu ersticken. Doch das eben soll sein Verderben sein. Denn, als die Flamme

Digitized by Google

tausendzüngig durch die Bäume loht, wird der Unmensch von dem Sturze einer brennenden Riesenfichte erfaßt und, brüllend wie ein Stier, muß er verenden.

Dem bedrängten Menschenpaar aber droben auf dem glutumbrandeten Gipfel naht von Cassis her fröhliche Hilfe. Ein ganzes Volk wurde durch den Flammenschein herbeigerufen und kommt angestürzt.

Zweitausend Menschen allzusammen
Sie ringen mit der Wut der Flammen
Und hemmen ihren Gang; schon hat des Ostens Blau
Mit Purpurglut sich überzogen,
Und Calendau, der Sohn der Wogen,
Aufatmend leicht nach vorn gebogen
Dem Morgen zu, und sie, die königliche Frau,

Umwallt von Locken, wundervollen,
Die brustbeerdoldengleich entrollen,
In diesem Sprudelquell des Lichts, der wie ein Thor
Von Diamanten und Rubinen
Sie einrahmt, traten sie, beschienen
Von Ruhm- und Sonnenglanz, mit Mienen
Des Glücks, und Hand in Hand zum Felsenrande vor.

Da jauchzen wie aus einem Munde
Zweitausend Menschen in der Runde:
„Calendau! Calendau! Seht ihn in Herrlichkeit!
Ihm gab die Göttin sich zu eigen;
Er wird aus Nacht und Grabesschweigen
Cassis den Weg zum Ruhme zeigen —
Konsul, Konsul sei er, Konsul auf Lebenszeit!“ —

Und bunt im Freudenlärm begleitet
Ein ganzes Volk das Paar: das schreitet

Digitized by Google

In Hoheit selig hin, in Liebesglück und Kraft,
Indessen auf der Himmelsleiter
Die Sonne höher steigt, um weiter
Im Menschengarten, ewig heiter,
Zu wecken Seelenglut und duftgen Lebenssaft.

Mit diesem hoffnungsfrohen Ausblick auf eine kraftverjüngte Zukunft schließt der herrliche Sang von „Calendau".

Wenden wir uns, nach dieser etwas ausführlichen Inhaltsangabe, der Besprechung der Dichtung zu.

Ihre Hauptgebrechen gehen zur Genüge aus dem oben Mitgeteilten hervor.

Eine Prinzessin von Li Baus die, von einem Banditenhauptmann überrumpelt, ihn zum Mann nimmt, dann bei Nacht und Nebel ihr Schloß verläßt, um so monatelang, im weißen wallenden Gewande, unbekannt auf einem, wohl schwerzugänglichen, doch in der Nähe der Menschenwohnungen gelegenen Berggipfel unter den rauhesten Verhältnissen eines Einsiedlers zu leben, gehört ins Reich des Märchens, auf die Bühne der Opern und Feerieen. [1])

Von diesen romantischen Voraussetzungen abgesehen, bietet aber „Calendau" an dichterischer Wahrheit mehr, als man gewöhnlich darin finden will.

Nehmen wir z. B. die drei Hauptpersonen der Dichtung: Esterelle, Calendau und Severan.

Die Verhältnisse, unter denen sie einander gegenüber gestellt werden, sind ja schülerhaft naiv; aber,

[1]) Der junge Komponist Maréchal hat aus „Calendau" eine Oper gleichen Namens gezogen. Im Dezember d. J. 1894 in Rouen zum ersten Male aufgeführt, wurde sie zu Anfang 1898 auch in Nimes mit großem Erfolge gegeben. Mistral wohnte beiden Aufführungen bei.

Digitized by Google

sobald man diese Verhältnisse vergessen will, bietet jede der drei Gestalten eine ausgesprochene und reiche Individualität.

Esterelle tritt in einer idealen Größe auf. Freiheitsdrang und Stolz bilden den Grundzug ihres Wesens. Aus Stolz verschmäht sie die Werbungen der adeligen Schmeichler, doch die Kraft und das sichere Selbstbewußtsein des Unbekannten flößen ihr Bewunderung ein.

Empört über die gemeine Art, in der sie hintergangen worden, haßt sie das ganze Geschlecht, dem der Betrüger angehört.

Wie unnahbar tritt sie dem Fischer gegenüber! Mit welcher Verachtung blickt sie auf seine Niedrigkeit und wie zürnt sie, als er ihre Liebe durch Gold erkaufen will! Aber das tiefe Gefühl des Jünglings und sein rasch entzündbares Blut gefallen ihr und fesseln sie. Sie nimmt Anteil an ihm, der Anteil steigert sich und wird zur Leidenschaft; die unnahbare Göttin wirft ihren Stolz ab und sinkt als liebendes Weib, als zitternde Braut dem Erwählten an die Brust.

Übertrieben in der Durchführung dieses Charakters ist nur der salbungsvolle, lehrhafte Ton, der manches ihrer Gespräche erfüllt; die innere Entwicklung der Gefühle aber findet sich richtig durchgeführt.

Dasselbe kann auch von dem Charakter Calendaus gesagt werden.

Die Möglichkeit zu dem inneren Läuterungsprozeß, den der Fischerssohn im Laufe der Erzählung durchmacht, liegt in den Ueberlieferungen seiner Familie, besonders in den Ermahnungen des Vaters. Das berühmte Wort des letzeren: „Sei demütig mit dem Demütigen und stolzer als die

Digitized by Google

Stolzen!“ ist in des Sohnes Fleisch und Blut übergegangen.

Die große Vergangenheit seines Vaterlandes, wie sie aus den Seiten der alten Chronik glanzvoll vor seinen Augen auferstand, mit den mächtigen Gestalten, die sie mit Thaten der Kraft und des Genies durchwandelten, gab ihm den Anstoß zum eigenen innerlichen Aufschwung.

Nach und nach, unter den weisen Worten seiner lieblichen Lehrerin, vertieft sich sein Inneres, erweitern sich seine Anschauungen und Begriffe, bis das Gold seines Charakters, von jeder Schlacke gereinigt, im hellsten Scheine der Tugend und des Mutes strahlt. Langsam löst sich der Sonnenfalter seiner Seele aus der Larve des Kindisch-Naiven und Unüberlegten, um sich endlich im warmen Tageslicht des Klarbewußten und der Menschengüte des köstlichsten Daseins zu freuen.

Und doch gehört dieser Idealmensch Calendau so ganz seinem Volke an.

Der heißblütige, unternehmungslustige, bramarbasierende Südländer, den wir in „Mireio“ vergebens gesucht haben, in dem leichtlebigen Fischer Calendau ist er verkörpert worden.

Er steht im Banne der gaukelnden, ungezügelten Phantasie und des roten Lebenssaftes, der schnellfließend in Schläfen und Pulsen pocht; unaufhaltsam sprudelt der Quell seiner Rede in der plätschenden Hast der Worte und dem melodischen Rauschen der Perioden dahin. Keck und herausfordernd tritt er dem Feinde gegenüber; er spielt mit der Gefahr, wie ein übermütiger Knabe, der sie nicht kennt, oder wie ein richtiger Held, der sie verachtet.

Gleich Daudets Romanhelden, ist demnach auch Calendau eines dieser seltsamen Zwitterwesen, die im Garten

Digitized by Google

der südlichen Menschheit in so seltsamen Exemplaren emporzuschießen scheinen, und er ist ein Beleg dafür, daß Mistral eine psychologische Vertiefung der Charaktere mit Erfolg anstreben konnte.

Auch die Gestalt des Grafen Severan rechtfertigt dieses Urteil. Wie gewaltig und verwirrend muß dieser stolze Verächter der Menschen und ihrer ohnmächtigen Gesetze auf ein exaltiertes Mädchen einwirken! Ein Übermensch im schlimmsten Sinne des Wortes tritt er Gottes heiligste Gebote in den Staub und flucht ihm noch im Tode.

Er ist das verzerrte Gegenbild Calendaus, dessen lichtvolle Erscheinung sich neben ihm wirkungsvoll abhebt. Zwischen beiden Männern steht dann im kühnen Schwung des Geistes und in der keuschen Schönheit der Form, Esterelle. Dem einen ist sie das vollendete Weib, ein Gegenstand des heißesten Begehrens und, unfreiwillig, die Ursache des Verderbens; dem andern die hehre Sibylle, die weise Schwester, die ihn mit klugen Worten tadelt und anspornt, bis sie endlich zur glühenden Seelenbraut wird, die ganz in dem Geliebten aufgeht und sich ihm unter dem Hauche des anstürmenden Todes, angesichts der aufgehenden Sonne und des rauschenden Meeres, für ewig zu eigen giebt.

In Wirklichkeit ruhen diese drei Gestalten also auf einem festen Grund innerer Wahrheit, und durch den Enthusiasmus, der sie befeuert, durch die Leidenschaft, die sie mitteilen, sind sie im Stande dauernde Teilnahme zu wecken.

Ich stimme deshalb auch nicht mit den Kritikern überein, die in den Personen „Calendaus“ bloße Begriffe sehen wollen.

Nach ihnen wäre das ganze Epos eine einzige Allegorie: Esterelle versinnbildlichte die Provence und Calendau

Digitized by Google

das Felibrige, oder gar Mistral selbst, der sie von dem Drucke, den Graf Severan, d. h. Nordfrankreich oder Paris, auf sie ausübt, befreit, um sie einer schöneren Zukunft entgegenzuführen.

Mistral selbst verwahrt sich in einem Briefe an mich ausdrücklich gegen eine solche allegorische Deutung, die auf bloßer Einbildung beruhe. Ich aber glaube, daß diese Deutung nicht nur unzutreffend, sondern geradezu überflüssig ist, weil die Handlung der Dichtung, an und für sich genommen, ein genügendes, ja ein recht warmes Interesse erwecken und tragen kann.

Einen Zweck aber hatte Mistral auch mit diesem Epos, und den hat er nicht mit dem dunklen Schleier der Allegorie umwoben, sondern in aller Deutlichkeit im Anhub ausgesprochen, wo er singt:

Der eines Mägdleins leidvoll Lieben
Und Sterben ich bis jetzt geschrieben,
Mit Gottes Hülfe will ich feiern im Gesang,
Aus Cassis einen Fischerknaben,
Den Willenskraft und schöne Gaben,
Des Himmels so erhoben haben,
Daß er der Liebe Preis und reinen Glanz errang.

Wie strahlst Du sonnenhell im Lichte
Aus seiner Sprache und Geschichte,
O Seele meines Lands! Als wild mit Mann und Huf
Der Norden sich nach Süden wandte,
Tolosa und Beaucaire berannte,
Warst Du es, die zur Hilfe sandte
Marseille und Avignon mit hellem Weckeruf.

Digitized by Google

Du lehrst uns aus vergangenen Tagen
Nicht an der Zukunft zu verzagen;
Du läßt der Väter Blut, trotz Tod und Grabesschoos,
Verjüngt, in frischeren Geleisen
Durch ihrer Söhne Adern kreisen;
Du lehrst die Dichter süße Weisen
Und weckest mistralgleich den Donner Mirabeaus.

Denn, mag er auch die Völker mischen,
Der Länder Grenzen rings verwischen,
Vergebens braust der Sturm des Wechsels durch die Welt:
Natur, die Mutter ohne gleichen,
Wird ihren Kindern ewig reichen
Dieselbe Brust, denselben weichen
Goldsaft gewähren stets dem Oelbaum auf dem Feld.

Du stolze Seele, auserkorne,
Und fröhlichkühn stets neugeborne,
Die brausend mit dem Wind und mit der Rhône zieht,
Du singst im hellen Laub der Haine,
Blinkst aus der Buchten sonngem Scheine. —
Seele der Heimat, fromm wie keine,
Laß einen sich mit Dir mein provenzalisch Lied!

„Calendau" soll demnach nichts anderes sein als ein großer Lobgesang auf das Vaterland. Wie in „Mirèio" die Geschichte der beiden Liebenden, so sind auch hier die Erlebnisse Esterellens und ihres Freiers nur das alles vereinigende Band.

Die Handlung selbst aber ist von einem seltenen Ernste, einer seltenen Größe.

Wie Dante und Beatrix gesellen sich Calendau und Esterelle in idealen Gesprächen, und nicht Jeder vermag die

Digitized by Google

Erhabenheit ihrer Gefühle auf sich wirken zu lassen. Solche Größe aber hat der Dichter mit Fleiß gewollt; denn sie sollen eben die herrlichsten Blüten sein in dem Hesperidenhaine der Provence, den sein Lied feiert.

Zu den Füßen der Prinzessin und ihres Ritters dehnt sich ihr herrliches Land im Reize der Natur und der Geschichte, und seine Schönheit und Kraft, sein Geistesschwung und Thatendrang sollen sich in diesen beiden Menschen harmonisch verkörpern. In ihnen soll die Kraft der Sonne ihren Schöpfertriumph feiern und die Menschennatur in leuchtender Verklärung himmelwärts flammen.

Und so wurde denn „Calendau" ein rauschender Dithyrambus, nicht bloß auf die engere Provence, sondern auf all das Land zwischen Rhône, Alpen und Meer.

Mit vielem Geschick hat Mistral die Handlung in die Zeit kurz vor dem Ausbruch der französischen Revolution verlegt; denn damals stand die alte Ueberlieferung noch in Ehren und lebten die provinziellen Eigenthümlichkeiten und Gebräuche noch unangetastet fort.

Schon aber erzitterte die Luft unter dem Hauche eines nahen Völkerfrühlings; im Volke des Südens besonders regte sich die Sehnsucht nach einer fröhlichen Aenderung der Dinge und freien Bethätigung der Kraft.

Zudem gab die Entartung der höheren Klassen hier noch mehr Grund zur Klage als in jedem andern Teile der Provinz. Ihren trüben Niederschlag fand diese Verkommenheit in der Blüte des Banditenunwesens, das zu einer wahren Landplage geworden war. Adlige und Bürgerliche rotteten sich zusammen, beraubten die Reisenden, überfielen und plünderten Gehöfte und Dörfer und wichen sogar den Soldaten des Königs nicht. Der Gebirgszug des Estérel und die Alpinen besonders wurden

Digitized by Google

von ihnen heimgesucht; denn dort fanden sie in zerfallenen Schlössern und einsamen Ruinen, die gleich Alderhorsten an dem Rand der Felsen klebten, schwer zugängliche Schlupfwinkel.

Der berüchtigte Gaspard von Besse, der 1776 in Aix gerädert wurde, kann als das klassische Muster dieser Unholde angesehen werden. Ihn und Mandrin, (einen andern fast ebenso gefürchteten, 1755 in Valence hingerichteten Banditen) hat Mistral in den Gestalten des Grafen Severan und Marco-Maus für sein Epos verwertet.

Die stolze Erbin des uralten Geschlechtes des Grafen von Li Baus verknüpft demnach die Vergangenheit mit der Gegenwart; Calendau und Graf Severan aber verkörpern die letztere, hier in ihrem genußsüchtigen Egoismus, dort in ihrem feurigen Streben nach den höchsten Gütern des Lebens, das bald zu völkerbefreiender That werden sollte.

Auf diesem historisch-socialen Hintergrunde trägt Mistral in der blendendsten Farbenmischung das Leben der Provence nach seinen verschiedenen Richtungen auf.

Die Handwerker, besonders die Fischer, werden uns im Ernst des Lebens und der Arbeit vorgeführt. Zugleich wälzt sich aber auch der Strom der Freude, ja der Ausgelassenheit, in hohen Wogen dahin, und am Fronleichnamsfeste schreiten die Heiligen des Christenthums einher neben den Göttern der Heidenwelt, neben den Gestalten des alten Bundes, unter dem Galopp der Passade und dem Aufzug der Pappepferdchen.

Fern hinter dieser lärmenden Gegenwart heben sich aus abendlichem Duft, bald gewaltigen Alpenfirnen und riesigen Türmen, bald goldigblitzenden Kuppeln und leicht-

Digitized by Google

umflossenen Erzgebilden gleich, die Tage der Vergangenheit mit ihren Aposteln und Kriegern, ihren Prinzessinen und Troubadouren, ihren Baukünstlern und dem genialen Bildhauer Puget.

„Calendau" ist mithin das prächtige Seitenstück zur „Mirèio"; die beiden Gedichte ergänzen sich gegenseitig, und wenn auch die ganze Provence unterginge in ihnen würde sie ewig leben.

„Mirèio" ist ein Loblied zum Preis des Landmanns und der segenspendenden Erde, der gottbefruchteten Scholle und der taubenetzten Triften; ihr Hauptzug ist Liebreiz und Anmut, und mit Absicht hat der Dichter dieses Werk nach dem lieblichsten Mädchen benannt.

„Calendau" hingegen ist ganz Kraft, Mut und Schwung, und sein Titelheld ein Bild der Männlichkeit. Dieses Epos besingt den Fischer, die gewaltige Arena, wo er den Kampf ums Dasein kämpft, das Meer, und das versteinte Gegenspiel der beweglichen Urmutter des Gewordenen, die bewaldeten Berge.

Beim Anblick dieser Wunder der Schöpfung hebt sich Mistrals Lied zu einer ihrer würdigen Macht und Schönheit: es rauscht dahin, gewaltig wie die Kraft des Nordwinds, unter der die Hochwaldsstämme gleich mächtigen Orgelpfeifen brausen und jauchzen, oder leuchtet in dem Widerschein des geheimnisvollen Lebens, das in den Wogen des Ozeanes ewigwechselnd auf und niederrollt.

Aus der Erzählung vom Bruch des Lärchenwaldes hört man die Donnerstimme der lebenzeugenden Riesin, und aus der Schilderung des Thunfischfanges blickt uns ihr unergründliches Weltenauge mit sirenenhaftem Aufschlage an.

Digitized by Google

Wie in „Mirèio“, machen also auch in „Calendau“ die schildernden Episoden den Hauptreiz der Dichtung aus; ja das ganze Gedicht besteht nur aus einer Reihe von Schilderungen, und hier soll denn eine seiner Hauptschwächen liegen.

In „Mirèio“ sind die Beschreibungen, wie wir gesehen haben, eng mit der Handlung verwachsen und blühen nur in dem Maße unter der Feder des Dichters empor, als sie in den Gesichtskreis seiner Personen rücken. In „Calendau“ ist das schließlich nicht anders, obschon die Schilderungen hier mehr äußerlich an die Handlung herantreten und mit ihr in einer eher zufälligen Beziehung stehen.

Allerdings hat die Kritik recht, wenn sie behauptet[1]): „Von vornherein hatte Mistral die ausgesprochene Absicht, eine Art poetischer Encyklopädie zusammenzustellen, deren Rahmen weit genug sei, daß die ganze Provence darin Aufnahme finde; von vornherein war er entschlossen, zugleich mit der Beschreibung der verschiedenen Adspekten des Bodens auch die Gebräuche, Feste und Sprichwörter, kurz alles bis auf die Fauna und die Flora des Landes da hinein zuzwängen.“

Aber in diesem planmäßigen Vorgehen kann doch kein Vorwurf liegen. Es fragt sich, ob das von außen her angezogene Material mit der Hauptidee in Beziehung steht und zu deren Verwirklichung beiträgt. Das muß aber bejaht werden. Jede Schilderung „Calendaus“ ist an ihrem Platze.

Zwar wachsen sie nicht mit Notwendigkeit aus der Handlung heraus, und wird das Band, das sie verknüpft,

[1]) Vgl. Artikel v. Félix Hémon in „Revue politique et littéraire“, 3. Juli 1880.

Digitized by Google

mehr durch das dichterische Wollen geschlungen; aber eine jede von ihnen dient einem Zweck, sei es daß sie den Helden in der Bethätigung seiner Kraft zeigt, sei es daß sie ihm der Nachahmung würdige Beispiele vor Augen führt oder ihn endlich zu einer höheren Staffel des Ruhmes und der Tugend emporträgt.

Trotz des steten Wechsels der Scenerie war aber bei dieser ununterbrochenen Aufzählung von Abenteuern, durch die nur eine Kraft pulsiert, die alle demselben Ziele zustreben und in regelmäßig wiederkehrenden Abständen von den Liebesgesprächen auf dem Gibal unterbrochen werden, eine gewisse Eintönigkeit nicht zu vermeiden. Und doch muß man die Dichterkraft bewundern, die einen solchen Stoff bezwingen konnte und mit der Frische einer poetischen Inspiration erfüllt hat, deren belebender Atem kaum je nachläßt.

Nicht in den Schilderungen und Episoden liegt demnach der große Fehler „Calendaus", er liegt ganz in den opernhaften, phantastischen Voraussetzungen der Handlung; den Stoff selbst aber hat der Dichter künstlerisch zu gestalten gewußt, und in dieser Beziehung kann sich „Calendau" mit „Mirèio" messen.

Ziert „Mirèio" eine kindliche Unbefangenheit der Empfindung und eine unerschöpfliche Fülle der köstlichsten Details, so zeichnet sich „Calendau" aus durch den erhabenen Ernst der Gedanken, durch die weihevolle Steigerung und die Klärung der Gefühle.

„Arbeit, die nicht andern frommet,
Das ist Arbeit ohne Segen."

Diese Wahrheit sucht Esterelle ihrem liebeskranken Schüler tief einzuprägen. Fürs Wohl des Ganzen thätig

Digitized by Google

zu sein, sagt sie, sei schönste Mannesaufgabe und die Feinde in der eigenen Brust zu bezwingen, höchster Mannesmut.

Auch den schwersten Anforderungen zeigt sich Calendau gewachsen, und geläutert und geadelt, tritt er schließlich im Glanze der aufgehenden Sonne, Hand in Hand mit der Geliebten, vor die jubelnde Heimatstadt, ein ganzer Held in der ungeschwächten Kraft der Männlichkeit, festfußend in der Alltäglichkeit des Lebens und dennoch die Stirn erhebend in den Himmel des Ideals.

Somit stellt die ganze Dichtung nur ein langsames Aufsteigen zum Lichte dar, ein farbenweiches: Per aspera ad astra! dar, und ist „Calendau" ein goldner Codex der Ehre, der eine Fülle kernigster Grundsätze enthält und durch die Glut und die Wucht seiner Sprache besonders empfängliche Jünglingsseelen hinreißen muß.

„Mireio" wird der Liebling der weitesten Kreise sein und bleiben; von „Calendau" werden die Litterarhistoriker mit Worten des höchsten Lobes sprechen und vielleicht einzelne Episoden daraus den Anthologieen als Meisterstücke der Poesie zuweisen: lesen aber werden das Gedicht nur eine beschränkte Anzahl stolzer und freiheitfroher Männer, und diesen wird es stets einen herzerhebenden, geiststärkenden Genuß bereiten.

Digitized by Google

VI. Die Goldinseln.

Bis jetzt haben wir Mistral bloß als Epiker kennen und schätzen gelernt; die nun zu besprechende Anthologie der „Goldinseln“[1]) soll uns ihn als Lyriker bewundern lehren.

Was den Titel der Sammlung betrifft, so erklärt ihn der Dichter selbst in seiner Vorrede, wie folgt:

„Dieser Titel könnte anmaßend erscheinen; aber man wird mir verzeihen, wenn man hört, daß es der Name einer kleinen, öden und felsigen Inselgruppe ist, die die Sonne nahe am Gestade von Hyères mit ihrem Scheine vergoldet. Und jene himmlischen Augenblicke, in denen Liebe, Schmerz oder Begeisterung uns zu Dichtern machen, sind sie nicht in Wahrheit die Oasen, die Goldinseln des Daseins?“

Nicht alles in dem Buche ist von gleichem Werte; der letzte Teil besonders, der die „Hochzeitslieder“ und „Grüße“ enthält, bietet Manches, das den Stempel des

[1]) Lis Isclo d'or; 1874 bei Seguin in Avignon zum ersten Mal, mit den schon öfters benutzten biographischen Fragmenten als Einleitung, erschienen. In ihrer definitiven, etwas veränderten Form wurden sie, 1889 bei Lemerre in Paris herausgegeben, leider ohne die Biographie, die ihren Platz in den noch unveröffentlichten Memoiren des Dichters finden soll.

Digitized by Google

Gelegenheitsgedichtes trägt. Ich will demnach nur auf die zahlreichen Meisterstücke des näheren eingehen, und von diesen einige, die weniger mit historischen oder lokalen Details durchflochten sind, in deutscher Bearbeitung als Probestücke anführen.

Wie die beiden großen Epen, so sind auch die „Goldinseln" von der Liebe zur einzigen Provence eingegeben; wird aber die Glut dieser Liebe dort wie in einem mächtigen Brennspiegel angesammelt, so sprüht sie hier in all dem blühenden Farbenspiel des Prismas auseinander.

Ein begeistertes „Sonnenlied" (Lou Cant dóu Soulèu) eröffnet den klingenden Reigen.

In ihm wird die sonnige Stimmung, die durch die folgenden Gedichte im Leser hervorgerufen werden soll, vorbereitet. Und ein Dichter, der sich die sonnenüberragte Cicade zum Sinnbild und zum Wahlspruch das leuchtende: Lou soulèu me fai canta [1]) gewählt hat, erfüllt nur eine Pflicht des Dankes, wenn er der großen Mutter des Lebens und der Freude, der Spenderin der Blumen und der Lieder, an erster Stelle seinen Hymnus singt. Gedichtet ist das Lied auf die bekannte Rückensche Weise des: „Wer will unter die Soldaten", hat sich, von dieser Melodie getragen, im Fluge die Herzen erobert und ist zum provenzalischen Nationallied geworden. Und wirklich ist es auch ein Lied voll Feuer und Kraft [2]).

---

[1]) „Die Sonne macht mich singen". (Mistrals Devise.)

[2]) Vgl. Prof. Dr. Koschwitz, Ein neuprovenzalisches Kommerslied, in „Zeitschrift für franz. Sprache u. Litter." Bd. XV², 61. Der bekannte Romanist spricht hier die Hoffnung aus, das Lied könne sich in seiner provenzalischen Form nach und nach in neuphilologischen Kommersen einbürgern.

Digitized by Google

Sonnenlied.

Große Sonne der Provence,
Heitre Freundin des Mistrâl,
Die du trockneſt die Dürance
Leicht wie einen Crauweinſtrahl:
Steig' empor, o Sonnenpracht!
Scheuch' die Seuchen und die Nacht!
Schnell, ſchnell, ſchnell
Sprudle, goldner Strahlenquell!

Wenn auch deine Gluten ſengen,
Nahſt du auf dem Flammenthron,
Feiern dich mit Hymnenklängen
Arles, Marſeille und Avignon.
Steig' empor, o Sonnenpracht! ꝛc.

Dir entgegen grünt die Miſtel
Auf der Pappel keck empor;
Dich zu ſchaun, am Fuß der Diſtel
Schießt der Lärchenpilz hervor.
Steig' empor, o Sonnenpracht! ꝛc.

Strahlt dein Götterauge nieder,
Lieb' und Thatkraft weckt ſein Schein,
Und beim Klang der Heimatlieder
Zieht die Sehnſucht in uns ein.
Steig' empor, o Sonnenpracht! ꝛc.

Ja du biſt die große Amme,
Licht und Leben teilſt du aus!
Muß verglüh'n einſt deine Flamme,
Sinkt die Welt in Todesgraus.

Digitized by Google

Steig' empor, o Sonnenpracht!
Scheuch' die Seuchen und die Nacht!
Schnell, schnell, schnell
Sprudle, goldner Strahlenquell!

Der provenzalischen Geschichte ist ein prächtiger Romanzencyklus gewidmet, nach Gaston Paris vielleicht das einzige, was Frankreich in dieser Dichtungsgattung der deutschen Litteratur an die Seite stellen kann.

Da ist zuerst das reizende Stück: L'Amiradou (der Aussichtsturm), das auf sinnige Weise ein schon verschiedentlich, so z. B. in Schillers: „die Teilung der Erde", in Hamerlings: „der Dichter" besungenes Motiv behandelt [1]).

„Das, so spricht dort die Fee, die mächtige Königin, indem sie dem Troubadour vom hohen Turm herab das herrliche Provencerland zeigt,

„Das, o Sänger, ist dir eigen,
Ganz zum Erbe schenk' ich's dir —
Das, o Sänger ist dir eigen —
Einem Gott gleich herrsche hier.

Denn, wer lesen kann die Zeichen,
In dem Buch der Sonnenwelt,
Denn, wer lesen kann die Zeichen,
Sei vor allen hoch gestellt!

[1]) Eine schöne Nachdichtung dieser Romanze hat Hermann Suchier veröffentlicht, in Beilage N. 339 zur Allgemeinen Zeitung. München, 6. Dez. 1884.

Digitized by Google

Alles, was dein Blick umschließet,
Bei des Tages hellem Schein,
Alles, was dein Blick umschließet,
Sei auf ewige Zeiten dein!"

In ergreifender Einfachheit des Gefühls und der Sprache tönt gleich darauf aus dem „Turm von Barbentane" (La Tourre de Barbentano) ein Sang von Dienertreue, Jugendmut und Liebesleid.

Die allbezwingende Macht des Heimwehs wird veranschaulicht im „Renegat" (Lou Renegat [1]), und die ritterliche Seelengröße sowie der schwärmerische Marienkultus des Mittelalters finden ihre Verklärung in der Romanze: Die Kette von Moustiers (La Cadeno de Moustié [2]).

Ein Gegenstück zu der Fahrt des liebentbrannten Rudel nach Tunis mit noch trostloserem Ausgang bietet Catelan, der Troubadour (Catelan lou Troubaire); „Die Königin Johanna" (la Rèino Jano) hingegen giebt dem Dichter Gelegenheit, seine Vorliebe zu dieser Frau, die ihm das Ideal einer für Kunst und Vaterland begeisterten Königin ist, in glühenden Strophen zum Ausdruck zu bringen und ihr schönheitstrunkenes Zeitalter mit der prosaischen Gegenwart zu vergleichen.

Wie die „Königin Johanna" so ist auch die Romanze: Die Prinzessin Clemènço [3]) (La Princesso Clemènço)

---

[1]) Deutsch v. Aug. Bertuch in Bd. 16 der „Deutschen Dichtung".

[2]) Deutsch v. dems. ebdsbst.

[3]) Deutsch v. dems. ebdsbst.

Digitized by Google

bloß die kunstvolle Ausführung verschiedener in „Calendau“ bei Gelegenheit der Tellerepisode (Gesang XI) gegebenen Strophen. Zu bewundern ist an dem letzteren Gedicht die Kunst, mit der Mistral einen heiklen Stoff, der leicht einen willkommenen Anlaß zu einer farbensatten Schilderung hätte geben können, in keuscher Beschränkung zu recht künstlerischer Gestaltung gebracht hat, so daß die Provence, wie seiner Heldin, auch ihm Beifall klatschen konnte.

In dieselbe Zeit des Minnedienstes und der „Liebeshöfe“ entführt uns die leuchtende Vision: Roumanin (Roumanin.)

Wie poetisch ist gleich anfangs die Einleitung mit der Beschreibung des nun verfallenen Schlosses!

Roumanin.

Durch Kiesgerölle stieg ich hinan den Bergeshang;
Zuweilen aus der Ferne des Häuers Hacke klang,
Wenn sie, auf sprödem Steine aufprallend, blank und scharf,
Die glutgedörrten Büschel aus rissigem Boden warf.
In Sinnen schritt ich weiter und dunkelschattig sah
Ich plötzlich der Alpinen wildzackge Masse nah!
Der lockre Kiesgrund löste bei meinem Tritt sich los.
Ich stieg und stieg und endlich erreichte ich das Schloß,
Das hohe und verlassne von Roumanin. O Glanz
Der Vorzeit! Burg der Schönheit voll Festgesang und Tanz!
O Liebeshof, am Rande des Abgrunds kühn erbaut! —
Doch stumm und tot ist alles! — Nur Stein auf Stein rollt laut
Dem Thale zu, indessen der Epheu liebereich
Und treuergeben, einem ergrauten Diener gleich,
Nach Kräften, sonder Schwanken, von niemand unterstützt,
Vor Wind und Menschenfrevel den Stolz des Berges schützt,

Digitized by Google

Der mächtighohe Bergfried, kopfüber fiel er vor
Und liegt nun in der Haide dort unten vor dem Thor,
Und all die schmucken Zinnen mit Türmchen und Altan,
Sie füllen, statt des Wassers, den trocknen Graben an;
Doch Gras und Buchsbaum sprießen grün aus dem Schutt hervor,
Wachholder klimmt und Eiche am Mauerwerk empor,
Und auch die holden Rosen, der süße Rosmarin,
Sie duften, wie vor Zeiten, im Hof von Roumanin.
Ich sah sie stehn in Fülle, und durch den bunten Kreis,
„Phanette", hört ichs flüstern, „Phanette!" süß und leis;
Denn schon ein halb Jahrtausend, an Glanz und Düften schwer,
Erharren all die Rosen Phanettens Wiederkehr!
Doch spurlos schwand Phanette gleich einem Frühlingstag,
Und drum vor Langeweile ward wild der Rosenhag.

In dieser duftenden Einsamkeit beschwört des Dichters Phantasie alle Pracht vergangener Tage empor, und vor seinen Augen setzt sich bald ein glänzender Liebeshof zusammen, wo ihn alles, was die Provence an Schönheit und Mut, an Kraft und Geist besessen, als jugendlicher, wohlstimmiger Areopag umschart und bezaubert.

Einen Gegensatz zu diesem lichtvollen Traumgesicht bietet die liebliche Legende: „La Coummunioun di Sant", „die Gemeinschaft der Heiligen," vielleicht das reizendste Gedicht der ganzen Sammlung und eine wahre Perle der Legendendichtung [1]).

Die bedeutendste Schöpfung dieses historisch sagen-

[1]) In deutscher Bearbeitung von Aug. Bertuch erschienen in „Alte u. Neue Welt", Jahrg. 1896. Heft 2.

Digitized by Google

haften Cyklus ist aber unstreitig „Lou Tambour d'Arcolo“ „Der Tambour von Arcole“, dem Andenken des kleinen André Estienne aus Cadenet in der Provence geweiht, der als Tambour in der Schlacht bei Arcole eine so bedeutende Rolle gespielt und in dem gewaltigen Fries des Bildhauers David d' Angers im Giebel des Pantheon zu Paris, dicht neben Napoleon einen Ehrenplatz gefunden hat. „Mistral hat, wie G. Paris so schön sagt, nie der Revolution und ihrer schrecklichen Auftritte Erwähnung gethan; er wollte bloß verewigen das, was einigt, nicht das, was trennt, was ehrt, nicht was befleckt.“ Und so hat er es auch hier gehalten. Sein „Tambour d' Arcolo“ ist eines der schönsten Lieder, die von französischen Dichtern auf die glorreiche Zeit der Kaiserkriege gesungen worden sind, und es stellt sich den Viktor Hugoschen Oden auf Bonaparte würdig zur Seite.

Der bacchische Freiheitstaumel des Prologs, das Bajonettengeklirr, Kriegsgeschrei und Kanonengedröhn der Schlacht, die rauschende Epopöe des Napoleonidenreiches und seines erschütternden Unterganges, endlich die seltsame Ironie des Menschenschicksals und der Wert des Ruhmes im Gedächtnis der Nachwelt, verkörpert durch die Schöpferkraft des Meißels und versteint in der imposanten Starre des Pantheons, hoch über den Fahren, den Wolken und Stürmen, in Sonnenschein und Himmelsbläue: — alle diese aufregenden Elemente zusammengenommen und hinausgesungen in einer Sprache, die bald berauschenden Rebenduft aushaucht, bald nach Pulver und Blut riecht, die jetzt mit dem hastenden Trommelschlegel zum Angriff treibt, dann mit den Siegesrossen des Imperators und seiner Marschälle durch Europas Gefilde stampft, um sich endlich in marmorner Ruhe auf der Kuppel des

Digitized by Google

französischen Nationaltempels niederzulassen, bewirken atemlose Spannung und rückhaltslose Bewunderung.

Die nachfolgende prächtige Verdeutschung von Aug. Bertuch giebt den Eindruck des Originals treu wieder.

Der Tambour von Arcole.

I.

Prolog.

Allons enfants de la Patrie!
Erscholl der Sang der schmucken Scharen,
Die von Provence und Normandie,
Von Ost und West gekommen waren.
Mit Tricolore, Kranz und Laub
Ziehn alle nach den Standquartieren
Und rücken aus, in dichtem Staub,
Um gegen Östreich zu marschieren.

Ein furchtbarer Blitz hat den Himmel gespalten!
Die Völker von Frankreich, seit lange gehalten
Mit eigenem Schweiße die Reben zu netzen,
Sie wollen als Winzer die Messer nun wetzen:
Auf Brüder! und laßt uns die Lese bereiten,
Wir keltern den Wein für die spätesten Zeiten!

Und nun begann der Traubenschnitt,
Die Erntefeuer sprühten Funken,
Das Volk, zu seiner Eintracht Kitt,
Hat scharf vom neuen Wein getrunken;
Es hat sich einen Platz gefegt,
Um seinen Freiheitsbaum zu pflanzen,
Und dann, vom roten Saft erregt,
Wie toll um ihn herum zu tanzen.

Digitized by Google

Das Gähren und Schäumen, das Sprudeln und Wallen
Hat jenseits den Nachbarn gar übel gefallen.
Es rückten zur Grenze, dem Unfug zu wehren,
Blondhäuptige Prinzen mit mächtigen Heeren . . . . .
Doch um die Berauschten zu Ordnung zu bringen,
Da fanden sie, sagt man, gewaltig zu ringen.

II.

Die Schlacht.

Beim transalpinen Heere
Ein kleiner Tambour stand,
Für Vaterland und Ehre
In heilger Lieb' entbrannt.

Ein Wurm, den Grund entstiegen
Zu Cadenet am Berg;
Doch zu den Fahnen fliegen
Jetzt Alle, Ries' und Zwerg.

Die kriegrische Gemeinde
Zieht stolz, in Waffenzier;
Die ganze Welt zum Feinde,
Die Freiheit zum Panier!

Die Raben krächzen, schwärmen,
Weitum kein Futter mehr . . .
Die Felddrommeten lärmen,
Und Heer zieht gegen Heer.

Noch trennt sie weiter Marschweg
Und Fluß, Gebirg und Thal;
Bei Arcol' erst, ein Holzsteg
Verbindet sie zumal.

Digitized by Google

Vier Feldgeſchütze wehren
Den Brückenübergang;
Nur zu! Gefahren mehren
Den Mut, der niemals bang.

Es ſtürmt, von Dampf umwettert,
Die Vorhut an den Fluß:
O weh! zermalmt, zerſchmettert
Hat bald ſie Schuß auf Schuß.

Die zweite Sturmbrigade
Am Brückenkopf erſcheint:
Auch ſie wird, ohne Gnade,
Dem Totenheer vereint.

Bonaparte, glühend, im Fieber,
Ergreift den Fahnenſchaft:
Wir müſſen da hinüber!
Ruft er mit Heldenkraft.

Mir nach denn, Grenadiere . . . .
Die geizen nicht mit Blut:
Hier aber, . . . hier verliere
Der Kühnſte nicht den Mut!

So ſcheucht man Dich von dannen,
So weichſt Du dem Geſchick,
Du, Schrecken der Tyrannen,
Du, Volk der Republik?

Doch nein! Der Trommler beſter,
Der Truppe jüngſtes Kind,
Faßt ſeine Schlegel feſter,
Für alle Schrecken blind.

Digitized by Google

Voll Luſt ſein Leben wagend,
Mit Fäuſten wie von Stahl
„Drauf! Drauf! Zum Angriff!“ ſchlagend,
Eilt er zum General. . . .

Er iſt der Kleinſten einer,
Ein armes, junges Blut,
Doch trommelt er wie Keiner
Von Freiheit, Ehre, Mut,

Von Kindern und von Greiſen,
Vom heilgen Vaterland . . . — —
Es donnert ihre Weiſen
Die Trommel, wutentbrannt.

Und ſieh'! Der Rührung Schauer
Durchbebt der Jungen Schar,
Und manch ein Altersgrauer
Sieht plötzlich nicht mehr klar.

Und weiter tobt und weiter
Die Trommel, ohne Raſt,
Sie treibt, ſie ſchnellt die Streiter
Zu wilder, blinder Haſt.

Ein Donner ohne gleichen,
Der von der Brücke kracht,
Stürzt Leichen über Leichen
In Abgrund, Graus und Nacht.

Voran! Durch Dampf und Dröhnen,
Geheul und Wundennot,
Getümmel, Röcheln, Stöhnen,
Verzweiflung, Wehruf, Tod,

Digitized by Google

Beschwingt vom Waffenglücke
Und Marseillaisenklang
Nahm Frankreichs Heer die Brücke,
Der Heldensturm gelang!

III.

Das Pantheon.

Ja! unserm Trommler war das Glück erblüht!
Vor allem Heer, im vollen Sonnenscheine,
Die junge Stirn von Ruhmesglanz umglüht,
Empfing, vom großen General, der Kleine
Zwei Schlegel, ganz aus Gold und Elfenbein,
Ein sichtbar Zeichen der erkämpften Ehre,
Und überall, in Schule, Haus, Verein,
Sprach man von ihm als Vorbild und als Lehre.
Es flog sein Name über Land und Meer,
Ein Zwilling fast der größten der Geschichte,
Den Kleinsten und den Tapfersten im Heer
Verherrlicht man im Bild und im Gedichte.

Dann zog von neuem Krieg um Krieg herauf,
Es bebt die Welt beim Brüllen der Kanonen,
Es schwebt vom Tajo bis zum Niemenlauf
Der Kaiseradler über den Nationen;
Des Tambours Stern erblindet mehr und mehr
In seines großen Feldherrn Ruhmesflammen, ...
Dann lief viel Rhônewasser noch ins Meer,
Und plötzlich brach des Kaisers Thron zusammen.
(Dem Nimmersatt wird Lust in Leid verkehrt[1]),

[1]) „Qu vòu tout engouli, fau que n' i' en cose." Provenzalisches Sprichwort.

Digitized by Google

Manch stolzes Königsschiff sah man zerschellen,
Und im Orkan, der Alles rings verheert,
Trieb unsres Trommlers Kähnlein auf den Wellen.

Und eines Tages, als er, grau und alt,
Paris durchwandert, halb gelähmt, voll Narben,
Beschaut er seine ärmliche Gestalt
Und denkt wie Glück und Hoffen ihm verdarben;
Er denkt an Neunundachtzigs Morgenrot,
An Mirabeau, deß Worte Donnerklänge,
Der Republik Geburt, des Königs Tod
Und der Marseiller kriegrische Gesänge;
Ans Massenaufgebot, an Marsch und Wacht
Und wie man, siegesfroh, in heißen Tagen,
Der Deutschen, Russen und der Briten Macht
Zersprengt und überall zurückgeschlagen.

Er sieht sich selbst und hört den tapfern Klang,
Das Flammenlied von seiner Trommel Rollen,
Wie es mit Kraft die Männer einst durchdrang
Und hört ihr Bitten, Drohen, Donnern, Grollen,
Den Hülferuf, der, fern vom Vaterland,
Bei Keinem ohne Wiederhall geblieben!
Er denkt, daß er die Liebe nie gekannt,
Um Frankreich nur, bis in den Tod zu lieben .....
Die seine kühne That zum Sieg gelenkt,
Mit Ehren überhäuft, mit Gold und Orden,
Masséna, der Nizzarde, landbeschenkt,
Und der Gascogner Lannes ein Fürst geworden;

Hans Bernadotte aus Pau auf Schwedens Thron,
Murat aus Cahors mit Neapels Krone,
Bonaparte Kaiser, Fürsten sammt Nation

Digitized by Google

Mit Füßen tretend, ihrer Treu zum Lohne,
Und er, der arme Tambour, nach dem Fest
Ein Tambour wie zuvor .... es ist ein Jammer:
Vergessen, dürftig, ohne eignes Nest,
Bei rauher Kost in einer kahlen Kammer,
So wandert einsam er des Alters Bahn,
Entmutigt vom beständigen Entsagen ....
O! rief er plötzlich, Ruhm, du bist ein Wahn,
Ein toller Traum in eitlen Jugendtagen!

Ach, hätt' ich dir den Rücken nie gekehrt,
Mein Cadenet, an der Dürance Gelände,
Und hätte, grabend, Weib und Kind ernährt,
Beglückt vom stillen Fleiße meiner Hände
Dort unten, wo mein Heim und meine Art,
Wo Gottes Friede war, die ich verlassen! —
Da rann ihm eine Thräne in den Bart;
Und weiter durch die langen, fremden Gassen,
Im lärmenden Gewühl der weiten Stadt,
Mit kranker Seele, schlich er viele Stunden,
Bis er sich endlich traurig, müd und matt,
Vor dem berühmten Pantheon befunden.

Dort oben, in der Lüfte Hochrevier,
An seinem Giebel, prangt der Tempelriese
Damals noch neu — in reicher Bilderzier,
Und golden glänzt es vom erhabnen Friese:
„Den Besten als des Vaterlandes Dank." —
Wie ungleich sind Verdienst und Glück verwoben! —
Da schallt es von der nächsten Ruhebank:
„Den Kopf hoch, Tambour! Kennst du den dort oben?"....
Und zu des Ruhmestempels Herrlichkeit
Erhebt, geblendet, seine Stirn der Alte ....

Digitized by Google

Die frohe Sonne schüttelte zur Zeit
Ihr Goldhaar, dessen Glanz Paris umwallte.

Als der Soldat das Pantheon gewahrt,
Mit seiner Kuppel in den Himmel ragend,
Und dann sich selbst, das Heer um sich geschart,
Ein Knabenbild, im Sturm zum Angriff schlagend,
Wie er, in seines Helden Siegesbahn,
Das Kind von Arcole, in die Feinde rannte,
Berauscht ihn plötzlich seiner Jugend Wahn! ....
Als in des Tempels Fries er sich erkannte,
Hoch über Zeit und Leid, in Aetherwellen,
In ewigen Ruhmes lichtem Morgenrot,
Da fühlt' im Herzen er ein süßes Schwellen
Und sank zu Boden jählings .... und war tot.

Doch nicht nach entlegenen Tagen nur späht unseres Dichters Muse sehnsüchtig aus, auch für die Gegenwart, für das Leben um sie herum, hat sie ein prüfendes Auge und ein warm fühlendes Herz. In der Darstellung von Land und Leuten der Heimat ist ja Mistral besonders Meister, und so bietet er in den „Gedichten" auf diesem Gebiet die leuchtende Barkarole „Das Schiff" (Lou bastimen), die stolze, etwas schwermütige Idylle: „Die Arelatin" (L'Arlatenco), das in kunstvoller Form gedichtete Stück: „Hauskatermusik" (La founfòni de l'oustau), ein Loblied auf den stillen, leider auch vergänglichen Reiz, den der häusliche Herd verbreitet, und besonders die Erzählung: La fin dóu Meissonuié (Der Tod des Schnitters), eines seiner ersten und ergreifendsten Gedichte:

Digitized by Google

Der Tod des Schnitters.

„Rafft nur die Garben auf, ihr Frauen! Laßt die Zähren
Und habet mein nicht acht.
Im Winde, voll und reif, entkörnen sich die Aehren;
Des Weizens goldigschwerer Pracht,
Für Spatz und Aemse nicht hat sie der Herr gemacht."

Auf frischgemähtem Schwaden, bleich und blutbedeckt,
Hat sich der alte Schnitter stöhnend ausgestreckt,
Hebt schwach den nackten braunen Arm und weist von hinnen
Die Garbenbinderinnen.
Die Sicheln in der Hand, umsteht ihn dicht im Kreis
Die Schar der Schnitter und blickt trübe auf den Greis.

Und wie er nun so spricht, wird lauter nur das Klagen
Der Mädchen und der Fraun, der Kinder Wehgeschrei,
Und manche sonngebräunte Männer stehn dabei,
Die schmerzlich seufzend sich die breite Brust zerschlagen;
Denn ach! so eben erst, im jähen Feuerdrang
Der Eile, die mit Manneskraft und Sichelklang
Das Feld verschlang, von Müdigkeit und Sonnglanz trunken,
Ist todeswund der Führer in das Korn gesunken.

Die Sicheln rauschten. — Allen schritt voraus der Greis!
Und heiß und heißer ließen stets die Sonnengluten
Des Blutes Wellen durch die Adern fluten;
Doch unermüdlich vorwärts strebten Kraft und Fleiß,
Und knisternd sanken Garben hundertweis'.

Dicht vor- und aneinander sitzen
Die Schnitter da und glühn und schwitzen,
Und mächtig ihre Sicheln blitzen,

Digitized by Google

Als ob ein Wirbelwind beflügte jeden Arm.
Die Erde giebt dem heißen Drang, der sie bezwungen,
Sich hin, der greise Führer hält sich trotz der Jungen,
Ist allen frisch voraus ins Aehricht eingedrungen
Und haut so Bahn dem ganzen Schwarm.

Die Jungen folgen munter; denn in ihren Jahren
Verjüngt und kräftigt in der Arbeit sich die Kraft;
Des Alten Kniee aber schlottern jetzt erschlafft,
Und zitternd läßt die Hand den Aehrenbüschel fahren;
Er fällt, er fällt zum ersten Mal, und zornerfaßt
Verwünscht er seine Schwäche und der Jahre Last.

Und immer vorwärts will die Menge,
Den Blick zur Scholle hingewandt,
In nimmerrastendem Gedränge,
Der Woge gleich am Meeresstrand.
Vom Schweiße dampfen Haar und Glieder,
Denn blinkend flammt das Halmenstroh
Im Sonnenbrande lichterloh;
Die Aehrenwucht sinkt schwer hernieder
Und neigt sich müd und sehnsuchtsvoll,
Dem Stahl entgegen, der sie glitzernd fällen soll.

Doch, Vorwärts! ruft der Greis. Wie muß der Arme keichen!
Der Kehle, glutverdorrt, will kaum das Wort entweichen;
Und sieh', und sieh'! rasch folgt ihm, bloß bis auf die Hüfte,
Ein langer Bursch und stürmt von blinder Gier gedrängt,
Der Flamme gleich, die in sich einschlingt Wald und Lüfte,
Dem Bergstrom gleich, der seines Dammes Fesseln sprengt.

Und sieh! Der Alte, den die Arbeit krümmt und windet,
Der Weidenrute gleich, die risch! der Holzknecht wand,

Digitized by Google

Eh' er die Reisigwelle bindet,
Der Alte streckte nach den Aehren just die Hand,
Da kommt der Bursch im stürmischtollen
Anlauf, hebt weit aus mit der Sichel scharf gewetzt —
Aufschrein die Frauen und sie sehn den Greis, entsetzt,
Mit stahldurchbohrter Flanke in die Aehren rollen.

Auf frischgemähtem Schwaden, bleich und blutbedeckt,
Hat sich der alte Schnitter stöhnend ausgestreckt,
Hebt schwach den Arm und sagt, da rings die Thränen rinnen,
Den Garbenbinderinnen:

„Was klagt und weint ihr denn, o Fraun! Es ist geschehn;
Und weintet ihr auch hundert Jahr', was könnt' es frommen?
Mit frohem Liede soll die Jugend mich umstehn,
Denn allzuerst bin ich ans ferne Ziel gekommen.

Im unbekannten Land, ich das ich gehen soll,
Wohl weint oft abends meine Seele sehnsuchtsvoll
Und klagt: „Nun kann ich nimmer still im Grase liegen,
Wenn muntre Lieder steigen, wenn die Reigen fliegen,
In diesem dunklen Lande, wo ich wohnen soll!

Doch scheint mirs, Freunde, war dies Los nicht zu vermeiden.
Vielleicht kam auch aus Himmelshöhn mit sachtem Schritt
Der große Schnitter Gott, das reife Korn zu schneiden.
So lebt denn wohl, ihr Kinder! Seht mich schmerzlos scheiden,
Und fahren eure Wagen heim den Aehrenschnitt,
Nehmt auf den Garben eures Führers Leiche mit.

So thut manchmal ein kleiner Widder, der die junge,
Die übermütig-kecke Kraft des Hornes spürt:

Digitized by Google

Er ſtampft die Erde, und im Sprunge
Stürzt er ſich auf den Alten, der die Herde führt.

Der weicht nicht, hält im Zorne
Ihm ſtand, wirft ſich nach vorne,
Erwidert Stoß auf Stoß!
Wie wüten ſie und ſtöhnen!
Die tiefen Gründe tönen
Und hin und wieder dröhnen
Sie auf einander los.
Doch endlich wälzt der Alte
Sich auf dem Plan, und tötlich klafft der Stirne Spalte.
Die Schafe aber achten nicht des Führers Fall;
Sie gehen unbekümmert, weiden Gras und Kräuter,
Und kommt der Abend, wallen ſie gemächlich all
Wie ſonſt, die Magen voll, und ſchleppen heim zum Stall
Die milchgeſchwellten Euter."

So ſprach der Alte — Doch die Garbenbinderinnen,
Erheben, da er ſchweigt, nur lauter ihr Geſchrei;
Die braunen Männer ſtehen traurig ſtets dabei
Und weinen mit verſtörten Sinnen.

Dann dürſtet ihn. Man hält ihm hin den Waſſerkrug,
Und langſam thut der Wunde einen langen Zug,
Läßt dann den Thon zur Erde gleiten
Und hebt den müden Blick zur Sonne ſchwach empor:
Die ſchreitet ſcheidend eben durch des Weſtens Thor,
Um über all die Erdentiefen, Himmelsweiten
Den goldnen Mantel ihrer Strahlen auszubreiten.

Und plötzlich greift der Greis die Luft mit beiden Armen,
In ſeinen Augen flammt ein wunderbarer Schein:

Digitized by Google

„O hoher Sankt Johann, so ruft er, hab' Erbarmen!
Du Schutzpatron der Schnitter, Vater du der Armen,
In deinem Paradies, o Heilger, denke mein.

Vor eingen Jahren pflanzt' ich in den Felsenhängen
Ein paar Olivenbäumchen. Bricht die Glut herein,
So brennt wie Kohlen das Gestein und wird sie sengen.
O hoher Sankt Johann, will Sonnenbrand bedrängen
Den Hag, den ich gepflanzt, du Heilger, hüte sein.

Und droben in den Bergen wohnen auch die Meinen;
Was je mein Schweiß gewann, es war für sie allein;
Doch nächsten Weihnachtsabend sitzen sie und weinen.
O hoher Sankt Johann, du schütze meine Kleinen,
Und tröst' mein liebes Weib in ihrer Witwenpein.

Und hab' ich manchmal auch gemurrt, verzeih' mir Armen!
Auch meine Sichel schreit, trifft sie den Kieselstein.
O hoher Sankt Johann, Freund Gottes hab' Erbarmen!
Du Schutzpatron der Schnitter, Vater du der Armen,
In deinem Paradies, o Heilger, denke mein!

Der Alte schweigt. Zu goldnen Sonnenfernen spähte
Sein Auge noch, doch lag sein Leib so marmorbleich.
Und schweigend ging die Schnitterschar, um allzugleich
Die Sichel wieder anzulegen, denn es wehte
Ein Flammenmistral knisternd durch das Aehrenreich.

Fürwahr ein prächtiges Gedicht, die ergreifendste Epopöe des Schnitters! Schlichte Leute sind es, die wir da sehen, gedrückte Arbeiter, die der glutgedörrten Scholle ihre Schätze abringen müssen — doch unter dem schweißdurchnäßten Hemde schlägt ein tapferes Herz und die ein-

Digitized by Google

fache Größe ihrer Gefühle macht sie zu Helden, würdig des verewigenden Liedes. Wie ein General an der Spitze seiner Krieger, so fällt der wackere Alte allen seinen Schnittern voraus auf sonnenverbranntem Felde; ein Aehrenschwaden ist der Schild, auf dem er blutend hinsinkt und auf garbenbeladenem Siegeswagen will er sich nach Hause fahren lassen. Einem Helden des Altertums gleich, der sich ohne Sträuben dem Beschlusse des Fatums unterwirft, beugt er sein Haupt unter das eiserne Los, oder besser, er stirbt wie ein Christ, der da weiß, daß kein Haar von unserm Haupte fällt ohne den Willen des Ewigen, des großen Schnitters, der im Menschenfelde seine Garben schneiden will. Sein letzten Worte, sein heißes Gebet zum hl. Johannes, dem Schutzpatron der Schnitter, sein wehmütiges Lebewohl an Alles, was ihm hinnieden lieb und wert gewesen, sind von einer erschütternden Macht. So ist „des Schnitters Tod" das dramatischbelebte Gegenstück zu den herrlichen Schilderungen der „Mirèio", und das Lob, das wir jenen Beschreibungen gespendet haben, gebührt im vollsten Maße auch der packenden Erzählung.

Zahlreicher als die Gedichte, worin die Verhältnisse des täglichen Lebens in episch-lyrischem Ton gefeiert werden, sind die Stücke rein lyrischen Charakters, in denen Mistral mit nimmermüdem Eifer für die Erreichung seines großen Lebenszieles kämpft.

Wie er es selbst in seiner glänzenden Tischrede am großen Blumenfeste von San-Roumié ausgesprochen hat, bezweckte das Felibrige Rettung der provinziellen Rechte und Eigentümlichkeiten vor den Uebergriffen einer unverständigen Centralisationssucht; die Geschichte der Provence soll wieder auf den Leuchter gestellt, ihrer Sprache soll das Bürgerrecht zurückerkämpft werden, und in der Liebe

Digitized by Google

zur engeren Heimat soll die Anhänglichkeit an das große Vaterland ihre feste Unterlage und dauernde Nahrung finden.

Vor Mistral hatte kein Dichter der lengo d' O, auch Jasmin nicht, der alten, in den Schlachten der Albigenserkriege gemordeten provenzalischen Nationalität gedacht; der Sänger von Maiano erst sollte mit Flammenworten auf die Zeit der Vorfahren zurückdeuten und das Recht der Gegenwart und Zukunft aus der Vergangenheit ableiten und beweisen.

Schon in der ersten Fassung der „Mirèio" fanden sich einige Andeutungen in dem Sinne, aber auf ausdrücklichen Wunsch des Verlegers mußten sie gestrichen werden, und so wollte Charpentier in der Pariser Ausgabe von 1860 dem Idiom des Südens nicht einmal den Namen „langue, Sprache", gönnen [1]).

In einer den Anmerkungen des ersten Gesanges von „Calendau" eingefügten Note drückte Mistral zum ersten Male den federalistischen Gedanken, den seine Schule auf ihr Programm gesetzt hat, in energischen Worten aus. In ausführlicher Auseinandersetzung hebt er hervor, daß die Albigenserkriege weniger ein Religionskrieg als ein Racenkrieg waren, ein Vernichtungskampf zwischen dem nördlichen und dem südlichem Elemente, und daß im Jahre 1486 die Provence sich aus freiem Entschlusse an Frankreich angeschlossen, „aber nicht wie ein Teil ans Ganze, sondern wie ein Ganzes an ein anderes Ganze. (Non comme nn accessoire à un principal, mais comme un principal à un autre principal), und er schließt mit dem ergreifenden Ausspruch: „Obgleich die französischen Schrift-

[1]) Jourdanne: Histoire du Félibrige, S. 47 ff.

Digitized by Google

steller die Sache des Südens gewöhnlich verdammen, so ist es uns andern, wenn wir in den provenzalischen Chroniken die leidvolle Geschichte dieses ungerechten Krieges, unsere verwüsteten Fluren, unsere gebrandschatzten Städte, unser in den Kirchen hingemetzeltes Volk, die Demütigung unseres Adels und der ausgezeichneten Grafen von Toulouse, andererseits aber den männlichen Widerstand unserer Väter lesen, die unter dem enthusiastischen Rufe: Tolosa! Marselha! Avinhon! zu Felde gezogen sind, so ist es uns andern, wiederhole ich, unmöglich, nicht bis in unser Blut hinein gerührt zu werden und mit Lukan zu sagen: Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni!"

In dem Epos selbst hat er dieser Periode seines Vaterlandes zu verschiedenen Malen, besonders aber im IV. Gesange gedacht, und das ganze Gedicht könnte schließlich als ein einziges Sirventes angesehen werden, das die Berechtigung der Forderungen, die von den Jungprovenzalen gestellt werden, klarer und überzeugender darthut als jedes andere.

Am deutlichsten giebt er diesen patriotischen Gedanken seiner Seele Ausdruck in den feurigen Sirventen, wo er mit aller Kraft seines Genius für ihre Verwirklichung eintritt. Sie bilden den Höhepunkt der „Goldinseln" und zeigen Mistrals lyrisches Talent im hellsten Lichte.

Das meiste Aufsehen unter diesen Sirventen hat „die Gräfin" (La Coumtesso) gemacht, eine Allegorie gegen die Eingriffe Nordfrankreichs in die Rechte der Provence, und von den Gegnern des Felibrige stets als Beweis angeführt für die Behauptung, Mistral dränge zum Separatismus, gegen welchen Vorwurf sich der Dichter aber bei verschiedenen Gelegenheiten scharf verwahrt hat.

Digitized by Google

Er selbst will das Gedicht bloß als einen energischen Ruf nach Decentralisation aufgefaßt wissen; zahlreiche seiner jüngeren Schüler aber haben, als entschiedene Anhänger des Federalismus, dies Sirventes zu ihrem Lieblingsgedicht erwählt und der Ruf: Vivo la Coumtesso! Es lebe die Gräfin! ist ihr Kriegsgeschrei geworden. Meine Leser mögen selbst über die Tendenz des berühmten Sirventes, das übrigens zu den Besten der Sammlung gehört, urteilen; jedenfalls möchte es schwer halten, den federalistischen Gedanken ganz in ihm zu verkennen.

Die Gräfin.

Morta diuhen qu'es, mès jo la crech viva. [1])
V. Balagner.

I.

Eine Gräfin kann ich nennen,
Die aus königlichem Blut;
Niemand ist in weiten Landen
Schön wie sie und hochgemut,
Und doch trübt ein Flor der Trauer
Ihrer Augen lichte Glut.
Könnte man mich doch verstehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Hundert Städte, zwanzig Häfen
Waren Zeugen ihrer Macht;
Schatten spendend hielt der Oelbaum
Ihre Schwelle überdacht;

[1]) Tot ist sie, wird gesagt; ich aber glaube, sie lebt!

Digitized by Google

Jede Frucht der ganzen Erde
Reifte ihrer Gartenpracht.
Könnte man mich doch verstehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Für den Pflug lag, für den Spaten
Weit ein Gottesplan bereit;
Kühlung schafften ihr im Sommer
Berge, waldig und beschneit,
Eines Windes mächtger Atem,
Eines Stromes Feuchtigkeit.
Könnte man mich doch verstehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Weizen, Trauben und Oliven
Waren ihres Hauptes Zier;
Ihre Steppe barg der Mauren
Hengste und den wilden Stier;
Stolz der eignen Kraft vertrauend,
Fehlte nie der Nachbar ihr.
Könnte man mich doch verstehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Früh und spät stand am Balkone
Ihre Fröhlichkeit und sang,
Daß der Liebe süß Verlangen
Sterbensweich die Luft durchdrang;
Alles brannte vor Verlangen
Zu erlauschen einen Klang —
Könnte man mich doch verstehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Dichter folgten ihren Spuren,
Boten ihre Dienste dar;

Digitized by Google

Morgens früh, im Reif des Gartens,
Harrend ſtand die Freierſchar;
Doch ſie hielt ſich hoch im Preiſe,
Eine Perle, groß und klar!
Könnte man mich doch verſtehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Das Gewand, das ſie umrauſchte,
War aus eitel Sonnenlicht;
Wer das Morgenrot wollt' ſchauen,
Kam und ſah ihr Angeſicht;
Doch nun birgt das holde Bildnis
Uns ein Schleier ſchwarz und dicht.
Könnte man mich doch verſtehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

II.

Denn ihr rohes Halbgeſchwiſter,
Um zu erben all ihr Gut,
Sperrte ſie in eines Kloſters,
Eines Kloſters arge Hut,
Das jahraus, jahrein, verſchloſſen
Wie ein Rieſenbacktrog ruht.
Könnte man mich doch verſtehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Junge Nönnchen, alte Nonnen,
Alles trägt dasſelbe Kleid,
Trägt des Schleiers wollne Weiße
Und des Rockes Düſterheit,

Digitized by Google

Und dieſelbe Glocke regelt
Stets denſelben Gang der Zeit.
Könnte man mich doch verſtehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Keine Lieder darf man ſingen,
Leiern muß man das Brevier;
Hell darf keine Stimme lachen,
Schweigen iſt des Frommen Zier:
Quiſeln und zahnlückge Vetteln
Giebts allein zu ſehen hier.
Könnte man mich doch verſtehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Nimm Dich, blonde Weizenähre,
Vor der Sichel nur in acht! —
Schauerlich ins Ohr der Schönen
Hallt des De profundis Macht,
Und der Schere fällt zum Opfer
Ihre lichte Lockenpracht.
Könnte man mich doch verſtehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Die ſie treulos eingekerkert,
Spreizt ſich nun als Herrſcherin;
Neiderfüllt bricht die Barbarin
Laute ihr und Tamburin,
Stürmt im Grimm durch ihre Roſen
Und durch ihre Reben hin.
Könnte man mich doch verſtehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Tot ſei ihre ſchöne Schweſter,
So erzählt ſie jedermann; —

Digitized by Google

Allzuſchwach ſind deren Freunde
Zu durchbrechen falſchen Bann,
Und ſo bleibt ihr nur das Auge,
Daß ſie blind ſich weinen kann.
Könnte man mich doch verſtehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

III.

Die da alter Zeiten denken,
Die das Herz von Mut geſchwellt,
Die da jauchzen, wenn der Miſtral
Laut im Grimm ſein Kampflied gellt;
All die ruhmesdürſtgen Seelen,
Ihrem Volk zum Hort beſtellt,
Könnten ſie mich doch verſtehn!
Wollten ſie doch mit mir gehn!

Mit dem Rufe: Vorwärts! Vorwärts!
Alt und jung in blanker Wehr
Stürmten wir in hellen Haufen,
Hoch den Bannerſchaft, einher,
Stürmten, wir das dunkle Kloſter,
Ein entfeſſelt wütig Meer!
Könnten ſie mich doch verſtehn!
Wollten ſie doch mit mir gehn!

Fallen würd' das dunkle Kloſter,
Wo die Sonne nimmer ſcheint,
Wo ſich Tag und Nacht die Gräfin
Blutigrot die Augen weint;

Digitized by Google

Trotz der Schwester, trotz des Neides
In den Boden müßt' der Feind!
Könnten sie mich doch verstehn!
Wollten sie doch mit mir gehn!

Und wir knüpften die Äbtissin
Draußen an das Gitterthor,
Und wir sprächen zu der Gräfin:
„Tritt, o Sonne, tritt hervor!
Fort mit Dir, Du bleiche Trauer,
Goldne Freude, steig' empor!"
Könnte man mich doch verstehn!
Wollte man doch mit mir gehn!

Der Ton der scharfen Erbitterung, des wütigen Grimmes, der besonders den Schluß dieses Gedichtes erfüllt, findet sich in dem Maße in keinem der folgenden Sirventen wieder; das schönste derselben, „die Ode an die Catalonen", mit ihren klassischen Bildern und kernigen Versen haben wir schon oben besprochen.

In allen den Gedichten aber zeigt sich Mistral als der furchtlose Vertreter und Vorkämpfer, als der ernste, besorgte Lehrer seines Volkes.

So singt er in dem Liede: „Die guten Provenzalen" (Li bon Prouvençau) unter anderm: „Paris nachzuäffen, ist jeder bemüht, und alles wird zu Sklaven der Mode. Wir aber, die guten Provenzalen, die Ritter des heiligen Grals, werden wir Feliber, und wir bleiben frei! Der fürchtet die Klerikalen mehr als die Preußen, ein anderer die Radikalen mehr als die Russen! Wir guten

Digitized by Google

Provenzalen, wehren wir diese Mücken ab und singen wir in der Weinlaube vom Vaterland."

In Toulouse 1879 zum Meister der Blumenspiele ernannt, dankt er in der schwungvollen Ode „An Clemènço Isauro" (A Na Clemènço Isauro) der Stadt für diese Ehre und ruft im Anschluß an einen herrlichen Vergleich aus: „Das Felibrige, das Kind der Provence, erweckte singend den schlafenden Süden! Dem Volke rettete es Sprache und Namen, flößte ihm Achtung ein für die alten Gebräuche und Ehrfurcht für den Glauben; es wurde der Priester des Vaterlandes, das von ihm gesegnet ward". Zum Schlusse endlich bricht er in die feurige Mahnung aus:

„O Toulouse, Stadt der Pallas,
Willst du der Väter wert verbleiben fort und fort,
Bleib' deiner Sprache treu; sie wird der Nachwelt sagen,
Daß frei und stolz du stets dein Wappenschild getragen,
Denn in der Sprache liegt ein alter Zauberhort —
Alljährlich wechselt wohl der Sprosser sein Gefieder,
Doch niemals seine Lieder.

„Durch die List und durch den Handel", heißt es weiter in dem gewaltigen Liede „Der Löwe von Arles", (Lou Lioun d' Arle), in dem der Dichter, an die seltsame Gestaltung eines Felsens der Alpinen anknüpfend, die ruhmvolle Vergangenheit der alten Kaiserstadt Arles aus ihrem Grabe heraufbeschwört,

„Durch die List und durch den Handel,
Hebe sich, wer mag;
Durch die Waffen und den Kriegslärm,
Triumphiere, wer da kann!
Du, Provence, dicht' und singe!"

Digitized by Google

Am leidenschaftlichsten aber beklagt er das mächtige Vordringen des Französischen in dem großen Sirventes: Espouscado, (Gischtgespritze) ein Trutzlied[1]) gegen die Dummheit, worin er allen Klagen über den Widerstand, den er auf seinem Wege gefunden, noch einmal Worte leiht und die Beschränktheit verschiedener gegnerischen Ansichten heftig geißelt.

Kein anderes seiner Gedichte haucht solchen provenzalischen Erdgeruch aus und trägt eine schönere Entrüstung zur Schau. Mit dem Ingrimme eines Juvenal beginnt er:

Wenn man so sieht, wie die Hohlheit sich bläht,
Und den guten Brüsten die Milch vergeht,
Und die schönen Feigen zu Grunde gehen,
Und die Tröpfe gehobenen Hauptes stehn,
Wenn du, provenzalische Sprache, mußt leiden,
Daß sie dir täglich die Flügel beschneiden,
Wenn Menschenverstand man so selten mehr findet,
Und die Vernunft so kläglich erblindet,
Giebts Tage, da fährt, als müßt' es so sein,
Der Funke von selbst aus dem Kieselstein. [2])

Alsdann zählt er die Beschwerden auf, die er gegen die engherzige Böswilligkeit der Verwaltungen, von denen alle provinzielle Thatkraft erstickt werden möchte, zu führen hat, und geißelt das Vorurteil und die Mißgunst, die man von oben her den Bestrebungen der Feliber entgegenbringt, mit herben Worten.

---

[1]) Unter diesem Titel von Aug. Bertuch übersetzt in „Zeitschrift für frz. Sprache u. Litteratur", Bd. XV, Heft 6 u. 8, S. 267 ff.

[2]) Übersetzung v. Bertuch, l. c.

Digitized by Google

Glaubt ihr, so ruft er unter anderm,
Glaubt ihr, es greife die Galle nicht an,
Wenn, frei und stolz wie Artaban,
Man allzeit seine Pflicht gethan,
Und nicht mehr sagen darf de pan![1])
Nicht mehr wagen darf, sein Leid zu erzählen,
Und sich fürchten muß vor Schelten und Schmälen,
Wenn man beim Krämer, fürs Mittagessen,
Tapeno[2]) verlangt hat und vorher vergessen,
Herabzulangen vom Büchergestell,
Den Littrés oder den Bescherelle.

Doch alle diese Verfolgungen sollen sie, die guten Provenzalen, wenig kümmern; festhalten wollen sie an ihrer Sprache und sie auf alle Weise pflegen. Zu jeder Arbeit soll sie dieselbe begleiten, aufs Feld, zur Jagd und zum Fischfang; sie soll ihnen bleiben die Sprache der Freude, der Freundschaft und der Liebe und ihnen einst in der Kaserne „den Heiltrank gegen das Heimweh bereiten".

O die Thoren, die glauben, dieser Sprache entbehren zu können! Wie lebendig Tote schreiten sie durch die fröhlichste Wirklichkeit dahin. Die schönste Heimat hat für sie keinen Reiz mehr, stumm sind für sie die alten Schlösser mit ihrer leuchtenden Vergangenheit, stumm die einsamen Klausen und die alten Pfade.

Die Legenden und frommen Gebräuche der Vorzeit bleiben ihnen unerklärliche Rätsel und nimmer verstehen sie, was sich Hummel und Biene heimlich vertrauen.

„Ihr aber, wendet sich der Dichter sodann zum Schlusse in zwei herrlichen Strophen an sein Landvolk:

---

[1]) Brot.
[2]) Kapern.

Digitized by Google

„Ihr aber, Erstgeborene der Natur,
Gebräunte Söhne der sonnigen Flur,
Die ihr noch in der Sprache der alten Zeit,
Mit den Mädchen schäkert und um sie freit,
Fürchtet euch nicht: ihr müßt Meister bleiben!
Denn ihr seid stämmig und kerngesund,
Wie die Nußbäume draußen im Haidegrund;
Und wenn sies noch so bunt mit euch treiben,
O ihr Bauern, (denn also nennt man euch gern),
Ihr bleibt doch trotz allem des Landes Herrn.

Inmitten eurer Felder stiller Welt,
Belauschet ihr der Saaten leises Weben,
Ganz eurer Arbeit hingegeben,
Und ganz auf eurer Väter Land gestellt.
Ihr seht sie von fern im Vorübergleiten,
Der Kaiserreiche gewaltsame Pracht,
Der Revolutionen zerschmetternde Macht,
Und werdet bestehn im Wechsel der Zeiten,
Der Barbarei, der Civilisationen,
Und am nährenden Busen der Heimat wohnen.

Doch diese Kundgebungen eines glühenden Lokalpatriotismus dürfen nicht dahin gedeutet werden als wolle Mistral nichts von Frankreich wissen; nein, bei jeder Gelegenheit hat er seine Anhänglichkeit an das große Vaterland betont.

Im „Tambour von Arcole" besingt er Frankreichs Waffenruhm und in der „Ode an die Catalonen" spricht er die Zugehörigkeit der Provence an Frankreich auf kernige Weise aus. Am schönsten aber offenbart sich diese Liebe in dem „Bußpsalm" und in der Allegorie „Der Felsblock des Sisyphus".

Digitized by Google

Diese beiden Gedichte der „Goldinseln“ gehören zu dem Besten, was der Zusammenbruch von 1870 einem französischen Dichter eingegeben hat, und die Vaterlandsliebe eines Mannes, der solche Töne des Mitleids, der Ermunterung und des Zornes gefunden hat, steht über jeden Zweifel erhaben da.

Lou Saume de la Penitènci ist ein erschütterndes Miserere, eine himmelstürmende Litanei.

Wie Jeremias über den Untergang Jerusalems, so klagt Mistral über die Verwüstung Frankreichs.

„O Herr, ruft er, unter dem Schwerte des Feindes fällst du uns wie Weizenhalme; du windest uns wie Weidenruten und knickst unseren Stolz an diesem Tage.

O Herr, schrecklich schlägst du uns; du brichst unsere Macht und zwingst uns unsere Sünden zu bekennen!“

Sodann entrollt sich eine Beichte voll zerknirschter Erkenntnis und aufrichtiger Reue.

„O Herr, wir haben deine Gesetze und Wege verlassen; wir haben deine Tempel geschlossen, deinen heiligsten Sohn verhöhnt, deine Sakramente und Gebote vernachlässigt; mit dem Hauche unseres Hochmutes haben wir über deine Bibel hingeblasen; wir haben uns in Pappellänge zum Himmel emporgereckt und zu Göttern ausgerufen. O Herr erbarme dich unser, denn“ —

Und nun erschwingt sich des Dichters Stimme zu einem Gnadenschrei voll gläubigen Vertrauens:

„Denn, o Herr, wir sind deine verlornen Söhne und bleiben deine alten Christen.

Strafe uns in deiner Gerechtigkeit, aber überlasse uns nicht dem Tode.

Digitized by Google

Im Namen unserer Helden, unserer Mütter, Frauen und Säuglinge erbarme dich unser! Verzeihe uns, denn wir bereuen, was wir gethan. Schicke deines Friedens nur einen Strahl hernieder, und wir werden aufleben und dich lieben!"

Wendet sich Mistral in diesem Gebet an Gottes Gnade und Liebe, so schüttet er in dem „Felsblock des Sisyphus" (Lou Roucas de Sisife) seinen ganzen Sarkasmus aus über den Wahn der allgemeinen Brüderlichkeit und des Weltbürgertums wie er in dem Schillerschen: „Seid umschlungen, Millionen!" sowie in den Versen Lamartins:

L' égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
La fraternité n'en a pas!

seinen klassischen Ausdruck gefunden hat.

Kaum ein anderes Gedicht Mistrals ist von einer so düstren Phantasie erfüllt und bietet eine ähnliche cyklopische Wucht des Ausdrucks. Die Verse folgen sich zerhackt, in atemloser Hast, in scheinbar formloser Verwirrung und machen ganz den Eindruck eines mit erratischen Blöcken besäten Hügelhanges; trotzdem sind sie von einer fast gesuchten Vollendung und passen so ganz zu der leidenschaftlich erregten Handlung. Wirklich kolossal ist die Gestalt des Sisyphus. Er verkörpert den Titanentrotz der Menschheit in einer schauerlichen Größe und erinnert an die Gigantengestalten, die der ungezügelten Einbildungskraft des genialen belgischen Malers Wiertz entsprungen sind.

Allzusammen genommen, bilden demnach die Sirventen den Höhepunkt der Mistralschen Lyrik. Auch an ihnen können, wie man es von Göthes Lyrik gerühmt hat, Generationen zehren und Jahrhunderte sich begeistern; sie

Digitized by Google

bleiben ewig jung und heiter, wie alle echten Gebilde der Kunst.

Nicht passender aber wüßte ich diesen Abschnitt zu schließen, als durch die Wiedergabe der Ode: A la Raço latino! die der Verherrlichung der Idèio latino geweiht ist und bei Gelegenheit der Fètes latines von Montpellier im Jahre 1878 am 25. Mai, in Gegenwart einer großen Volksmenge, auf öffentlichem Platze vorgetragen wurde.

Das ist ein Dithyrambus aus eitel Freude und Licht; jede Strophe berauscht durch eine Fülle des Klanges und der Begeisterung, und das Ganze macht den Eindruck einer sonnenumfluteten Apotheose des auserwählten Volkes. Leider steht die traurige Gegenwart mit der hier geschilderten Herrlichkeit in allzu schroffem Gegensatz; einem Gegensatz, dessen sich Mistral selbst recht wohl bewußt ist. Aber er möchte sein Lied als einen feurigen Weckruf aufgefaßt wissen, als eine Mahnung und Ermutigung an die lateinischen Völker, im Hinblick auf ihre glänzende Vergangenheit die Zukunft auf ähnliche Weise zu gestalten.

An die Lateinerrace.

Steh' wieder auf, Volk der Lateiner,
Steh' auf im Kleid aus Sonnenschein!
Von dunklen Trauben gährt die Tonne
Und sprudelend fließt der Gotteswein.

Im Schmuck der aufgerollten Locken,
Von Thabors heilgem Glanz verklärt,
Bist du das hohe Volk des Lichtes,
Das sich von Glut und Freude nährt;
Du bist der große Weltapostel,

Digitized by Google

Und hell erschwingt sich dein Geläut,
Bist der Posaunenmund der Wahrheit
Und bist die Hand, die Saaten streut.
Steh' wieder auf ꝛc.

Der Weltstrom deiner Muttersprache,
Der siebenarmig sich ergießt,
Den Flüssen gleich im Paradiese
Von Licht und Liebe überfließt;
Und diese Sprache, Königstochter
Des Römervolkes, wird die Welt
Mit süßem Freudelaut erfüllen,
So lang' das Wort noch Kraft behält.
Steh' wieder auf ꝛc.

Dein Blut ist reichlich hingeflossen
Im Dienste der Gerechtigkeit;
Auf deinen Schiffen kam geschwommen
Die neue Welt, die neue Zeit;
Beim Flügelschlage deines Geistes
Hinsank der Könige stolz Geschlecht,
Und wenn du dich nicht selber schwächtest,
Wer schmälerte dir Macht und Recht?
Steh' wieder auf ꝛc.

Am heilgen Feuerherd der Sterne
Entzündet sich dein Fackelbrand;
Du hast in Marmor und auf Leinwand
Der Schönheit Urbild hingebannt;
Bei dir ist aller Künste Heimat,
Und alle Anmut kommt von dir;
Du bist der Quell der Sonnenfreuden,

Digitized by Google

Du bist die ewge Jugendzier.
Steh' wieder auf ꝛc.

Die reinen Formen deiner Frauen
Bevölkern manches Pantheon;
Und magst du jubeln, magst du weinen,
Das Heer der Völker bebt davon;
Es blüht die Welt in deiner Blüte,
Dein Rausch berauschet jedermann,
Und wenn sich je dein Ruhm verdunkelt,
So legt die Menschheit Trauer an.
Steh' wieder auf ꝛc.

Zu deinen Füßen schiffdurchzogen
Dehnt sich die weite Meeresau,
Und kräuselnd aus dem Wellenspiegel
Grüßt dich das heitre Himmelsblau;
Der Wogen ewigjunges Lächeln,
Ein Ausfluß aus des Himmels Glanz,
Schlang Gott als funkelndhellen Gürtel
Um deinen braunen Völkerkranz.
Steh' wieder auf ꝛc.

Der Ölbaum mit dem Zweig des Friedens
Grünt dir auf sonngem Hügelland,
Und prächtig liegen deine Fluren
Im Rebenkleid, im Duftgewand: —
Drum auf, ihr Völker, zum Gedächtnis
Der herrlichen Vergangenheit,
Schart hoffnungsfroh euch unterm Kreuze,
Auf daß ihr einig, einig seid!

Digitized by Google

Steh' wieder auf, Volk der Lateiner,
Steh' auf im Kleid aus Sonnenschein!
Von dunklen Trauben gährt die Tonne
Und sprudelnd fließt der Gotteswein!

Den Romanzen und Sirventen, die den Hauptbestandteil der „Goldinseln" bilden, schließen sich einige Stimmungsbilder und Phantasiestücke an, die gleichfalls von dem Hauche wahrer dichterischer Eingebung erfüllt sind.

Welch liebes Stück ist z. B. das Gedichtchen „die Grille" (Li Grihet) in seiner anheimelnden Naivetät.

Die Grille.

Wie kommt es nur, du kleine Grille,
So schwarz und schimmernd wie Gagat,
Daß du bei Tage stets so stille,
Und erst, wenn spät der Mond sich naht,
Anstimmst dein hell Magnifikat?

„Bei Tage schwärmt der Mückentanz
Und lärmt so laut der Bienenreigen,
Daß unser Lied verhallte ganz —
Und sollte es auch hörbar steigen,
Die Vöglein brächten uns zum Schweigen".

Du arme Grille! — „Aber trollen
Die Ämsen erst nach Hause sacht,

Digitized by Google

So harren wir auf unsern Schollen,
Bis niemand um uns her mehr wacht,
Und sehen schweigsam in die Nacht.

Auf einmal aber, leise, leise,
Setzt Stimmchen dann auf Stimmchen ein,
Und hell ertönt es rings im Kreise; —
Der Mond spinnt hoch den güldnen Schein
Und heiter lauscht er unsrer Weise".

Eine durchaus gelungene Dichtung ist weiter das Gedicht: Lou Prègo-Diéu (Die Gottesanbeterin), wo Mistral, anknüpfend an die eigentümliche Gestalt der mantis religiosa zwei grundverschiedene Stimmungen poetisch zum Ausdruck bringt.

Der erste Teil schließt sich den innigsten Scenen der „Mirèio" und „Nerto" würdig an. Ich bedaure nur die Verdeutschung dieses Gedichtes nicht in dem wunderbar leichten und melodiösen Versmaß des Originals, das der Übersetzung zu große Schwierigkeiten entgegensetzt, bieten zu können, hoffe jedoch, daß der köstliche Inhalt auch in der kunstlosen Schale noch einen Teil seiner ursprünglichen Frische gewahrt und seine Wirkung nicht ganz eingebüßt hat.

Die Gottesanbeterin.[1])

I.

Es war im letzten Sommermonde;
Ich lag in süßer Mittagsruh,
Halb wachend, halb im Traum, am Boden
Bequem das Haupt, wie ich so gerne thu'.

[1]) Die Gottesanbeterin (mantis religiosa), eine besonders in

Digitized by Google

Und grünlich zwischen all den Halmen,
Umhüllt von ihrem Flügelpaar,
Auf einer blonden Gerstenähre
Nahm ich die Mantis Religiosa wahr.

„Du schöne Mantis, heilig Tierchen,
Zum Lohn für deine Frömmigkeit
Soll Gott dir heimlich offenbaren
All die verborgnen Dinge künftger Zeit:

So sag' mir denn, du kleine Freundin,
Schlief sanft mein Liebchen diese Nacht?
Was thut sie jetzt, was spricht sie, sage,
Und sage, ob sie weinet, ob sie lacht."

Da zittert auf dem hohlen Stengel
Der Ähre, von dem Laut erschreckt,
Da breitet aus das Paar der Flügel
Und regt es schnell, das knieende Insekt.

Und leiser, feiner als das Säuseln
Des Westes in den Bäumen dort,
Dringt mir zu Ohren, süß und heimlich,
Dringt mir zu Ohren da ihr Seherwort.

„Ich sehe, flüstert sie, ein Mädchen
In eines Kirschbaums Schatten stehn;
Die Äste streifen ihre Wangen,
In Sträußchen ist die Frucht am Baum zu sehn.

Südeuropa, stellenweise auch in Süddeutschland, lebende Fangheuschrecke. Den Namen „Gottesanbeterin" hat das Tier von seinen Raubarmen erhalten, die an ein Paar zum Gebet erhobene Hände erinnern.

Digitized by Google

Es blinkt so reif, es glüht so duftig
Der Kirschen volle Flammenpracht,
Und lockt das liebe Kind so lieblich,
Daß ihr vor Lust das Herz im Leibe lacht.

Doch all das Leuchten in dem Laube,
Die pralle Glut, der reife Duft,
Vergebens winken sie der Holden
Gleich köstlichen Korallen durch die Luft.

Sie reckt sich, will im Sprung sie haschen, —
Umsonst — und seufzt verzweifelnd schier:
„Ach wär' mein Liebster nur zur Stelle!
Er würfe hoch sie in die Schürze mir." —

— „Laßt nur ein Fleckchen Ähren stehen!
Ruf ich da froh den Schnittern hin,
Daß sich in Sommersonnengluten
Dort bergen kann die Gottanbeterin!"

Dieses Gedicht, meint Gaston Paris, ist ein den besten des Moschus oder des André Chenier ebenbürtiges *εἰδύλλιον*, und es kann nichts griechischeres geben als die Strophe, die das köstliche Stück beschließt.

Wie ganz anders ist aber der zweite Teil des Gedichtes! Da ist alles so matt, müde und mutlos! Fast zwanzig Jahre sind seit dem Gesange des ersten Teiles verflossen. Der Jüngling ist inzwischen zum Mann geworden; zerronnen ist so mancher Traum, vergilbt ist so manches Blatt im Buche des Herzens, und von dem Fittich der unschuldigen Psyche ward der duftige Schmelz abgestäubt. Öde und farblos liegt das Leben hinter dem Manne und vor ihm dehnt sich die Zukunft, verhüllt von

Digitized by Google

dem Wolkenschleier des Unglaubens und hin und wieder grausig durchzuckt von den Blitzen der Verzweiflung. Noch aber lebt in ihm die Erinnerung an das frohe Gottesbewußtsein der Kindheit, und der Fingerzeig des frommen Insekts richtet die Nadel seines Seelenkompasses wieder nach dem ewigen Pole der Wahrheit und der Gnade.

II.

Im letzten Herbst schritt ich langsam
Auf schmalem Pfade durch die Flur,
Und in Gedanken ganz versunken,
Verlor im Feld ich meines Weges Spur.

Und sieh da! grünlich zwischen Halmen,
Umhüllt von ihrem Flügelpaar
Und eine Ähre fest umklammernd,
Nahm ich die Mantis Religiosa wahr.

„Du schöne Mantis, heilig Tierchen,
Zum Lohn für Deine Frömmigkeit
Soll Gott Dir heimlich offenbaren
All die verborgnen Dinge künftger Zeit.

Und wenn ein Kind, auf weitem Felde
Verirrt, zu Dir um Hülfe fleht,
Sollst Du ihm durch die Halme zeigen
Den Weg, der zu der Mutter Hütte geht.

In dieses Lebens Lust und Leiden
Seh' auch ich Armer mich verirrt,
Denn wird er älter, fühlt mit Schaudern
Der Mann auf einmal, daß er gottlos wird.

Digitized by Google

In all dem Weizen, all dem Unkraut,
Bald stolzgemut, bald kläglichbang',
In all der Hoffnung rings auf Halmen
Seh' ich, Unselger, meinen Untergang.

Ich lieb den Raum und bin gefesselt,
Barfuß schreit' ich auf dorngem Pfad,
Die Lieb' ist Gott, die Liebe sündigt,
Enttäuscht sinkt die Begeistrung nach der That.

Verschwinden wird, was hier wir schaffen;
Man fröhnt der Lust; das Ideal
Bleibt unerreicht; in Thränen werden
Geboren wir, und Liebe schafft uns Qual.

Das Fleisch ist schön und muß verwesen;
Häßlich ist Sünd' und lockungsreich;
Den bittren Trank, ich will ihn trinken:
Leben will ich und sterben doch zugleich.

Ich bin so müde, bin so elend!
O Mantis, leuchte mir voran
Mit einem schwachen Fünkchen Hoffnung
Auf irgend etwas; zeige mir die Bahn." —

Und sieh! Die Religiosa wendet
Sich langsam, langsam nach mir um;
Zeigt mit dem magern Arm gen Himmel
Und betet ernst, geheimnisvoll und stumm.

Die religiöse Stimmung, die hin und wieder den Gefühlen unsers Dichters eine schwermütige Weihe verleiht, fand ihren kräftigsten Ausdruck in den verschiedenen Marienliedern, die den ersten Ausgaben der „Goldinseln"

Digitized by Google

eingefügt waren und von denen besonders ein Hymnus auf „Unsere Liebe Frau von Afrika“ hervorzuheben ist. In der letzten Ausgabe sind diese Dichtungen unterdrückt worden und es bleibt nur noch ein Stück, das der religiösen Richtung angehört, nämlich das Missionslied: Das letzte Gericht. (Lou jujamen darrié.)

Die Schauer des Weltunterganges und die Verzweiflung des Sünders sind darin mit grellen Farben geschildert; die verschiedenen Vorgänge in dem gewaltigen Drama werden mit energischen Blitzen beleuchtet, und die Gestalt des ewigen Richters ragt in ihrer göttlichen Hoheit gigantisch empor über der versunkenen Welt.

Das letzte Gericht.

Posaunenschall erfüllt die Lüfte,
Die Sterne fallen allzuhauf,
Und krachend sprengen rings die Grüfte
Und Gräber ihre Deckel auf.
Zu Grunde geht die alte Erde,
Und alles Fleisch muß auferstehn,
Daß Spreu und Korn gesondert werde,
Wenn Gottes Erntewinde wehn.

Nun wachen auf die Toten alle,
Die Glocken weinen durch die Welt;
Die Pracht der Städte kommt zu Falle,
Und von der Uhr der Zeiger fällt.
Zu Grunde geht die alte Erde ꝛc.

Dem Laube gleich, das fahl, verwittert,
Im Herbstwind sinket Blatt auf Blatt,

Digitized by Google

So wallt die Menschheit, angstdurchzittert,
Zur großen Dingstätt' Josaphat.
Zu Grunde geht die alte Erde ꝛc.

Wo ist nun Deine eitle Größe,
Du stolzer Sohn der Lüsternheit!
Nackt stehst Du da, und Deine Blöße
Deckt nur der Sünde Lumpenkleid.
Zu Grunde geht die alte Erde ꝛc.

Ein Baum bist Du, vom Tod entblättert,
Von Deinen Schätzen blieb Dir nichts;
Und frostdurchschauert, furchtzerschmettert,
Harrt Deine Seele des Gerichts.
Zu Grunde geht die alte Erde ꝛc.

— Ein roter Blitz durchzuckt die Weiten
Der Himmel leer und ausgebrannt,
Und Gottes Engel sieht man schreiten,
Des Lebens Wage in der Hand. —
Zu Grunde geht die alte Erde ꝛc.

„Im Staub, im Schweigen unsrer Särge,
O lägen wieder wir in Ruh!
Fallt über uns zusammen, Berge,
Ihr Hügel, kommt und deckt uns zu!" —
Zu Grunde geht die alte Erde ꝛc.

Und feierlich, mit Machtgeberde,
Versiegelt Gott das Lebensbuch,
Und über der versunknen Erde
Ertönt der ewge Richterspruch:
Zu Grunde geht die alte Erde ꝛc.

Digitized by Google

„Die ihr, vom Bösen nicht verleitet,
Treu meinen Weg gewandelt seid,
Besitzt das Reich, das euch bereitet,
Geht ein in meine Herrlichkeit!
Zu Grunde geht die alte Erde ꝛc.

Du aber, die Du Deinem Gotte
Getrotzt und sein Gebot verlacht,
Von hinnen fahr', verdammte Rotte,
Verfluchte, in die ewge Nacht!"
Zu Grunde geht die alte Erde,
Und alles Fleisch muß auferstehn,
Daß Spreu und Korn gesondert werde,
Wenn Gottes Erntewinde wehn.

Ein eigenartiges Phantasiestück ist endlich das Gedicht, „Mondweizen" [1]), das sich durch eine virtuose Beherrschung des Reimes und der Klangmalerei auszeichnet. Die dort geschilderte Landschaft hebt sich mit ihren Figuren in der richtigen Mondscheinbeleuchtung geheimnisvoll vom Nachthimmel ab.

Recht wenige sind der Stücke, in denen der Dichter das eigene „Ich" mit seinen Freuden und Schmerzen zum Gegenstande seiner Kunst gemacht hat. Es ist, als ob er sich scheue, die innersten Vorgänge seiner Brust vor den neugierigen Augen des Publikums bloszulegen; ein Gefühl der Zurückhaltung, das man ehren und loben muß.

Im Gegensatz zu der gewöhnlichen Stimmung der Mistralschen Poesie, die ganz in heiterer Seelenruhe aufgeht, hauchen diese Lieder eine bedrückende Schwermut aus; in ihrer Art sind sie aber Perlen der Liebeslyrik.

[1]) Prov: blad de luno, wörtlich; Mondweizen; bildlich: verliebter Diebstahl.

Digitized by Google

Wir weisen bloß hin auf die lieblichen Gedichte: „Begegnung“ (Rescontre), „Entmutigung“ (Maucor), „Sehnsucht“ (Languitudo), „Schwermut“ (Grevanço) und bringen als Probe das Lied: „Liebestrauer“ (Desfèci), das mit seiner verhaltenen Leidenschaft den eigentümlichen Charakter dieser Stücke am besten veranschaulicht.

Liebestrauer.

Viel Vöglein ziehn nach Norden schnell,
Nach Norden mit dem Wolkenheere;
Aus Wolken strömt des Wassers Quell,
Und all das Wasser muß zum Meere.
Ich stehe hier allein
Mit sehnsuchtskranker Seelen;
Da mir die Flügel fehlen,
Wird meine Sehnsucht tötlich sein.

Am Himmel hoch da blinkt ein Stern,
Der tausendfachen Strahl entsendet,
Und eine Schönheit weiß ich fern,
So schön, daß sie das Auge blendet.
Ich aber steh' allein ꝛc.

Der Berg kann höher stets hinan,
Von Fels zu Fels die Stirne tragen,
Und ungestört bewundern kann
Er sie an Sonn- und Feiertagen.
Ich aber steh' allein ꝛc.

Der Vogel kann in sonnger Luft
Den Hauch von ihren Lippen pflücken,

Digitized by Google

Und ruhen dann, berauſcht von Duft,
Auf ihrer Bruſt, ſchön zum Entzücken.
Ich aber ſteh' allein ꝛc.

Doch ach, auf ihrem Schloß allein
Mit ihrer Schönheit Langeweile:
„Wo ſoll, klagt ſie, der Liebſte ſein,
Daß er mein Leid im Liede heile!"
Ich aber ſteh' allein ꝛc.

Und niemand iſt, zu zahlen ihr
Den Zoll der Liebe unermeſſen,
Die Taube mit des Geiers Gier
Zu rauben und ſo aufzueſſen.
Ich aber ſteh' allein ꝛc.

So kommt's, trotz reicher Erntezeit,
Daß winterdurch viel Vöglein ſterben —
Dann liegt das Korn ſo weit, ſo weit, —
Sie müſſen darben und verderben.
Ich aber ſteh' allein
Mit ſehnſuchtskranker Seelen;
Da mir die Flügel fehlen,
Muß meine Sehnſucht tötlich ſein.

Nach den Liebesliedern können wir unſere Beſprechung der „Goldinſeln" abſchließen. Wohl findet ſich unter den noch ausſtehenden Gedichten noch manches Vortreffliche, wie z. B. die Elegie auf den Tod Lamartines, worin Miſtral zum Preiſe ſeines großen Freundes und Beſchützers die weihevollſten Akkorde anſchlägt; doch dem Ruhme unſeres Dichters können dieſe Stücke nichts mehr hinzufügen.

Digitized by Google

Begnügen wir uns also damit, auf das Buch der „Sonette“ hinzuweisen, die sich durch Klarheit und Adel des Gedankens sowie durch eine meisterhafte Behandlung des Metrums auszeichnen. Hervorzuheben sind besonders das melodiöse Sonett: „An Eine, die mir schrieb“ und die zwei Sonette an Viktor Balaguer; das vollendeste von allen aber ist das Sonet: „An die Tochter Réattus“, des arelatischen Malers.

An die Tochter Réattus.

O Schönste du der Schönen, edle Maid,
Die unentwegt, trotz Fremden und Barbaren,
Und sonder eitle Sorge, wollte wahren
Des heil'gen Südens Sitte, Wort und Kleid;

Du, die Baron und Hirt', voll Sittsamkeit
Und Stolz, dem Dom entschreiten sah'n in Scharen,
Die, blütenfrisch an Anmut und an Jahren,
Dem Malerruhm des Vaters sich geweiht:

Wie Irmgard einst, die Kön'gin, gingst du da,
Verkörpernd ganz dein Arles, das stumme, hehre;
Dein Arles, moderne Artemisia,

Die fromm bewacht die tote Heldenehre,
Die sich zur Kron' Arenen ausersah
Und Schiff auf Schiff hingleiten sieht zum Meere!

Die angefügten Hochzeits- und Gelegenheitscarmina sind so gut und so schlecht, wie die bessern Gedichte dieser Gattung und hätten ganz wegbleiben können, ohne daß man es um des Dichters willen bedauern müßte.

Digitized by Google

Dasselbe ist auch von den einigen volkstümlichen Schwänken zu sagen, die zwischen den Liedern eingeschaltet sind. Sie tragen alle eine herbe Realistik und derbe Komik an sich; die Erzählung ist fließend und anschaulich wie immer, doch ihr poetischer Gehalt ist gering.

Nach dieser eingehenden Besprechung der „Goldinseln" geziemt es sich zum Schlusse, den Gesamteindruck derselben kurz zusammenzufassen.

Was man an ihnen zuerst wieder bewundern muß, ist die große Mannigfaltigkeit, mit der Mistral einen beschränkten Stoff behandelt. „Die Provence jetzt und immer!" das ist das Leitmotiv, das alle seine poetischen Sätze durchtönt; aber stets erfaßt er dieses Thema unter einem andern Gesichtspunkt, kleidet es in immer neue Formen, feiert es in stets wechselnden Bildern, so daß die Eintönigkeit glücklich vermieden wird.

Dieser beständig wechselnde Eindruck wird besonders ermöglicht durch die reiche Verschiedenheit des Metrums: „Mirèio" und „Calendau" sind in derselben volltönenden siebenzeiligen Stanze geschrieben; in den „Goldinseln" aber zeigt jedes Gedicht ein neues Gewand. Da tänzeln die einen im leichtgeschürzten, schillernden Florröckchen vorüber, andere wandeln dahin feierlichen Schrittes, umrauscht vom reichnüancierten, schwerfaltigen Schleppkleide, wieder andere kokettieren in der reizenden Tracht der Arelatinnen; und was die Hauptsache ist, stets herrscht zwischen Gedanken und Form, zwischen Gefühl und Metrum der vollkommenste Einklang.

Wichtiger als diese „formelle", erscheint für unsere Absicht die „psychologische" Seite der „Goldinseln", nach der uns ein Einblick gestattet wird in des Dichters innerstes Leben.

Digitized by Google

Die „Goldinseln" umfassen nämlich einen Zeitraum von über dreißig Jahren, und vieles, was den Sänger während dieser Zeit bewegt und beschäftigt hat, findet sich hier in den herrlichsten Gebilden kristallisiert. Er selbst schreibt über sich und seine Dichtweise: „Als Dichter besinge ich, was mich in einem gegebenen Augenblicke bewegt, doch ohne Parteigeist, ohne eine These verteidigen zu wollen .... Treffe ich in den Freiwilligen von 92, im General Bonaparte ꝛc. das Episch-Schöne, wie ich es so gerne in der Menschheit würdige, so suche ich meine Begeisterung frei und würdig zum Ausdruck zu bringen, ohne erst darüber nachzudenken, welcher Partei ich angenehm oder unangenehm sein solle." [1])

Und an dieser Gepflogenheit hat er immer festgehalten. Treu der eigenen Ueberzeugung, blieb er frei von Parteilichkeit und schätzte das Gute und Schöne, wo er es antraf. Neidlos erkannte er den Wert Anderer an, und die ehernen Strophen, in denen er bei der Enthüllungsfeier von Jasmins Standbild in Agen seinen großen Vorläufer besungen hat [2]), beweisen, daß er, über kleinliche Bedenken erhaben, auch im Nebenbuhler das Verdienst zu würdigen verstand und die Wahrheit über alles stellte.

Die „Goldinseln" sind denn auch der klarste Spiegel jener innigen Harmonie, die sein Leben und Dichten erfüllt. Nicht leicht dürfte man in der neueren Litteratur einen Mann finden, dem es gelungen, sein Dasein zu solch idealer Einheit und olympischen Ruhe auszugestalten. Wie human steht Mistral da in seiner reichen Liebe zu seinem Volk, in seiner Begeisterung für das frischpulsierende Leben der Gegenwart! Das menschenfreundliche Wesen des Sophokles

[1]) Pol de Mont: l. c. S. 384.

[2]) En l'ounour de Jaussemin.

Digitized by Google

scheint in ihm, unter den befruchtenden Strahlen der provenzalischen Sonne, wieder emporgeblüht zu sein.

Heitere Güte ist der Grundzug seiner Natur. Nicht immer aber erstrahlt diese Heiterkeit so ungetrübt klar, wie sie den Himmel der Alten erfüllt; ein leichthingehauchter Mysticismus färbt sie manchmal mit goldigem Widerschein, und dann und wann taucht eine tiefe Schwermut sie in purpurnen Schimmer: die Frucht der tiefreligiösen Erziehung, die ihm von Vater und Mutter in die Seele gepflanzt wurde und deren Grundsätze er im Leben nie verleugnet hat.

Spätere Bildung aber, eine gewisse Geistesverwandtschaft und eine ausgesprochene Vorliebe und Bewunderung führten ihn auch den Tempeln und Akademieen der Griechen wieder zu, und so fußt er denn in seiner Kunst ganz auf hellenischem Boden, weshalb ihn G. Paris den griechischsten aller modernen Dichter Frankreichs heißt.

Auch in dieser Hinsicht ist er demnach der echte Sohn der Provence, wo sich hellenische Bildung und christliches Gefühl schon frühzeitig vermählt und einen einzig dastehenden Bund geschlossen haben, so daß Mistral mit Recht singen konnte:

Alt-Hellas wir als ew'ge Mutter preisen,
In unsern Adern fließt des Orpheus Blut,
Denn der Provence entsprießen unsre Weisen,
Und glanzvoll sieht Marseille im Schoos der Flut
Die leichten Spiele der Delphine kreisen. [1])

Ein Hellene ist er durch die Auffassung der Natur und des Menschen in dem lichten Wechsel der Erscheinung und der fröhlichen Entfaltung ihrer Kräfte; ein Hellene

[1]) Isclo d'Or: Lis Enfant d'Ourfiéu, Str. 1.

Digitized by Google

ist er besonders durch das sichere Schönheitsgefühl und das Einhalten des holden Maßes, das so vielen Gedichten der „Goldinseln“ den Stempel des Klassischen, des in ihrer Art Vollendeten aufdrückt und das bewirkte, daß Kenner wie Paul Arène und Alphons Daudet die „Goldinseln“ eben als Mistrals Meisterwerk ansahen.

Jedenfalls sind diese Gedichte ein unversiegbarer Born wahrer Poesie und von allen Schöpfungen unseres Dichters die, die am meisten ins Volk gedrungen ist; denn manche von ihnen sind zu richtigen Volksliedern geworden, und andere hat Mistral selbst bei feierlichen Anlässen unter die Menge gesungen.

Sie rechtfertigen auch im vollsten Maße den Titel, den sie tragen, und es hätte der zu Anfang dieser Besprechung citierten, bescheidenen Entschuldigung nicht bedurft, denn in dem endlosen Lichtozeane der Dichtkunst schwimmen sie in Wahrheit als rosendurchduftete, sonnenbeleuchtete „Goldinseln“ der Schönheit.

Digitized by Google

Digitized by Google

VII. Der „Capoulié."

Das Jahr 1876 sollte für Mistral und das Felibrige von großer Bedeutung sein.

Am 27. September jenes Jahres vermählte sich unser Dichter mit Fräulein Marie Rivière aus Dijon, in welcher Stadt die Hochzeit mit einem seltenen Glanze stattfand. Die besten der Feliber und Freunde, Roumanille, Aubanel, Mathieu, Felix Gras waren zur Stelle und brachten der lieblichen Braut, der reizenden Königin des Felibrige, poetisch-glühende Huldigungen dar. Stolz auf sein Glück zog Mistral mit seiner jungen Frau in das neue Heim, das er sich in Maiano nach seinem Geschmack hatte erbauen lassen, und nun beginnt für ihn die zweite Periode seines Lebens, reich an der herrlichsten Bethätigung und den glänzendsten Erfolgen auf verschiedenen Gebieten; denn einige Monate früher, am 21. Mai, war er in Avignon zum „Capoulié" des nun endgiltig constituirten Felibrige ernannt worden.

Am Sankta-Stellatage des Jahres 1876 hatten sich, 22 Jahre nach dem Tage von Fontségugne, die Feliber zahlreich zusammengefunden, um ihren Bund durch feste Satzungen zu regeln.

Digitized by Google

Die hinter dem Hôtel du Louvre in Avignon gelegene, längst verödete Kapelle der Templer war vor einigen Monaten erst von dem Besitzer des Gasthofes zu einem prachtvollen Saale umgestaltet worden, und hier fand das Hauptbankett der Feliber statt. Mistral saß mit dem Catalonen Quintana oben an und las gegen Ende der Mahlzeit die Artikel der Statuten vor, die er ein ganzes Jahr lang bei sich erwogen hatte und die einstimmig angenommen wurden. Am 14. April des nächsten Jahres bestätigte denn auch ein ministerieller Beschluß die Gründung des Schriftstellervereins Le Félibrige.

Die hauptsächlichsten Bestimmungen dieser Statuten sind folgende:

Art. 1. Das Felibrige wird gegründet, um alle, die die lengo d'O hochhalten, sowie die Gelehrten und Künstler, die im Interesse der Heimat forschen und arbeiten, zu gruppieren und zu ermutigen.

Art. 2. Bei den Zusammenkünften der Feliber sind politische und religiöse Diskussionen untersagt.

Folgt sodann die Einteilung der Mitglieder des Felibrige. Sie scheiden sich in drei Klassen: Die Majourau, die Mantenèire und die Sòci.

Die Zahl der Majourau ist auf 50 beschränkt; sie bilden das Counsistòri, die Akademie der lengo d'O, das eigentliche Haupt des Felibrige.

Die Mantenèire, die aktiven Mitglieder, sind unbegrenzter Anzahl. Sie zerfallen in 4 Mantenençe (Provence, Languedoc, Aquitanien und Catalonien [1]), die sich ihrerseits in Schulen, Escolo, scheiden.

[1]) J. J. 1893 leisteten die Catalonen auf ihre Majouraustitel Verzicht und begnügten sich mit dem Titel Sòci. Damit schieden sie in Wirklichkeit aus dem Felibrige aus.

Digitized by Google

Präsident des Consistoriums ist der Capoulié, den verschiedene Beisitzer, ein Kanzler und ein Vicekanzler in der Leitung der Angelegenheiten unterstützen.

Vorsteher der Mantenènço sind die Sèndi und jede „Schule" wird von einem Cabiscòu geleitet.

Das Symbol des Felibrige ist der siebenstrahlige Stern, la santo estello di 7 rai, und der Capoulié trägt einen solchen Stern bei den jährlichen Versammlungen als Zeichen seiner Würde auf der Brust.

Die Majourau heften sich bei derselben Gelegenheit eine Cigalo d'or, eine Grille aus Goldbronze, an; die Mantenèire aber tragen eine silberne pervènco (oder prouvençalo), denn die himmelblaue Winke ist „das Sinnbild der Einigkeit, des Vertrauens auf die Zukunft und der Treue in der Liebe."

Jedes siebente Jahr findet eine Hauptversammlung statt, bei der die Preise „der großen Blumenspiele" zur Verteilung gelangen; daneben wird jährlich in einer vom Consistorium zu bestimmenden Stadt eine Generalversammlung abgehalten, woran sich „die kleinen Blumenspiele" knüpfen.

Der Sieger in den großen Blumenspielen hat das Recht, die Königin des Festes und des Felibrige zu wählen, und diese krönt ihn mit dem silbernen Olivenkranze, der höchsten Auszeichnung des Bundes, wodurch er die Würde eines Mèstre en Gai-Sabé erlangt. Nur wer den ersten Preis in den großen, oder drei erste Preise in den kleinen Blumenspielen davongetragen hat, kann dieses Ehrentitels teilhaft werden.

An demselben Tage ernennt das Consistorium auch die Sòci und Ajudaire, die Ehrenmitglieder und Gönner des Felibrige, nämlich auswärtige Schriftsteller, Gelehrte und Künstler, die sich um das Felibertum verdient gemacht haben.

Digitized by Google

Wie aus mancher der erwähnten Bestimmungen ersichtlich ist, griffen die Gründer des Bundes, von dem Wunsche geleitet, als die Nachfolger der Troubadoure zu gelten, mit denen sie aber sonst wenig gemein haben, in verschiedenen Punkten auf die Zeit dieser zurück und suchten auf die Einbildungskraft des Volkes zu wirken.

So z. B. trugen schon die Troubadoure gern eine Goldcikade am Hute; eine Sitte, die bis auf die alten Athener zurückzuführen ist, wo unter andern der junge Alcibiades, der leichtsinnige Liebling der Götter, sich manchmal Goldgrillen als Schmuck in die langwallenden Locken flocht.

Auch den Minnedienst jener Jahrhunderte wollten die Feliber wieder zu Ehren bringen und machten sich zu Rittern der Schönheit und der Freude; daher die Bestimmung, daß die großen Blumenspiele von einer Reine geleitet werden, und die Sieger ihre Preise aus den Händen der Damen entgegennehmen sollen.

Bald kamen auch die sogen. „Liebeshöfe" wieder zum Vorschein; Montpellier gab 1879 dazu das Beispiel.

Nach den jährlichen Blumenspielen findet sich nämlich häufig eine fröhliche Gesellschaft unter dem Vorsitz von sieben Damen zusammen. Anregende Gespräche fliegen her und hin, die Dichter tragen ihre neuesten Lieder und Romanzen vor, die Schönheit sitzt zu Gericht über die Kunst, und der Geist olympischer Heiterkeit erfüllt alle Herzen, durchdringt alle Reden und blüht im Glanze der Jugend auf strahlenden Stirnen, in schimmernden Augen.

Diese Wiedereinführung der „Liebeshöfe" wurde ein nicht zu unterschätzendes Förderungsmittel der „Causo" [1],

[1]) Z. D. der „Sache" (nämlich des Felibertums).

Digitized by Google

denn sie eben hat viel dazu beigetragen, dem Gedanken derselben Eingang in die bessere Gesellschaft der Provinzialstädte zu verschaffen.

Nach dem Tage von Avignon findet sich auch gleich ein festes Ceremoniell, das den Verlauf der jährlichen Bankette regelt, und worin besonders die Coupo einen hervorragenden Platz einnimmt.

Dann lassen sich die Gäste im festlich geschmückten Saale um die blitzende Tafel nieder. An den Wänden glänzen Festsprüche, die den Werken der Hauptfeliber entnommen sind und über den Häuptern der Anwesenden rauscht das von Bonaparte-Wyse gestiftete Seidenbanner in schweren Falten auf und nieder. Den Vorsitz führt der Capoulié, auf seiner Brust blinkt der symbolische Stern; die Majourau tragen die Grille aus Goldbronze und die Mantenèire die sinnige Winke. Nur einheimische Gerichte und nationale Weine werden aufgetischt. Gegen Ende des Mahles erhebt sich der Capoulié zur Festrede, ergreift den mit dem Bundeswein gefüllten Pokal und stimmt das Coupolied (s. S. 108) an, dessen Refrain von allen Anwesenden wiederholt wird. Von einem zu andern wandert der Pokal, und nun reiht sich Rede an Rede; denn bei diesen Gelegenheiten feiert südliche Zungenfertigkeit und Begeisterung ihre schönsten Triumphe. Hat aber jemand einen zündenden „brinde“ (Toast) oder einen klangvollen Festvers gesprochen, so nippt er an der heiligen Schale und reicht sie seinem Nachbar. Auf diese Weise ist die Coupo zum Mittelpunkt des Festes geworden; sie ist der heilige Gral um den sich die Kämpen der Causo, die Ritter der Idèio Latino scharen.

Zum ersten Male entfaltete das Felibrige einen solchen Prunk an den ersten großen Blumenspielen, die

Digitized by Google

1878 vom 22.—30. Mai in Montpellier abgehalten wurden. Alle lateinischen Sprachen waren zum Wettstreite zugelassen worden, daher diese Blumenspiele auch den Namen Les fêtes latines (Li festo latino) erhielten.

Den Hauptpreis errang der Catalone Marti y Folguera, der aber nicht selbst erschienen war. In seinem Namen sollte daher Albert de Quintana, der Sèndi von Catalonien, die Königin wählen, und seine Wahl fiel auf Mistrals jugendlich anmutige Gattin.

„Madame, sprach der galante Dichter, da Sie schön sind und da Sie die Gattin Mistrals, des Genius der Provence sind, ernenne ich Sie, im Namen des sieghaften Felibers, im Namen Cataloniens, zur Festeskönigin."

Und mit einer Grazie ohne Gleichen trat die in arelatische Tracht gekleidete Frau ihre fröhliche Regierung an.

In derselben Sitzung vom 24. Mai wurde den Catalonen, als Gegengabe für die 1867 durch Balaguer übersandte Coupo, im Namen der französischen Feliber, ein ähnlicher Pokal überreicht mit der Widmung: „Li felibre de Franço i felibre d'Espagno". (Die Feliber Frankreichs den Felibern Spaniens).

Gleich herrlich gestaltete sich auch der 25. Mai. Da wurde auf dem prächtigen Peyrou-Platze unter Quintanas Vorsitz, der von ihm für den besten Lateinersang (Cant dóu Latin) gestiftete Preis, ein vergoldeter Silberpokal, vergeben, und zwar erhielt denselben ein Rumäne, der berühmte Staatsmann und Dichter Vasili Alecsandri von Mircesti, der erste Rumäne, der sich an einem Feste des Felibrige beteiligt hat. So war der Lieblingsgedanke Mistrals, der an diesem Tage den

Digitized by Google

Hymnus: A la Raço latino! (s. S. 201) auf öffentlichem Platze vortrug, seiner Verwirklichung wieder um einen Schritt näher gerückt, und fanden sich alle romanischen Völker hier in ihren Vertretern durch ein Band der Freude und des Geistes geeinigt.

Ihre glänzende Fortsetzung fanden die Tage von Montpellier 1882 in den Fêtes latines von Forcalquié und Gap, an denen sogar das ferne Canada teilnahm.

Alecsandri war ebenfalls erschienen und entzückte die Anwesenden durch die Glut seines Patriotismus und den Schwung seines Wortes. Er legte auch den ersten Stein zu dem in Erinnerung an diesen Tag der Verbrüderung Le Pont des Latins genannten Eisenbahnviadukt, dessen Bogen das Fest der Einigkeit besingende Inschriften in allen romanischen Sprachen tragen.

In sein Vaterland heimgekehrt, stattete Alecsandri den Felibern durch König Karl I. glänzenden Dank ab: die hervorragendsten ihrer Dichter wurden mit dem Orden der rumänischen Krone ausgezeichnet, und unter andern Mistral zum Komthur, Roumanille und Bonaparte-Wyse zu Offizieren ernannt.

Es würde uns zu weit führen, wollten wir unsern Dichter auf all den Fahrten, die er als Capoulié unternahm, Schritt für Schritt begleiten. Bloß einige der bedeutendsten Tage seien herausgehoben und an ihnen gezeigt, wie seine Volkstümlichkeit mehr und mehr zunimmt und wie ihm die verdiente Anerkennung wird, zuerst in der engern Heimat, und dann auch im übrigen Frankreich, vor allem in Paris, das ihm einige der schönsten Blüten in seinen Ruhmeskranz flechten soll.

Digitized by Google

Im Mai des Jahres 1879 ward er auf feierliche Weise in die Akademie von Toulouse aufgenommen, bei welcher Gelegenheit er die schöne Ode: A Na Madamo Clemènço Isauro vortrug (s. S. 195). Diese Ehre war um so höher anzuschlagen, als nach einem Beschlusse Ludwigs XIV. die weltberühmte Akademie sich nur noch mit der französischen Sprache beschäftigen durfte; und vor ihm war es Jasmin allein gelungen, diesen Bann zu durchbrechen und das Panier der lengo d'O in dem prächtigen Saale des Toulouser Kapitols wieder aufzupflanzen.

Eine neue Überraschung erwartete Mistral am 20. September 1880 in der Stadt Aix. Hier wurde nämlich eine Aufführung der Gounodschen Oper „Mireille" gegeben, der unser Dichter ebenfalls beiwohnte. Nach beendigter Vorstellung wurde auf der Bühne die Kolossalbüste Mistrals sichtbar, wobei der Chor die Nationalhymne Grand souléu de la Prouvènço sang; dann trat die Trägerin der Titelrolle vor, sprach den von Gaut gedichteten Festgruß und krönte unter dem Beifallsjubel des Theaters die Büste mit einem Lorbeerkranze.

Doch auch Paris sollte ihm wieder, wie vor Jahren, den Tribut der Bewunderung zollen.

Dort hatte sich schon 1876 die Société de la Cigale gebildet, die alle in Paris wohnenden Schriftsteller und Künstler des südlichen Frankreichs allmonatlich um ein glänzendes Festmahl zusammenrief. Gründer dieser Gesellschaft war unter andern der provenzalische Abgeordnete, Maurice Faure, und ihren Zweck kennzeichnet Paul Arène in dem launigen Vers:

C'est pour ne pas perdre l'accent
Que nous fondons la cigale.

Digitized by Google

Der erste Präsident der „Cigale" war Henri de Bornier, der Dichter der Fille de Roland; ihm folgte in dieser Würde der Schriftsteller und Kritiker Henri Fouquier.

Aus dem Schooße der Cigale ging nun 1879, wiederum Dank der Bemühungen des Deputierten Faure, die Société des Félibres de Paris hervor, die sich aus den engeren provenzalischen Elementen rekrutierte und die Hebung der provenzalischen Litteratur, sowie die Förderung der Decentralisationsgedanken des Felibrige, auf ihr Programm schrieb.

Ihren Mitgliedern wurde der Fabeldichter Florian der poetische Repräsentant der Race, eine Ehre, die er seiner Geburt im Thale des Gardoun sowie einer in seinem sentimentalen Roman „Estelle" eingefügten provenzalischen Romanze verdankt.

Alljährlich im Mai versammeln sich die Pariser Feliber im Jardin du Luxembourg an der Statue der Clemence Isaure und wallfahren von hier aus zu Florians Grabe und Standbild nach Sceaux. Dort werden regelrechte Blumenspiele abgehalten, wobei Künstler der ersten Pariser Bühnen mitwirken; dann kommen die litterarischen Preise zur Verteilung. Auch zu „Liebeshöfen" treten die anwesenden Dichter und Damen zusammen und dem Milieu entsprechend, nehmen diese Versammlungen hier einen etwas raffinierten Charakter an; die Feier schließt endlich mit einem Bankette und einer ausgelassenen Farandole durch die Straßen der Stadt Sceaux, wobei seit einigen Jahren auch eine Nachbildung des Wahrzeichens der Stadt Taraskon, la Tarasco[1]), herum-

[1]) „Tarasko, der Sage nach ein drachenartiges Ungeheuer, das die Ufer der Rhône heimsuchte und durch die hl. Martha gebän-

Digitized by Google

getragen wird, um der ganzen Sache so viel als möglich den Lokalton der Provence zu verleihen.

Der heutige Vorsitzende der Félibres de Paris ist Sextius Michel, der poetisch beanlagte Bürgermeister eines der 20 Stadtteile von Paris. Zum Präsidenten der Blumenspiele in Sceaux aber werden Männer von bedeutendem Rufe gewählt, die auch Ausländer sein dürfen. So präsidierten neben den romanischen Dichtern unter anderen Vasili Alecsandri, Viktor Balaguer, Ruiz Zorrilla, Jules Simon, Emil Zola, Anatole France und André Theuriet.

Derartige Kundgebungen konnten der Sache des Felibrige nur förderlich sein; denn Paris beherrscht durch seinen ungeheueren Einfluß das gesamte Frankreich, und seine Meinung gilt auf dem Gebiete der Litteratur und der Kunst als Gesetz.

Mit der poetischen Wallfahrt nach Sceaux gaben sich aber Cigaliers und Félibres de Paris noch nicht zufrieden; sondern alljährlich, im Monat Juli oder August, ziehen sie, die Goldcikade im Knopfloch, nach dem Süden und durchschwärmen in naiver Ausgelassenheit die Heiden und Berge, die Städte und Dörfer der geliebten Provence, hier eine Gedenktafel anbringend, dort ein Standbild enthüllend, stets sangeslustig und redegewaltig, ein von den Musen und Frauen verzogenes Völkchen, dessen fröhliches Gebahren in einem wohlthuenden Gegensatz steht zu der trockenen Convenienztyrannei der Gegenwart.

Im Jahre 1884 nun sollten die Blumenspiele von Sceaux mit besonderer Feierlichkeit begangen werden, galt

---

digt wurde. Alljährlich am Feste der gen. Heiligen wird in Tarasko ein riesengroßes Abbild des Drachens im feierlichem Umzuge durch die Straßen der Stadt getragen." (Bertuch, Anmer. zur Mirèio.)

Digitized by Google

es ja das 400jährige Jubiläum zu feiern des schönen Tages, an dem sich die Provence freiwillig dem großen Frankreich angeschlossen hatte, „nicht wie ein Teil ans Ganze, sondern wie ein Ganzes an ein anderes Ganze". Mistral, der mehr als jeder andere mit Flammenworten auf diese in der Geschichte Frankreichs einzig dastehende Thatsache hingewiesen hatte, wurde zum Präsidenten erwählt und begab sich im Mai mit seiner Gemahlin nach Paris.

Der Empfang, der ihm zuteil wurde, ließ an Glanz und Herzlichkeit nichts zu wünschen übrig. Der damalige Präsident Grévy und der Graf von Paris luden den Dichter zu sich ein, und die größten Berühmtheiten Frankreichs, Daudet und Gounod allen voran, ehrten ihn um die Wette.

Am Tage der eigentlichen Blumenspiele fand sich alles, was provenzalisch sprach und fühlte, vor der Kirche in Sceaux ein und scharte sich um die Büste Florians. Ein Chor sang das von Arène gedichtete Festlied. Frau Mistral krönte das Dichterstandbild, die Preise wurden verteilt, die Festgrüße gesprochen; und durch die Straßen der Stadt schlang sich eine Farandole so lärmend und toll, daß die ruhigen Bürger, die gesetzten Philister, mit Mienen des Unmuts und des Hohnes in den bacchantischen Jubel hineinsahen. Zum Schlusse versammelte sich die begeisterte Gesellschaft um die Sankta-Stella-Tafel, an der ein strenger Feliberkomment alles regelte.

So erhob sich denn auch Mistral, der Capoulié, zur Festrede, und bemerkte, wie er stolz sei vor ganz Paris seine liebe Heimatsprache reden zu dürfen, damit daheim die Schulmeister endlich aufhörten, ihren Kindern die Verachtung dieser Sprache einzuimpfen. „Denn, so sprach er, mögen auch unsere Deputierten und Senatoren sie ver-

Digitized by Google

achten, wir die Poeten, die Vertreter des Volkes von Gottes Gnaden, werden mit unseren Dichtungen, die ihren Wiederhall bis in das Herz von Paris hinein finden, ewig gegen solche Thorheit Einspruch erheben."

„O Frankreich, so wandte er sich alsdann in einer rührenden Apostrophe an das große Vaterland, o Frankreich, unsre Mutter, laß doch deiner Provence, deinem herzlieben Süden, die honigsüße Sprache, worin sie dir sagt: Ma maire! Meine Mutter! Rom mag ja einst die Sprachen seiner Provinzen erstickt haben! Aber aus Achtung vor seinen Dichtern ließ es die Sprache Griechenlands fortdauern. Und bedenken Sie es wohl, meine Herrn! eines Tages erbaute der Grieche Plutarch in seinem Buche dem Römerruhme ein unvergängliches Pantheon."

Gegen Ende des Banketts verehrten die Feliber unserm Dichter ein prächtiges Album, zu dem die Fürsten der Litteratur und Kunst Beiträge geliefert hatten. Es finden sich darin Namen wie V. Hugo, A. Daudet, Sully-Prudhomme, A. Theuriet, J. Claretie, Gounod, Massenet, Cabanel, Puvis de Chavannes, Rodin u. s. w., gewiß ein Beweis, daß der Dichter der „Goldinseln" auch von den französischen Kunstgenossen geschätzt und geliebt wurde, und daß die Größten derselben auf seine Freundschaft stolz waren.

Einige Tage später erwartete Mistral ein neuer Triumph und zwar unter der Goldkuppel der französischen Akademie. Diese krönte nämlich am 3. Juni seine eben erschienene „Novelle" Nerto mit dem Prix Vitet, und die bei der Gelegenheit gesprochenen Worte ihres Berichterstatters Legouvé zeugen von den Sympathieen, die dem Gründer des Felibrige auch von Seiten der Unsterblichen entgegengebracht werden.

Digitized by Google

Recht treffend und scharfsinnig kennzeichnete der wohlredende Schriftsteller in seiner Ansprache die Bedeutung, Volkstümlichkeit und Originalität der Mistralschen Poesie, rechtfertigt die Wahl der Akademie, bricht eine Lanze zu gunsten der lengo d'O, zeigt an den Übersetzungen, die Mistral selbst seinen Werken beizufügen pflegt, wie er auch die französische Sprache mit Meisterschaft handhabt und bemerkt zum Schluß, in Hinweis auf die eben geschilderten Vorgänge in Sceaux:

„Vor einigen Tagen feierte man in Sceaux das vierte Centenarium der Vereinigung Frankreichs und der Provence. Dieses große Nationalereignis ist vor vier Jahrhunderten unter besonders aufregenden Umständen vor sich gegangen. Von allen unsern Provinzen ist die Provence allein nach freier Wahl zu uns gekommen, sie hat sich Frankreich aus eigenem Antriebe und aus Zuneigung angeboten, sie hat mit ihm eine Liebesheirath geschlossen. Nun wohl, um eben diesen Bund im Namen der heutigen Provence zu erneuern, ist Mistral nach Paris gekommen.

Als Antwort auf ungerechte Vorwürfe des Separatismus, hat er diesen alten Familienvertrag in beredten Worten erzählt und in feierlicher Rede gepriesen; in beiden Sprachen hat er den Bund seiner beiden Mütter besungen und gezeigt wie man in einer Liebe das große und das kleine Vaterland umfassen kann. Ihr Ausschuß hat geglaubt, es stehe der Akademie gut an, auch ihrerseits diesen Heiratskontrakt zu unterschreiben, indem sie in Mistral den berühmtesten Sohn dieser auf so edle Weise erworbenen und stets unverlorenen Provinz geehrt hat."

Kein Wunder, daß der Dichter bei all den Auszeichnungen mit einem berechtigen Selbstgefühl auf den durchlaufenen Weg zurückblickte und daß auch diesmal die

Digitized by Google

Nachricht von seinen Triumphen in der Heimat allgemeinen Jubel wachrief.

Ganz Maiano harrte in Spannung der Rückkehr seines Lieblings. Und als er nun endlich, gegen Mitte Juni, wieder dort eintraf, zog ihm die gesamte Einwohnerschaft entgegen; weißgekleidete Mädchen sprachen Grüße des Willkommens und boten Blumensträuße an, und umtönt von dem Jubel der Menschen, umdröhnt von dem Schall der Tamburine, umkreist von den Windungen der Farandole, im Geleite eines Fackelzuges, auf dessen Lampions die Namen: Mirèio! Nerto! Calendau! leuchteten, betrat er, unter bunten Ehrenpforten hindurch, nach mehr als sechswöchentlicher Abwesenheit wieder sein trautes Dichterheim.

Das Jahr 1885 brachte die Wiederkehr der großen Blumenspiele, die diesmal in Hyères, „der Stadt der Orangen, Oliven und Palmen", gefeiert wurden. Frl. Alexandrine Bremound, die Siegerin im poetischen Turnier, wählte zur Königin Roumanilles anmutige Tochter Teresa, (jetzt Frau Witwe Jules Boissière), in deren Hände Madame Mistral das Septer ihrer idealen Herrschaft niederlegte.

Ein Zwischenfall, der sich an diesem Tage ereignete, darf aber nicht unerwähnt bleiben. Am Vorabend des Festes kam plötzlich der Versammlung ein Telegramm zu, in dem die Pariser Feliber den soeben erfolgten Tod Viktor Hugos meldeten, und das folgendermaßen lautete:

Plouren ensèn, bon cambarado!
Lon cant di cigalo s'endor;

Digitized by Google

Nosto estello s'es enneblado!
Lou rèire, lou soulèu es mort! [1])

Doch Mistral: „Eh! bèn, noun es pas mort, rief er, als er den Versammelten diese Hiobsbotschaft mitteilte, nicht tot ist die Sonne der Dichtkunst, der erlauchte Großmeister, den wir alle beweinen. Wenn die Sonne untergeht, verschwindet sie unsern Blicken, unserm blöden Augenlichte nur, um ihren Weg durch die Unendlichkeit fortzusetzen und andern Völkern, andern Welten zu leuchten. So lange Frankreich, Frankreich sein wird, so lange es auf Erden Seelen giebt, fähig die Poesie zu verstehen und zu fühlen: so lange wird Viktor Hugo leben und ewig im Glanze des Ruhms weiterleben. Wir, seine Söhne, wir Dichter, füllen wir daher unsere Coupo mit dem Sankta-Stella-Wein und leeren wir sie auf seine Unsterblichkeit!"

Ist diese kurze Improvisation nicht eine schwungvolle Ode, voll stolzer Zuversicht! Tönt sie nicht, wie ein schmetternder Trompetenstoß, der, über Mausoleen und Gräber hinaus, in einen Siegestusch ausklingt!

Zwei Monate später bereiste Mistral in Begleitnng Paul Mariétons, des rührigen Feliberkanzlers, die Schweiz und verweilte einige Tage am Ufer des Genfer Sees bei einem Freunde in Evian. Bekanntlich sind die reizenden Ufer des Leman während der Sommermonate ein Lieblingsaufenthalt der französischen vornehmen Welt, sowie ein Sammelpunkt der Dichter und Künstler. Mistrals Anwesenheit wurde denn auch gleich bemerkt, und die Fürstin

[1]) Laßt uns zusammen weinen, Freunde!
Verstummt ist jäh der Sang der Grillenschar;
Und unser Stern hüllt sich in Wolken!
Tot ist der Ahn', der unsre Sonne war!

Digitized by Google

von Brancovan, ausgezeichnet durch alle Vorzüge des Äußern und des Geistes, lud ihn zu sich auf ihre Villa in dem benachbarten Amphion. Hier traf er unter andern Berühmtheiten den Philosophen Caro, den Romanschriftsteller Albert Delpit und den Akademiker Vicomte de Vogüé, sowie die Blüte der Pariser Aristokratinnen, die sich alle in dem Glanze seines Genius sonnen wollten.

Der 15. August besonders gestaltete sich zu einem Feste voll olympischer Daseinswonne.

Nach einem prächtigen Mahle, bei dem Mistral auf die hohe Gastgeberin, „die Königin des Leman, die ihren Bewunderern den Reiz griechischer Schönheit wieder erschlossen", getrunken und, einen silbernen Ehrenpokal emporhebend, das Coupolied gesungen hatte, stieg die Gesellschaft nach dem See nieder, um sich in leichter Yacht nach Prégny tragen zu lassen.

Das wurde eine einzige Fahrt. In voller Sonnenglorie dehnte sich der tiefblaue Wasserspiegel; links und rechts eilten die beiden Ufer im weiten Bogen aufeinander zu, als sehnten sie sich darnach, in Liebesverlangen all den Glanz und Erdenzauber in die Arme zu schließen. Mit Entzücken umfaßte des Dichters Blick dieses herrliche Fleckchen Welt, voll Liebreiz und Majestät, voll feuriger Kraft und lachender Frische: da, im Duft der Ferne, eine einförmige, dunkle Gebirgsmasse, der Rücken des Jura, und nahe, das Ufer entlang, ein sanftgeschwungener Hügelkranz, wo sich Stadt an Städtchen, Dorf an Dörfchen, Schloß an Villa reihte und mit schimmernden Firsten oder blitzenden Türmen in den Tag hinauflangte; hier das Savoyardenland mit seiner reichen, üppigen Großartigkeit, die von Wald zu Felsen steigt, um endlich in den grandiosen Massen des Mont-blanc-stockes zu gipfeln, der mit

Digitized by Google

einem Chaos von Kuppeln und Graten in den Himmel strebt; hoch über all dem aber und auf den zwei Riesenpfeilern der Schöpfung ruhend, die strahlende Wölbung eines Augusttages, gleich einem gütigen Gottesauge niederlächelnd zu diesem Lande des Segens!

Und leicht und sicher flog das schmucke Schiffchen durch die Herrlichkeit, und streute helle Stimmen und fröhliches Lachen, gleich einem melodischen Perlenregen, hin über die plätschernde Flut, aus deren Tiefen Spiegelbilder rosiger Gesichter und blühender Gestalten, wie märchenhafte Wasserrosen, zitternd emportauchten. Auf einmal aber ward es still auf dem Verdeck; dichter drängten sich die hellen Sommergewänder der Damen auf den Purpurteppichen zusammen, und aller Augen suchten Mistral, der an der Schiffsbrüstung lehnte und mit seiner musikalischen Stimme das Seemannslied Lou bastimen anstimmte:

Lou bastimen vèn de Majorco,
Emé d' arange un cargamen,
An courouna de vèrdi torco,
L' aubre-mèstre dóu bastimen;
Urousamen
Vèn de Majorco
Lou bastimen. [1])

Eine nach der andern entschwebten die leichten Strophen den Lippen des Meisters, alle gleich melodisch, gleich leuchtend,

[1]) Das Schiff kommt von Majorka
Mit einer Last Orangen!
Mit Laubgewinden schmückten
Des Schiffs Hauptmast sie.
Vom Glück geführt
Kommt von Majorka
Das Schiff nach Haus.

Digitized by Google

den Schwänen des Wunders gleich, die mit funkelndem Gefieder der Flut entsteigen, um in Sonnenfernen, göttlichen Wohllaut aushauchend, zu verscheiden. Ein Schauer des Entzückens durchrieselte die Zuhörer: nie hatte der kastalische Quell des Gesanges mit solchem Silbergetön ihr Ohr erfüllt, nie die erschütternde Größe einer göttlichen Begabung mit ähnlicher Macht ihnen ans Herz gegriffen. Ja dieser schlanke, stattliche Mann mit dem zurückgestrichenen silberschimmernden Haar und dem strahlenden Blick, ihm hatte in Wahrheit ein Dämon die marmorne Stirn geküßt; ihm hatten die Bienen des Liedes die Lippen mit goldigem Flügel gestreift; ja aus seinen Worten zitterte ein Nachhall der Leier des Orpheus und des Sophokles, seinen Versen entströmte dieselbe Kraft der Jugend und der Schönheit, wie sie die Sonne und die Freude schon seit Äonen den Menschen sprießen lassen, und im Reiche der Freude und der Sonne war er in Wahrheit ein König von Gottes Gnaden, ein König vom Scheitel bis zur Sohle.

Unterdessen aber hatte die „Romania" (so hieß das Schiffchen) unaufhaltsam ihren Weg verfolgt. Vorübergeflogen waren Coppet und Genthod; schon lagerte im Hintergrunde Genf, die Königin des Seees, hoch überragt von den schwarzen Massen der Peterskirche, links stufte sich Cologny empor mit blühenden Terrassen und kastanienbeschatteten Villen, und aus unendlicher Weite flammten die Gletscher des Mont-Blanc, wie ein zweiter blendender Tag. So mächtig aber war der Bann, den des Sängers Lied geheimnisvoll um die Zuhörer gewoben, daß er auch da noch andauerte, als schon die Yacht mit dröhnendem Salutschuß den Freunden in Pregny ihre Ankunft gemeldet hatte und rauschend in dem kleinen Hafen anlegte.

Digitized by Google

Mit einem ähnlichen Tag des Triumphs sollte diese Periode aus Mistrals Leben ihren Abschluß finden.

Es war im August des Jahrers 1888. Wieder kamen die Pariser Feliber im Geleite der dortigen Journalisten nach der Provence gepilgert, wo im römischen Theater zu Orange die erste Aufführung des Sophokleischen Dramas: König Ödipus stattfand. Mounet-Sully, der gewaltige Heldendarsteller des Theâtre Français, gab den Ödipus, und Mistral ward durch die Kunst, mit der er diesen Charakter zu seiner erschütternden Wirkung brachte, so bewegt, daß er den großen Mimen in stummer Rührung umarmte.

Von Orange aus wandten sich die Dichter und ihre Freunde nach Avignon, um dort auf der Barthelasso-Insel Santo-Estello zu feiern.

Im Grünen lagerten die Festgenossen, über 100 an der Zahl, unter dem Vorsitze Mistrals. Rund um die Tafel herum, unter Büschen und Bäumen stand eine zahlreiche Volksmenge, die dem fröhlichen Treiben mit Anteil zusah. Hier sollte Mistral zum letzten Mal als Capoulié die Rechte der Heimatsprache verfechten und die „Coupo santo" anstimmen, denn in der gleich nachher abgehaltenen Sitzung des Consistoriums verzichtete er auf seine Wiederwahl als Capoulié.

Er wollte sich nämlich noch zu seinen Lebzeiten einen Nachfolger geben, denn er sah voraus, daß, wenn er bis zu seinem Tode an der Spitze des Felibrige verbleibe, niemand es wagen dürfe, seine Nachfolge anzutreten und somit sein Werk zusammenfallen müßte. Auch wollte er seinem lieben Roumanille, den ersten Anreger der ganzen Bewegung, einmal die verdiente Ehre und Freude zuteil werden lassen. Und Roumanille wurde zum Capoulié

Digitized by Google

erwählt; Mistral dagegen begnügte sich mit der Würde des assessour de Prouvènço.

Unvergleichlich schön gestaltete sich darauf der Einzug der Feliber in die Stadt Avignon. Die ganze Rue de la République, vom Hauptbahnhofe aus bis zu dem alten Palast der Päpste, der in lohender Flammenglorie in die Nacht emporragte, war bloß eine einzige Doppelzeile von Licht, regenbogenförmig überspannt von Triumphbögen, die in kurzen Zwischenräumen den Glanz durchbrachen. Arm in Arm schritten Feliber und Cigaliers, an ihrer Spitze Mistral und Fouquier, indes die Glocken läuteten und von Fenstern und Bürgersteigen eine begeisterte Menge Beifall klatschte. Es war, wie wenn ein König seinen Einzug hielte.

„Mistral, schreibt Francisque Sarcey, schritt einher, ruhig und lächelnd wie ein Gott, und griff von Zeit zu Zeit grüßend an den breitkrämpigen Filzhut."

Ähnlich drückt sich Lintilhac aus. „Wer Mistral, so sagt er, noch nicht mit einer Art olympischer Vertraulichkeit durch die Menge, die er mit hohen Schultern überragt, hat hinschreiten sehn, während die Schwestern der Mirèio, ein „D' aquèu Mistrau!" der Bewunderung murmeln, der weiß nicht, was ein Dichterkönig ist."

Meinen Lesern einen Begriff zu geben von dieser Herrschaft des poetischen Genius über ein empfängliches Volk, dazu sollten die obigen Einzelheiten dienen, die nur einige der Hauptthatsachen aus dieser Periode von des Meisters Wirken berühren. Es ist die bewegteste Zeit in Mistrals Leben, und sein Aufenthalt in Paris im Jahre 1884 bezeichnet den Höhepunkt seines Daseins. Hier steht er im Zenith seiner Kunst, denn da war eben „Nerto" erschienen; wenige Jahre später sollte auch die „Königin

Digitized by Google

Johanna" vollendet sein, welches Gedicht er 1886 bei einem intimeren „Liebeshof" auf Schloß Pradier vorlas, und all diese Jahre hindurch, von 1878—1888, arbeitete er an der Veröffentlichung des Trésor dóu Felibrige. (Hort des Felibertums).

Den Wert dieser Riesenarbeit richtig zu würdigen, muß einem berufenern Urteil vorbehalten bleiben; hier will ich mich nur auf einige Angaben mehr geschichtlicher Natur beschränken.

Über zwanzig Jahre hindurch hat der Meister, wie er selbst bekennt, täglich acht bis zehn Stunden an dieser Arbeit gesessen, und darum sieht er das Wörterbuch als das Hauptwerk seines Lebens an, als das Werk, auf das er mit dem größten Stolze zurückblickt, denn der Trésor ist ganz allein zum Ruhm der Heimaterde „pèr la glòri dóu terraire" geschrieben worden.

Mit einer Gewissenhaftigkeit und einem Fleiße, die dem eingefleischtesten Stockphilologen Ehre machen würden, begab er sich an diese Arbeit, auf die er sich durch gründliche Studien vorbereitet hatte. Seiner Vorbildung kam aber die glücklichste natürliche Anlage zu Hilfe, denn Mistral hat, „um die urwüchsigen Provenzalismen zu erkennen, einen durch die Übung wunderbar geschärften Instinkt, und in seiner Seele, wenn man so sagen darf, eine natürliche Stimmgabel, die bei jedem echten Laut der Muttersprache von selbst zu schwingen beginnt und es ihm erlaubt, denselben mit Sicherheit herauszufinden [1])".

Nicht in alten Folianten ging er dem Hort seiner Sprache nachspüren. Wie vor ihm Malherbe, wie in

[1]) Gaston Paris, l. c.

Digitized by Google

Deutschland die Gebrüder Grimm, so wandte auch er sich ans Volk und lauschte ihm seinen Wort- und Sagenschatz ab: die Handwerker, Landleute, Hirten und Fischer wurden seine Lehrmeister.

„So fand ich ihn einst, erzählt Gaston Paris, in Maguelonne, wie er sich bei Fischern nach den technischen Ausdrücken, die bei ihnen im Schwange sind und die er vielleicht noch nicht gesammelt hatte, erkundigte. Er saß in dem Schiffchen, nahm mit Kennermiene jedes Stück der Takelage in die Hand, betastete jeden Teil des kleinen Fahrzeuges und sagte: „Wir zu Hause nennen das so, und ihr?“ Und die entzückten Fischer sagten ihm lachend ihren ganzen Wortschatz her, und er schrieb auf, was ihm neu war.“

„Dieselbe vertrauliche und methodische Untersuchung stellte er auch anderweitig an, und so legte er überall die Hand fühlend an das Herz und auf den Puls der geliebten Mutter, deren vollendetes und lebensvolles Bildnis er in seinem grandiosen Werke aufstellen wollte, und verfolgte er das Pochen ihres Blutes, das er bis in die kleinsten und entferntesten Adern wieder verjüngen wollte.“

Das Werk mußte denn auch gelingen, und es ward reichhaltig und gediegen, wie nicht viele der Art. In den beiden umfangreichen Quartbänden finden sich alle Wörter der lengo d'O, ihre Ableitungen und ihre Synonyma in den verwandten romanischen Sprachen; dazu noch alle Sprichwörter des Südens und treffende Erörterungen auf den Gebieten der Sage, Legende, Geschichte und Geographie, so daß das Werk unentbehrlich ist, nicht allein für den Romanisten, sondern für jeden, der Land und Leute des südlichen Frankreichs eingehend studieren will.

Digitized by Google

Ein ungeteilter Beifall ward ihm zuteil. „Mistral, so schreibt ein bekannter Fachmann, hat in diesem Werke die provenzalische Sprache dauernd festgelegt, und wenn sie je verschwinden sollte, hier könnte man sie, wie eine liebliche Tote in einem balsamduftenden Sarge, ganz wohlerhalten wiederfinden."

Auch das Ausland ehrte den Verfasser des Trésor, allen Ländern voran Deutschland, wo die Universitäten Halle und Bonn Mistral zum Ehrendoktor ernannten; das Institut de France seinerseits wollte nicht zurückbleiben und erkannte dem Wörterbuch den „Prix J. Reynaud" im Betrage von 10000 Fr. zu.

Von 1878 bis 1888, während 10 Jahren also, erschien der Trésor dóu Felibrige in Einzellieferungen, und dem ersten Hefte setzte Mistral das Sonet: au Miejour voran, in dem er den patriotischen Gedanken, der ihn zu dieser That des Fleißes angespornt hatte, und die Bedeutung seines Werkes für die Heimaterde poetisch zum Ausdruck bringt.

An den Süden.

Der Erntemond entloht der Freudenfeuer Pracht;
Bevor er niedersteigt die falben Bergesflanken,
Türmt seinem Land zum Ruhm, mit liebenden Gedanken,
Der Hirt' ein Mal aus Stein auf hoher Alpenwacht.

Und ich auch hab' geschafft, gedarbt, und ohne Wanken
Für die Provence gethan, was stand in meiner Macht,
Und nun, da ich mit Gott mein hohes Werk vollbracht,
Knie' in die Furche ich, um fröhlich Gott zu danken.

Digitized by Google

Bis auf den Tufstein tief drang meines Pfluges Schneide,
Und römisch Erz und Gold der Kaiser sieht man glänzen,
Und lustig grünt umher die junge Saat empor.

O Süden, merke Dirs: willst du im Wissenskleide
Zurückerobern dir der Heimatsprache Grenzen,
Such' dir aus diesem „Hort" das Rüstzeug dann hervor.

Digitized by Google

VIII. Nerto.[1]

Die höchſten Gipfel friſch erklimmen,
Wie ſchmal, wie ſteil der Weg auch ſei,
Barhaupt im Winde weithin jubeln,
Die Bruſt geſchwellt, die Arme frei:
Im Morgenglanz ſolch frohe Reiſe
Iſt wie geweihten Brotes Speiſe.
Doch wenn die Sonne heiß geſchienen
Und langſam ſchon gen Weſten ſinkt,
Verkürzt der Wandrer ſeine Schritte,
Und minder laut ſein Jauchzen klingt.
Das iſt die Zeit, da mit Behagen
Man etwas ſingen mag und ſagen.[2])

Mit dieſer Anſpielung auf den Zeitraum, der ſeit dem Erſcheinen von „Mirèio“ verfloſſen iſt, hebt der neue Miſtralſche Geſang an. Der Dichter iſt in jenen 25 Jahren ein anderer geworden: kein Wunder, daß auch ſein Lied einen anderen Ton anſchlägt. Nicht mehr feurig und

[1]) Nerto, nouvello prouvençalo; II. Ausg. Paris, Hachette, 1884.

[2]) Dies und die folgenden Citate und Anmerkungen aus „Nerto“ ſind der vorzüglichen Bertuchſchen Bearbeitung entnommen.

Digitized by Google

selbstbewußt soll es klingen, sondern in gemütlicher Vertraulichkeit plaudern.

Der folgende Prolog schlägt demnach einen leichten, humoristischen Ton an; doch schlingt er eine Kette tiefwahrer und ernster Gedanken und enthält scharfsinnige Aussprüche über das Wesen Satans, seinen Verkehr mit den Menschen und die Schleichwege, auf denen er sich in die Herzen derselben einschmeichelte.

Wohl meine man häufig, die Wissenschaft habe mit all dem Teufelsspuk gründlich aufgeräumt, aber man solle in dieser Hinsicht nicht vorlaut urteilen, denn

Im Baum des Wissens, wohlverborgen,
Geduldig lauernd, sitzt voll List
Er, der seit Adam schon, bedenkt doch,
Das Schulhaupt[1]) der Gelehrten ist[2]).

Und die ganze Schöpfung sei am Ende doch nur eine Wette, die der Herrgott mit dem Bösen eingegangen ist; ein Kartenspiel, bei dem der Schöpfer selbst häufig von dem Unhold überboten wird, der über unzählige Mittel verfügt, um von des Menschen Fühlen und Denken Besitz zu ergreifen.

Und doch braucht diesem nicht vor ihm zu bangen, denn ist Satan auch schlau, der Mensch ist noch schlauer als er, wie das aus so mancher alten Sage köstlich hervorgeht; und wenn auch der Teufel alle Minen der Tücke und der Verschlagenheit spielen läßt, der Sieg wird schließlich Gottes bleiben, und so bewahrheitet sich stets die alte Erfahrung:

Der böse Geist trägt selbst die Steine
Herbei zu manchem Bau des Herrn[3]).

[1]) Im Original: Lou Cabiscòu. Vgl. S. 223, Abschn. 2.
[2]) Bertuch, S. 3 u. 4.
[3]) Bertuch, S. 7.

Digitized by Google

Diese beiden Verse sprechen in etwas veränderter Form das Motto aus, das Mistral seiner Dichtung vorgesetzt hat. Lou diable porto pèiro heißt es hier: „Der Teufel trägt den Stein", nämlich zu Ehren Gottes; ein provenzalischer Spruch, der an die Selbstbezeichnung Mephistos:

Ich bin ein Teil von jener Kraft,
Die stets das Böse will und stets das Gute schafft

und an das Lenausche: „Des Teufels Thun wird Gottesdienst am Ende", erinnert.

Der Grundgedanke des Prologs, der in voller Übereinstimmung mit der kirchlichen Lehre durchgeführt ist, bereitet so auf den wunderbaren Stoff der Erzählung vor, die wir in ununterbrochener Darstellung zusammenfassen wollen.

(I. Der Baron). Todkrank liegt der Besitzer von Kastell-Reinard, der mächtige Ritter Pons [1]), im Bette und sieht seinem letzten Stündlein entgegen. In dieser Sterbensnot bekennt er seiner einzigen Tochter, der lieblichen Nerto [2]), er habe vor fast dreizehn Jahren, vom Trunk, von der Gier und von der Leidenschaft des Spiels verlockt, ihre Seele dem Teufel verschrieben, und, dem Vertrage gemäß, werde der Böse sie nach ein par Tagen heimholen. Niemand könne sie retten, wenn nicht der Papst, dem ja alle

[1]) Pons (lat. Pontius) — in der Provence als Taufname gebräuchlich.

[2]) „Nerto bedeutet „Myrte" und ist ein in der Provence gebräuchlicher Frauenname. In den provenzalischen Judenfamilien bedient man sich seiner für „Esther". Im Hebräischen sollen Esther und Hadasa gleichbedeutend sein. Hadasa bezeichnet im Hebräischen „Myrte", wie Nerto im Provenzalischen.

Digitized by Google

Gewalt im Himmel und auf Erden verliehen ist, sie solle also zu ihm eilen und ihn um Hilfe bitten.

Zwar ist es nicht leicht, bis nach Avignon durchzugelangen; denn Marschall Boucicaut liegt vor der Stadt und hält Benedikt XIII. schon bis ins fünfte Jahr hinein belagert. Aber von Kastell-Reinard führt, nur Pons bekannt, ein unterirdischer Gang nach der Stadt, der in den Hof der Papstburg selbst ausmündet. Auf diesem Wege soll Nerto zu dem bedrängten Kirchenoberhaupt zu gelangen suchen, ihm raten, sich nach Kastell-Reinard zu flüchten, und ihn bei der Gelegenheit um Hilfe bitten.

Und schreckensbleich eilt Nerto, das holde Kind, dem noch niemand gesagt, was die Blumen bedeuten, und das unter der strengen Obhut ihrer Muhme, Frau Sibyllo, aus dem Breviàri d'Amor [1]), Zucht, Sitte und fromme Weisheit gelernt hatte, von einem treuen Windspiel begleitet, zum Burgverließ hinunter und begiebt sich auf den dunklen Pfad nach Avignon.

(II. Der Papst). Hier hat unterdessen Peter von Luna, als Gegenpapst Benedikt XIII. genannt, den Söldnern Boucicauts gegenüber einen harten Stand. Wohl konnten bis jetzt alle Angriffe des Feindes zurückgeschlagen werden, doch seit den letzten Tagen klettert ein gefährlicher Gegner, der Hunger, unaufhaltsam an den Mauern empor und zerschneidet die Sehnen der Krieger, daß die Arme schlaff herunterhangen.

Und doch will Benedikt nicht weichen: Papst ist er und wird er bleiben.

---

[1]) Breviàri d'Amor. Titel einer in der Bibliothek von Béziers aufbewahrten romanischen Dichtung des Troubadours Matfred Ermengaut, eine Art Encyklopädie des XIII. Jahrhunderts.

Digitized by Google

Wie ein rettender Engel entsteigt da Nerto plötzlich im Hofe der Papstburg dem Boden und läßt sich durch Rodrigo, Grafen von Luna, des Papstes Neffen, einen durch lockere Sitten, dreistes Liebeswerben und andere Thaten des sträflichen Übermutes berüchtigten Jüngling vor Benedikt führen. Die Anmut des Mädchens macht Eindruck auf des Wüstlings Herz, und er naht ihr mit süßer, verwirrender Rede der Liebe, die Nerto mit den Worten erwidert:

„Dem Breviàri d' Amor, so dünkt mich,
Gleicht, was ihr da geredet, nicht;
Denn dort auf jenen goldnen Blättern,
Hab' oftmals ich gelesen: Rein,
Wie in des Paradieses Hallen,
Und demutreich muß Liebe sein." [1])

Unterdessen ist das Paar vor den Gemächern des Papstes angekommen; schüchtern naht sich Nerto dem in traurige Gedanken versunkenen Greise, und fordert ihn in ihres Vaters Namen auf, sich nach Kastell-Reinard zu retten, um von dort aus den Schutz der Provence anzurufen. In demselben Augenblick meldet Rodrigo, das Schloß stehe in Brand und die Mauern drohten den Einsturz. Rasch entschlossen nimmt Benedikt die hl. Hostie an sich, schreitet durch den toddurchbrausten Hof auf den Festungswall, um hier noch einmal — eine erhabene Schau! ein gewaltiger Augenblick! — als Papst Orbi et Urbi den Segen zu geben, und steigt alsdann, seiner anmutigen Führerin nach, in den Schacht hinunter, der ihn zur Freiheit leiten soll.

[1]) Bertuch, S. 47.

Digitized by Google

(III. Der König). Sicher langt dann auch der Kirchenfürst auf der Burg des inzwischen gestorbenen Pons an, und von allen Seiten strömen die Freunde herbei, zur Hilfe bereit, an ihrer Spitze der junge König Ludwig II. von Neapel, Graf von Provence, der sich vom Papste mit Yolanthe von Aragonien trauen lassen will. Avignon hat sich, nach Abzug der feindlichen Söldner, zum Empfang der Gäste geschmückt, und ein babylonisches Völker- und Sprachengewirr erfüllt seine Straßen.

Inzwischen hat Nerto dem Past ihre verzweifelte Lage offenbart und ihn um Rettung angefleht. Der Stellvertreter Christi aber muß bekennen, daß selbst ihm über der Hölle Reich keine Macht zustehe, und weiß für sie keinen andern Rettungsweg, als den Eintritt ins Kloster, wo sie den Himmel mit Bitten bestürmen solle, denn nur ein Wunder von oben könne ihr helfen. Da nun der verhängnisvolle Augenblick so nahe ist, soll sie am folgenden Tag schon das Königspaar zur Vermählung nach Arles begleiten und hier alsbald im Sankt-Cesàri-Kloster eintreten.

In aller Frühe macht sich dann auch die ganze Hochzeitsgesellschaft auf den Weg nach der alten Kaiserstadt Arles; ein langer, fröhlicher Zug, die entzückendste Brautfahrt durch eine herrliche Landschaft.

Allen voraus reiten Papst, König und Königsbraut und kürzen des Weges Länge mit politischen Gesprächen, wobei sich Jung Ludwig besonders in den kühnsten Zukunftsplänen gefällt. Nerto befindet sich in ihrem Gefolge, und ihr zur Seite reitet Rodrigo, der nach Boucicauts Abzug alsbald herbeigeeilt ist, um dem Gegenstand seiner Sehnsucht nahe zu sein. Mit wundersamen Worten der Leidenschaft spricht er auf die Jungfrau ein, um ihre unschuldsvolle

Digitized by Google

Einfalt zu umgarnen, mit Reden, berauschend wie junger Wein und Jasminduft, sucht er die himmlische Ruhe ihres Gemütes zu stören, die ahnungslose Reinheit ihrer Seele zu trüben; ein gottloses, unehrliches Unterfangen, das aber seine Wirkung verliert und Nerto Gelegenheit bietet den Ritter mit liebreichem Zuspruch zur Umkehr von dem Pfade des Leichtsinnes aufzufordern und zur Frömmigkeit zu ermahnen.

(IV. Der Löwe). Glänzend ist, nach Meister Bouissets, des zungenfertigen Archivars und Chronisten der Stadt Arles, Bericht, die Hochzeitsfeier im Dome vor sich gegangen, und nachmittags wird den Neuvermählten zu Ehren ein Kampfspiel gegeben, bei dem das Wappentier der Stadt, ein lebender Löwe, mit vier Camargostieren kämpfen soll. Alles, was Arles an Schönheit und Adel in seinen Mauern birgt, lagert sich zur bestimmten Stunde auf den Stufen des Amphitheaters, und das Spiel beginnt. Drei der gehörnten Bestien erlegt der edle Leu mit gewaltigen Streichen, der vierte seiner Gegner aber durchbohrt ihm die Flanken, und das entsetzte Tier springt, mit einem mächtigen Satz, über die Brüstung hinweg mitten in die Zuschauer hinein, die in Todesangst auseinanderstieben. Nur das Königspaar bleibt sitzen und erwartet stolz den grimmigen Feind; dicht an die Königin aber schmiegt sich die händeringende Nerto. Da fliegt Rodrigo herbei, und streckt den Löwen mit einen kräftig geführten Genickstoß zu Boden. Darob erhebt sich ein gewaltiger Jubel des Volkes, und in Nertos Brust entsteht ein heißer Streit zwischen ihrer Seele, die sich um jeden Preis vor dem ewigen Untergang retten möchte, und ihrem Herzen, das jetzt dem schönen Rodrigo zum Dank verpflichtet ist und sich nimmer hinter düstere Klostermauern vergraben mag.

Digitized by Google

(V. Die Nonne). Tags darauf aber findet, in Gegenwart des Herrscherpaares, die Einkleidung der edlen Erbin von Kastell-Reinard statt. Der Papst hat ihr, in Anbetracht ihrer außergewöhnlichen Lage und der Gefährdung ihrer Seele, gestattet, gleich jetzt alle Gelübde abzulegen und sich auf ewig zu binden. Langsam und feierlich geht die ergreifende Ceremonie vor sich.

Unter den schmerzlichen Klagen Nertos fallen ihre Locken, die ihr wie eine Garbe goldener Strahlen über Schulter und Rücken rollten, der kalten Schere zum Opfer, und der Papst selbst breitet den schwarzen Schleier über die weiße Stirne der Postulantin. Bleich, stumm und zitternd läßt Nerto alles Übrige mit sich geschehen, doch ihre Seele ruft nach Rodrigo, als ob sie unbewußt von diesem Hilfe erwarte.

Der junge Edelmann ist inzwischen nicht müßig geblieben. Er hat im Hafenviertel eine Bande Catalonen, lauter wüste Gesellen, geworben und führt sie um Mitternacht zum Sturm auf das Kloster. Wie reißende Wölfe brechen die Unholde in das Kirchlein, wo die Nonnen eben Mette beten, allen voraus Rodrigo, der auf die vor Schreck besinnungslose Nerto zuspringt, sie in seine Arme reißt und davonstürzt. Doch schon wimmert die Klosterglocke um Hilfe, und die Scharwache eilt herbei. Zwischen den Wächtern der Ordnung und den Räubern beginnt ein wütender Kampf, der sogar bis auf die Gräber des Aliscamps fortgesetzt wird. Hier läßt Rodrigo die bewußtlose Nerto am Grabe Rolands zu Boden gleiten und stürmt davon, seinen Catalonen beizustehen. Der frische Hauch der Nacht bringt die Arme wieder zu sich. Der Anblick der mondscheinbeschienenen Gräber, das Waffengeklirr und das Kampfgeschrei verwirren ihren Geist, vor Entsetzen sträubt

Digitized by Google

sich ihr Haar, und halbtot vor Angst eilt sie durch die Nacht von dannen.

(VI. Der Engel.) Gegen Tagesanbruch gelangt die Fliehende zu einem Eremiten, der auf einsamem Hügel ein schlichtes Kirchlein bedient. Ihm berichtet sie ihre kummervollen Erlebnisse, und der fromme Mann verspricht in überströmender Güte, ihr zu helfen. Dem hl. Erzengel Gabriel nämlich ist seine Kapelle geweiht, und er, sein treuer Diener, steht in des Gottesboten besonderer Huld, so zwar, daß dieser ihm täglich gegen Mittag das zur Nahrung notwendige Brot bringt. Mit ihm will er reden und so die arme Nonne zu retten suchen. Gesagt, gethan! Als die Ankunft des Engels nahe ist, begiebt sich Nerto vor das Kirchlein, um hier zu beten, der Einsiedler aber harrt verhüllten Hauptes des himmlischen Boten. Bei der Frage Gabriels, wer die betende Nonne sei, antwortet der fromme Mann: „Es ist ein armes verlassenes Kind, das ich zu retten mir gelobt habe". Da verdüstert sich des Engels Antlitz, er ruft strafend: „Du thörichter Wicht! Dich selbst zu retten, kann dir kaum gelingen, und du willst noch andere retten!" und schwingt sich erzürnt von dannen. Auf solchen Bescheid war der Eremit nicht gefaßt gewesen. Bestürzt erhebt er sich und sieht nun in der fremden Nonne ein Blendwerk der Hölle, einen Fallstrick des Teufels. Mit barschen Worte befiehlt er darum der erschrockenen Nerto sich von hinnen zu heben und bezeichnet ihr den Weg, den sie einschlagen soll, um ihr Kloster wieder zu erreichen.

(VII. Der Teufel.) Nach siegreich ausgefochtenem Strauß ist Rodrigo unterdessen nach dem Friedhof zurückgeeilt, wo er sein Lieb aber nicht mehr vorfindet. Vergebens schreit er Nertos Namen in die vier Winde; in

Digitized by Google

seiner Verzweiflung ruft er nun den Teufel zu Hilfe und verpflichtet sich ihm durch furchtbaren Schwur. Satan will ihm denn auch zu Diensten sein und erbaut ihm das Schloß der sieben Todsünden. Doch all die Üppigkeit und Wollust, die sich hier in gleißenden Sälen breit macht, erfüllt den Jüngling mit Ekel; er sucht nur nach seines Herzens lichter Sonne und geht vors Thor, um nach ihr auszuspähen; denn der Weg, auf dem der Einsiedler sie heimgewiesen hat, führt an dem Schloß vorbei, und Satan hat dem Ritter ihr Kommen angesagt.

Gegen Anbruch der Nacht findet Rodrigo sie denn auch; er begrüßt sie aufs leidenschaftlichste und geleitet sie ins Schloß. Hier eröffnet er ihr, wo sie sich befinde, mit der Bemerkung, sie habe nichts zu fürchten, denn der Satan und er seien alte Kameraden. Da schreit die Ärmste entsetzt auf. Also in des Teufels Schloß ist sie! Dann ist ja die Stunde gekommen, wo der Schwarze sie abholen soll! Jetzt, da alle Hoffnung sie verläßt uud die Welt um sie zu versinken scheint, sucht Nerto Rettung in ihrem reinen Herzen, in ihrem schuldlosen Gefühl.

„Nerto liebt dich, ruft sie dem verblendeten Mann zu, und muß dich immer lieben. In der Hölle aber kann keine Liebe blühen. O, so wende auch du dich zu Gott, dann wirst du selbst gerettet, und wirst mich, da du mir ja durch unzerreißbare Bande verkettest bist, mit dir nach oben führen!“

Rodrigo aber entgegnet betrübt: „Ach, Nerto, meine Sünden sind zu zahlreich; wie ein Galeerensklave an seine Bank, so bin ich an sie geschmiedet und kann nicht los.“

Doch die Jungfrau erwidert hastig:

Digitized by Google

„Rodrigo! Eine echte Reue
Wiegt eine lange Buße auf.
Mut! Der Herr ist gütig!
Nur einen Blick zum Himmel auf!"

Da pocht es draußen dreimal ans Thor; die Riegel schieben sich von selbst zurück, die Lichter rings erbleichen, und ein banger Schauer zittert durch die Gemächer.

Ein großer Herr mit spöttischer Miene
Erscheint, im schwarzen Schleppgewand,
Die rote Feder auf dem Hute,
Den Rock voll goldnem Flittertand.

Bei seinem Anblick greift Nerto zum Rosenkranz; Rodrigo aber wandelt mit dem Furchtbaren die Säle hindurch, deren Gäste sich demütig vor ihrem Herrn und Meister neigen. Von seiner Liebe angespornt, ersucht der Ritter den Teufel, den Schandpakt, den er vor 13 Jahren mit Pons eingegangen, rückgängig zu machen und Nerto frei zu geben. Satan aber grinst und spricht hohnlachend:

„Dich stach ein kleines Bienchen wohl?
Willst du mich um die Seele prellen,
Die ich mit schwerem Gold bezahlt?
Die ich ganz neu für mich gekauft?
Du hältst mich wohl für einen Andern!
Ja, schwarze Seelen, pfui, wie schwarz!
Seh' ich genug zur Hölle wandern;
Doch seit ich in den Tiefen herrsche,
War mir noch nie ein Fang geglückt
Wie dieser, eine reine Seele,
Die mein zu wissen, mich entzückt.

Digitized by Google

Nerto, mein weißer Seraph, wird
Die Perle meiner Sammlung bilden;
Sie sei mein Ruhm und mein Triumph!
Denn sie auf höllischen Gefilden
Straft Lügen Euren ganzen Plunder,
Erlösung, Taufe, Gnadenwunder. —
Laß nur die Mitternacht erst kommen,
Dann wird sie, pst! hinabgenommen." [1])

Bei diesen Worten des Bösen aber stürzt Rodrigo in heller Wut auf ihn los und hält ihm den Schwertgriff in Kreuzesform entgegen, mit der Beschwörung:

„Hier Vater, Sohn und heiliger Geist!
Zurück! zurück, du alter Drache!"

Und horch! Es folgt ein betäubender Donnerschlag, zuckende Blitze zerreißen die Nacht, und Schloß und Garten versinken mit Satan und all ihren Bewohnern. Nur ein steinernes Nonnenbild bleibt stehen und bezeichnet noch heute in der Wildnis den Platz, wo das Schloß gestanden.

(Epilog). Acht Tage später, während derer der Eremit vergebens und in Angst und Sorge auf den Erzengel Gabriel gewartet hatte, erscheint ihm sein heiliger Beschützer endlich wieder. Er verkündet dem frommen Mann, wie Nerto erlöst worden und wie auch der Ritter, durch eine Taufe der Reue und des Heldenmuts von aller Schuld gereinigt, zu Gott emporgestiegen sei.

„Und weil nun, fährt Sankt Gabriel fort, über einen Sünder, der reuig zu Gott zurückkehrt, im Himmel mehr Jubel herrscht als über 99 Gerechte, so klingt das Paradies schon drei Tage lang wieder von Jubelliedern,

[1]) Bertuch, S. 160, 161.

Digitized by Google

und die Feste, die den neuen Heiligen zu Ehren gefeiert werden, haben auch mich so lange zurückgehalten. Was aber den Tadel betrifft, den ich damals über dich aussprach, so sollte er bloß eine Mahnung zur Demut sein", und mit diesen Worten nimmt der Engel wieder seinen Flug nach den Wohnungen des Himmels.

In Wahrheit beweist demnach diese Geschichte von Nerto und Rodrigo, daß Meister Bockfuß nicht zu fürchten ist.

Man muß ihn nur zu packen wissen:
Vergebens tobt und wettert er,
Ein Kreuzeszeichen macht ihn beben,
Und aus den Steinen die er trägt,
Muß Gottes Kirchtum sich erheben.

Mit diesen Versen knüpft der Epilog wieder an das Motto des Gedichtes und an verschiedene Stellen des Prologs an, und so wird die Dichtung harmonisch abgerundet.

Hieraus ergiebt sich gleich ein großer Vorzug der „Nerto" von den bis jetzt besprochenen Epen. Diese Dichtung weist eine einheitliche Handlung, eine straffverknüpfte Komposition auf; die Episoden drängen sich nicht wie in „Mirèio" und „Calendau" in überwuchernder Fülle vor und schließen sich der Handlung geschmackvoll erläuternd an. Der Prolog spricht den Grundgedanken der Dichtung klar und bündig aus, die erzählten Thatsachen zielen auf die Verwirklichung dieses Grundgedankens hin und mit ihm setzt auch der Epilog wieder ein. „Nerto" ist also ein in jeder Beziehung einwandfreies Kunstwerk, das allen Anforderungen der Poetik gerecht wird, und steht nach dieser Seite über den anderen Epen Mistrals.

Digitized by Google

Aber auch der Inhalt, die Ausstattung der einzelnen Gesänge ist gleich ausgezeichnet. Wohl sind die dichterischen Schätze nicht mehr mit Verschwendung den Weg entlang gestreut; doch dafür ist auch alles, was der Dichter bietet, gemünztes Gold, und Herz und Verstand können sich gleichermaßen an diesem Werke laben.

Sehen wir uns zuerst den Stoff der Dichtung näher an. Eine „Nouvello" nannte der Dichter selbst seine „Nerto". Doch aus der Inhaltsangabe ist schon zur Genüge ersichtlich, daß wir es hier mit etwas wesentlich anderem zu thun haben, als man gewöhnlich unter „Novelle" versteht. Eine Legende ist es, eine Volkssage, wie die Historie von Faustus oder die Lokalsage von Siegfried und Melusine.

Und im richtigen Verständnis dieses, legendenhaften Charakters seines Stoffes wählte Mistral zu dessen künstlerischen Behandlung den jambischen Vierfüßer, den Vers der meisten mittelalterlichen Epen und Meistergesänge, den in der Neuzeit besonders Göthe wieder zu Ehren gebracht hat, und der auch in der heutigen Poesie eine hervorragende Rolle spielt. Kein anderes Metrum wäre für eine solche Handlung geeigneter gewesen. Schlicht und anspruchslos, ist dieser Vers doch geschmeidig und wohlklingend; des Erhabenen nicht unwürdig, wird er allen Gefühlen des Ernstes und der Freude gerecht und ist vor allem der Lieblingsvers des schalkhaften Humors und der unbefangenen Naivetät. Er entspricht also jeder Anforderung des Geschmacks, und der wahre Dichter versteht es, der einfachen Gewandung den künstlerischen Faltenwurf zu geben, daß die Schönheit der Form und der Adel des Wuchses bezaubernd daraus hervorscheinen.

Die Handlung selbst erinnert ja naturgemäß an die Fabeln, worin der Teufel eine Rolle spielt und mit dem

Digitized by Google

Menschen einen Bund eingeht, und so ist man gleich versucht, sie vor allem mit der Handlung des „Faust“ in Vergleich zu bringen.

Doch bieten beide Gedichte in dieser Hinsicht große Verschiedenheiten dar; zuerst schon was die Motive betrifft, wodurch die handelnden Personen bestimmt werden. Diese Verschiedenheit aber ist begründet in dem Gegensatz der Nationalitäten.

„Der Provenzale ist kein Spekulant; er tritt nicht aus krankhaftem Grübeln mit dem Bösen in einen Bund, sondern weil er sich in einer Lage befindet, aus der ihm nach seiner Meinung nur der Teufel retten kann; nicht wie Faust läßt er sich nach langen Reflexionen mit dem Satan ein, sondern in einem verzweifelten Augenblick, halb vom Weine benebelt, unter der Last einer alles übersteigenden Spielschuld und ungesättigten Spielwut schließt er den Handel ab, daß um den Preis seiner Tochter der Böse ihm Gold, — nur Gold zum Spielen besorge [1]).“

Ähnlich wie Pons handelt Rodrigo; auch er verschreibt sich dem Teufel in einem Moment der Hilflosigkeit und Verzweiflung.

Ein noch größerer Unterschied zwischen „Faust“ und „Nerto“ besteht ferner in der Art, wie die Persönlichkeit Satans für die Handlung verwertet wird.

Im „Faust“ tritt der Teufel in Person auf und greift oft entscheidend in die Ereignisse ein; in „Nerto“ hingegen bewegt sich die Handlung ganz auf dem Boden freier menschlicher Entschließung, und die Person Satans als solche wird mehr in den Hintergrund gedrängt. Er ist das Schreckbild, das in der Ferne in greulichen Um-

[1]) P. Kreiten, Nerto. Stimmen aus Maria-Laach, 1886, 1.

Digitized by Google

rissen lagert, dessen Erinnerung man nicht los wird, unter dessen Alpdruck alles in Ängsten keucht; wie ein riesiger Drache lauert er da, dessen unheimlich funkelnde Augen das harmlose Vöglein unwiderstehlich bannen und locken, wie ein dunkler Abgrund gähnt er empor, dem ein schwaches Mädchen im leichten Boote von reißenden Stromschnellen blitzschnell zugetragen wird; und mit stets wachsender Aufregung fragt sich der Zuschauer zwischen Furcht und Hoffnung: „Soll denn keine Rettung mehr möglich sein?“ So hat es Mistral verstanden, seine ganze Dichtung in den Bannkreis der höllischen Mächte zu rücken, ehe er uns den Fürsten der Unterwelt selbst in Person vorführt. Mit schwarzen weitschattenden Fittichen schwebt der böse Geist über der ganzen Handlung, und wie er nun am Schlusse der Dichtung selbst erscheint, blickt des Lesers ängstliche Spannung seinem Kommen entgegen, und es durchrieselt ihn derselbe kalte Schauer, der die Gemächer des Zauberschlosses durchweht und die Lichter in den Sälen verbleichen läßt.

Was dann die oben angedeutete Gefahr betrifft, die Nerto droht, so steht die Rettung aus dieser Not bei ihr allein. In ihrem Herzen wird der Kampf der Entscheidung gekämpft; ihre freie Entschließung soll den Ausgang desselben bedingen. „Über reine Seelen hat der Teufel keine Gewalt“! dieser tiefchristliche Gedanke liegt dem ganzen Zwist zu grunde. So lange Nerto das schuldlose Kind bleibt, als das sie unter Frau Sibyllens Aufsicht aufgewachsen ist, so lange kann der Teufel keine Macht über sie gewinnen. Es muß ihm also daran gelegen sein, ihre Unwissenheit aufzuklären und ihre Unbefangenheit zu verwirren, und darum stellt er der ahnungslosen Jungfrau den raffinierten Wüstling entgegen, umkleidet diesen Don-

Digitized by Google

Juan mit dem ganzen Zauber der Männlichkeit und läßt ihn nach und nach von dem Herzen des Mädchens Besitz ergreifen. Nun ist der Konflikt da. Einerseits Rodrigo, unbewußt der Bundesgenosse Satans, der alle Verführungskünste des Wortes und des Mutes aufbietet, um sich die Schöne gefügig zu machen; andererseits das sechzehnjährige Kind, das, zwischen Himmel und Hölle auf- und niedergeschleudert, sich die Klostergelübde abzwingen läßt, zugleich aber nach dem Geliebten ruft und endlich, als schon das Verderben seine Hand nach ihm ausstreckt, hinter sein schuldloses Gefühl zurückflieht, um es als letzten gefeiten Gottesschild vorzuhalten. — Und dieses Gefühl sollte Nerto nicht betrogen haben.

Sie liebt Rodrigo, sie muß ihn immer lieben, das empfindet sie klar; sie kann demnach nicht der Hölle verfallen, denn in der Hölle giebt es keine Liebe.

Also muß sich Rodrigo ebenfalls zu Gott zurückwenden, um sie mit sich in den Himmel zu tragen. So urteilt ihre kindliche Naivität, und aus dieser Überzeugung erblüht ihr und dem Geliebten Rettung und ewiges Heil. Somit bietet „Nerto" eine Geschichte voll des Interesses und schildert uns einen Kampf, aufregend durch die Mittel, derer sich beide Parteien bedienen, um den Sieg zu gewinnen, aufregend besonders durch den Preis des Sieges. Bis auf den äußersten Punkt läßt ihn der Dichter sich zuspitzen; dann, im Augenblick, wo man Alles für verloren hält, tritt die Entscheidung ein, unerwartet, übernatürlich, aber nicht unbegründet. Das lichte Beispiel der Reinen und ihr liebender Zuspruch haben doch Eindruck auf Rodrigo gemacht; der Entschluß, alles zu wagen, um die Geliebte zu retten, ist eine verdienstliche Regung, die den Umschwung in ihm vorbereitet und die zugleich das Ein-

Digitized by Google

greifen der göttlichen Gnade sowie die hierdurch ermöglichte befreiende That erklärt. Das Gedicht besingt demnach „den Sieg des durch die Gnade gestärkten freien Willens über das Böse", und zugleich „die wunderbare Kraft der Unschuld zur Läuterung des Sünders. Das menschliche Werkzeug, dessen sich Satan zur Überwältigung einer Seele bedienen wollte, wird ihm selbst abtrünnig gemacht und im entscheidenden Augenblick durch die reinigende Gnade der vollkommenen Reue für den Himmel gerettet" [1]).

Für die Gestaltung dieses ins Gebiet des Übernatürlichen und Dämonischen hineinragenden Gedankens hat Mistral nun den richtigen Zeitpunkt zu finden gewußt. In die Zeit des großen Schismas führt er seine Leser, in die Wirren, die gegen Anfang des 15. Jahrhunderts auf kirchlichem Gebiete so verderblich herrschten und an deren Beseitigung die Kraft der besten Geister lange vergebens arbeitete.

Benedikt XIII. der Gegenpapst wurde, so berichtet die Geschichte, in Avignon von Marschall Boucicaut, dem Feldherrn Karls VI. belagert, und mußte sich nach einigen Monaten herzhaften Widerstandes zu einem Vergleich bequemen, worauf er vier Jahre lang in seinem Palaste scharf bewacht wurde, bis es ihm gelang nach Kastell-Reinard zu entfliehen.

Abweichend von diesen Thatsachen läßt Mistral den Papst mehr als vier Jahre lang den Stürmen der Belagerer standhalten; eine poetische Freiheit, deren Grund nahe liegt. Auf diese Weise allein wurde ihm nämlich ermöglicht, den Untergang des provenzalischen Papsttums

[1]) P. Kreiten, loc. c.

Digitized by Google

mit der geziemenden Kraft zu schildern, und dem Ereignis den Charakter einer Katastrophe zu geben, die es ja für die Geschichte der Provence thatsächlich ist. Dieser Abweichung verdanken wir auch den majestätischen Schluß des II. Gesanges, wo Benedikt XIII. in der vollen Kraft seines greisenhaften Trotzes, die Tiara auf dem Haupt, von den todumstürmten Burgmauern herab, noch einmal der Welt den Segen spricht, indessen tief unten das Heer der Belagerer in frommer Scheu und mit gesenkten Fahnen kniet, um den Kirchenfürsten die brennenden Balken niederprasseln und das Silbergetön des Wunderglöckleins das avignonesische Papsttum zu Grabe läutet.

Mit der Person des Gegenpapstes selbst hat sich der Dichter sehr geschickt abgefunden; historisch getreu zeichnet er die gewaltige Gestalt des entschlossenen und verschlagenen Mannes und tritt auch dem provenzalischen Nationalstolz nicht zu nahe. Benedikt XIII. hält sich für den wahren Stellvertreter Christi, und seine Freunde und Anhänger huldigen derselben Überzeugung. Ein eigenes Urteil erlaubt sich der Dichter nicht. Hingegen legt er dem Kirchenoberhaupt manches Wort in den Mund, läßt ihn Verschiedenes thun, was sich der richtige Nachfolger Petri nie hätte gestatten dürfen; ein Pseudopapst allein konnte es sich erlauben, Nerto gegen ihren Willen ins Kloster zu drängen und ihr zuliebe alle von der christlichen Charitas und Klugheit geforderten Vorsichtsmaßregeln außer Acht zu lassen.

Der Hintergrund der Erzählung ist also geschickt gewählt und genügend vorbereitet. Die Luft ist wie mit dämonischen Ausströmungen erfüllt, und die Stimmung der unheimlichen Bethätigungen des Höllenspukes und Menschentrotzes günstig wie nie.

Digitized by Google

Gemildert ist aber das Bedrückende dieser schreckensschwangeren Atmosphäre durch den Glanz einer heitern Gottesnatur, den des Dichters Darstellung da hineinzaubert und der im Gegensatz zu der düsteren Handlung um so wohlthuender wirkt. In dem unaufhaltsam dahinfließenden Strom der Erzählung spiegeln sich die provenzalischen Hügel mit ihren blumendurchdufteten Hängen, die mittelalterlichen Burgen, die zinnenumkränzten Städte und die einsamen Kapellen; hin und wieder tauchen schattige Eilande aus seinen Fluten empor, von dem lockigen Haar der Weide umflattert, und manchmal schwebt auf dem lächelnden Wasser, in grüner Blätterwiege, die bleiche Wasserlilie, der Stolz der Natur und die Freude der Sonne.

Die engere Heimat feiert diesmal Mistrals Sang; alles, was die Ebene zwischen den Alpinen und Avignon historisch Merkwürdiges bietet, findet einen Platz darin: Kastell-Reinard, Avignon, Arles mit seinem Aliscamp, das Sankt Gabrielskirchlein und die „steinerne Nonne", nichts wird vergessen, und aus der Gesamtheit dieser Einzelschilderungen ergiebt sich ein lebensvolles Bild der mittelalterlichen Provence. Wirkliche Perlen der landschaftlichen und kulturhistorischen Schilderung enthalten besonders Gesang II, III u. IV, wo die ganze mittelalterliche Gesellschaft in ihren Hauptträgern: Papst, König und Volk (denn der Löwe ist das Sinnbild des Volkes) lebensvoll und gestaltenreich dargestellt wird.

Auch das religiöse Moment ist trefflich verwertet worden. Die Einkleidungsfeierlichkeit z. B. giebt dem Dichter Gelegenheit ihre verschiedenen Ceremonien mit tiefpoetischem Gefühl zum Ausdruck zu bringen. Nur die leidenschaftlichen Klagen Nertos klingen etwas süßlich sen-

Digitized by Google

timental und unwahr: sonst aber hat sich der Erzähler dem Heiligen immer mit heiligem Ernste genaht.

Einen eigenen Zauber atmet auch die Episode des VI. Ges.: der Engel. Wie fein ist nicht das Leben des Eremiten erzählt in seiner duftigen Frömmigkeit und naiven Größe, und besonders in seinem liebenden Sichversenken in das heimliche Leben und Weben der Natur. Dieser Einsiedler ist eine durchaus gelungene Figur; da findet sich nichts, was an das Karikaturmäßige erinnert, in dem sich die Kunst, sobald von Mönchen und Nonnen die Rede ist, so sehr gefällt. Der ganze VI. Gesang aber ist als ein unübertroffenes Meisterstück der landschaftlichen Poesie anzusehen; es erfüllt ihn ein erquickender Erdgeruch und der sonnigste Juniglanz.

Die Gestalt des Eremiten führt uns zu einem andern großen Vorzug der „Nerto": zu der originellen Mannigfaltigkeit in der Darstellung der Personen.

Eine wahre Prachtgestalt ist z. B. der alte Pons, das Ideal eines adeligen Raufboldes, der, edlen Regungen des Gefühls nicht unzugänglich seine Schuld klar einsieht und im gewohnten Mut auch ihre ewige Strafe über sich nehmen will.

Im Gegensatz zu ihm steht der Archivar und Chronist Bouisset, der redegewandte Sprecher der Stadt Arles, der in der Kunst der fadesten Schmeichelei das Unmögliche leistet, und sich mit seinen selbstbewußten: „Lou marcarai au cartabèu!" [1]) so urkomisch ausnimmt.

Einen gleich auffallenden Kontrast bilden Benedikt XIII. der düstere Greis mit der titanischen Kraft und dem eisernen Trotz, eine Eiche, die mit blitzversengter Krone in den

[1]) Ich wills in mein Tagebuch eintragen.

Digitized by Google

Wolken wipfelt, und Ludwig II. der junge König, ein kecker, lebensluſtiger Knabe, der ſich in ſtolzen, länderer-obernden Träumen wiegt, ein blühender Oleanderſtrauch, aus deſſen Zweigen Licht und Liebe flammen und der ſich eine Ceder wähnt, für die Ewigkeit gepflanzt.

Die reizendſte Schöpfung des Gedichtes aber iſt Nerto, die Krone der Miſtralſchen Frauengeſtalten. Es umfließt ſie ein märchenhafter Liebreiz, und ſie ſelbſt kennzeichnet ſich am beſten, wenn ſie ſich mit den in den Miniaturen des Breviàri d'Amor angebrachten Mädchenbildniſſen vergleicht:

Schlank, blond, mit etwas bleichen Wangen,
Die Augen blau, die Lippen rot,
Ein Zweiglein von Jasminen haltend [1]).

Sie iſt die richtige Legendengeſtalt, halb ätheriſch, halb irdiſch, wie aus Sommerfäden gewoben. Schwebt ſie dahin, ſo folgt ihr, von ihr allein unbemerkt, ein goldiger Lichtſtreif. Das Dichterwort: „Ihr hatte noch niemand geſagt, was die Blumen bedeuten" bringt ihre ahnungsloſe Unſchuld zum lieblichſten Ausdruck. „Was iſt Liebe?" fragt ſie den liebend auf ſie einredenden Ritter. „Man hört ſoviel davon in Liedern und Novellenbüchern. Allein, wer ſah ſie jemals ſchon?" Etwas aber hat ſie ſich tief ins Herz eingeprägt. „Rein, wie in des Paradieſes Hallen, ſo ſagt ihr Breviàri d'Amor, und demutreich ſoll Liebe ſein", und dieſe zwei Eigenſchaften werden ihr der Probierſtein jedes Gefühls, das ſich für Liebe ausgiebt.

Sie iſt alſo ein Kind in des Wortes erhabenſter Bedeutung und bleibt es bis zum Tode. Nur ſo erklärt

[1]) Bertuch, S. 24.

Digitized by Google

es sich auch, daß sie, trotz der abgelegten Gelübde, in ihrer Liebe zu Rodrigo beharrt; ihr Gefühl scheint ihr so schuldlos, so heilig, und darum kann es für sie die Ursache zur Rettung werden.

Wahre Blüten der Liebeslyrik sind die zwischen ihr und Rodrigo gewechselten Gespräche. Den Worten des ungestümen Werbers entströmt eine glutvolle Leidenschaft, doch überschreiten sie nie das Maß des Erlaubten. Der versteckte Sinn seiner blühenden Redeweise bleibt dem unschuldigen Mädchen verborgen, sie hört gerne zu und findet die Worte erquickend wie jungen Wein; will ihr aber scheinen, der Jüngling gehe etwas zu weit, so giebt sie dem Gespräche schnell eine andere Wendung und macht durch einen frommen Spruch jede aufregende Nachwirkung des Gehörten unmöglich.

So ist „Nerto" im Ganzen und Einzelnen ein wahres Kunstwerk, ein harmonisches Gebilde, wie bis dahin Mistral noch keines gelungen war. An Bedeutung und Inhalt kann sich die Nouvello wohl nicht ganz mit „Mirèio" und „Calendau" messen, denn diese umfassen die Provence in ihrer gesamten Ausdehnung und ihrer ganzen Geschichte; „Nerto" hingegen behandelt bloß eine beschränkte Episode dieser Geschichte und schildert nur einen engumgrenzten Teil der Provence. Aber die poetischen Vorzüge beider Epen finden sich hier vereint: die Anmut, Frische und Herzlichkeit der „Mirèio" ist in „Nerto" gepaart mit der Glut, der Kraft und dramatischen Lebendigkeit „Calendaus". Daß er ein Poet von Gottes Gnaden, und zwar einer der größten, hat Mistral durch die ersten Dichtungen dargethan: durch „Nerto" hat er bewiesen, daß er auch ein Künstler ist, und so verdient diese Legende, im vollsten Maße, die

Digitized by Google

Lobsprüche, die ihr von der Kritik und der Akademie gespendet wurden.

Was aber der „Nerto" eine besondere Wichtigkeit beilegt, ist die Thatsache, daß es Mistral bei der Abfassung dieses Gedichtes nicht bloß um die poetische Erzählung zu thun war; er wollte zugleich einem seiner Lieblingsgedanken poetische Gestalt verleihen, denn er selbst bekennt in einem Briefe an Felix Hémon wie folgt:

„Hier ist der philosophische oder vielmehr der theologische Grundgedanke der „Nerto". Ein Sohn des Katholicismus, bin ich oft von einer großen Traurigkeit befallen worden, wenn ich den scheinbaren Widerspruch sah zwischen den religiösen Dogmen und den modernen Ideen. Die Errungenschaften des Fortschritts scheinen die alten Überlieferungen der christlichen Entsagung zu höhnen und zu beschämen. Da ich aber von meinem Jahrhundert sein will, ohne meinen Glauben zu verleugnen, da ich nicht der Meinung bin, daß ein Jahrhundert immer recht und ein anders immer unrecht hat, da ich in der Entwicklung des Menschengeschlechts ein harmonisches Vorwärtsschreiten sehe, so habe ich mir folgende Erklärung zurecht gelegt, die ich auch in Nerto in einigen zu lakonischen Versen angedeutet habe, nämlich: der Fortschritt ist eine Emanation Gottes, eine Folge seiner Schöpfung; aber wenn Gott der Baumeister ist, so ist der Teufel der Handlanger, und die Strafe des Teufels sowie des teuflischen Stolzes besteht darin, zu sehen, wie das Werk, bei dem er sich abmüht, sich zuletzt zur Ehre Gottes erhebt." [1])

Diese Zeilen bilden den beredtesten Commentar zu einigen Stellen des Prologs und enthalten ein freimütiges

[1]) Vgl. Artikel von Félix Hémon; Nouvelle Revue, 15. Juni 1886.

Digitized by Google

Glaubensbekenntnis Mistrals sowie eine scharfe Verurteilung des wissenschaftlichen Dünkels, der den Herrgott aus der Welt und sich allein in sie hinein philosophieren und analysieren möchte. Mehr als in einer andern seiner größeren Dichtungen hat Mistral demnach in „Nerto" sein innerstes Denken offenbart, und es ist daher leicht zu schließen, daß gerade dieses Kind seiner Muse ihm besonders ans Herz gewachsen sein muß.

„Mirèio" ist der Hymnus der Dichterjugend, der leichtbeweglichen, liebesfrohen zwanziger Jahre; „Calendau" der kraftgeschwellte, weithinhallende Sang, das Sturm- und Trutzlied der Männlichkeit; „Nerto" das Lied des reiferen Alters, innig und sinnig, ergreifend und beschwichtigend.

Durch „Mirèio" weht der frische Hauch des Morgens und der Zauber des aufgehenden Tages; auf „Calendau" strahlt die Sonne der Provence aus glutvoller Mittagshöhe nieder, und zugleich braust der Mistral durch die stauberfüllte, wechselvolle Landschaft; aus „Nerto" lächelt die scheidende Göttin den Leser mit unendlicher Zärtlichkeit an, und ein beseligender Friede sinkt auf die goldig beschienene Flur. Jede der drei Tageszeiten hat ihre Vorzüge und ihre Freunde, besonders zwischen Morgen und Abend dürfte die Wahl oft schwer sein.

Wir aber legen „Nerto" aus den Händen mit den Worten der Dichtung über das Breviàri d' Amor: Ah! lou bèu libre: „O, welch ein schönes Buch!"

Digitized by Google

Digitized by Google

IX. Maiano.

Zu einem vollständigen Verständnis des Felibrige ist es notwendig auf die verschiedenen Strömungen hinzuweisen, die bald in dem auf dem Tag von Avignon endgiltig geregelten Bund auftauchten und eine ungestüm revolutionäre Richtung, die nicht in der Absicht der Gründer gelegen hatte, hineinbrachten. Bis 1876 blieb die Mistralsche Bewegung auf die engere Provence beschränkt. Nur der südöstliche Teil des eigentlichen Languedoc mit den Städten Nimes und Montpellier war ihr beigetreten und hatte einige tüchtige Kräfte, unter andern den schon erwähnten Dichter Louis Roumieux, gestellt, im westlichen Languedoc und in Aquitanien aber wurde dem Felibrige und seinen Zwecken nur sehr wenig Beachtung geschenkt.

Nun fanden sich in Avignon der Publicist Xavier de Ricard und August Fourès, der glühende Dichter, zusammen, beide Freidenker und blutrote Republikaner. Sie mußten sich in der Gesellschaft der Freunde Roumanilles etwas fremd vorkommen, denn die Schule von Avignon war, wie das von ihren Führern nicht anders zu erwarten war, entschieden kirchlich uud royalistisch gesinnt. Mit einem solchen Programm aber gaben sich Ricard und Fourès nicht zufrieden. Wohl traten sie dem Felibrige

Digitized by Google

bei; aber sie befürworteten in der von ihnen herausgegebenen Monatsschrift La Lauseto (1877—1879) die Gleichstellung des Languedocschen Dialekts mit dem Provenzalischen und betonten die freisinnigen und republikanischen Überlieferungen des Südens, seine einzig nationalen Überlieferungen, wie sie sagten, gegenüber der Verführung des Felibrige durch das kleriko-monarchische Element, das von jeher für den Süden die Ursache der Zerstörung, der Knechtschaft und des Elendes gewesen sei. [1])

Erleuchtung suchten und fanden diese Heißsporne bei Napoléon Peyrat, dem begeisterten Verfasser der Histoire Albigeoise, eines Werkes voll historischer, durch den Parteigeist eingegebener Irrtümer. „Eure Vorfahren, rief er ihnen zu, wollt Ihr kennen? Eure Vorfahren sind die heldenmütigen Troubadoure des 12. und 13. Jahrhunderts. Jede Wiedergeburt hat zur Voraussetzung einen Märtyrer, der in seinem Grabe aufwacht. Dieser große und heilige Märtyrer ist Aquitanien. Unsere Poesie entströmt den Kriegen des Vaterlandes, den Gewitterstürmen des Paraklets. Die Provenzalen blieben beim König René stehen, die Katalonen beim König Don Jaime. Sie schöpfen aus dem Morast, anstatt aus den Wasserfall, in den Wolken, zu schöpfen. Dahinter liegt eine Welt des Heldenmutes und des Schmerzes."

Diese Dichter und ihre Freunde begannen demnach als echte Söhne des Südens, die Zeit des Unheils, das Jahrhundert der Albigenserkriege, zu brandmarken und sangen Kriegslieder voll Blut und Wut. Im Gegensatz zu den Felibern der Avignoner Schule knüpften sie nicht an die fröhlichen Zeiten des Minnedienstes und der

[1]) Vgl. Xavier de Ricard: Un poète national. Auguste Fourès, S. 12.

Digitized by Google

Troubadoure an, sondern wandelten in den Fußtapfen Peter Cardinals, dessen leidenschaftliche Sirventen in ihren Gesängen nachklingen. So bewahrheitet sich auch hier, wie richtig der große Historiker Michelet die Charakterverschiedenheit zwischen den südfranzösischen Provinzen erfaßt hat, wenn er schreibt: „Der kräftige, rauhe Geist des Languedoc ist nicht genug von dem heißen Ungestüm der Provence unterschieden worden. Im Languedoc ist die Überzeugung stark, unduldsam, oft grausam, und der Unglaube ist es auch. Der Geist der Provence ist stürmisch, lärmend, wild, aber nicht ohne Anmut. Mit Recht nennt sich darum die Litteratur des Südens im 12. und 13. Jahrhundert die provenzalische Litteratur.“ [1])

„Nieder mit Montfort und seinen Horden! Hoch der Liberalismus und der Federalismus!“ so lautet fortan die Parole der Albigenserpartei, der äußersten Linken des Felibrige.

Mächtige Stützen und Bundesgenossen fand sie im Schooße der Schule von Avignon selbst, und hier war es besonders Felix Gras, der Schwager Roumanilles und der jetzige Capoulié, nächst Mistral das bedeutendste epische Talent des Felibrige, der auf ihre Seite trat.

Die begeistersten Vorkämpfer aber sollten den politischen Zielen, die nun mit der Aufgabe des Felibertums verquickt wurden, in dem jüngeren Geschlechte erwachsen, das der bloßen Wortfechtereien müde zu rascher That schreiten und jene Gedanken in die Wirklichkeit umsetzen möchte. Zu ihrem Dolmetsch machte sich am 22. Februar 1892 der Pariser Feliber Frederic Amouretti in einer ungestümen Rede, worin er unter anderm sagte:

[1]) Michelet, Histoire de France, Bd. 3; citiert bei Jourdanne, S. 89.

Digitized by Google

„Lange genug, meine Herrn, reifen wir Jungen die Ideen, die Sie gesät haben, und lange genug wünschen wir mit Ungeduld, sie zur That zu machen. Wir alle haben Ihren Ruf gehört und nun wollen wir Ihnen sagen, nicht wie früher vor einer Zuhörerschaft von Brüdern oder in einer Gelehrtenversammlung, sondern in politischen Zusammenkünften und vor dem Volke aus Nord und Süd, was für Reformen wir wollen.

Wir sind Autonomisten und fordern die Freiheit unserer Gemeinden; wir sind Federalisten, und wenn irgendwo in Nordfrankreich ein Volk mit uns gehen will, so wollen wir ihm die Hand reichen. Eine Gruppe bretonischer Patrioten hat jüngst für ihre berühmte Provinz die Wiederherstellung der alten Stände verlangt. Wir halten es mit den Bretonen. Ja, wir wollen eine selbstherrliche Versammlung in Bordeaux, in Toulouse, in Montpellier; wir wollen eine solche in Marseille oder Aix, und diesen Versammlungen sollen unsere Gerichte, unsere Schulen, unsere Universitäten, unsere öffentlichen Bauten unterstehen."

Auf solche Weise zogen die Jungprovenzalen die Schlußfolgerungen aus den von Mistral und den Hauptfelibern aufgestellten Grundsätzen, und was bloß eine litterarische Renaissance sein wollte, wurde nun zu dem mächtigsten Beförderungsmittel einer Revolution auf politischem und socialem Gebiete.

Das von Amouretti ausposaunte Manifest machte natürlich viel Aufhebens und fand feurige Verteidiger sowie heftige Gegner. Aber durften die Spitzen des Felibrige, durfte Mistral selbst diese Gedanken, die doch nur die innersten Wünsche seines Herzens aussprachen, Lügen strafen? Mithin war die Lage des Consistoriums eine sehr heikle. Ohne die innere Einheit des Bundes zu gefährden, konnte es

Digitized by Google

das hastige Vorgehen der Jüngeren nicht rügen; es gut heißen durfte es auch nicht, und so begnügte es sich damit, nachdem auch Marius André, der Laureat der großen Blumenspiele von 1892, in öffentlicher Rede dem Programm der Pariser Freunde beigetreten war, in einer Note des Aiòli vom 7. Juni 1892, zu erklären: „Einige Personen sollen an der politischen Färbung der Rede des Marius André Anstoß genommen haben und darin eine Verletzung unserer Statuten erblicken; doch müssen wir dazu bemerken, daß der Redner, der übrigens nur im Namen einer bestimmten Gruppe das Wort geführt, in öffentlicher Sitzung gesprochen hat, wo Feliber und Nichtfeliber unter ihrer alleinigen persönlichen Verantwortlichkeit alle Meinungen vorbringen dürfen, die ihnen für gut scheinen. Der Bund glaubt also in keinerlei Weise in dieser Angelegenheit verwickelt zu sein, und will, wie immer, so auch jetzt, jeder politischen und religiösen Auseinandersetzung fern bleiben."

Hielten sich aber die Führer des Felibrige offizell jeder Politik fern, so traten sie um so nachdrücklicher für die Rechte der Muttersprache ein und verlangten laut und lauter ihre Wiederherstellung.

Alle Reden Mistrals und der folgenden Capoulié gipfeln in diesem Gedanken. Bestärkt wurden sie in ihrem Vorgehen durch die günstigen Urteile bedeutender Gelehrte und Schulmänner, von denen besonders Michel Bréal zu nennen ist. Schon 1872 hatte dieser allgemein anerkannte Pädagog in seiner Broschüre: „Quelques mots sur l' instruction publique en France" auf den Nutzen aufmerksam gemacht, den der Lehrer aus einer weisen Zuhilfenahme des Dialekts für den Unterricht im Französischen erzielen könnte, und diese Ansicht betonte er noch zu verschiedenen Malen aufs nachdrücklichste, so z. B. am 22.

Digitized by Google

Juni 1890 als Ehrenpräsident der Blumenspiele von Sceaux.

Auch der katholische Klerus suchte sich die Bewegung zunutze zu machen. Ein Sendschreiben mehrerer Bischöfe ermahnte die Landgeistlichen für Katechisation und Predigt die Sprache des Volkes zu gebrauchen, und bedeutende Kanzelredner erfreuten sich bald eines großen Zulaufes, allen voraus der tüchtige Prämonstratenser Don Xavier de Fourvières, Majourau des Felibrige, der seine Zuhörer zu Tausenden in der Lorenzkirche zu Marsaille versammelt.

Bald auch verband man mit den Blumenspielen eigene Schülerkonkurse, wobei Medaillen und Ehrenmeldungen ausgesetzt wurden für die beste Übersetzung eines provenzalischen Stückes ins Französische oder umgekehrt.

Ja, in jüngster Zeit verfiel der Majourau Viktor Lieutaud auf den Einfall „provenzalische Nationalbriefkouverts" anfertigen zu lassen, um so das Landvolk mit dem Lesen und Schreiben seiner Sprache vertraut zu machen. Jedes Couvert trägt auf der Adreßseite den symbolischen Stern des Felibrige sowie die Aufschrift: „L' Orvo Nacionalo de Prouvènço" und drunter einen gereimten Spruch, wie z. B.:

O Prouvènço, toun sòu, ta lengo, toun soulèu,
Noun i'a rèn de plus gai, de plus dous, de plus bèu [1]).

Die Rückseite bringt kleinere Aufsätze, Abhandlungen über Geschichte, Geographie und Sprache der Provence, damit sich so der gewöhnliche Mann die Hauptaufgabe des Felibrige immer tiefer ins Gedächtnis einprägen könne.

[1]) O Provence, nichts Fröhlicheres, nichts Süßeres und Schöneres giebt es als deinen Boden, deine Sprache und deine Sonne.

Digitized by Google

Die folgenden Zeilen z. B. bieten manche klare sprachliche Bemerkung in populärer Form.

„Jeder gute Provenzale soll seine Sprache lieben, sprechen, geläufig lesen und schreiben.

„Er soll sie lieben und sprechen, denn es giebt keine schönere und ausdrucksvollere Sprache. Um sie zu lesen, muß er wenigstens jedes Jahr einen provenzalischen Kalender von 10 Sous kaufen und sich mit diesem an den langen Winterabenden beschäftigen.

Und will er sie schreiben, nichts ist leichter als das, denn man schreibt, wie man spricht, im Gegensatz zu den Franzmännern, die in jedem Worte eine Menge von doppelten oder überflüssigen Buchstaben haben.

Die einzige Schwierigkeit ist die folgende: aou, èou, oou werden ou, èu, òu geschrieben; z. B. La poou doou maou, lou flèou de Diéou schreibt sich: La pòu dóu mau, lou flèu de Diéu [1])".

Den mächtigsten Anlauf nach dieser Richtung hin nahmen die Feliber, als sie am 22. September 1896 unter Mistrals und Gras' Vorsitz in Avignon zusammenkamen und in einer stürmischbewegten Sitzung folgende Beschlüsse faßten:

1) In den Schulen soll das Provenzalische gelehrt, das Französische mit Hilfe des Provenzalischen gelernt werden.

2) Es ist das Recht und die Pflicht der Prediger und der Volksvertreter, sich auf der Kanzel und auf der Tribüne der provenzalischen Sprache zu bedienen, ohne daß jemand irgendwie Einspruch dagegen erheben dürfte.

---

[1]) Die Furcht vor dem Übel; die Geisel Gottes. Vgl. Aiòli, Nummer v. 17. Jan. 1898.

Digitized by Google

Diese Beschlüsse wurden, wie leicht begreiflich, von verschiedenen Seiten aufs leidenschaftlichste bekämpft, denn ängstliche Gemüter witterten darin eine Gefahr für den Bestand der Republik und fürchteten für die Einheit der Staatsgewalt, die doch vor wie nach der großen Revolution mit allen Mitteln angestrebt wurde und wird. Dem zum Trotze gehen die Feliber unentwegt ihre Bahn und halten ihr Ziel fest im Auge, und so sprach noch im Januar 1898 Felix Gras bei seinem letzten Besuche in Paris zu den dortigen Freunden: „Was uns einig macht, ist die Liebe zu unserer schönen Lengo d'O, was uns stark macht, ist der Wille nicht nachzulassen, bis sie zu ihrem vollen Rechte gelangt ist".

Das soll aber die Feliber nicht hindern, wahre Patrioten, echte Franzosen zu sein. Im Gegenteil, wie Mistral es so oft betont hat, so ruft es auch Felix Gras einem jeden, der es hören will, zu in den berühmten Versen:

„Ame moun vilage mai que toun vilage;
Ame ma Prouvènço mai que ta prouvinço;
Ame la Franço mai que tout [1])".

Die Liebe zur Heimatsprache ist denn auch das Band, das alle Feliber einigt. Die verschiedensten Richtungen finden sich unter ihnen vertreten, und jedes der Sankta-Stella-Feste bietet ein sonderbares Schauspiel. Dann sitzen nämlich Royalisten und Republikaner, Katholiken und Atheisten, Sozialisten und Priester Seite an Seite, und kein Mißton stört die fröhliche Harmonie. Mögen auch sonst die Ideen und Überzeugungen himmelweit ausein-

[1]) Ich liebe mein Dorf mehr als dein Dorf;
Ich liebe meine Provence mehr als deine Provinz;
Ich liebe Frankreich über alles.

Digitized by Google

andergehen, unter dem Sternenbanner des Felibrige streiten Don Xavier de Fourvières und Clovis Hugues Mann neben Mann. Diese Einigkeit macht die Kraft des Bundes aus, und wie sehr die Causo populär geworden, das zeigen die glänzenden Festlichkeiten, die zu Ehren der Dichter veranstaltet werden. Die Gemeindevorsteher verwenden eine größere Sorgfalt auf den Empfang der Feliber als auf den der Minister; ein Beweis, daß die Behörden mit dem Einflusse rechnen, den erstere auf das Volk ausüben, und daß die Furcht vor dem allgemeinen Stimmrechte sie alles thun läßt, was in ihren Kräften steht, um „Messieurs les Félibres" zu befriedigen.

Wenn also die Erfolge, die das Felibrige bis jetzt errungen hat, vielleicht nicht so sehr in die Augen fallen, so ist doch seine Bedeutung für das südliche Frankreich nicht zu unterschätzen. „Wie ein Freimaurerbund" umspannen seine Mitglieder, deren Zahl mehrere Tausend beträgt, ganz Südfrankreich. Unschätzbar sind die Verdienste, die sie sich um die Hebung der provenzalischen Kunst erworben haben; „denn für die Errichtung von Bildsäulen und Denkmälern, mit denen der Feliberbund die großen Männer des Südens und seine Vorfahren in der heimischen Dichtkunst ehrt, werden ausschließlich Künstler provenzalischer Herkunft herangezogen. Die französischen Gelehrten, die für die Provinzialuniversitäten eine unabhängigere, würdigere Stellung erstreben, finden die eifrigsten Förderer unter den Mitgliedern des Felibrige, das dadurch einen fortwährend steigenden Einfluß ausübt. Auch durch ihre Preisaufgaben suchen die Feliber eben so sehr die provenzalische Wissenschaft und Kunst wie die heimische Litteratur zu unterstützen. Sie haben mit das meiste beigetragen zur Bildung der Gesellschaften der amateurs de l'uni-

Digitized by Google

versité, die fast jede südfranzösische Universität um sich versammelt. Es ist zum Teile ihnen zu verdanken, wenn die südfranzösischen Universitäts-Städte ihren Hochschulen freiwillig Paläste bauen, den Fakultäten reiche Mittel für wissenschaftliche Zwecke zur Verfügung stellen, und wenn die aus Bürgerkreisen sich zusammenfindenden Universitätsfreunde es unternehmen, auf eigene Kosten neue Lehrstühle zu begründen. Die von den Felibern so geförderte Dezentralisationsbewegung macht denn auch in Frankreich fortwährend langsam, aber stetige Fortschritte“ [1]); und in diesen Bestrebungen stehen den Felibern auch in den anderen Provinzen, besonders in den Bretagne, thatkräftige Freunde zur Seite.

Der Ausgang der Bewegung ist also noch nicht abzusehen; etwas aber darf nicht vergessen werden, nämlich, daß sie einem von vielen Seiten geäußerten Wunsche entspricht, und daß eben der von dem Dichter oder Philosophen angeregte Gedanke oft als geharnischter Streiter plötzlich unter die Völker springt und sie zur gewaltsamen That treibt.

Doch die Zukunft bringe, was sie wolle! Mag auch der Lieblingstraum Mistrals, die Provence als das Bindeglied der verwandten lateinischen Racen und Marseille als die Hauptstadt dieses „Sonnenreiches“ zu sehen [2]), nur eine sonnige Illusion ein; mag auch der von dem italienischen Kapitän Alberto Rovere in seiner Broschüre: Lingua e città internazionali [3]) erörterte Vorschlag, das Provenzalische zur Weltsprache und Monako zu dem Sitz

[1]) Koschwitz, Die Feliber und ihre Vorgänger. S. 37 ff.

[2]) Rede Mistrals, geh. am 22. Nov. 1882 zu Marseille; Lou Felibrige et l'empèri dóu Soulèu. (Vgl. S. 105).

[3]) Casal, G. Pane, 1889.

Digitized by Google

einer Weltakademie zu machen, ins Reich der erheiternden Utopieen gehören; mag auch all die Anstrengung der Feliber ein bloßer ohnmächtiger Versuch bleiben und der unaufhaltsame Gigantenschritt erbarmungsloser Naturgesetze sie und ihr Werk in den Boden stampfen: einen Ruhm haben sie doch errungen, der allein schon des Schweißes der Edlen wert gewesen ist: sie haben den Kultus des Schönen bei ihrem Volke wieder zum Leben erweckt, sie haben die Herzen ihrer Jugend erfüllt mit der Liebe zur Kunst und zur Wahrheit, und ihre Lehren sind für sie „eine Schule des gesunden Menschenverstandes und des Patriotismus"; sie haben, wie Zola in seiner Rede vom 10. Juni 1892 sagt, sie haben es gewagt fröhlich zu sein, in einer Zeit wo der Frohsinn nicht mehr zum guten Tone gehört; sie schlagen den Weckruf für alle Energie und die ganze Gesundheit ihrer Race, „denn der Frohsinn, der heilige Frohsinn, der nicht leicht ohne Güte kommt, er ist wirklich die Kraft des Lebens"; sie haben endlich, und das wird ihnen die Nachwelt zur größten Ehre anrechnen, bewunderungswürdige Dichter zu verzeichnen, die in Wahrheit eine Sprache wiedergeschaffen und eine ganze Reihe von klassischen Werken hinterlassen haben.

Wohl findet sich unter den zahlreichen Produktionen der Schule vieles Mittelmäßige und Unbedeutende und muß man es einem leichtbegreiflichen Geist der Koterie nachsehen, wenn manches als Meisterwerk gerühmt wird, was nur ein leichtes Reimgeklingel ist. Immerhin aber trifft man, neben der avignonesischen Dreiheit Mistral, Aubanel und Roumanille, einige andere Meister, die als solche in den weitesten Kreisen anerkannt werden und deren Werke der Weltlitteratur angehören.

Digitized by Google

Da ist besonders der nunmehrige Capoulié Felix Gras, der auf der von Mistral zuerst betretenen Bahn des Epos, des Meisters würdig, weiter geschritten ist und zugleich aber auch in größeren Romanen die Prosa auf mustergiltige Weise angebaut hat. Seine Hauptwerke sind das Epos: Li Carbounié, ein Sang vom Mont Ventoux voll düsterer Schönheit und urwüchsiger Kraft, der von den Sitten und dem Liebesleben der rauhen Köhler des Mont-Ventoux handelt; das Heldengedicht Tolosa, das unmittelbar in den Kampf zwischen den Albigensern und Simon von Montfort hineinführt; der Romanzencyklus Romancero prouvençal, worin die Sagen des Mittelalters mit einer wundersamen Fülle von Personen und Thaten wiederaufleben und aus dem manches Stück zum Volksliede geworden ist; endlich das berühmteste seiner Werke, der Roman Li Rouge dóu Miejour, eine Geschichte aus den blutigen Tagen der Revolution, die zuerst in New-York, dann in England, an dritter Stelle im Temps, und schließlich in französisch-provenzalischer Fassung bei Roumanille in Avignon veröffentlicht ward [1]).

Felix Gras ist somit der große Repräsentant der zweiten Periode des Felibrige; mit ihm gelangt die Prosa zur Herrschaft.

Ihm zur Seite stehen als hervorragende Dichter derselben Epoche: August Fourès [2]), der leidenschaftliche Sänger der Grihls (Heimchen) und Cant del Soulelh (Sonnenlieder), sowie der Domherr Roux aus Tulle,

[1]) Der 2. Teil des auf 3 Bände berechneten Werkes ist vor kurzem ebenfalls in Amerika erschienen und hat dort eine sehr warme Aufnahme gefunden.

[2]) Gest. 1892.

Digitized by Google

dessen Chanson lemouzina ein prächtiges Pantheon ist, zu Ehren der alten limousinischen Herrlichkeit errichtet.

Auch die neueste Generation zeigt hoffnungsvolle Dichter auf, vor allem den Laureaten der Blumenspiele von 1892 Marius André, den Autor des preisgekrönten Plou e Souleio (Regen und Sonnenschein) und der bezaubernden Liebesgeschichte: La Glòri d'Esclarmoundo; und den würdigen Schüler des August Fourès, Prosper Estieu, dessen Sonettenkranz: Lou Terradou nach Mistral das Hohelied des Felibrige ist.

Wie viele Namen wären noch neben diesen zu nennen, wollten wir jedem verdienstvollen Werke gerecht werden [1])!

An jedes Gebiet der Litteratur hat sich die junge Schule herangemacht und sich auch im Drama mit Glück versucht. Wahrlich, das Senfkörnlein, das im Jahre 1854 ausgestreut worden, ist zu einem mächtigen Baume geworden, in dessen Ästen Hunderte von Vöglein nisten, und der wie ein einziges Lied der Freude und Liebe in den Lüften rauscht!

Und auch der Armana besteht immer noch, hat sogar in der Zwischenzeit „noch kräftigen Nachwuchs bekommen", und bringt jährlich Beiträge der berühmtesten Feliber.

Zahlreich sind auch die Zeitschriften, die die Interessen der Cauſo vertreten und ihre Anhänger auf dem Laufenden erhalten. Das Hauptorgan der provenzalischen Feliber ist der seit 1891 in Avignon erscheinende Aiòli, direkt von Mistral inspiriert und darum das best unterrichtete Blatt des Bundes. Neben ihm nimmt eine hervorragende Stelle ein die von P. Mariéton seit 1885 herausgegebenen Revue Félibréenne, ein zweisprachiges Blatt, dessen

[1]) Vgl. Jourdanne: Histoire du Félibrige, wo sich ein detaillirtes Verzeichnis der bemerkenswertesten Feliber findet.

Digitized by Google

Regelmäßigkeit im Erscheinen aber zu wünschen übrig läßt und das nur noch sporadisch auftaucht.

Außer den Felibern vom reinsten Wasser giebt es noch namhafte Pariser Schriftsteller südlicher Herkunft, die sich gelegentlich in provenzalischen Versen versuchen und zwar mit großem Glück. — Zu nennen sind hier besonders: Clovis Hugues, der löwenmähnige Sänger und rote Deputierte, der Abgeordnete Maurice Faure und der Pariser Maire Sextius Michel. Auch Paul Arène und Alphons Daudet haben manchmal mit der heimatlichen Muse geliebäugelt, vor allem der erstere, dessen Gedichte in provenzalischer Mundart wahre Perlen der Lyrik sind. Das Ausland seinerseits ist mit immer wärmerer Teilnahme den Bestrebungen der Feliber gefolgt; Gelehrte und Dichter aller europäischen Länder studieren ihre Sprache und übersetzen die Schöpfungen ihrer Hauptdichter. Die lebhafteste Aufmerksamkeit jedoch bringt ihnen Nordamerika entgegen, das alljährlich seine Reporters in das Rhônethal sendet, um hier Land und Leute in Augenschein zu nehmen und mit ängstlicher Gewissenhaftigkeit alles aufzuzeichnen, was irgendwie der Neugierde ihrer Landsleute merkwürdig erscheinen könnte.

Keine Stadt und kein Dorf aber erfreut sich eines größeren Zulaufs als Maiano, das seit 1889 zum heiligen Mekka des Felibrige geworden ist; denn hier wohnt ja Mistral, der mèstre subre-mèstrè, der unbestrittene Herrscher im Reiche der Sonne, der freundliche Gott im klang- und lichtdurchfluteten Dome der Dichtkunst.

In genußreicher Beschränkung lebt er an der Seite seiner Gemahlin, die, gleich ausgezeichnet durch Anmut, Geist und Herzensgüte, sich der Ehre, die Gefährtin dieses einzigen Mannes zu sein, im höchsten Maße würdig zeigt.

Digitized by Google

Ein vertraulicher Umgang verbindet ihn stets mit den alten Kameraden des Heimatsdorfes. Die Bürger Maianos sind stolz auf ihn, und das kleinste Kind weist den Fremden voll Selbstgefühl des Dichters einfaches, etwas außerhalb der Ortschaft gelegenes Haus.

Es ist das der dritte Wohnsitz Mistrals. Geboren wurde er, wie wir wissen, in Mas dóu Juge, den er nach des Vaters Tode verließ, um mit seiner Mutter nach Maiano überzusiedeln, wo sie eine alte, höchst einfache Wohnung bezogen. Hier vollendete er „Mirèio" und dichtete er „Calendau", und Daudet hat in den „Briefen aus meiner Mühle" diese zweite Residenz seines Freundes aufs allerliebste skizziert. Dicht daneben ließ sich Mistral nach seiner Verheiratung ein neues Heim erbauen, zu dem er selbst den Plan entworfen hatte, und das er von da an mit seiner jungen Gattin und seiner lieben Mutter bewohnte.

Einstöckig, ganz aus Hausteinen aufgeführt, ohne jede künstlerische Eleganz, macht es den Eindruck festgegründeten, selbstbewußten Wohlstandes; das richtige Tuskulum eines Dichters, der in allem als der echte Vertreter seiner Race, als das lebendige Symbol der Provence gelten will.

Dem Besucher springt gleich am Gitter ein bellendes Ungetüm entgegen, der schwarze Pan-Perdu, Mistrals berühmter Hund, der dem Meister vor Jahren zugelaufen ist und ihn seitdem nicht mehr verlassen hat. Er erfreut sich Mistrals besonderer Gunst, denn der Dichter ist stolz darauf, daß das Tier gerade ihn unter Tausenden zum Herrn erwählt hat. Pan-Perdu ist sich dieser Ausnahmestellung wohl bewußt, zeigt sich treu und anhänglich und läßt sich verwöhnen. Anstand und Sitte aber konnte ihm sein Herr nicht beibringen; noch steckt der Proletarier in

Digitized by Google

ihm, und Mistral sieht sich zeitweilig gezwungen, ihm ein Querstäbchen durch das Halsband zu schieben, damit er nicht durch das Gitter schleiche und sich und seinem Meister in den Gassen Maianos Schande mache.

Um das Haus herum zieht sich ein hübscher, oleanderdurchdufteter, mit breiten Feigenbäumen bepflanzter Garten; von der kleinen Anhöhe aus, worauf er liegt, erblickt das Auge die Ebene um Maiano bis zum Fuße der Alpinen, aus denen der „Löwe von Arles“ [1]), des Dichters gewaltiger Ratgeber, in imposanter Ruhe herunterschaut.

Über der Eingangsthüre prangt, in Stein ausgemeißelt, das Wappenschild Mistrals, eine Grille mit der Inschrift: Lou Soulèu me fai canta; das Innere des Hauses selbst aber ist ein kleines Museum, wo sich der Dichter mit allen umgeben hat, was ihm im Leben und in der Kunst teuer gewesen ist.

Im Hintergrunde des „Atriums“, am Fuß der Treppe steht die lorbeerbekränzte Büste Lamartines, des genius loci dieses Hauses; neben ihr erheben sich auf antiken Säulen die Büste Gounods und eine alte Bronceſtatue, einen nackten Hirtenknaben darstellend, der Verse skandiert.

Links und rechts vom „Atrium“ liegen das einfache Arbeitszimmer und der mit Kunstgegenständen der verschiedensten Art angefüllte Saal.

An das Arbeitszimmer stößt das Speisezimmer, dessen Möbel sämtlich im arelatischen Stil gehalten sind. An den weiß getünchten Wänden lehnen oder hängen das Büffet, der Backtrog, der Brotschrank und das Salzfaß, alle solid gearbeitet und reichgeschnitzt. Hübsche, provenzalische Stühle

[1]) Vgl. d. Gedicht der „Isclo d'Or“: Lou lioun d'Arle.

Digitized by Google

mit lyraförmig geschweiften Rücken, ein 200 Jahre altes Tamburin, über dem Fenster der Dreizack eines Camargo-hirten und des Vaters alte Flinte vervollständigen die Einrichtung dieses Zimmers, das sich ausnimmt wie ein Mikrokosmus der Provence in ihrer alten vortrefflichen Einfachheit.

Blieb sich so Mistrals äußeres Leben gleich an selbstgenügsamer Beschränkung und nieraſtender Thätigkeit, so waren doch in seiner Umgebung, in dem Leben seines Herzens wichtige Veränderungen vorgegangen, und der Kreis seiner besten Freunde hatte sich sehr gelichtet.

Im Sommer des Jahres 1883 hatte er seine geliebte Mutter verloren, die wackere Frau, die des Knaben Gemüt und Phantasie mit Träumen und Gefühlen genährt hatte und die dem Manne vorurteilslos zur Seite geblieben war. Am 27. August folgte der trauernde Dichter ihrem Sarge zur letzten Ruhestätte, wo Roumanille der Toten einen rührenden Abschiedsgruß sprach.

„Wie meine Mutter, sagte er, so war auch Frau Delaide gut, fromm und stark. . . . . .

Sie war, und das darf man nicht vergessen, die Großmutter der Mirèio, der schönen Provenzalin, der unsterblichen Freundin unserer hl. Marien.

Sie lebte lange unser Dichterleben; sie läuterte in unseren Seelen die Liebe zu unserm Lande, die Treue gegen unsre Vorfahren. Das Wenige, was wir wert sind, das wenige Gute, das wir gethan haben und noch thun werden, Gott an erster und unseren Müttern an zweiter Stelle verdanken wir es und werden wir es immer verdanken."

Einige Jahre später, am 31. Oktober 1886 ward ihm auch Aubanel entrissen. Das letzte Lebensjahr

Digitized by Google

dieses Dichters, der in der Zwischenzeit sein bekanntes Drama: Lou pan dóu pecat [1]) (das Brot der Sünde) herausgegeben hatte, war nur eine lange Reihe von Elend und Trübsal gewesen.

Aubanel hatte nämlich im Jahre 1885 sein zweites Hauptwerk: Li fiho d'Avignoun (die Töchter Avignons), veröffentlicht, einen Band Gedichte, der die Vorzüge des „Halbgeöffneten Granatapfels" in noch erhöhterem Maße aufweist und aus dem besonders zwei, dem Preise der Schönheit gewidmete Stücke: La Venus d'Arle und La Venus d'Avignoun, rauschenden Beifall gefunden hatten. Verschiedene angebliche Freunde Aubanels aber nahmen Anstoß an der Leidenschaft, womit der Dicher die Reize des Weibes besang, und verklagten ihn beim Erzbischof von Avignon wegen Immoralität. Der Prälat ließ Aubanel vor sich kommen und zwang ihn, durch Androhung einer Maßregel, die seiner Familie die größten materiellen Nachteile gebracht hätte, mit der Veröffentlichung der Fiho inne zu halten und die noch vorrätigen Exemplare zu verbrennen.[2]) Aubanel unterwarf sich, aber er war und blieb innerlich gebrochen; seine Freude war dahin, und seine Muse blieb stumm. Im Laufe desselben Jahres noch traf ihn zum ersten Mal der Schlag, der ihn bald nachher wegraffen sollte.

Aubanel starb, wie er gelebt hatte, als überzeugter Katholik; denn dieser leidenschaftlichste, ja heidnischste der Feliber war der gläubigste Sohn seiner Kirche. Stets hatte er seine Religion freimütig bekannt, und wie er im

[1]) Montpellier, Hamelin. In französischer Fassung herausgegeben von Paul Arène: Le pain du péché; Paris, Lemerre, 1886.

[2]) Nach Aubanels Tode hat sich sein Freund Ludovic Legré dieses Werkes angenommen und eine neue Auflage besorgt. Paris, Savine 1891.

Digitized by Google

Leben den dritten Orden des hl. Franziskus angehört hatte, so ließ er sich auch in der Büßerkutte begraben. Sein Begräbnis gestaltete sich zu einen letzten Triumphzuge. Ganz Avignon folgte seinen Sarge. An seinem Grabe sprach sein großer Freund den Scheidegruß, und nie hat Mistral begeisterter und rührender geredet.

„Heute, sagte er unter anderm, heute, o Provence, magst du Trauerkleider anlegen, denn gestorben ist er, der über deine Sprache, über die Sprache deines Volkes, einen unvergleichlichen Glanz ausgebreitet hat. . . . . .

Ihr Bürger Avignons, streut, streut Blumen über diesen Grabhügel! Denn drinnen ruht euer großer Nationaldichter, der in seine feurige Verse alles eingeschlossen, was das Blut eures Volkes Stolzes, was euer Land Schönes, was eure Künstlerseelen Edles in sich tragen. . . . . .

Armer Aubanel, lebe wohl! Im Namen des Felibrige, das wir zusammen gegründet haben, im Namen der Provence, die du mit deinem Ruhme erhellt hast, im Namen so vieler Freunde, die dich begleiten und beweinen, lebe wohl, und auf Wiedersehen!

Gottes Bekenner dein ganzes Leben hindurch, umarmst du heute im Schooße des Höchsten für immer die höchste Schönheit, die du im Traume geschaut und die du uns in deiner feurigen Poesie entschleiert hast.

„Adiéu en Santo Estello!“

Mit dieser Huldigung war aber Mistral nicht zufrieden; darum machte er am 13. Februar 1887 bei seiner Aufnahme in die Akademie von Marseille das Lob Aubanels zum Gegenstand seiner Antrittsrede und begab sich im Juni desselben Jahres nach Paris, um in Sceaux der Enthüllungs-

Digitized by Google

feierlichkeit von Aubanels Büste, die die Pariser Feliber neben derjenigen Florians aufstellten, beizuwohnen.

Doch nun sollte ihm fast jedes Jahr neues Leid, neue Trennungsnot bringen.

Während er im Frühling des Jahres 1891 mit seiner Gattin auf einer zweimonatlichen Reise durch Italien begriffen war [1]), wurde ihm der treue Roumanille entrissen. Am 24. Mai starb der ehrwürdige Vater des Felibrige, reich an Verdiensten und ergeben in den Willen Gottes. Auf seiner ganzen Schriftstellerlaufbahn hatte er nichts geschrieben noch gesprochen, das ihn in seiner letzten Stunde zu reuen brauchte, und nie zeigte er sich heiterer und größer als auf seinem Sterbebette. Umgeben von seiner Familie verschied er, unter den Augen seines Heilands und der Madonna, neben dem Bildnisse Mistrals und einer Menge geringfügiger Gegenstände, die sein ganzes schönes Leben erzählten, wie z. B. seiner Kommunionkerze, die an der Mauer zu Häupten seines Bettes hing und der goldenen Winke, die Frau Roumanille auf den Blumenspielen von Apt davongetragen hatte.

Die ganze Zeit hindurch führte er die Namen seiner Freunde und seines Mistral im Munde. „Anaïs, flüsterte er mehrmals seiner Gattin zu, du wirst Mistral, meinem liebsten Freunde, sagen, daß ich in meiner letzten Stunde an ihn gedacht, nach ihm verlangt habe".

Dann, als seine Hand öfters tastend auf der Bettdecke umherirrte und Frau Anaïs ihn fragte: Jóusè, was suchst du, antwortete er: „Ich suche die Hand des Freundes, um sie zu drücken". Bald darauf verschied er.

---

[1]) Vgl. die Reisebriefe Mistrals und seiner Gemahlin: Aïòli 12—16, und 33—37.

Digitized by Google

Nie hat demnach ein idealerer Freundschaftsbund zwischen zwei Dichtern bestanden, als zwischen diesen Männern, die doch als Künstler so ganz von einander verschieden sind. Leicht begreiflich ist daher der große Schmerz, den Mistral bei dieser Todesnachricht empfinden mußte.

„Der Schluß meiner Reise, schreibt er von Venedig aus an den Aiòli, ist, trotz des blauen italienischen Himmels so getrübt, daß ich nicht den Mut habe, von etwas anderm zu reden.

Wenn man mehr als vierzig Jahre Arm in Arm gewandelt; wenn man, von einem Punkte ausgegangen, in einem Neste ausgekrochen, in einem Gezweig, angesichts desselben Horizontes, die Flügel geöffnet hat, wenn einem all die tausend Kleinigkeiten, die ein ganzes Leben hindurch die Intimität der Freundschaft ausmachen, gemeinsam gewesen sind; wenn man sich vierzig Jahre hindurch hat sagen können: „Ich habe deinen Vater, deine Mutter gekannt"; wenn man beide dieselben Überlieferungen, denselben Glauben, dieselben Gebräuche eingesogen hat; wenn man sich alsdann zusammen an ein heiliges Werk gemacht, wenn man dieselben heimatlichen und vaterländischen Erinnerungen zusammen beweint hat; wenn man für dieselbe Hoffnung gearbeitet, in demselben Triumphe gejubelt hat; wenn man, während man seine Furche zog, Illusionen und Enttäuschungen, alles, was das Leben ausmacht, geteilt hat: — o dann muß der Streich, der den Einen für immer niederwirft, auch den andern zu Boden schmettern und betäuben."

Und der Witwe seines lieben Meisters schreibt er: „Ich kann sagen, daß ich mit Roumanille die Hälfte meines Lebens verloren habe".

Digitized by Google

Leider war es ihm nicht gegönnt, dabeizusein, als man den Freund unter dem Geläute der Glocken und unter großem Zulauf der Landbewohner, die ihrem geliebten Kalendermann die letzte Ehre erweisen wollten, von Avignon nach dem stillen Friedhof von San-Roumié überführte, wo er, seinem Wunsche gemäß, neben seinen Eltern eingebettet ward. Am 13. August 1894 aber, als die Statuen Roumanilles und Aubanels in Avignon enthüllt wurden, holte er diese teure Pflicht nach und feierte das Andenken des Freundes vor dem versammelten Volke in herzergreifenden Worten.

Ein anderer guter Bekannter Mistrals und heißer Anhänger des Felibrige schied am 2. Dezember 1892 mit Lord William Bonapart Wyse dahin. Doch waren sich die beiden Männer in letzter Zeit sehr entfremdet worden und zwar durch folgenden Umstand: Bonaparte Wyse war von großem poetischen Ehrgeiz beseelt und hoffte nichts Geringeres, als nach Mistrals Rücktritt zum Capoulié des Felibrige erwählt zu werden. Mistral aber schlug ihm seine Nachfolge rundweg ab, weil der Lord nicht Provenzale war und trotz der Festigkeit, mit der er die Sprache der Feliber schrieb, nicht ein einziges Wort provenzalisch reden konnte. Darob grollte der Irländer und hielt sich von nun an dem Dichterbunde fern. Der Liebe zu seinem Adoptivvaterlande aber blieb er treu bis an sein Ende, und noch kurz vor seinem Tode äußerte er einem Freunde gegenüber: „Ich bin (nach Cannes) gekommen, um inmitten der Blumen und des Sonnenscheins zu sterben, gelangweilt, ermüdet, erschöpft von den gleißenden Lügen dieses Lebens; ..... inmitten der Blumen und des Sonnenscheins, im Lande meiner alten Liebe, wo die Minze

Digitized by Google

durch die Berge duftet und die Sonnengöttin strahlend in den Lüften thront".

Am 29. Oktober 1894 starb im Spital von Avignon der arme Jean Brunet, ein anderer Mitbegründer des Felibrige, und am 8. Februar des folgenden Jahres schied auch unseres Dichters ältester Freund, Anselm Mathieu, dahin. Das Jahr 1897 endlich sollte ihm weitere harte Schläge versetzen, denn es beraubte ihn seiner geliebten Freunde Paul Arène und Alphons Daudet.

So trägt er ein Stück seiner Jugend und seines Herzens nach dem andern zu Grabe, und es wird allmählich stille um den Meister von Maiano. In einsamer Hoheit ragt er noch in die Gegenwart hinein, als der letzte und größte Repräsentant einer versunkenen Zeit. Die Namen der Besten knüpfen sich an den seinen, und der Glanz, den die verstorbenen Freunde noch in die Zukunft verbreiten, schimmert auf seiner stolzen Stirn mit goldigem Widerschein.

Nie aber hat ihn inmitten dieser herben Verluste der heitere Lebensmut verlassen, und über Gräber schreitet er, wohl sinnend gesenkten Blickes, doch hohen Hauptes dahin, treu den herrlichen Worten seines Becherliedes:

Laß das Schöne und das Wahre
Uns erkennen sonnenhell;
Laß uns noch am Rand der Bahre
Schöpfen aus der Freude Quell.

Ist auch die frische Kraft des Körpers geschwunden, der Geist hat die frühere Spannkraft bewahrt, warm wie immer, schlägt sein Herz für sein Volk und für die Menschheit, und in den Triumphen, die er erntet, findet er erhabenen Trost.

Digitized by Google

Und diese Triumphe fehlen ihm nicht: wo immer er sich zeigen mag, begrüßt ihn der Dichter begeisterter Zuruf, empfängt ihn der Jubel des Volkes. Alles, was sich irgendwie für die Provence und ihre Poesie interessiert, pilgert nach Maiano und findet in Mistral den liebenswürdigsten Wirt und edelsten Menschen. Den Felibern besonders ist er der unbestrittene Meister, der heilige Patriarch der Schule, und jedes Jahr kehren die Cigaliers auf ihren Ferien bei ihm ein, um ihm ihre Huldigungen darzubringen. Bei einem der letzten dieser Besuche, am 7. August 1897, begrüßte der rührige Sextius Michel Mistral mit nachstehendem Sonett, das den Grundgedanken dieses Abschnittes poetisch zusammenfaßt.

Maiano-la-Santo.

Es giebt ein Dorf in den Alpinen,
Am Weg nach San-Roumié gelegen,
Wo Tauben nisten in Gehegen
Und Honig suchen blonde Bienen.

Die Kassie blüht dort an den Wegen,
Vom Apfelbaum wehts glanzbeschienen;
Doch herrlichhoch prangt über ihnen
Der Dichtkunst reicher Blütensegen.

O Wunderblumen! holde Schau:
Mirèio, Nerto, Calendau,
Ihr duftet zu den fernsten Tagen!

Die Schönheit thront auf dieser Flur,
Und einst, o Städtchen, wird man nur
Maiano noch das Heilge sagen.

Digitized by Google

X. „Die Königin Johanna."

„Hätte ich gelebt zur Zeit, da die Königin Johanna in ihres Lebens Blüte die Länder mit dem Glanz ihrer Augen beherrschte, ich würde sie so in holder Liebe gefeiert haben, daß die schöne Frau mir einen Prachtmantel geschenkt hätte!"

„Als die verruchte Hand der Höflinge in Aversa ihren Gatte mordete und sich gegen sie ein Geschrei, hoch wie die Meereswoge erhob, da hätte ich in meinem Liede ihre Unschuld so klar bewiesen, das die Königin mir ein flinkes Roß geschenkt hätte."

So singt Mistral in seiner schon erwähnte Romanze: La Rèino Jano, und das Lied, in dem er diese poetische Ehrenrettung seiner Lieblingsfürstin unternehmen wollte, ist das gleichnamige dramatische Gedicht: „Die Königin Johanna," 1890 erschienen mit dem Zusatze: Tragèdi prouvençalo en cinq ate emai en vers.

Das Leben dieser Herrscherin aus dem Hause Anjou ist kurz folgendes.

Johanna I, Enkelin Roberts von Anjou, wurde zehnjährig mit ihrem sechsjährigen Vetter Andreas von Ungarn, dem Bruder Ludwigs des Großen, vermählt und bestieg

Digitized by Google

1343 den Thron als Königin von Neapel, während ihr Gemahl sich mit dem Titel eines Herzogs von Salerno begnügen mußte. Die beiden Gatten vertrugen sich nicht gut zusammen. Andreas war ernst, stolz, rauh, doch rein von Sitten; Johanna schön, eitel, lebenslustig, der leichtsinnigsten Galanterie ergeben, die Freundin der Troubadoure und Schöngeister. Der frivole Ton, der an ihrem Hofe herrschte, erhellt zur Genüge aus den Umstand, daß Boccaccio seinen Dekameron für sie und ihre Umgebung geschrieben hat. Nach des Großvaters Tode wurde der Zwist zwischen der Königin und ihrem Gatten noch größer. Ein Fest gab das andere, aber ohne daß Andreas eingeladen ward, denn die neapolitanischen und provenzalischen Edlen hatten sich gegen ihn verschworen und suchten ihn von ihrem Treiben fern zu halten. Da wandte sich der Herzog von Salerno durch Vermittlung seines großen Bruders an den Papst, daß dieser ihm den durch das Testament Roberts verweigerten Königstitel verleihe, und am 20. September 1345 sollte er dann auch als König gekrönt werden. Zwei Tage vorher wurde er auf seinem Jagdschloß in Aversa erdrosselt.

Ob die Königin an dem Morde ihres Gemahls beteiligt war oder nicht, darüber ist keine absolute Gewißheit zu erhalten; jedenfalls kümmerte sie sich wenig um die Leiche. Das Volk aber verlangte laut die Bestrafung der Mörder. Es ward denn auch ein Prozeß eingeleitet und tumultuarisch zu Ende geführt. Eine Anzahl Verschworne, deren Aussagen für die Hauptanstifter des Mordes hätten gefährlich werden können, ward hingerichtet. Johanna aber nahm ihre Zuflucht zum Papst, daß dieser in ihrer Sache entscheide. Und wirklich sprach i. J. 1352 Papst Clemens VI die Königin in Avignon von jeder Blutschuld frei.

Digitized by Google

Schon im August 1346, also noch nicht ein volles Jahr nach dem Tode des Andreas, hatte sich Johanna mit ihrem Vetter, Ludwig von Tarent, zu dem sie schon bei Lebzeiten ihres ersten Gemahls in näherer Beziehung gestanden, vermählt. In der Folgezeit heiratete sie noch ein drittes und viertes Mal, regierte aber mit Umsicht und Weisheit und fand am 22. Mai 1382 ein tragisches Ende. Vier von ihrem Günstling, Karl von Durazzo, gedungene Meuchelmörder zwangen sie Gift zu nehmen, und da dieses nicht schnell genug wirkte, erstickten sie die Arme zwischen zwei Kissen.

Aus diesen geschichtlichen Thatsachen setzt sich das Mistralsche Drama zusammen; der Dichter hat sich dabei einige kleinere Abweichungen von der chronologischen Zeitfolge erlaubt, sich sonst aber getreu an den überlieferten Bericht gehalten. Daß er gerade diese Heldin gewählt, liegt an der großen Beliebtheit derer sich das Andenken Johannas I bei den Provenzalen erfreut.

Bloß zweimal setzte sie den Fuß auf südfranzösischen Boden, aber sie eroberte aller Herzen im Fluge und ist noch heute unvergessen. Die Sage bemächtigte sich ihres Namens, umgab ihn mit ihrem Zauber, und so erscheint sie wie die gute Fee des Landes zur Zeit seiner Unabhängigkeit. Für den Provenzalen ist Johanna noch immer die volkstümliche, ideale, mythische Königin, und zahlreiche Legenden, Namen und Redensarten bezeugen ihren zeitweiligen Aufenthalt an irgend einem Orte oder ihren flüchtig blendenden Vorübergang.

Für die Feliber aber, und vor allem für unsern Mistral, wurde Johanna die lichtvolle Repräsentantin einer herrlichen Vergangenheit, die bezaubernde Verkörperung eine geschwundenen Jugend, einer gewesenen Unabhängigkeit

Digitized by Google

und Poesie, nach der seine Seele sich in Liebessehnsucht immer wieder zurückwendet.

Das Andenken seiner Lieblingsheldin bei den Zeitgenossen zu ehren und zugleich vor jedem Verdacht der Mordschuld rein zu waschen, dichtete er das vorliegende Drama, das im ersten Augenblick an Schillers „Maria Stuart" gemahnt; denn die Geschicke der beiden Fürstinnen bieten eine große Ähnlichkeit dar. Hier wie dort handelt es sich um eine ideale Frauengestalt, geschmückt mit allen Vorzügen des Äußern und der Seele, der Jugend und des Gemütes, beladen mit dem Verdacht des Gattenmordes und verklärt durch die Weihe eines tragischen Untergangs. Aber eine erste Lektüre des Mistralschen Dramas belehrt uns eines Andern und zeigt, wie weit beide Dichtungen von einander abstehen. „Maria Stuart" ist die richtige Tragödie von erschütternder und läutender Kraft; „Die Königin Johanna" hingegen bleibt ein mißlungener dramatischer Versuch, das schwächste der Mistralschen Werke, die richtige Achillesferse des Sängers von Maiano, wie die folgende Besprechung darthun soll.

Hier zuerst in kurzen Umrissen der Inhalt der einzelnen Akte.

Akt I führt uns in die Schloßgärten von Neapel. Im Angesicht des herrlichen Panoramas, das sich im Sonnenglanze vor ihr ausdehnt, hat sich Johanna mit ihrem Gefolge auf Rosenbänken niedergelassen. Auf ihre Bitte stimmt Aufan von Sisteron, der Troubadour, ein glühendes Loblied an auf die Provence, „diesen Spiegel der Welt, dies Centrum im Kreis des Universums". Im schroffen Gegensatz zu des Dichters blühender Redeweise und den Scherzen der Pagen und Damen stehen die Worte des jungen Königs, der, eine sarkastische Bemerkung auf den

Digitized by Google

Lippen, in den Kreis eintritt. Zwischen dem hohen Paare entspinnt sich ein leidiger Wortwechsel. Andreas überhäuft die Fürstin mit Anklagen, er weist hin auf die Not des Reiches, tadelt die Verschwendungssucht seiner Gemahlin sowie den Übermut der Schmarotzer und Höflinge, die ihn geflissentlich fern zu halten suchen, und droht, sich fürder nicht mehr mit dieser Rolle eines Hanswurstes begnügen zu wollen: die Schwerter würden bald von selbst aus der Scheide springen, und für den, der ihm Löwe sei, wolle er Leopard werden. Die Königin weist diese Vorwürfe mit einer blendenden Redefülle zurück. Sie stellt sich hin als die Beschützerin des Schönen, der Dichtkunst, der Lebensfreude; sie meint, das Lächeln einer freigebigen, liebenswürdigen Fürstin beuge mehr Stirnen als das rasende Schwert; sie ruft dem Könige seine Stellung ihr gegenüber wieder ins Gedächtnis: ihr cavalié servènt sei er, nicht ihr Herr; sie allein habe ein Verständnis für das Wehen der neuen Zeit, für das Anbrechen einer herrlichen Renaissance; sie schätze sich glücklich das Dämmern dieser Morgenröte der Menschheit vorhergesehen zu haben. Dann verläßt sie mit verbindlichem Lächeln unter den bewundernden Ausrufen der Höflinge die Gesellschaft.

Andreas bleibt mit seinem Ratgeber und Lehrer, dem Mönche Robert, allein zurück und klagt diesem sein elendes, eifersuchtverzehrtes Los. Der Gedanke, daß die Königin, so jung und schön, für alle ein Lächeln, ein gewinnendes Wort habe, nur nicht für ihn, das Bewußtsein, daß er alle diese Schönheit und Jugend, die doch sein sind, nicht genießen könne, bringen ihn fast zur Raserei. Ha, könnte er doch diese provenzalischen Gaukler, Seitenschläger und Wüstlinge zum Land hinausjagen!

Digitized by Google

„Nichts einfacher als das, meint Bruder Robert; entfernt die einheimischen Lotterbuben und ersetzt sie durch eure treuen Ungarn. Bittet den Papst, er möge euch zum Könige salben, und ihr seid Herr im Land und in eurem Hause."

Das leuchtet denn auch dem Andreas ein, und er ergeht sich in Drohungen gegen die Günstlinge Johannas, zu der ihn die Amme der Königin, die Cataneto, bescheidet. Diese Cataneto trägt sich mit einem teuflischen Plan; sie will den König auf die Seite schaffen, damit ihr eigener Sohn als Gemahl Johannas den Thron besteigen könne.

Das ist die Exposition des Dramas. An Handlung bietet sie nicht viel. Sie ist im Grunde genommen kaum mehr als ein Wortwechsel zwischen Mann und Frau, der in das Innere des Hauses gehört. Der Entschluß des jungen Fürsten und die Drohung der Cataneto bilden das einzig treibende Moment.

Noch ärmer an Handlung ist der folgende zweite Akt. (Akt. II) Andreas verteilt, im Beisein der Königin und der neapolitanischen Großen, mit brutalen Worten die höchsten Staatsämter an seine Ungarn. Darob entsteht natürlich ein unbeschreiblicher Tumult. Der Graf von Tarent fordert seinen Vetter zum Zweikampf; Andreas aber ruft ihm zu, er möge seinen Handschuh ruhig einstecken bis zu dem Tage, wo er vor dem Bluttribunale erscheinen werde, denn von Salerno bis Brindisi solle das schwarze Banner fliegen, mit dem Henkerbeil und der Axt im Wappen.

Johanna ihrerseits dankt Ludwig von Tarent in warmen Worten für den Mut, den er bewiesen, nimmt holdlächelnd seine Liebeserklärung entgegen und wiegt sich in Träumen des Glücks, aus denen sie durch die Cataneto

Digitized by Google

aufgeschreckt wird, die unterdessen mit den aufgebrachten Großen verhandelt hat und zur entsetzlichen That drängt.

Der II. Akt ist demnach nur eine längere Ausspinnung der Exposition. Eine Steigerung des rein äußerlichen Konflikts ist nicht wahrzunehmen. Um so bewegter ist aber Akt III.

Der Papst hat dem Gemahl Johannas den Königstitel zugesprochen, und die beiden feindlichen Parteien scheinen versöhnt. Ein großes Festmahl soll den Frieden feierlichst besiegeln. All die Höflinge, Italiener, Provenzalen und Ungarn, lassen sich um die reichbesetzte Tafel nieder. Johanna ist in Träume der Sehnsucht versunken; sie dürstet nach dem Trunke der Poesie und streut mit vollen Händen Rosen über die Tafel. Andreas seinerseits verzehrt sich in unerwiderter Liebe; die Leidenschaft erhitzt ihn, er stürzt Glas auf Glas hinunter, betrinkt sich wie der gewöhnlichste Säufer und sprudelt über von den rohesten Drohungen; schließlich löst sich die ganze Festfreude in tobenden Lärm auf, und alles stiebt auseinander.

In derselben Nacht aber sammeln sich die Verschworenen; der König wird aus seinem Schlafgemach gelockt, erdrosselt und seine Leiche vor das Fenster aufgeknüpft.

Dieser Aufzug enthält einige dramatische Teile. Die Bankettscene steht im wirksamen Gegensatz zu der folgenden Katastrophe; es liegt etwas Unheimliches in der Luft, die Schwermut der Königin, das Lied des Dichters, die bösen Vorzeichen, alles das bringt eine gewisse Spannung hervor, die sich in den folgenden Auftritten bis zum Grausigen steigert. Akt III ist der dramatischste Teil der Dichtung, der erste Akt, der eine Handlung aufweist und auch der letzte.

Digitized by Google

Denn Akt IV ist eine bloße Schilderung der Reise Johannas nach Avignon, wo sie sich vor dem Papst von dem Verdacht des Gattenmordes reinigen will; allerdings ein farbenprächtiges Gedicht, ein lyrisches Juwel, aber in einem Drama nicht am Platze.

(Akt V.) Johanna soll vor dem Papst erscheinen. Das Volk erfüllt den großen Saal des Consistoriums und harrt in Spannung des Gerichtes. Die Königin naht, in ein Gespräch mit Petrarka vertieft, und wird mit lautem Jubel begrüßt, sodann tritt der Papst mit seinem Gefolge ein, und die Verhandlung beginnt.

Johanna verteidigt sich mit Wärme und Schwung; sie weist den furchtbaren Verdacht, der auf ihr lastet, mit schmerzlicher Entrüstung zurück, beklagt ihr Los, weil ihr nicht die Liebe wurde, nach der sie stets geschmachtet, und bricht endlich in Thränen aus. Darauf spricht der Papst sie mit Worten der Liebe von jeder Schuld frei und entläßt sie in Frieden. Wohl bezichtet Bruder Robert, der verkappt dem Gerichte angewohnt hatte, sie noch einmal mit lauter Stimme vor allem Volke des Gattenmordes und sagt ihr ein ähnliches schimpfliches Ende voraus, doch wird er von einem Getreuen der Königin niedergestochen, und das ganze Volk bricht aus in den Jubelruf: „Vivo la rèino Jano“. Und darüber fällt der Vorhang.

Wie Mistral ein solches Stück „Tragödie“ nennen konnte, ist nicht leicht zu verstehen. Weder der Stoff noch die Behandlung desselben rechtfertigen diese Bezeichnung. Eine dramatische Intrigue liegt nicht vor, es ist ein bloßes Aneinanderreihen verschiedener Episoden, denen das innere Band fehlt, das sie zu einem künstlerischen Ganzen vereinigen könnte. Bilder aus der Geschichte der Provence, aus dem Leben Johannas werden uns vorgeführt,

Digitized by Google

und dazu hat der Dichter die dramatische Form gewählt. Der Dialog ist denn auch das einzige, was sein Gedicht mit der Tragödie gemein hat, denn es fehlt vollständig die dramatische Behandlungsweise, nicht allein in der Schürzung und Lösung eines Knotens, nicht allein in der Anordnung der einzelnen Scenen, sondern auch in der Darstellung der Charaktere.

Mit der mehr äußerlichen Charakterisierung, womit sich das Epos begnügt, kann sich das Drama nicht zufrieden geben. Hier muß sich der Charakter des Helden in seinen innersten Tiefen offenbaren, er muß dem Zuschauer einen Einblick gestatten in die verborgensten Falten seiner Seele und seines Herzens und ihn wissen lassen, warum er in einem gegebenen Augenblick so und nicht anders handelt; er muß vor allem als eine festumgrenzte Persönlichkeit auftreten und sich nicht, wie ein Schemen, in ungewisses Halbdunkel hüllen. Kurzum, das Drama erfordert eine psychologische Vertiefung der Charaktere und eine genau bestimmte Darstellung der Personen, die man bei Mistral vollständig vermißt.

Nehmen wir z. B. die beiden Hauptpersonen, Johanna und Andreas.

Der letztere wird unter der Feder des Dichters zu dem richtigen Barbaren, ohne das geringste Anstands- und Zartgefühl. Unklar bleibt das Verhältnis, in dem er zur Königin steht. Im ersten Akt glaubt man, eine ohnmächtige Eifersucht und ein gewisses Mitleid mit der Not des steuergedrückten Volkes treibe ihn zum Äußersten. Kurz nachher tritt er uns entgegen als ein jähzorniger Tyrann, der endlich einmal seine Macht fühlen lassen will, und schließlich brütet er, beim Bankett der Versöhnung, über heimlichen Rachegedanken und versteigt sich zu einer lächer-

Digitized by Google

lichen Bravade, wie sie ein Trunkenbold vom Fach im höchsten Stadium der Weinseligkeit seinen Zechkumpanen an den Kopf wirft. Es kann ja sein, daß ein jeder dieser Züge auf den König passe, aber warum er so ändert, das wird nicht gesagt; es findet sich auch kein einziges Wort, in dem sich sein Charakter nach diesen verschiedenen Seiten hin ausspricht. Er schimpft, wütet, trinkt, und das ist Alles.

Ebenso dunkel bleibt der Charakter Johannas. Thatsache ist, daß sie Fest auf Fest giebt, sich von ihren Edlen und Dichtern um die Wette den Hof machen läßt, sich blutwenig um ihren Gatten kümmert und sich beklagt, daß dieser über solch Gebahren zürnt. Dann spricht sie tönende Worte voll Sonne und Duft, sie sehnt sich nach der Provence wie nach dem irdischen Eden, sie gefällt sich in ihrer Schönheit, spricht bei jedem Anlaß davon, fordert sogar das Volk auf, den Zauber, den Glanz, der von ihr ausgehe, einzutrinken; sie träumt von Liebe, nimmt das Liebeswerben ihres Vetters nicht ungünstig auf, und klagt von unbefriedigter Sehnsucht! Worauf es aber dem Dichter an meisten hätte ankommen sollen, nämlich zu zeigen, daß sie an dem Morde ihres Gemahls wirklich unschuldig ist, das wird vollständig außer Acht gelassen.

Johanna belobt ihren Vetter, der ihren Gemahl zum Zweikampfe fordert, und hört die Drohungen ihrer schrecklichen Amme ruhig an. Wenn sie also an dem Verbrechen nicht selbst thätig mitgewirkt hat, so hat sie doch auch nichts gethan, um es zu verhindern; ihr ganzes Verhalten stachelt im Gegenteil die Verschworenen zur Mordthat an, und das ist Schuld genug.

Von der Weisheit, die ihr von der Geschichte nachgerühmt wird, findet sich in ihrem Reden und Handeln auch nicht eine Spur. Sie spricht Blumen, Wein, Poesie,

Digitized by Google

Glück, Begeisterung, Schönheit — nur keine Weisheit. Sie ist ein holdes Märchengebild mit träumerischen Augen, duftigem Antlitz und einer unaussprechlichen Grazie in Rede und Gang, das auf goldenen Wolken der Ferne einherschwebt; will aber der entzückte Bewunderer das Ideal aus der Nähe bestaunen, so zerfließt die lichte Erscheinung und verschwindet.

Ein ähnliches Luftgebilde ist auch der Troubadour Aufan von Sisteron, dessen ewiger Lobgesang auf die Provence schließlich langeweilt, so daß man den Spott des kleinen Dragonet ganz in der Ordnung findet und herzlich in sein neckisches Gelächter einstimmt.

Der mutwillige Page ist denn auch die beste Gestalt des Gedichts; er bietet am meisten Natur und hüpft durch die einzelnen Akte wie der verkörperte Frohsinn, wie der verwöhnte Liebling Aphroditens.

Bruder Robert und die Cataneto fußen ebenfalls auf dem Boden der Wirklichkeit; doch sind sie nichts anders als mit flüchtiger Hand hingeworfene Umrisse: einige flache Striche, hie und da etwas Schattierung, im ganzen aber eine verschwommene und ineinanderfließende Zeichnung. Sie gleichen den Versuchen des Anfängers, der noch nicht vertraut ist mit den Gesetzen der Bühne und den Anforderungen der dichterischen Wahrheit, denn die letzere kommt bei all den dithyrambischen Ergüssen zum Preise der Provence, inmitten der Schönheiten Neapels, in Gegenwart der einheimischen Großen, doch sicher zu kurz.

Mistral ist ein großer epischer und lyrischer Dichter, aber kein Dramatiker, und so ist la Rèino wohl keine Tragödie und doch ein Gedicht, reich an Schönheiten einer andern Art.

Digitized by Google

Die Sprache bietet hier denselben Glanz und denselben Reichtum an prächtigen Redewendungen wie in den übrigen Gedichten; die Reden Johannas und des Troubadours scheinen manchmal vor Begeisterung Funken zu sprühen; wie exotische Blumen im blendendsten Weiß und Rot wiegen sie sich, umflossen von den Fluten des heiligen Stromes, dessen Wasser sich ihrem Zauber bis auf den Grund erschließen. Manche Scenen sind glutvolle Hymnen in dramatischer Form, wie z. B. Akt I, Sc. 1.; oder Liebeslieder von ergreifender Innigkeit des Gefühls und entzückendem Wohllaut des Ausdrucks, wie z. B. Akt II, Sc. 2 und 3. Ja der ganze IV. Akt ist, wie schon gesagt, ein lyrisches Juwel und gehört zu dem Schönsten, was Mistral geschaffen hat, wie einige Proben daraus beweisen werden.

IV. Aufzug.

1. Auftritt.

Königin Johanna. Volk. Im Hafen von Neapel.

Johanna.

Neapel, lebe wohl! Leb' wohl, mein Volk!
Ihr meine Freunde, lebet wohl! Zu fernen
Gestaden muß ich fort, das Herz voll Sorgen.
Zum Papst will ich, will ihm mein Herz erschließen,
Daß hell in Reinheit meine Unschuld strahle,
Trotz des Geschreis der Neider und der Feinde,
Die fälschlich grauser Unthat mich bezichten.

Digitized by Google

In meiner Jahre Blüte saht ihr glücklich
Mit euch der Herrschaft Freudenblust mich pflücken,
Und nun, da Unrecht, Schmach und Unglück
Sich über mich ergießen, steht ihr da
Wie sonst, und nehmet Teil an meinem Leid,
Und da ihr Volk nun weint, muß weinen auch
Die Königin.

Volk.

O unsre schöne Fürstin!

Johanna.

Mich selbst in aller Augen rein zu waschen
Und all der Tapfern Ehre, deren Herrin
Ich bin, zu wahren, muß ich lassen euch.
Doch immer werd' ich auf der fremden Erde
Fern südenwärts das Morgenlächeln sehen,
Den Zauber dieser glanzerfüllten Bucht
Mit ihrem Kranz von blauen Vorgebirgen
Und vielbesungnen Höhn, und mitten drin
Die sonnge Wiege meiner Kinderzeit.
O Land so süß, o schönes Land, das mächtig
Den Märchenbann der Liebe und des Friedens
Um alle zieht, nun muß ich lassen dich,
Bevor ich dir gezahlt, was ich dir schulde.

Volk.

O unsre Königin!

Johanna.

Mein Volk! Ach laßt,
Mich weinen, denn das Scheiden schmerzt gar sehr.
Und so ich jemand unter euch beleidigt,

Digitized by Google

Verzeiht es mir; das Blut in meinen Adern,
Ihr wißt's, es ist das Blut von Karl, von Robert,
Der Fürsten, deren Regiment ihr liebtet.

Volk.

Verlaß uns nicht!

Johanna.

In meiner Seel trag'
Ich euch mit mir davon und alsobald
In Avignon von jeder Schuld ich frei
Gesprochen, will ich, einem Sterne gleich,
Der aus den Wolken tritt, den Lorbeerzweig
In reiner Hand, getragen von den Flügeln,
Der blanken provenzalischen Galeeren,
Zu euch, ihr Kinder, fröhlich heimwärtskehren.

2. Auftritt.

Die königliche Galeere.

Johanna. Der Admiral. Die Ruderer. Das Volk.

Admiral.

Stoßt ab mit Gott!

(Die Galeere fährt ab.)

Volk, (am Ufer).

Gott lächle dir in Huld! Gott rette dich!
Leb' wohl Johanna, schöne Königin,
Und deiner Feinde Zahl vernichte Gott!

Ruderlied.

Mastwächter.

Schon ruft vom hohen Bord
Der Hahn mit lautem Schalle!

Digitized by Google

Herr Wirt, wir müſſen fort,
Die Tänze ſind nun alle.

Rudervolk.

Hahn hin und Gockel her!
Thun wir, als wenns ſo wäre!
Lanlire, lanlere,
Laßt fliegen die Galeere!

Maſtwächter.

Ich hör des Bootsmanns Pfiff,
Da iſt nicht mehr zu ſpaſſen —
Ihr Dirnen, keck und lieb,
Nun müſſen wir euch laſſen

Rudervolk.

Pfiff hin und Pfeife her!
Thun wir, als wenns ſo wäre!
Lanlire, lanlere,
Laßt fliegen die Galeere!

Maſtwächter.

Ich hör' das Glockenſpiel
Hell auf dem Turm ſich regen,
Bis Avignon an's Ziel
Gehts, ohne anzulegen.

Rudervolk.

Spiel hin und Glocke her!
Thun wir, als wenns ſo wäre!
Lanlire, lanlere,
Laßt fliegen die Galeere!

Digitized by Google

Admiral.

O Meer, ſanft unter der Galeere Bug
Beug deinen Stolz und deinen breiten Rücken!
Umhüpft ſie, ihr Delphine, denn es führt
Das Kronſchiff die Sirene mit ſich fort.
Die Segel los, Matroſen! An dein Steuer,
Du Lotſe! Ihr, o Ruderer, allzuſammen
Setzt ein!

Johanna.

Die See iſt eine Zauberin.
Seit ich hinſchwebe auf der heitern Flut,
Rinnt mir ein ſüß Behagen durch das Blut.
Wie alles flieht! Und mit den Ufern ziehn
Der Erde Lug, des Lebens Leiden hin.
In glanzerfüllte Tiefen, wonnetrunken,
Taucht ſich mein Blick; das Segel hebt ſich helle
Vom dunkelblauen Himmel ab; die Welle
Tanzt plätſchernd fort und ſchäumt demantne Funken.
Halbnackt, nach Griechenweiſe, auf und nieder,
Wiegt ſich das Volk der Rudrer; hin und wieder
Im Tempo neigen braune Körper ſich,
Und klagend tönt im Chor und feierlich
Das Ruderlied, das ſie im Takt erhält.
Die wackren Männer! Unter ihrem Stoß
Durchſchneidet tief der Kiel den Wogenſchoß
Und wühlet Furchen, ſchimmernd anzuſehn,
Ein flüchtig Bild der Freuden dieſer Welt,
Die, kaum erblüht, ſchon kläglich untergehn.
Umrauſcht von der Gardinen Purpurpracht
Und der Tapeten Gold, laß ich mich ſacht
In Schlummer wiegen — Könnte ich doch nur

Digitized by Google

Hinfließen in die Klarheit der Natur!
Die Ewigkeit erschließt sich meinem Sinn
In dunkler Ahnung! Schön ist doch in Wahrheit
Das Meer; es liebt, es strahlt in Ruhmesklarheit,
Es ist ganz eine selge Königin!

Dekorationswechsel. Die hohe See erscheint.

. . . . . .

4. Auftritt.

Ruderlied.

Mastwächter.

Ich seh ein weit Portal
Das Meer hoch überbrücken —
Marseille mit Haus und Wall
Könnt drunter zusammenrücken.

Rudervolk.

Und ists auch kein Portal,
Thun wir, als wenns so wäre!
Lanlire, lanlere,
Laßt fliegen die Galeere!

Mastwächter.

Ich seh' das goldne Schloß
Der Fee Morgana winken;
Vielleicht sinds Klippen bloß,
Die fern verrätrisch winken.

Rudervolk.

Und ist es auch kein Schloß,
Thun wir, als wenns so wäre!
Lanlire, lanlere,
Laßt fliegen die Galeere!

Digitized by Google

Mastwächter.

Jetzt thu ich eine Brigg,
Die auf uns zuhält, sehen!
Stolz vom Lateinermast
Die goldnen Wimpel wehen.

Rudervolk.

Und ists auch keine Brigg,
Thun wir, als wenns so wäre!
Lanlire, lanlere,
Laßt fliegen die Galeere!

5. Auftritt.

Johanna. Don Jakob von Aragon. Admiral.

Admiral.

Der König von Maiorka steigt an Bord.

Johanna.

Ich laß ihn bitten.

Jakob.

Der Monarch des Meers,
O Königin der Sonne, naht, um dir
In Treuen die Vasallenpflicht zu leisten.

Johanna.

König der blauen Inseln, ich geruhe
Auf offner See dich zu empfangen. Sei
Gegrüßt mir, Don Jakob von Aragon.

Jakob.

Mein blaues Königreich, das meerumrauschte,
Bring ich dir dar: Maiorka, Fromontiera,
Iviza und Cabriera und Minorka,

Digitized by Google

All ihre blühenden Citronen-, Palmen-
Und Pomeranzengärten neigen sie
Dem Reich der Liebe.

Johanna.

In dem Duft der Ferne
Schau' ich das selge Hesperidenland
Sich grün und blühend dehnen. Traun, als noch
Die Feen hienieden herrschten, mußten sie
In solchem Reiche wohnen.

Jakob.

Das Reich der Feen,
O Schönste, dir zum Erbteil ists geworden;
Das Reich der Träume, das sich endlos ausdehnt,
Und wo ich als Vizier, als Admiral,
Dir dienen möcht' nach heißem Herzenswunsch.

Johanna.

Ach, sprächest du doch wahr! und könnte ich
Wie Hellas' Nymphen durch die Fluten fahren,
Durch windgepeischten, schaumbespritzten Nebel
Sowohl als durch den Glanz saphirner Säle,
In perlmutterner Muschelwiege treiben,
So jung und schön, wie einst, da ich gekrönt ward.

Jakob.

Aus deiner salzgetränkten Lockenflut,
O Venus, glüht und gleißt die Zauberwelt
Des Meers! Dem Flammenkuß des Tags entschleiert
Sich deine weiße Stirn; dein Auge blickt,
Und rings verjüngt die Erde sich — Ein Gott
Allein ist deiner würdig! Doch wenn dir
Ein König könnt' genügen, nimm mich hin.

Digitized by Google

Johanna.

Dem Wind gehorcht, den Sternen folgt mein Schiff,
Und ob die Lilien, die meinen Mantel
Beſäen, über eines Mannes Stirne
Noch einmal blühen werden, das, o König,
Steht bei den Sternen.

Jakob.

Möge, feucht und friſch,
Der Wind den Häfen deines Reichs entgegen
Dich führen! Und — auf fröhlich Wiederſehen,
O Königin!

Johanna.

Auf Wiederſehn, Don Jakob!

. . . . . .

7. Auftritt.

Ruderlied.

Maſtwächter.

Ein Irrlicht reitet toll
Einher auf zackgen Wogen;
Das Meer ſchäumt unheilvoll,
Es kommt wie Sturm gezogen.

Rudervolk.

Ob Irrlicht oder nicht,
Thun wir, als wenns ſo wäre!
Lanlire, lanlere,
Laßt fliegen die Galeere.

Maſtwächter.

Da ſeh' ich Garlaban,
Da Santo-Baumos Klüfte —

Digitized by Google

Von Magdalenens Grab
Fließts duftig durch die Lüfte.

Rudervolk.

Ob Garlaban, ob nicht,
Thun wir, als wenns so wäre!
Lanlire, lanlere,
Laßt fliegen die Galeere.

Maſtwächter.

Auf hohem Schauturm ſteht
Schön Röschen, ganz beklommen;
Ihr weißes Tüchlein weht
Und winkt ein froh Willkommen.

Rudervolk.

Ob Röschen oder nicht,
Thun wir, als wenns so wäre!
Lanlire, lanlere,
Laßt fliegen die Galeere.

8. Auftritt.

Johanna. Admiral.

Admiral.

Nizza, die Vorſtadt der Provence!

Johanna.

O Kleinod meiner Krone, o Provence,
Aſyl der Liebe, Land der Ritterſchaft,
Nun endlich ſchau' ich dich!

Admiral.

Mit Ehrenpforten
Erwartet Nizza ſeine Göttin. Fürſtin,

Digitized by Google

Sieh nur die Massen Volkes! Schloß und Türme,
Balkone, Dächer, Quais und Hafendämme
Wimmeln von Menschen. Hör nur, wie sie rufen!
Durchs Wasser waten manche her und bringen
Dir schwimmend Sträuße duftgen Grünes dar.

Johanna.

Gerührt erschließet sich mein Herz. Das Schauspiel
Kennzeichnet die Provence! Admiral,
Sogleich laßt meinem treuen Nizza melden,
In nächster Zukunft kehr' ich bei ihm ein, —
Denn alle Städte dieses Landes, die mich
So herzlich lieben, alle will ich sehn.
Ja, Provenzalin fühl' ich mich schon ganz,
Und glücklich wär' ich, sähe ich das Banner
Johannas längs der ganzen Küste flattern,
Von einem einzgen Schrei der Luft begrüßt.
O dieser Wonnetaumel, dieser Rausch
Von Liebe und Begeistrung, diese heiße
Umarmung, die ein ungestümes Volk
Mir zuwirft! Dieses Glück, sich nun geliebt
Zu wissen, wie kein andrer auf der Welt!
Wiegt das nicht tausendfach, millionenfach,
Ein Glück auf, das nur zwei erfreuen kann!
Hier stehe ich, mein Volk! Nun atme mich,
Trink' meine Schönheit in dich ein. Süß ists
Mich dein zu wissen und dir zu gefallen,
Denn deine Königin bin ich, und du darfst
In deiner Liebe staunend mich beschauen.

Diese Proben genügen, um den wahren Charakter der „Rèino Jano" zu kennzeichnen. Der lyrische Ton, der durch die ganze Dichtung klingt, die Pracht der

Digitized by Google

Scenerie und der reiche Wechsel der Dekorationen weisen auf die Oper hin, und es trägt denn auch das Drama mit seinen herrlichen lyrischen Intermezzos und den farbenprächtigen Bildern, die den Hintergrund der verschiedenen Akte ausfüllen, einen ausgeprägt opernhaften Charakter. So darf es auch nicht wunder nehmen, daß der Komponist Ernst Reyer die Rèino Jano zu einer Operndichtung benutzen will.

Zum Schlusse noch, als Beleg für die Vortrefflichkeit der Lyrik, die Mistral in die verschiedenen Akte hineingewoben hat, eine etwas kunstlose Bearbeitung des Melusinaliedes (Akt III), das sich neben den besten Stücken der „Goldinseln" zeigen darf.

Melusina.

Im Karmesingewande,
Vor manchen Jahren schon,
Saß stolz Fee Melusine
In Lusignan zu Thron!
Seitdem, in Liebessehnen,
Nach Sonnenuntergehn,
Muß ich zum Hügel schleichen,
Wo sie mein Traum gesehn.

Ihr Lästrer alle, schreit voll Tücken,
Halb Schlange sei sie und halb Weib —
Heil mir, könnt' mich ihr Strahlenleib
In selger Einsamkeit beglücken![1])

Durchpirsche ich die Büsche,
Was kümmert mich das Wild!

[1]) Der Refrain (Ihr Lästrer alle ꝛc.) kehrt im Original nach jeder Strophe wieder.

Digitized by Google

Licht durch die Tannen wandelt
Fee Meluſinens Bild;
Doch ruf' ich: Weile, weile!
Fort iſt die Zauberin,
Und nur ein Lilienſchimmer
Füllt heiter meinen Sinn.

In Abendwindesſäuſeln,
Voll Anmut wunderbar,
Kämmt ſich auf güldnen Halmen
Die Fee ihr gülden Haar;
Ich haſche nach dem Golde,
Doch ach, in meiner Hand
Kniſtert ein Ährenbüſchel,
Gereift im Sonnenbrand.

Schreit' ich mit leichten Schritten
Auf nächtgem Pfade fern,
So tanzt Fee Meluſine
Voran mir wie ein Stern;
Und breit' ich aus die Arme
Und flieg' auf ihre Spur —
Wie Tau erblinkts am Raine,
Und dunkel liegt die Flur.

Wenn Sonnengluten brennen,
Lockt kühl die Waldesnacht;
Dann badet ſich die Göttin
Im Teich in nackter Pracht;
Ich ſpringe in die Fluten,
In Liebe, atemlos —
Und plätſchernd ſinkt zu Grunde
Ihr Leib, ſo blank und bloß.

Digitized by Google

Dort auf den Maurentürmen
Zuweilen ſteht die Fei
Und läßt von höchſter Zinne
Mit langem, ſchrillem Schrei
Sich aalgleich niedergleiten
Auf ſchwanker Lüfte Bahn —
Wenn Meluſina jammert,
Dann weh' dir, Luſignan!

Im Golfe von Meſſine,
Bei Wogenſturmgeſang,
Harrt meiner, Meluſine,
Einſt jäher Untergang:
Dort flichſt du deine Zöpfe,
Vom Tau der Salzflut ſchwer,
Und beugſt dich ſchwellend nieder
Und ſpiegelſt dich im Meer.

Ihr Läſtrer alle, ſchreit voll Tücken,
Halb Schlange ſei ſie und halb Weib, —
Heil mir, könnt' mich ihr Strahlenleib
In ſelger Einſamkeit beglücken!

Digitized by Google

Digitized by Google

XI. Das Rhônelied.

In schroffem Gegensatz zu der romantischen Behandlung und dem blühenden Tone der „Königin Johanna“ steht die letzte der größeren Dichtungen Mistrals, das in fünffüßigen reimlosen Jamben abgefaßte „Rhônelied.“[1])

Die erste Anregung zu diesem Poëm mag Mistral wohl in einem 1881 an ihn gerichteten Gedichte des Felibers Francés Delille geschöpft haben, woraus ich zum Belege einige Proben bringen will.

Die Rhônefuhrleute.[2])

„Hü, Hü! ihr meine siebzig Gäule!
Hopp, hopp! du wackeres Gespann!
Der Stolz seid ihr des Rhônethales,
Wenn ihr flußauf- flußabwärts stampft.“

Und aufrecht stand wie eine Kerze
Vorn auf dem Hauptboot der Patron,
Rief: „In der heilgen Jungfrau Namen
Ins Wasser denn!“ — und hob den Hut.

[1]) Lou Pouèmo dóu Rose; 1896 in der Nouvelle Revue, 1897 in Buchform bei Lemerre, Paris, erschienen.

[2]) Armana Prouvençau, 1882.

Digitized by Google

„Hopp, hopp! so schreien drauf die Knechte
„Hü, hü! Ihr prächtgen Gäule all!
Wenn laut im Wind die Peitschen knallen
Entsprühen Funken eurem Tritt.

Gewaltig, schön, geschmeidgen Mutes,
Im Schweiß die Sehnenkraft gespannt,
Hält an das Führerschiff die Leine
Euch angekoppelt vier und vier.

Und wasseraufwärts schleppt der Zug sich
In langer Reihe, Kahn auf Kahn.
Es stürmt und regnet — doch ihr schreitet
Trotz Regen, Wind und Sonnenbrand.

Hinan des Leinpfads ganze Länge
Durchwatet ihr, durchschwimmt ihr oft
Gießbäche, Tümpelschlamm und Flüsse —
Euch schreckt, euch hält kein Hindernis.

Und so von Arles und von Beaucaire,
Von Taraskon und Avignon
Schafft ihr, heißblütige Wallache,
Die Last bis nach Lyon hinauf.

Gott! wieviel Städte, wieviel Dörfer
Mit Thurm und Schloß, mit Berg und Thal,
Sieht nicht auf dieser Fahrt der Schiffer
Von seinen Kähnen links und rechts!

Dann denkt er oft des fernen Liebchens,
Des Weibes und der Kinderschar,
Die er, des lieben Brotes wegen
Allein so häufig lassen muß! —

Digitized by Google

Dem Leben gleichen seine Fahrten
Voll Frost und Glut, voll Lust und Leid.
Die Tage fliehn — er naht dem Ziele,
Und auf die Mühe folgt die Ruh'.

„Hü, hü! ihr meine siebzig Gäule!
Hopp, hopp! du wackeres Gespann!
Der Stolz seid ihr des Rhônethals
Wenn ihr stromauf- stromabwärts stampft." —

— Vom frühern Treiben auf der Rhône
Hat mir ein Fischer so erzählt.
„Zu jener Zeit des Segens, sprach er,
Bracht' dieses Handwerk noch was ein.

Doch Dampfer dann und Eisenbahnen
Sie richteten uns bald zu Grund —
Man ruft nicht mehr: Reiaume! Empèri![1])
Erinnrung nur ists heute noch."

Diese Verse des schmucklosen, trockenen Gedichtes enthalten im Keime den eigentlichen Gegenstand des Pouèmo dóu Rose, und mancher Abschnitt des letzeren ist bloß die ausführliche Veranschaulichung einer der eben gegebenen Strophen.

Anknüpfend an die Fahrt der Condrilloten, die alljährlich mit ihren schwerbeladenen Flußkähnen nach Beaucaire zur Messe wollen, entwirft der Dichter ein reichbewegtes Bild jener, wie er meint, glücklichen Zeit, wo

[1]) Die Rhôneschiffer bedienen sich des Wortes empèri (Kaiserreich), um das linke, und des Ausdrucks reiaume (Königreich), um das rechte Ufer zu bezeichnen; ein Brauch, der in der einstigen Zugehörigkeit der betr. Stromseiten zum deutschen Reich und zur franz. Krone seinen historischen Grund hat.

Digitized by Google

sich Barke an Barke auf der Rhône drängte, wo mächtige Pferde auf dem Leinpfad unter Peitschenknallen, Schellengeläute und Fuhrmannsflüchen stromaufwärts keuchten, indessen die blanken Herbergen sich gastlich an den Ufern reihten, und die Lebenslust des Südens von Beaucaire bis nach Lyon hinauf in einer einzigen Farandole den Windungen des Stromes folgte. Sehnsüchtig wendet er sich nach diesen fernen Tagen zurück und bricht in die Klage aus:

O Zeit der Väter, Zeit der schlichten Freude,
Wo auf der Rhône sich das Leben drängte,
Und wir als Kinder sahn, wie in den Kähnen,
Die Condrilloten, stolz, die Hand am Steuer,
Vorüberfuhren! Damals war der Strom
Ein Bienenkorb voll Leben und Gesumme.
Das Alles ist jetzt stumm und tot und öde,
Und nichts von all dem regen Treiben ist
Geblieben, als die glatte Spur, die Furche,
Die in den Steinen ausgehöhlt die Leine.
Ja, eine Reibung! Das allein bleibt übrig,
Von einer Schiffahrt, deren Ruf: Empèri!
Doch auch der Donnerflug der Siegeswagen,
Ließ auf den stolzen Römerstraßen, sichtbar,
Nicht breitre Spur zurück und tiefre Höhlung.

In diese Schilderung hinein trägt nun der Dichter als poetisches Element die Liebesgeschichte eines romantischen Pärchens, des Erbprinzen von Holland, Wilhelm von Oranien, und der Anglore, einer Tochter des Lotsen, der von Pont-Saint-Esprit aus die Schiffe nach Beaucaire hinunter begleitet. Inmitten des prosaischen Geschäftslebens

Digitized by Google

und der groben Gefühllosigkeit, die sie umlärmen, träumen sie ihren Jugendtraum, um auf der Rückfahrt mit dem Caburle, dem Hauptboote, und den andren Kähnen einen jähen Untergang zu finden.

Das Gedicht aber heißt: Lou Pouèmo dóu Rose, weil die Rhône, der heilige Ganges der Provence, es mit seiner gigantischen Größe erfüllt. Von der Rhône singt der Dichter in seinen zahlreichen genauen Beschreibungen, von der Rhône und ihren Ufern mit all den Städten und Städchen, die sich zu ihr herandrängen, mit all den Ruinen und Burgen, die sich von hohem Gipfel in ihren Wassern spiegeln, mit all den Bergesrecken, die aus weiter Ferne zu ihr herüberschauen und schimmernde Grüße senden. Von der Rhône reden die Schiffer, die auf ihren beweglichen Pfaden, ein emsiges Völklein, auf- und niederwallen, von ihrem Wasserreichtum und von der Gewalt ihrer Überschwemmungen. Denn ihnen ist sie alles, eine Art irdischer Vorsehung: auf ihr kämpfen sie den Kampf ums tägliche Brot; ihres Lebens Lust und Leid steht bei ihren unheilvollen Launen und wiegt sich auf ihren trügerischen Fluten auf und ab; mit Furcht vertrauen sie sich ihrer Gewalt an, des Himmels Schutz erflehen sie für die Reise, und das Bild ihres mächtigen Patrons, des hl. Nikolaus, begleitet sie hin und zurück.

Sie sind auch stolz auf ihre Rhône, denn was hat sie nicht alles gesehen! Sie ist wirklich das „Geleise der Welt", auf dem sich das Gute und das Böse, das Alltägliche und das Wunderbare begegnen; den Papst und den Kaiser Napoleon hat sie geschaut, und die Herzogin von Berry soll sie zu ihren, in den Sümpfen ihrer Mündung versteckten Getreuen tragen.

Digitized by Google

Von der Rhône plaudern auch die beiden Liebenden, und in ihren Gesprächen steigt der Strom zu einer phantastischen, überirdischen Größe empor. Der Anglore ist er das Königreich des „Drac", des schönen Wassergeistes, und in seinen Tiefen wölben sich kristallne Säle, häufen sich Wunder auf Wunder; der Prinz will, von seinen Wellen dahingetragen, dem Traume seiner Sehnsucht entgegenziehen, der ihn in der Schwanenblume, „der Blume der Rhône", symbolisch anlächelt und in der Erscheinung des begeisterten Fischermädchens greifbare Gestalt gewinnt.

In einer erschütternden Wucht rauscht also der Strom dahin: die Geschichte läßt ihre bunten Wimpel über seinem Wasser fliegen und pflanzt ihre Städte und Burgen an seinen Ufern auf; die Sage und das Märchen erfüllen sein Thal mit goldigem Schein und locken und lachen aus seinen Wassern mit Blumenaugen und Nixenlippen. Das Bild ist mithin vollständig, nach allen Seiten breit ausgeführt, aber es ist auch nur ein Bild, eine Schilderung, und darin liegt eben die Schwäche des Gedichtes.

Denn allzuweit drängt sich der Strom überall vor; er überschwemmt die ganze Erzählung mit seinen stürmischgepeitschten Wassern, und der Mensch muß seiner Übermacht weichen. Und doch ist ja der Mensch das Erste und Letzte, was wir zu sehen wünschen. Eine Schilderung des Stroms allein, und sei sie noch so reich an Wirklichkeit, noch so schön im Reiz der Geschichte und Sage, kann uns nicht erregen und bleibt tote Äußerlichkeit: das blühende Leben, die Seele fehlt, wenn nicht auch der Mensch dort seine Stelle findet, mit seinen Wünschen und Hoffnungen, mit dem Stolz seines Geistes und der Glut seines Herzens. Das Reinmenschliche geht aber dem „Rhônelied" in einem hohen Grade ab. Zwar drängt sich im Laufe der

Digitized by Google

Erzählung die Masse des Volks: die Schiffer, die Handelsleute, die Venetianerinnen, das Liebespaar; zwar ziehen auf jeder Seite des Buches neue, echt natürliche Gestalten vorüber; doch auch sie stehen meistenteils unter dem Banne des gewaltigen Stroms. Die Schiffer sprechen nur von ihm, denken nur an ihn und ihre Geschäfte. Da wird uns erzählt, wie sie die Abfahrt bewerkstelligen und mit welcher Vorsicht die Sonde gehandhabt wird; wir hören Meister Apian fluchen; wir sehen, wie bei jedem Orte angehalten wird, um neue Waren zu verladen u. s. w. Das ist aber nur tote Alltäglichkeit und nicht dazu angethan, für sich allein den Gegenstand eines Gedichtes abzugeben. Diese Leute machen nicht den geringsten Eindruck auf unsre Phantasie und unser Gefühl; wir folgen ihnen mechanisch bei den verschiedensten Hantierungen, bestaunen ihre Kraft und ihre Eßlust, und das ist alles. Dadurch sind sie uns aber kaum interessant, geschweige denn poetisch.

An einer Stelle nur, und zwar gegen Ende der Dichtung ergreift uns ein tieferes Gefühl, eine Regung des Mitleids bei ihrem entsetzlichen Unglück — Sunt lacrimae rerum! — und eine Regung der Bewunderung für die Seelengröße ihres Führers. Aber diese Regung erschüttert nicht und dauert nicht an; ein materieller Schaden kann wieder gut gemacht werden, Pferde und Boote lassen sich ersetzen. Die Resignation vollends, die Meister Apian zur Schau trägt, ist nicht frei von Übertreibung und erinnert zu sehr an eine blinde Ergebung in das unabänderliche Fatum, zu der sein sonstiges Benehmen nicht stimmen will.

Das poetische Element kommt demnach bei all diesen Gestalten der Schiffer, die mit einer meisterhaften Treue gezeichnet sind, zu kurz. Vielleicht findet es sich um so reicher

Digitized by Google

durch das Liebespaar vertreten, das inmitten dieser herzlosen Geschäftigkeit ein reiches Glück des Traumes lebt? Allein auch hier muß das teilweise verneint werden.

Sehen wir uns diese zwei eigenartigen Menschen etwas näher an!

Wilhelm von Holland ist seiner nächsten Umgebung schon ein Rätsel. Die einen sehen in ihm eine Art Hans Wind, einen überspannten Kopf, der seinem Vater davongelaufen ist und nun als ein Bummler und Schürzenjäger von Profession die Welt durchstreift; andere hingegen glauben, er habe eine lange Zeit so emsig über den Büchern gehockt, daß ihn die Schwindsucht überkommen sei, und nun müsse er auf der Ärzte Befehl ins Land der Sonne, um dort die kranke Brust zu kräftigen.

Er verläßt also sein nebelichtes Reich, angeekelt von den Intriguen und dem Ceremoniell des Hoflebens und müde von der Langeweile, die man dort in sich hineinißt. Einem wundersamen Liebeswahne strebt er nach; die Schönheit will er suchen gehn, die ideale Schönheit, wie sie den Dichter im Traume besucht und des Malers Pinsel begeistert, und darum schifft er sich auf dem Caburle als Passagier ein. Denn ihn lockt auch noch eine andere Sehnsucht nach der Rhône und ihrem Thale. Er möchte das Land seiner Väter kennen lernen, das stolze Orange mit der berühmten Glorietta; er möchte die Sprache lernen, — (natürlich!) — in der die Gräfin von Die mit Raimbaud von Orange gesungen und gekost hat. Wohl weiß er, daß der Ahnen Reich für ihn verloren ist; doch im Herzen des Volkes könnte er sich ein Königreich wiedererobern, und das dürfte unvergänglicher sein, als wenn es sich auf Burgen und Kriegsmacht stützen müßte. So mischt er sich denn unter das Schiffervolk und steht bald mit ihnen

Digitized by Google

in der ungebundensten Vertraulichkeit; er teilt seine duftigen Cigarren unter sie aus, schmaust und zecht mit ihnen, läßt sich von Meister Apian belehren und harrt mit stets größerer Neugier und Aufregung der ersten Begegnung mit der Anglore, einem Mädchen von scheinbar ungewöhnlicher Schönheit, das es mit seinen Rebhuhnaugen allen Matrosen angethan hat. Und als nun das Wunderkind in Gestalt einer mutwilligen Schiffermaid das Boot besteigt und ihn mit unverständlichen exaltierten Worten begrüßt, da findet er Gefallen an ihr, bethört sie durch schmeichelndes Thun und lebt sich in ihre Phantasieen hinein dergestalt, daß er manchmal selbst nicht recht weiß, ob er der Erbprinz von Holland ist oder der Drac, der Dämon des Stromes. Verschiedene geheimnisvolle Reden des Mädchens von dem Felsen des Tourneborns mit seinem rätselhaften Bilderschmuck steigen ihm zu Kopf, und auf einmal dünkt er sich den letzten Priester Mythras, des Sonnengottes, auf dessen Altar er in stiller Nacht sein Hochzeitsglück zum Opfer bringen will. Er verspricht der kleinen Goldwäscherin, sie zu heiraten, schwärmt mit ihr auf der Messe von Beaucaire von einer Bude zur andern, besteht in der Zwischenzeit ein Abenteuer mit drei schmucken Venetianerinnen, die ihn zu kapern suchen, spricht einen feurigen „brinde“ auf die Provence und ihre alte Heldenzeit, vereinbart auf der Heimfahrt mit der Anglore ein nächtliches Stelldichein und findet mit ihr sein Grab in dem Strom. — Prinz Wilhelm von Oranien ist demnach ein ganz phantastischer Knabe, ohne die geringste Spur von Natur, die haltloseste all der Gestalten, die Mistral geschaffen hat.

Viel poetischer und wahrer ist die Anglore; ja sie ist eigentlich der einzig anziehende Charakter der Dichtung,

Digitized by Google

eine der originellsten Schöpfungen Mistrals, das grade Gegenbild der Esterelle in „Calendau“.

Die Tochter eines armen Lotsen, tummelt sie sich von Kindesbeinen auf halbnackt auf dem Ufersand umher und läßt sich von der Sonne bräunen; daher der Name: L' Angloro, die Eidechse! Mit den Schiffern, die an ihr vorüberfahren, steht sie auf vertrautem Fuß; nach und nach entfaltet sich ihre Jugend, und ihre schelmisch blitzenden Augen üben einen wundersamen Zauber aus. Schon von weitem sprechen die Matrosen von ihr und freuen sich, die kleine Goldwäscherin im Ufersande an der nicht sehr lohnenden Arbeit zu finden. Die Anglore scherzt und lacht mit ihnen, erwidert ihre Zurufe mit keckem Wort und weist alle Bewerber zurück, denn ihr Herz ist nicht mehr frei: ein Mächtiger hat von ihm Besitz ergriffen, der keinen Nebenbuhler neben sich dulden will, der große Stromgott Drac. Die Märchen, die sie aus der Mutter Mund gehört, haben nämlich ihren Geist gefangen genommen; in schimmernder Vollmondnacht, wo sie zum Strome niederstieg, glaubte sie den Drac, einen schönen Jüngling, der eine Blumenbinse als Abzeichen trug, gesehen und seine Umarmung gefühlt zu haben. Seit jener Stunde gehört sie ihm an, und sie träumt sich in eine Welt des Wunders hinein, zu der die Wirklichkeit nur schal und blaß hinüberragt. Diese leidenschaftliche Hingabe an die Gebilde ihres Wahns erklärt die Aufregung, mit der sie Wilhelms erster Anblick erfüllt. In ihm steht der Gott ihres Traumes leibhaftig vor ihren Augen; das ist sein blondes Bärtchen und seine weiße Haut, das sind seine meergrünen, durchdringenden, zauberischeu Augen, und in der Hand trägt er die Blumenbinse, die er ihr damals zugeworfen. Sie begrüßt ihn denn auch als den Gott, als den Herrn und

Digitized by Google

Meister, dem sie angehören will. Mag der Prinz sie anfangs mit kühlen Worten zur Wirklichkeit zurückführen wollen, sie sieht ihn mit überlegenem Lächeln an und schüttelt ungläubig das Haupt; sie kennt ja den Drac, der tausend Gestalten annehmen kann. Fröhlich springt sie schließlich in den Strom, denn sie weiß, daß Götterarme sie tragen, und sieht schon im Geiste die blauen Kristallgemächer mit ihren tausend Wundern, die sich gleich unter den Wassern für sie öffnen werden. Wenn auch dieses maßlose Aufgehen in überschwänglichen Gefühlen etwas befremdet, dichterisch wahr ist es und auch menschlich wahr, denn die Anglore steht in dem Bann ihrer vierzehn Jahre mit den Schauern und Ahnungen der keimenden Reife, die sie stellenweise mit packender Leidenschaft ausspricht. Sie nimmt darum unsere ganze Teilnahme in Anspruch; sie gefällt uns, verwundert und entzückt uns, und wenn sie voll sibyllinischer Größe ihre düstre Prophezeiungen über den Wasserspiegel ruft, so ergreift uns derselbe Schauer, der bei solcher Rede die Herzen der geängstigten Schiffer erfüllte.

Und trotzdem gelingt es auch ihr nicht, den Gesamteindruck der Dichtung in ihrer Starre zu mildern. Sie steht so ganz vereinzelt da mit ihrem warmen Gefühl; nur sporadisch schauen wir ihr glückstrahlendes Antlitz und hören wir den Silberklang ihrer Rede; mit übertäubender Gewalt braust um sie der Lärm des Wassers, des Marktes und der Alltäglichkeit. Auch befindet sich ihr Liebesleben mit dem Hauptstoff der Dichtung in einem nur losen Zusammenhang. Die Anglore und ihr fürstlicher Freier gehören in ihrer Gefühlsseligkeit einer andern Welt an als Apian und seine Schar: ihre Freuden und Hoffnungen sind von den Sorgen und Anstrengungen des Schiffervolks absolut verschieden, und von dem Glanze, der stellenweise die Wolke

Digitized by Google

durchbricht, mit der sich ihre Schwärmerei umzogen, fällt auch nicht ein Strahl in die dumpfe Atmosphäre der andern. In der Welt der Schiffer selbst hätte das Liebesdrama sich abspielen müssen; in den Kreis dieser durch des Tages Not abgestumpften Leute hätte der Blitz des Gefühls hineinschlagen müssen, daß alle dadurch aufgerüttelt worden wären. So hätte sich denn auch der unerwartet hereinbrechende Untergang wirklich zur erschütternden Katastrophe gestaltet, als die der Dichter ihn angesehen haben will.

Die Armut an reinmenschlichem Interesse ist mithin der große Fehler des Pouèmo dóu Rose und eine unausfüllbare Lücke.

Auch die Ausdrucksweise giebt zu mancher Einschränkung Anlaß. Das ist nicht mehr der Stil, der uns in „Mirèio" und „Nerto" bezaubert hat. Das heißt, die bündige Deutlichkeit des Ausdrucks, die ein Hauptvorzug der Mistralschen Sprache ist, findet sich auch hier; ja Mistral hat sogar unter dem Gesichtspunkte der Klarheit und Bestimmtheit des Wortes nirgends Größeres geleistet als im „Rhônelied". Aber das blühende Rankenwerk, das sich um den markigen Stamm in duftiger Fülle emporschlang, ist vertrocknet. Stellenweise erinnert der Vortrag an den Stil eines Warenverzeichnisses, an die Notizen eines Kahnbauers, in solch trockner Folge drängen sich die technischen Ausdrücke. Auf einer andern Seite werden wir mit all den Ingredienzien einer gewürzten Matrosenküche bekannt gemacht, um gleich darauf eine Probe zu erhalten aus dem Schatz von Kraftausdrücken und Kernflüchen, über die Meister Apian in ausgiebigem Maße verfügt. Das mag ja photographisch genau und greifbar deutlich sein, doch diese öden Hantierungen, allein für sich dargestellt, sind immer prosaisch, und der Ausdruck bleibt kalt und

Digitized by Google

tot; in dem letztern Falle endlich erinnert er nur allzuhäufig an die Straße. In „Calendau" hätten schon ähnliche Verstöße gerügt werden müssen, doch dort verschwinden sie unter der Fülle des Schönen und Ausgezeichneten; im Pouèmo dóu Rose aber drängen sich diese Kraftwörter gar zu reichlich und manchmal auf ganz ungerechtfertigte Weise vor. Nur an einigen Stellen ist die Sprache von diesen Fehlern frei, mutet sie warm und sonnig an, und das besonders in den Liebesgesprächen zwischen Wilhelm und der Anglore.

Hier einige Proben aus den gelungeneren Partieen des Gedichts.

Die erste verrät gegen den Schluß einen etwas zweifelhaften Geschmack und rechtfertigt die oben ausgesprochene Rüge.

Das Morgengebet (S. 24).

Der Führerbarke folgend, die bedächtig
Und majestätisch an der Spitze gleitet,
Läßt sich der Schleppzug mit den weißen Zelten
Vom raschen Lauf des Stromes hinuntertragen,
Dem Ziele zu. Zum Krucifix gewandt,
Schlägt Meister Apian, entblößten Hauptes,
Aufrecht auf dem Verdeck, ein großes Kreuz
Und spricht, indessen seine Leute rings
Mit abgezognen Hüten stehn, lautstimmig
Den Morgensegen. „Vater unser, spricht er,
Der du im Himmel bist, geheiligt werde
Dein Name!" Schweigend lauschen all die Männer
Und knieen oder neigen fromm das Haupt.
Der Morgennebel, grau und dicht, entzieht

Digitized by Google

Die Berge ihrem Blick, die Weidenbüsche,
Die links und rechts den Strom zuthal begleiten,
Und überzeugt sind sie, durch diese Dämm'rung
Bis nach Givors, ja bis nach Vienne zu schwimmen.
Doch der Patron: „Zukomme uns dein Reich,
Spricht er, und niederwärts geschehʼ dein Wille
Wie aufwärts! Unser täglich Brot gieb uns
Am heutgen Tag! Vergieb uns unsre Schuld,
Sowie auch wir vergeben unsern Schuldnern,
Und — Höll' und Teufel, brüllt er dann dazwischen,
Du gottverdammter Esel, schläfst du, Faulpelz!
Siehst du denn nicht, wie nur die armen Gäule
Dort hinten in der Halfter sich erwürgen!
Ein Tau her, um die Kerls damit zu streichen! —
Und führ' uns, fährt er fort, nicht in Versuchung,
Doch rette uns von allem Übel, Amen!"

Zu den besten Abschnitten der Dichtung gehören die Bonaparte-Episode (S. 94), voll imposanter Wucht in ihrer Kürze, und die Schilderung der Katastrophe, deren Einleitung wir hier folgen lassen.

Das Dampfschiff (S. 324).

Die Winde hatten sich gelegt; die Rhône
Entrollte sich in ungeheurem Schweigen;
Verschlafen blickten die Matrosen drein,
Und langsam, schwer, bewegte sich flußaufwärts
Die Karawane durch die Sonnenglut.
Nur hin und wieder kreuzte eine Möve
Mit schnellem Flügelschlag des Stromes Breite.
Doch plötzlich, fern vom Norden her, erschallt

Digitized by Google

Ein dumpf Gesumm; in weiter Ferne tönt
Es hallend aus und summt und rauscht dann wieder,
Gleich dem Geklapper einer mächtgen Mühle,
Die schäumend mit dem Fluß geschwommen käme.
Dann tönt es rauh wie ein verhaltner Husten,
Ein Hustenanfall, der stets stärker wird,
Dem eines Farren ähnlich, eines Drachen,
Durchs Inselllabyrinth sich niederschlängelnd.
In plötzlicher Erschütterung bewegt sich
Alsdann das Wasser: auf und nieder hüpft
Der Barkenzug; im Norden überwölkt
Ein dichter Rauch den Himmel, und auf einmal
Fliegt, blitzschnell niedersausend, aus den Pappeln
Ein langes Dampfschiff her! Bei seinem Anblick
Reckt alles hoch die Arme in die Luft;
Doch bleich und stumm sieht Meister Apian
Vom Hinterdecke auf das Zauberschiff,
Dies Schiff, ein Ungetüm, das sich mit Rädern
Durchs Wasser krallt, das ungeheure Wogen
Auftürmt und furchtbar auf ihn niederstürzt.

Recht gelungen ist auch die Ballade, mit deren Strophen die Venetianerinnen ihr Fanggarn nach dem Prinzen von Oranien auswerfen; nur der Schluß scheint mir etwas unvermittelt und gesucht.

Lied der Venetianerinnen. (S. 110).

Schön Nora wusch am Meere
Die Füße klein und blank,
Als leicht ihr gülden Ringlein
In tiefer Flut versank.

Digitized by Google

Da kam im schnellen Nachen
Ein Fischer just vorbei;
Der suchte mit dem Netze,
Ob nichts zu fangen sei.

„O Fischer, blonder Fischer,
Ein Goldflorén sei dein,
So du mir wieder findest
Mein gülden Ringelein."

Es stürzt sich in die Tiefe
Der Fischer liebentbrannt —
„Hier ist, du schöne Nora,
Der Ring von deiner Hand."

Sie nestelt an der Börse:
„Und dies hier ist für dich." —
„Ein'n Kuß von deinen Lippen,
Sonst nichts begehre ich." —

„Bei Tage küßt sich niemand,
Man könnte uns ja sehn" —
„Doch nachts in dunkler Laube
Wird niemand uns erspähn."

„Dann strahlt der Mond am Himmel
So hoch mit güldnem Schein." —
„In warmen Liebesarmen
Wirst du geborgen sein."

„Ach laß mich, lieber Fischer,
Mir bangt vor meinem Mann!" —
„Und sei er noch so böse,
Mich kommt kein Zittern an.

Digitized by Google

Furchtlos in leichtem Nachen
Fahr' ich mit dir dahin,
Denn wisse, Nora, daß ich
Der Prinz von Holland bin." —

Das Beste des ganzen Gedichtes aber bietet unter dem Gesichtspunkte des Ausdrucks der V. Gesang, „Lou dra", der Drac. Hier hat die Mistralsche Sprache wieder die gewohnten Vorzüge; das ist wieder Duft, Licht und Klang! Ich wüßte keine zweite Dichterstelle, wo der Zauber der mondbeglänzten Wellen mit ähnlicher Intensität dem Leser nahe gebracht würde. Diese Verse umspielen ihn kichernd und kosend, schimmernd und lau wie die leuchtenden Stromesfluten, und die traumhaft unbestimmten Kontouren der Schilderung steigern noch die Wirkung des wundersamen Märchens.

Der Drac.

Wie gleißt, wie lockt das Wasser, wenn der Lenz
Mit neuem Blute durch die Adern quillt!
Wie spielt und schlüpft es unter blanken Kieseln
Hindurch und lacht und kichert mit dem Weißfisch,
Der hüpfend nach den Wasserjungfern schnappt
Und nach den Mücken in dem Büschelgras!
Wie ist es schön, wie ist es arg uud treulos,
Wenn es die Unschuld, sie zu blenden,
Im Zitterglanze seines Spiegels anlacht! — (S. 136).
. . . . . .

Hochsommer war es. In den bleichen Espen,
Den Pappeln und den Ulmen sang die Grille
Ihr Liedchen durch die Ufereinsamkeit.
Doch die Anglore kannte keine Furcht;

Digitized by Google

Beim Widerſchein der großen Sonne ſah ſie
Viel beſſer nur im Sand das Goldkorn blinken.
Was ihr beſchwerlicher erſchien, das waren
Die Nächte, wo ſie in der engen Hütte
Mit all den Kindern um ſich her, am Boden
Auf einem Blätterhaufen ſchlafen mußte.
In einer dieſer ſchwülen Nächte nun,
Wo zum Erſticken ſchwer das Ziegeldach,
Stand ſie im Hemdchen auf beim Mondenſchein,
Um draußen ſich in friſcher Luft zu kühlen.
Der volle Mond beſchaute ſie verwundert,
Wie ſie, ganz zart, das Ufer niederſtieg,
Dem Lauf des Stromes zu, im tiefen Schweigen
Der ſchlummernden, unendlichen Natur,
Durch das der Rhône Schnarchen mächtig klang.
Im Graſe glühten die Johanniskäfer,
Die Nachtigallen riefen aus den Pappeln
Einander ſich das Wort der Liebe zu,
Und kichern, lachen hörte ſie das Plätſchern
Der leichten Welle. Plötzlich ließ die Kleine
Ihr Hemdchen auf die Erde niedergleiten,
Und in die Strömung trat ſie, leicht und zitternd
Und langſam, vorgebeugt, mit beiden Händen
Das Beben ihres kleinen Buſens bergend.
Beim erſten Schauder blieb ſie, kurz aufſeufzend,
Ein Weilchen ſtehen, zaudernd ſtockte ſie
Und ließ nach rechts und links, ganz aufgeregt,
Die Blicke durch die dunkle Ferne ſchweifen,
Denn immer wähnte ſie, dort in den Bäumen
Sei jemand, ihre Blöße zu beſtaunen.
Doch tiefer in den Lauf des weichen Waſſers
Trat ſie dann nach und nach. — Ein Fiſch, der plätſchernd

Digitized by Google

Der Flut entſpringt, ein Mückchen ſich zu haſchen,
Das Gluckſen eines Strudels, der ſich kräuſelt,
Der Schrei, der ſchrille, einer Fledermaus,
Ein Blatt von eines Falters Flügel leicht
Geſtreift, läßt ſie vor Schreck zuſammenzucken —
— Und tiefer ſchritt ſie. — Bis zur Lende jetzt
Und höher noch umwallte ſie des Stromes
Prunkweicher Königsmantel, und ſie fühlte
Ihr ganzes Weſen mit der großen Rhône,
Voll Seligkeit, in eins zuſammenfließen.
Zu ihren Füßen lag der Sand ſo weich!
Ein matter Druck und eine laue Friſche
Umfingen ſie mit einem feuchten Zauber;
Und ſchmeichelnd nahten, ſchmiegten ſich die Wirbel
Des Waſſers um die blütenduftge Haut
Und küßten ſie und kitzelten ſie liebreich
Und murmelten dazu ſo ſüße Laute,
Daß Wolluſt ſie der Sinne faſt beraubte.
— Doch plötzlich, ſieh' nur in der ſchnellbewegten,
Der klardurchſichtgen Flut, beim Mondenſchein,
Dort unten auf dem ſmaragdgrünen Lager
Des Schilfes, wer, wer lehnt dort ausgeſtreckt? —
Ein ſchöner Jüngling iſt es, der ſie lächelnd anblickt.
Wie Elfenbein ſo blank wogt er durch's Waſſer.
Die feine Hand hält eine Blumenbinſe,
Die er dem nackten Kind entgegenreicht,
Und bebend hauchen ſeine bleichen Lippen
Geheimnisvoller Liebe ſüße Worte,
Die unverſtändlich mit der Flut verrinnen.
Mit ſeinen zauberiſchen Katzenaugen
Lockt er das Mädchen, bange und betäubt
Und atemlos vor Sehnſucht, nach der Stelle,

Digitized by Google

Wo Leib und Seel' zugleich um Gnade schrein.
Im Strom durch die Erregung festgebannt
Und durch ein nieempfundenes Entzücken,
So stand die Ärmste da, gleich jemand, der
Im Traum, von unbestimmtem Schreck geängstigt,
Entfliehen möchte und nicht fliehen kann.
Und so ihr Blick sich nach dem Elfen wandte,
Der sie, von milchichtbleichem Glanz umflossen,
In seinen weichen Armen zu erwarten schien,
Ließ sie ein Schauder unbewußter Liebe
Ermatten und in wonnge Schwäche sinken.
O Seligkeit des keimenden Gefühls!
O Paradies der kindlichgläubgen Seele!
Wie nun des Wassers schwankende Bewegung
Sie sacht emporhob und sie ganz umfing,
Und sie mit flutgetränkten Haaren so
Und mit geschlossnen Lidern rückwärts lehnte,
Da fühlte sie, blitzschnell und unerwartet,
Ein Hauchen um die Hüfte, eine Wonne,
Die sie mit frischem Kusse streifte.
Da, ah! da richtet sie sich jäh empor,
Wirft, raschen Griffs, ihr triefend Haar zurück
Und sieht undeutlich, wie im Wasserschwalle
Ein bleicher, schlangengleicher Schatten flieht
Und untertaucht. Das war der Drac. Vertraut
Mit seinem Thun hat die Anglore ihn
Sogleich erkannt und auch an ihrem Schooße
Die rosge Blüte einer Blumenbinse
Gefunden. Trotz des Aufruhrs ihrer Seele
Hob sie, ganz selig in dem Bann des Traumes,
Die Blume auf und kehrte still nach Haus.

(S. 252).

Digitized by Google

Auch die Form des Pouèmo dóu Rose giebt zu einer Bemerkung und einer gewissen Einschränkung Anlaß. Mistral hat hier den fünffüßigen reimlosen Jambus zum ersten Mal bei einem größeren Dichtwerk angewandt und so eigentlich in die neuprovenzalische Litteratur eingeführt. Allerdings bietet der Blankvers große Vorzüge und ist er des wechselreichsten Rhythmus fähig; besser als jeder andere eignet er sich auch zu den Schilderungen der prosaischen Wirklichkeit. Aber für die Darstellung des duftigen Liebeszaubers, der die Anglore und Wilhelm von Oranien umwebt, scheint er mir etwas zu schmucklos, und da verlangt man nach der Musik des Reimes. Doch diese Aussetzung ist eine rein persönliche. Interessanter ist die Frage, wie Mistral dazu kam, gerade dieses Versmaß zu bevorzugen. Er that es als Antwort auf einen Vorwurf, der der Poesie der Feliber manchmal gemacht wurde, und wollte damit beweisen, daß ihre Sprache des Reimes gar nicht bedürfe, um dichterisch zu sein, und daß sie, auch ohne dieses angenehme Geklingel, der Musik des Wortes und der Harmonie des Verses fähig sei. Er handhabt den epischen Fünffüßler wirklich mit erstaunlicher Kunstfertigkeit und macht ihn jedem Gedanken unterthan.

Aber was ihm gelungen, den wenigsten seiner Schüler möchte es glücken, und das Beispiel des Meisters könnte leicht ansteckend wirken und ohnmächtigen Dichterlingen ein Sporn sein, ein gleiches zu versuchen; dadurch würde dann häufig als Poesie aufgetischt, was schließlich nur platteste Prosa ist. Jedenfalls stand auch Mistral, als er diesen Entschluß faßte, unter dem Einflusse der neuesten Zeit, denn der Zug der neuesten Generation geht nach der Prosa, und von dem provenzalischen Blankvers bis zu dieser ist nur noch ein Schritt. Also hätte der Patriarch der alten

Digitized by Google

Dichterschule, der die reine Poesie in ihrer ganzen Weihe verkörpert, unbewußt zur Förderung dieser Tendenz die Hand gereicht, was im Interesse der Schönheit und der Kunst zu bedauern wäre.

Neben diesen Aussetzungen sind aber die großen Vorzüge des Gedichtes nicht zu verkennen, Vorzüge, die Zeugnis ablegen von der Geistesfrische und -schärfe, die sich der nun fast Siebzigjährige zu wahren gewußt hat.

So ist vor allem der reiche Wechsel der einzelnen Begebenheiten zu rühmen, sowie der geschickte Uebergang von der Schilderung zur Erzählung, von der Anekdote zur Idylle und zur dramatischbewegten Episode. Musterhaft ist auch die Ökonomie der Dichtung. Jedes kommende wichtige Ereignis wird gebührend vorbereitet, wie z. B. das Erscheinen der Anglore und vor allem die Schluß-katastrophe. Bei jedem Schritt und Tritt erinnert der Dichter daran; es liegt wie Unglück in der Luft, und alles deutet auf ein Entsetzliches hin, das in nächster Zukunft hereinzubrechen droht!

Diese großen Vorzüge des Pouèmo dóu Rose haben denn auch anderweitig volle Anerkennung gefunden, und zum vierten Male hat die Pariser Akademie am 18. November 1897 unsern Dichter gekrönt, indem sie ihm den Prix Née zuerkannte.

Mit dem „Rhônelied“ aber hat Mistral sein poetisches Werk zu Ende geführt. Diese Dichtung bildet den Schluß-stein zu der herrlichen Walhalla, die der Sänger von Maiano seiner Provence errichten wollte. Berg und Meer und Stadt und Land fanden sich dort in göttlichen Gebilden verewigt, auf unsterblichen Weihetafeln gefeiert. Nur die Rhône fehlte noch, sie, die dritte der proven-zalischen Naturgottheiten. Lou Mistrau! Lou Soulèu!

Digitized by Google

Lou Rose! so heißt die gewaltige Dreiheit, zu deren Preise sein Lied geklungen. Den zwanzigjährigen Jüngling begeisterte der Sturmdrang, der brausende Siegesmarsch des Mistrals; dem kräftigen Mann entströmte ein Hymnus zum Preis der Schönheit und Freude zeugenden Sonne; der besonnene Sechziger endlich gefällt sich in der Betrachtung des mächtigen Stroms, der aus unerschöpflichem Born an ihm vorüberflutet, mit stets wechselnder Woge, aus der ihn der Heimat hehres Antlitz, bald heiter, bald ernst und bald traurig, doch immer groß und bedeutsam anblickt. Daher auch die gewaltige Wirkung des Poems auf Mistrals engere Landsleute, eine Wirkung, die aus dem gleichen Grunde auch die Rèino Jano auf sie ausübt und von der sich der Land und Leute erst aus den Dichtungen selbst kennen lernende Nichtprovenzale kaum einen Begriff zu machen imstande ist.

Digitized by Google

Digitized by Google

XI. Epilog.

Noch wäre Verschiedenes über Mistrals litterarisches Schaffen nachzuholen, denn neben den besprochenen größeren Werken ist noch manches andere Gedicht seiner Begeisterung entsprossen, und noch heute quillt frisch und helle der Born seiner Poesie. So sang er beim Ausbruch des letzten griechisch-türkischen Krieges, auf den leuchtenden Spuren Byrons und Shelleys, den Hellenen einen feurigen Hymnus zu [1]), und bei Gelegenheit des vierten Vasco-da-Gama-Centenariums war wieder er es, der das kleine Portugal und seinen großen Helden in einer schwungvollen Ode [2]) feierte. Zahlreich sind ebenfalls die Missions- und Muttergotteslieder, die er, den verschiedensten Wünschen entsprechend, in der Zwischenzeit gedichtet hat und die alle eine heiße Verehrung und Liebe atmen zu der großen Königin der Christenheit.

Desgleichen wäre des Redners und Novellisten zu denken; denn auch in der Prosa ist keiner größer als er, wie das hervorgeht aus so vielen im Laufe der Jahre erschienenen Erzählungen, Humoresken und Aufsätzen des verschiedensten Inhalts. Seine Reden erfüllt derselbe

[1]) Aïoli, Nr. 222.
[2]) Aïoli, Nr. 268.

Digitized by Google

Schwung des Gedankens, dieselbe Glut des Wortes, die seinen Gedichten eine so machtvolle Wirkung verleihen. Da er aber als Poet und als Haupt des Felibrige allein seinen Weltruf errungen hat, so beschränkt sich der Verfasser auf die obige Besprechung seiner Hauptdichtungen und seines Strebens im Dienste der „Causo" und schließt mit einem Gesamturteil über ihn und sein Werk.

Hier gilt es vor allem nicht der Ausnahmestellung zu vergessen, die sich Mistral erkämpft hat. Er ist nicht bloß Dichter, er ist auch der Schöpfer einer Sprache, er ist der „Vater und Pate, der Apostel und das Haupt" des Felibrige und von diesen verschiedenen Gesichtspunkten betrachtet, steht er einzig unter seinen Zeitgenossen da.

Was zuerst die Sprache betrifft, die nach ihm den Namen trägt, so haben anerkannte Meister auf dem Gebiete der Romanistik, allen voraus G. Paris und Ed. Koschwitz, darüber ihr kompetentes Urteil gefällt und das eklektische Verfahren Mistrals gegen den Vorwurf, als habe er dem Reim zuliebe neue Wörter geschmiedet, warm in Schutz genommen. So wie sie vorliegt, ist diese Sprache als eine That zu bezeichnen, und Südfrankreich hat in ihr die Schriftsprache erhalten, die zwischen dem toten Idiom der Troubadoure und den heutigen Dialekten die richtige Mitte hält [1]).

Zwar wird sie als alleingiltige Schriftsprache nur in der eigentlichen Provence und im südöstlichen Languedoc anerkannt, weil in den übrigen Provinzen ein zäher Lokalpatriotismus hemmend in den Weg tritt und dem heimischen Dialekt den Ehrenplatz einräumen möchte; allein von allen anderweitig gesprochenen Sprachen Südfrankreichs ist sie

[1]) Vergl. Koschwitz, Grammaire historique de la langue des Félibres.

Digitized by Google

doch die einzige, die von aquitanischen oder languedocschen Schriftstellern neben der heimatlichen gebraucht wird, und wenn über eine allgemeine südfranzösische Schriftsprache abgestimmt würde, so dürfte ein jeder dieser Dichter an erster Stelle den Dialekt seiner Vaterstadt dazu ausersehen, an zweiter Stelle aber würden alle der Sprache Mistrals ihre Stimme geben.

Ob diese sprachliche Einigung Südfrankreichs sich je bewerkstelligen wird, das hängt, wie immer in solchen Fällen, von den verschiedensten Umständen ab, und da kann man nur mit Mistral sagen: Tout acó's dins lis astre! Alles das steht in den Sternen! Jedenfalls wird ihm selbst ein unvergänglicher Ruhm bleiben: er hat bewiesen, daß der Versuch einer Spracherneuerung ihm vollständig gelungen ist. „Ihm verdankt es die provenzalische Sprache, wenn sie in ihrer ganzen Schönheit, Anmut und Blüte für die kommenden Jahrhunderte aufbewahrt bleibt; ja ihm verdankt sie es, daß sie sich selbst erkannt hat, daß sie alle im Keim in ihr schlummernden Kräfte entfaltet, alle in ihr gebundenen Töne in Schwingung gesetzt, alle die ihr sebst unbekannten Wohlgerüche ausgehaucht hat. Denn der Genius einer Sprache offenbart sich erst ganz, wenn er von einem großem Dichter ans Licht hervorgerufen wird: ähnlich schlummert die Liebe in einem Herzen, das sich selbst nicht kennt; wenn der, der sie erwecken soll, nicht kommt, so kann dieses Herz sich schließen, ohne die Schätze, die es in sich trägt, geahnt zu haben; aber es erscheine bloß der Auserwählte, der das erwartete: „Sesam!“ spricht, und all der Frühling, der unbewußt darin schlummerte, wird sich in sonnig duftigem Leben entfalten“ [1]).

[1]) G. Paris.

Digitized by Google

Doch der Sprache Mistrals wird häufig ein schwerer Vorwurf gemacht. „Mistral und seine Schüler, also sagen die Gegner des Felibrige, schreiben eine Sprache, die das Volk nicht spricht und nicht versteht."

Was den ersten Teil dieses Vorwurfs betrifft, so ist die Antwort darauf leicht. In der Natur der Schriftsprache liegt es ja eben, daß sie von der gewöhnlichen Volkssprache verschieden sein muß, weil sie über die verschiedenen Dialekte hinweg die geistige Zusammenhörigkeit einer Nation darthut. „Und so wurde das Dorische des Pindar nicht auf der Agora von Theben, noch das Latein des Ennius im Lager und auf dem Forum, noch das vulgare illustre des Dante auf den Straßen Mantuas gesprochen" [1]). Und der Spießbürger Berlins oder Dresdens redet die Sprache der „Iphigenie", des „Tasso" oder des „Tell" ebensowenig wie der Pommersche Bauer oder der Schwarzwälder Köhler; niemand aber wird im Ernst behaupten wollen, daß sie nicht auch von ihnen verstanden wird.

Ähnlich ist es mit der Sprache der Feliber. So viele Gedichte der „Goldinseln", so viele Lieder Aubanels, Roumanilles und Gras' tönen von aller Lippen. Ein Gedicht, dessen Wortlaut nicht von dem gewöhnlichen Mann verstanden wird, kann aber nie zum Volkslied werden.

Dann hatten Mistral und seine Freunde gar oft Gelegenheit in Vers und in Prosa öffentlich zu dem Volke zu reden, und immer wurden sie verstanden und die Begeisterung der Menge jauchzte Beifall. So bezeugt unter anderen G. Jourdanne: „Ich habe Mistral sehr häufig auf seinen Rundreisen begleitet und nicht bemerkt, daß er anders

[1]) Lintilhac: Les Félibres et leus poésié, p. 92.

Digitized by Google

spricht, als er schreibt. Wohl aber konnte ich sehen, daß er von den Leuten aus dem Volke, mit denen er vertraulich plauderte, immer verstanden wurde. Diese Wahrnehmung habe ich auch für die übrigen provenzalischen Feliber gemacht, so oft ich dazu Gelegenheit hatte. Und zudem, ist es notwendig an die wunderbaren Erfolge zu erinnern, die die Predigten des Paters Xaver de Fourvières finden, zu denen in Marseille Gebildete und Ungebildete in gemeinsamer Begeisterung hinströmen?“ [1])

Auch der stets wachsende Erfolg des Armana zeugt für den Umstand, daß das Interesse an der „Causo“ noch immer zunimmt. „Unsere Bäuerinnen verstehen nichts von der Poesie, und unsere Städterinnen verstehen sie falsch“, so klagte Mistral noch im Jahre 1868; „doch seitdem hat sich die Sachlage etwas geändert. Die bessere Bürgerklasse der Provence bringt jetzt den Werken des Felibre eine sympathischere Neugier entgegen; sie begreift, daß die Anwendung des Provenzalischen auf die erhabene Poesie ihrem Lande zur Ehre gereicht und eine Kunstthat ersten Ranges ist, und die poetische Sprache findet jetzt, da sie besser verstanden wird, auch eine günstigere Aufnahme.“ [2])

In sprachlicher Hinsicht ist also Mistrals Versuch als erfolgreich zu bezeichnen. Er hat seinen Ergeiz nicht darauf beschränkt, für die Hirten und Bauern zu singen: „er wollte die provenzalische Sprache fähig machen, der Dolmetsch der erhabensten Poesie zu sein; er wollte sie nicht bloß zu einer litterarischen, sondern auch zu einer nationalen Sprache machen, er hat sie notwendiger Weise über das gewöhnliche Niveau der ungebildeten Klassen

[1]) Jourdanne, l. c. S. 149.
[2]) G. Paris.

Digitized by Google

hinausgehoben und sie diesen trotzdem näher gelassen als es die litterarischen Idiome der übrigen civilisierten Völker sind." [1])

Zu diesem höchsten Ziele gelangte er aber, und das ist eben das Zeichen seiner Weisheit, indem er von Anfang an seiner Sprache ihre Aufgabe klar bezeichnete und ihrem Gebiete strenge Schranken zog. Nur wenn es provenzalische Natur und provenzalisches Leben besang, konnte das Provenzalische seine litterarische Existenzberechtigung nachweisen. Mistral selbst hat sich stets in diesen Grenzen gehalten. Da ist keine seiner Dichtungen, in denen die Hauptpersonen sich nicht auch im Leben des Idioms, das sie bei dem Dichter reden, bedient haben könnten. In seinen Werken hat zum ersten Mal die Provence eine Stimme gefunden, um die tausend Geheimnisse ihrer Sonne und ihrer Fluren, ihrer Geschichte und ihrer Sage auszuplaudern, daß daraus ein Lied geworden, einzig in seiner Art an Macht der Überzeugung, Glut der Empfindung und Wohllaut des Wortes.

Wohl herrscht dadurch in den Stoffen dieser Poesie eine gewisse Einförmigkeit und Beschränkung vor, wohl tritt darin das allgemein Menschliche etwas zu sehr in den Hintergrund, und spiegelt sich in ihnen nur ein kleiner Teil der Menschheit mit seinen Freuden und Leiden, seinen Kämpfen und Hoffnungen: trotzdem aber ist es dem Dichter gelungen, die Aufmerksamkeit seines Jahrhunderts auf sich zu lenken, und auf dem engen Gebiete, das er sich für seinen Wirkungskreis ausersehen, herrscht er als unumschränkter Fürst, als unerreichter Meister.

Die Poesie ist aber nur eines der von Mistral in rührigster Thätigkeit, angebauten Felder. Es war ihm

[1]) Gaston Paris.

Digitized by Google

natürlich heiliger Ernst mit seinem Dichten, und die verhältnismäßig lange Zeit, die er auf jedes Werk verwandte, spricht für die ängstliche Sorgfalt, mit der jeder Vers gefeilt und wieder gefeilt worden. Zu „Mirèio“ und „Calendau“ hat er z. B. je sieben Jahre gebraucht, und das „Pouèmo dóu Rose“ war schon 1890 begonnen: eine bequeme Reimfertigkeit war also nicht seine Art, und dieser Gewissenhaftigkeit verdanken auch seine Werke die Schönheiten des Details und die vollendete Form.

Doch die Poesie sollte ihm bloß das Hauptmittel sein, um die große Mission seines Lebens, die nationale Wiederbelebung der Provence, zu erfüllen. Der „Causo“ galt sein bestes Schaffen, und alle Kräfte seiner reichangelegten Natur machte er ihrem Wohle dienstbar. Er war ihr so hingegeben, daß G. Paris schreiben konnte: „Obschon Mistral dem Ehrgeiz, schöne Werke geschaffen zu haben, und der Freude, sie anerkannt zu sehen, ebenso zugänglich ist wie jeder andere Künstler, so behaupte ich, ohne Furcht mich zu täuschen, daß er besonders glücklich ist in dem Gedanken, sein Erfolg könne zu dem künftigen Siege der Idee, der er sein Leben gewidmet hat, beitragen; um diesen Sieg zu sichern, wäre er imstande seinen persönlichen Ruhm zu opfern, ein Opfer, das fast übermenschlich ist.“

Daher genügte es ihm auch nicht seines Volkes größter Dichter zu sein. Diese Liebe zur Heimat ließ ihn die Riesenarbeit des Tresor dóu Felibrige bewältigen; sie fesselte ihn an die Fluren Maianos und trieb ihn dazu an, bis in die kleinsten Einzelheiten des häuslichen Lebens hinein den Kultus der Vergangenheit hochzuhalten; sie beseelte ihn mit dem Wunsche, auch der Lehrer seines Volkes zu werden und ihm in seinen Schriften einen reichen Hort alter Weisheit zu hinterlegen: in den „Geschichten meiner

Digitized by Google

Großmutter", Anekdoten und Märchen aus früheren Tagen, die er an den langen Winterabenden gesammelt und mit zwerchfellerschütternder Würze erzählt hat, bietet er das trefflichste Volksbuch, und durch mustergültige Übertragungen will er seinen Landsleuten eine provenzalische Bibel vermachen; sie spornte ihn endlich an zur Gründung des Muséon Arlaten, worin er, während der drei letzten Jahre, allen „Urväter Hausrat", alle Werkzeuge und Einrichtungen, Trachten, Geschirre, u. s. w., die in seinen Werken erwähnt sind, in je einem Exemplar angesammelt, um sie vor dem Untergange oder der Vergessenheit zu retten und der Nachwelt zum Gedächtnis aufzubewahren[1]).

Erst wenn man Mistral nach all den verschiedenen Richtungen seines Wirkens hin betrachtet, gewinnt man

---

[1]) Die feierliche Eröffnung des Muséon Arlaten fand statt am 21. Mai d. J. bei Gelegenheit der großen Blumenspiele von Arles. Als Siegerin in dem poetischen Wettstreite wurde die bekannte Dichterin Filadelfo von Gerdo (Frau Requier, geb. Glaudo Duclos) gekrönt, die ihrerseits Frl. Marie-Thereſa de Chévigué zur (4.) Königin des Felibrige ausrief. Hier sei denn auch an die „Blumenspiele in Köln" erinnert, die auf Anregung von Herrn Hofrat Dr. Fastenrath am 7. Mai d. J. in der „Stadt mit dem heiligen Dom" abgehalten wurden. Carmen Sylva, die ideale Königin Rumäniens, die auch den Bestrebungen der Feliber stets mit großmütiger Sympathie gefolgt ist, hatte die Würde der Festkönigin angenommen und durch ihre Vertreterin, Frl. Radermacher aus Neuwied, poetischen Gruß überschickt. Auch von den Spitzen des Felibrige waren Festgrüße eingelaufen, u. a. von dem Capoulié Felix Gras, (s. Aiòli, 7. Mai 1893), und die Stadt Barcelona hatte für den Sieger im Wettstreit der Liebesgedichte eine kostbare Ehrenschleife gestiftet. Die Feier verlief aufs glänzendste und machte auf die zahlreiche Zuhörerschaft einen mächtigen Eindruck. Bei derselben Gelegenheit übersandte das Festkomité, in der Person Dr. Fastenraths, unserm Mistral ein herzliches Begrüßungstelegramm.

Digitized by Google

eine Ahnung von der ganzen Größe dieses seltenen Mannes, der in einem gegebenen Augenblick seines Lebens über den allmächtigen Talisman des Goldes hätte verfügen können, ihn aber zurückgewiesen hat, weil er ihn mit seiner Seele, mit der Verleugnung dessen, was ihm das Leben wert und schön machte, hätte erkaufen müssen.

So lebt er denn in seinem Maiano, inmitten der Landschaft, die er mit den Schöpfungen seines Geistes bevölkert hat, umgeben von den Erinnerungen seines reichen Lebens, die ihn in Erz und Marmor, in Bild und Buch zahlreich und traut anblicken, sammelt und sichtet seine Reden zum Buche und schreibt an seinen Erinnerungen.

„Er ist nicht mehr der schöne, junge Mann mit der stolzen Miene, dem feurigen Auge, dem etwas theatralischen Gang, wie seine Porträts ihn vor dreißig Jahren darstellen; sein Körper ist etwas schwerfällig geworden, seine Locken sind ergraut. Aber er hat die würdevolle Haltung, den äußerst sanften Blick, die musikalische Stimme, das schöne, ruhige Gebärdenspiel, die alte Herzlichkeit und das selbstbewußte, vertrauliche Geplauder bewahrt. Alle, die ihn während der letzten Jahre gesehen, haben von ihm denselben Eindruck behalten: den Eindruck der einfachen Größe und der ruhigen, mit Güte gepaarten Kraft."

Die meisten der südfranzösischen Akademieen haben sich seinem Ruhme erschlossen, seine Dichtungen werden von den Lehrstühlen der Fakultäten aus kommentiert, und kein Monat vergeht, in dem sich nicht in irgend einer Stadt Südfrankreichs an ihn und seine Werke ein begeisterter Vortrag knüpft. Manche seiner Freunde erträumen sogar für ihn einen Sitz in der französischen Akademie und weisen den Einwand der Gegner Mistrals, er habe ja kein Französisch geschrieben, zurück mit der sarkastischen Bemerkung: „Wenn

Digitized by Google

man französisch schreiben müßte, um in die Akademie aufgenommen zu werden, so hätte mehr als einer der Unsterblichen draußen zu bleiben gehabt." Übrigens zeigen die Übersetzungen, die Mistral selbst seinen Werken beigegeben hat und aus denen allein die meisten seiner nordfranzösischen Bewunderer ihn kennen gelernt haben, wie meisterhaft er auch die französische Sprache handhabt. Sie sind wahre Musterleistungen ihrer Art. Ob er sich aber jemals um einen Platz in der Akademie bewerben wird, ist zweifelhaft, und diese verliert ohne ihn jedenfalls mehr als er mit ihr gewinnen könnte.

Denn seines Ruhmes Tempel sind die Sonnenweiten der Provence. Jedes alte Mal der Vorzeit klingt dort von dem Zauber seines Vorüberganges. Die Schönheit der Frauen und Mädchen, der kecke Übermut der Jünglinge und die Kraft der Männer seiner Heimat bilden die beredteste Erläuterung, die unsterblichen Illustrationen seiner Dichtungen.

Vergebens sucht man in der modernen Litteratur nach einem Mann, der so in jeder Beziehung ein Leben gelebt hat, das als das Ideal eines Dichterlebens angesehen werden kann, und das eine Fülle der Poesie ausströmt, reicher fast als die, mit der er seine Werke erfüllt hat. Wie Sophokles, der Dichterfürst von Athen, mit dem ich ihn schon verglichen habe, verwirklicht er das Vorbild eines harmonisch ausgebildeten Mannes in einem seltenen Grade, und zu den Zeiten eines Perikles hätte man ihn, wie seinen großen Bruder, das Volk als Dichter bezaubern, als Redner auf der Agora hinreißen, als Feldherrn zum Kampfe führen sehen.

Noch in späten Zeiten wird der Hirte auf seiner einsamen Trift von diesen Manne träumen, und an manchem

Digitized by Google

Abend, während der Staub draußen auf den weißen Straßen wirbelt und der Mistral mit ungestümer Faust an die Wände der Häuser klopft, erzählt der Großvater den gespannt horchenden Enkeln das Märchen von der verwunschenen Prinzessin, die als Aschenbrödel im Palaste ihrer Mutter dienen mußte und lange dem Gespötte ihrer neidischen Schwester ausgesetzt war.

Da kam, so fährt der Greis fort, ein junger Mann des Weges, der Sohn eines Landmanns, dem Gott die Gabe des Gesanges verliehen und das Scepter der Schönheit gereicht hatte. Der sah das arme Aschenbrödel; aus den Lumpen, die sie umhüllten, leuchtete ihm ihr Liebreiz und der Adel ihrer Geburt entgegen, und er entbrannte für sie in treuer Liebe. Mit bezauberndem Lied rührte er ihr Herz; die Macht seines Wortes bezwang den Neid ihrer Umgebung, und das verwunschene Fürstenkind reichte dem Sproß aus Bauernhause ihre Hand. Kaum aber hatten die zwei diesen Bund der Liebe geschlossen, da, o Wunder! war auch der Bann gebrochen, der das Fräulein zur Knechtschaft verdammt hatte. Gütige Feen nahten und schmückten die Braut mit dem Herrscherdiadem und mit juwelenstrahlendem Gewande, und ihrem Gemahl setzten sie eine Krone aufs Haupt und salbten ihn zum König im Reiche der Herzen und der Geister. Zahlreich scharten sich Ritter und Sänger um das hohe Paar, und über dem Lande zwischen Rhône und Meer ging ein Reich der Schönheit und Liebe auf. Ihrem Bunde aber erblühte ein Geschlecht, das die Sonne zur Amme, die Provence zum Krongut und die weite Welt zur Heimat hat.

So erzählt der Greis, und sein Auge glänzt, und lächelnd lauscht er dem Brausen des Sturms. Dichter drängen sich die Kleinen um ihn herum; ein glutäugiger,

Digitized by Google

schwarzlockiger Knabe aber schmiegt sich an seine Kniee, sieht ihn mit roten Wangen an und fragt: „Großvater, lebt die Prinzessin, lebt der König noch?“

Die Prinzessin, entgegnet der Alte, und wie segnend legt sich seine zitternde Hand auf den Scheitel des Enkels, die Prinzessin lebt noch immer; sie nennt sich: die Provenzalische Sprache und wird unsterblich sein. Der Königssohn aus Bauerngeblüt aber, der sie aus der Knechtschaft heraus wieder zur Herrschaft geführt hat, ist schon lange, lange tot. Doch wird sein Andenken nie ersterben. Bis in die fernste Zukunft trägt seinen Namen der Sturm, der draußen die Flur durchrast, auf mächtigem Fittich durch das Land und an das Ohr der Menschen; denn er gleicht dem der Windsbraut und lautet: Frederi Mistral!

Druck von L. Döll in Cassel.

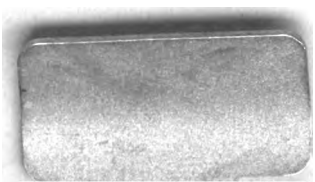
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google